



VOYAGE  
AU TOUR  
DU MONDE

A Amsterdam, chez Paul Mâret.

S U I T E

D U

VOYAGE

AUTOUR DU

M O N D E,

Avec un

T R A I T É

D E S

V E N T S

Qui regnent dans toute

L A Z O N E T O R R I D E.

*Enrichi de Cartes & de Figures.*

T O M E I I.

Par GUILLAUME DAMPIER.



A A M S T E R D A M,

Chez la Veuve de PAUL MARRET, Marchand  
Libraire dans le Beurstraat, à la Renommée.

---

M D C C X I.

# ВЪВЕДЕНИЕ

УЧЕБНОЕ ПОСОБИЕ

ДЛЯ УЧЕНИКОВ  
СРЕДНИХ ШКОЛ

И. П. ПАВЛОВ

Д. Д. Д.

МОСКВА

1910

ИЗДАТЕЛЬСТВО

УЧЕБНО-МЕТОДИЧЕСКОГО

ЦЕНТРА

ПЕДАГОГИЧЕСКОГО УНИВЕРСИТЕТА

ИЗДАТЕЛЬСТВО

Всё это сделано в соответствии с программой  
и учебником, изданным в 1910 году.



# T A B L E

D E S

# C H A P I T R E S

Contenus dans ce II. Tome.

- Chap. XII. *Etat politique de Mindanao.* 1
- Chap. XIII. *Avantures de l'Auteur durant son séjour à Mindanao.* 22
- Chap. XIV. *Il poursuit son voyage du côté de Manila, vient à l'Isle de Luçon, touche à l'Isle de Bat, & de Mindore; & après avoir laissé Luçon il va à Pulo-Condore sur la côte de Cambodie, à Pulo Uby, entre dans la Baye de Siam, & revient à Pulo Condore.* 53
- Chap. XV. *Il va à l'Isle de Saint Jean sur la côte de la Chine, aux Isles Piscadores voisines de Formosa, & de Luçon, appellées Orange, Monmouth, Grafton, Bachi, & Isles de la Chevre.* 79
- Chap. XVI. *Il côtoye le côté Oriental de Luçon, de Mindanao, & des autres Isles Philippines, & après avoir touché l'Isle de Celebes, & de Callasufung dans l'Isle de Bouton, il arrive à la nouvelle Hollande.* 117
- Chap. XVII. *Partant de là; il touche à l'Isle Trist,*

TABLE DES CHAPITRES.

- Trist, & à une autre, & continuant sa route le long de la côte Occidentale de Sumatra, il arrive à l'Isle de Nicobar, où il met pied à terre, & son vaisseau s'en va.* 147
- Chap. XVIII. *Il s'embarque là sur un vaisseau sans pont, pour se rendre à Passange Jonca; & de là à Achin. Après plusieurs voyages il arrive enfin à Bencouli, tout cela dans l'Isle de Sumatra.* 167
- Chap. XIX. *Il s'embarque pour l'Angleterre, & arrive au Cap de Bonne Esperance.* 197
- Chap. XX. *Il part de là pour l'Isle de Sainte Helene, & arrive aux Dunes.* 212

T A B L E  
D E S  
C H A P I T R E S

Contenus dans le  
T R A I T E  
D E S  
V E N T S

*Discours des Vents, Tempêtes, Saisons, Marées, & Courans de la*

Z O N E T O R R I D E.

- Chap. I. *Du Vent de Mer Alisé, General ou Verritable, croisant la Ligne, &c.* 1
- Chap. II. *Des Vents Alisés des Côtes.* 15
- Chap. III. *Des Vents variables & des Monsons.* 19
- Chap. IV. *Des Brises de Mer & de Terre ordinaires.* 28
- Chap. V. *Des Brises particulieres, & des effets des Vents. Vents de Summasenta; Brises de Carthagene, Copogaios, Teneros, & Hermatans.* 43

Chap.

TABLE DES MATIERES.

- Chap. VI. *Des Tempêtes, des Vents ou Tourbillons de Nord, Sud, Ouragans, Tyfons, Monfons, & Elephantas.* 58
- Chap. VII. *Des Saisons de l'Année, du Tems, des pluies, & des Tornados.* 71
- Chap. VIII. *Des Marées & Courans.* 83
- Chap. IX. *Description du pays de Natal dans l'Afrique, son produit & ses Negres.* 94





V O Y A G E S  
 A U T O U R  
 D U  
 M O N D E.

---

C H A P I T R E X I I .

*Des habitans de Mindanao, & de l'état civil de cette Isle. Des Mindanayans, Hilanounes, Sologues, & Alfoures. Des Mindanayans proprement ainsi nommez. Leurs mœurs & leurs coùtumes. Mœurs & coùtumes de leurs femmes. Facetieuse coùtume à Mindanao. Leurs maisons, leurs alimens, & leurs lavemens. La langue qu'on y parle, & ce qui s'y passe avec les Espagnols. La peur qu'ils ont des Hollandois, & l'attachement qu'ils témoignent pour les Anglois. Leurs Arts & métiers. Sorte de souflets d'une fabrique singuliere. Leurs vaisseaux, comment ils les bâtissent, leurs marchandises & leur commerce. Tabac de Mindanao & de Manila. De*

Tom. II. A la

la lepre qui y regne , & autres maladies. Leurs mariages. Sultan de Mindanao, sa pauvreté, son pouvoir, sa famille, &c. Des Pros ou bazeaux. Raja-Laut le General, & frere du Sultan, & sa famille. Leur maniere de combattre, leur Religion. De la devotion de Raja-Laut. De la Cloche ou Tambour de leurs Mosquées. De leur circoncision, & des solemnitez qui s'y pratiquent. Des autres ceremonies & superstitions religieuses. Horreur de ces peuples pour la chair de Cochon.

Cette Isle n'est point assujettie à un Prince , & le langage qu'on y parle n'est pas une seule & même langue ; mais ils s'y ressemblent fort , soit pour le teint, soit pour la force, ou pour la taille. Ils sont tous ou la plupart de la même Religion qui est le Mahometisme , & leurs mœurs & coutumes ne sont que la même chose. Les *Mindanayans* proprement ainsi nommez, sont le plus grand nombre ; & comme ils negocient par Mer avec les autres nations, ils sont aussi les plus civilisez. Je n'ai que peu de chose à dire des autres qui me sont moins connus, & dont je ne fai que ce que j'en ai ouï dire. Il y a outre les *Mindanayans*; les *Hilanounes* , comme on les appelle, ou les Montagnards, les *Sologues* , & les *Alfoures*.

Les *Hilanounes* ou Montagnards demeurent dans le cœur du pays. Ils ont peu de commerce par Mer; mais ils ne laissent pas néanmoins d'avoir des *Pros* ou barques de 12. ou 14. rames chacune. Ils ont les mines d'or, & par ce moyen ils achètent des marchandises étrangères des habitans de *Mindanao*. Ils ont aussi quantité de cire d'abeilles qu'ils troquent pour d'autres marchandises.

Les *Sologues* habitent le Nord-Oüest de l'Isle. Ils sont les moins considerables de tous, & commercent à *Manila* & avec quelques-unes des Isles voisines,

avec

avec leurs barques ou *Pros*; mais ils n'ont aucun ne-  
goce avec ceux de *Mindanao*.

Les *Alfores* sont les mêmes que les *Mindanayans*, & ils étoient autrefois sous l'obéissance du Sultan de *Mindanao*; mais ils furent divisez entre les enfans du Sultan, & ce n'est que depuis peu qu'ils ont un *Sultan* de leur nation; Mais comme il s'est allié par mariage avec le *Sultan* de *Mindanao*, ce Prince pretend encore qu'ils soient ses sujets, & leur fit la guerre peu de tems après nôtre départ, à ce qu'on m'a dit depuis.

Les *Mindanayans* proprement ainsi nommez sont de taille mediocre, ont les membres petits, le corps droit, & la tête menuë; le visage ovale, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les levres petites & rouges, les dents noires, & fort saines, les cheveux noirs & lisses, le teint tané, mais tirant plus vers le jaune clair que certains autres Indiens, & principalement les femmes. Leur coûtume est de porter l'ongle du pouce fort long, & sur tout au pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, mais ils le raclent souvent. Ils ont naturellement beaucoup d'esprit, ils sont ingenieux, agiles, & actifs quand ils veulent; mais en general fort faineans & fort larrons, ne voulans travailler que quand ils y sont forcez par la faim. La paresse est naturelle à la plûpart des Indiens; paresse qui procede moins, ce semble, de leur pente naturelle, que de la severité de leur Prince qui les tient dans une grande crainte; Car comme il les gouverne d'une maniere fort absolüe, & qu'il leur prend tout ce qu'ils gagnent, cela les décourage tellement, & rallentit si fort leur industrie, qu'ils ne songent jamais qu'aux choses qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Ils sont en general orgueilleux, & marchent avec beaucoup de fierté; assez civils envers les étrangers, faisant aisément connoissance avec eux, & les recevant avec beaucoup de franchise; mais implacables à l'égard de

leurs ennemis, vindicatifs au souverain degré, quand ils ont été offensez, & gens à se défaire souvent par le poison de ceux qui les ont insultez.

Ils portent peu d'habits. Ils ont sur la tête un petit Turban garni par les deux bouts de frange ou de dentelle. Ce Turban entoure la tête & est noué de manière que les bords de la frange ou de la dentelle pendent. Ils portent une souquenille & un haut de chausse, mais point de bas ni de souliers.

Les femmes sont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, nouez & pendans derrière. Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs traits sont en general réguliers; si ce n'est leur nez qui est fort court, & si plat entre les yeux, qu'il y a de petites filles dont la partie la plus élevée du nez qui doit être entre les yeux est à peine connoissable. Leur front n'a point non plus d'élevation sensible. Mais de loin elles paroissent fort gentilles, mais de près ces imperfections frappent d'abord extrêmement. Leurs membres sont fort petits, & leur habit consiste en une souquenille & une jupe: La jupe est tout d'une piece, cousue par les deux bouts, & trop large de 2. pieds pour le corps; ainsi elles peuvent la porter par les deux bouts & la tourner du haut en bas. Comme le côté du corps est de beaucoup trop large, elles l'assemblent & le plissent jusques à ce qu'il soit proportionné à la grosseur du corps, troussant le bout plissé entre le corps & le bord de la jupe; ce qui la fait ferrer. La souquenille ou robe est ouverte, & descend un peu au dessous des reins. Les manches sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine peuvent-elles y passer les mains. Cette robe étant mise, la manche se plie sur le poignet; de quoi elles se font un grand honneur.

Les personnes distinguées sont habillées de drap; mais les gens du commun portent du drap fait de Plantain

tain qu'on appelle *Saggen* ; qui est le nom qu'on donne au Plantain. Ils n'ont ni bas ni souliers, & les femmes ont le pied fort petit.

Les femmes aiment beaucoup les Etrangers, mais sur tout les Blancs ; aussi est-il certain qu'elles seroient fort familières, si la coutume du pays ne les privoit de la liberté à laquelle il semble qu'elles ayent du penchant, & qu'elles souhaitent. Cependant on permet aux plus distinguées aussi bien qu'aux dernières du vulgaire, de parler aux Etrangers & de les regaler, pourvû que le tout se fasse en presence de leurs maris.

Il y a à *Mindanao* une maniere de mendier que je n'ai jamais remarquée ailleurs durant tous mes voyages, & que je croi qu'il faut imputer au peu de commerce qui s'y fait. Quand il arrive des Etrangers à *Mindanao*, les Insulaires viennent à bord, les invitent d'aller chez eux, & demandent quia un Camarade (mot qu'ils ont, je croi, tiré des Espagnols) ou une *Pagally*, & qui n'en a point. Le Camarade est un ami familier, & la *Pagally* une amie intime. Les Etrangers sont en quelque maniere obligez d'accepter cette honnêteté qu'il faut acheter par un petit present, & cultiver par la même voie. Toutes les fois que l'Etranger va à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa *Pagally*, où il mange, boit, & couche pour son argent, il est traité toutes les fois qu'il va à terre de Tabac & de noix de Betel, qui est tout ce qu'il peut esperer d'y avoir *gratis*. Les femmes des plus riches ont la liberté de converser publiquement avec leur *Pagally*, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer par leurs domestiques du Tabac & des noix de Betel.

La ville Capitale de l'Isle s'apelle *Mindanao* aussi bien que l'isle même. Elle est au Midi de l'Isle à 7. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale, située sur les bords d'une petite riviere à environ 2. milles de la Mer. Leur maniere de bâtir a quelque chose d'étrange ; Ce-

pendant on ne bâtit pas autrement dans cette partie des Indes Orientales. Les maisons sont bâties sur des pilotis élevez de terre d'environ 14. 18. ou 20. pieds. Ces pilotis sont plus ou moins gros, suivant qu'on veut que l'édifice soit magnifique. Les maisons n'ont qu'un étage qui est divisé en plusieurs chambres; où l'on monte de la rue par un degré. Le toit est large & couvert de feuilles de *Palmeto* ou Palmier. Ainsi il y a sous la maison un passage qui ressemble à une place publique, & qui tout clair qu'il est, ne laisse pas d'être fort sale. Les pauvres qui tiennent des Canard ou des poules font une cloison autour de ces pilotis avec une porte pour entrer & sortir, & c'est à quoi seulement sert le dessous de leur maison. Quelques-uns s'en font des lieux pour leurs maisons; mais la plûpart bâtissent près de la riviere, qui reçoit toutes les ordures; & quand elle vient à déborder elle nettoye & emporte tout ce qu'il y a de sale.

La maison du Sultan est la plus grande de toutes. Elle est assise sur environ 180. gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maisons ordinaires, avec un grand & large degré par où l'on monte. Il y a dans la premiere chambre une vingtaine de Canons de fer, tous propres, & placez sur leurs affuts. Le General & les autres Grands ont aussi des Canons chez eux. A environ 20. pas de la maison du Sultan il y a une maisonnette basse, faite exprès pour recevoir les Ambassadeurs, ou les Marchands étrangers. Elle est aussi bâtie sur des pilotis; mais le plancher n'est pas à plus de 3. ou 4. pieds de terre, couvert de nattes fort propres; parce que c'est-là que le Sultan tient conseil; Car on ne se sert point de chaises, & l'on s'assied les jambes en croix comme les Tailleurs.

La nourriture ordinaire des habitans, est du Ris ou du Sago, & un ou deux petits poissons. Les personnes distinguées mangent du bufle, ou des oiseaux mal

accommodez , & avec cela quantité de Ris. Ils ne se servent point de cuiliers pour manger leur Ris, mais chacun en prend sa poignée au plat, & mettant la main dans l'eau, afin que le Ris ne s'y attache pas, ils en font un tourteau aussi dur qu'ils peuvent, & le fourrent ensuite dans la bouche. Ils font ces tourteaux aussi gros que la bouche peut les contenir. Ils font à l'envi à qui en prendra le plus gros morceau, & cela est si glorieux parmi eux, que peu s'en faut quelquefois qu'ils ne s'étouffent pour ce ridicule honneur. Ils se lavent toujours après le repas, ou quand ils ont touché quelque chose de souillé : Aussi usent-ils beaucoup d'eau dans leurs maisons. Ils versent cette eau, & celles dont ils se servent pour laver leur vaisselle, & généralement toute l'ordure qu'ils font, tout près de la cheminée ; Car leurs chambres ne sont point plancheyées ; mais seulement pavées de Bambo fendu en forme de late, de sorte que l'eau tombe incontinent dans les chambres où ils demeurent, y engendre des vers, & fait une puanteur horrible. Outre cette ordure, les malades font toutes les fonctions de la nature dans leurs chambres, où il y a un petit trou fait exprès pour faire écouler le tout, pour ceux qui se portent bien ils vont pisser & décharger le ventre à la rivière. Aussi y verrez-vous depuis le matin jusqu'au soir quantité de monde de l'un & de l'autre sexe, les uns faisant les fonctions naturelles, les autres lavans leurs corps ou leurs habits : Ceux qui y vont laver leurs habits, se dépouillent & demeurent nus jusques à ce qu'ils ayent fait : Après quoi ils reprennent leurs habits & se retirent. Les hommes & les femmes prennent beaucoup de plaisir à nager & à se laver, étant élevez à cela dès leur enfance. Je suis persuadé qu'il est fort sain dans ces pays chauds, de se laver le soir & le matin, au moins trois ou quatre jours de la semaine. J'en usois ainsi au tems que je demurois à *Ben Couli*, & j'ai trouvé que cela est sain & rafraichissant. Un très-bon remede pour ceux qui ont

le flux de ventre c'est de se laver dans la riviere soir & matin. Je dis ici ce que j'ai experimenté ; car cette incommodité m'ayant fort afoibli à *Achin*, je ne fis autre chose que de me laver soir & matin sans manquer, & je fus bien tôt guéri.

Les habitans de l'Isle de *Mindanao* parlent deux langues indifferemment, c'est-à-dire, leur langue naturelle, & la langue de *Malaya* : Mais ailleurs on ne parle que la langue du pays, parce qu'on a peu de commerce avec les Etrangers. Ils ont des écoles, où l'on apprend à lire & à écrire aux enfans, qu'on y eleve à la Religion Mahometane. Aussi ont-ils plusieurs mots Arabes, & principalement dans leurs prieres. Ils ont aussi plusieurs termes de civilité qui sont Turcs. Et lors sur tout qu'ils se rencontrent le matin, ou qu'ils prennent congé les uns des autres, ils s'expriment en langue Turque.

Plusieurs personnes âgées de l'un & de l'autre sexe parlent Espagnol, parce que les Espagnols ont eu autrefois des établissemens parmi eux, & avoient bâti plusieurs Forts dans cette Isle. Ce fut alors qu'ils envoyerent deux Moines à la ville de *Mindanao* pour convertir le Sultan & ses sujets. Ces peuples alors commencerent à apprendre l'Espagnol, & les Espagnols à empieter sur eux, & à tâcher de les reduire sous leur dépendance. Ils les auroient vraisemblablement tous mis sous le joug il y a long-tems, s'ils n'eussent pas été obligez de quitter cette Isle pour aller défendre Manila contre les Chinois qui menaçoient d'y faire une invasion. Les Espagnols ne furent pas plutôt partis, que le vieux Sultan de *Mindanao*, pere de celui qui regne à present, rasa & demolit leur Fort, fit emporter leurs Canons, & renvoya les Moines, n'ayant plus voulu depuis permettre aux Espagnols de s'établir dans ces Isles.

Ils apprehendent beaucoup à l'heure qu'il est les Hollandois, parce qu'ils savent qu'ils ont mis sous le joug plusieurs Isles voisines. De-là vient qu'ils ont  
long-

long tems prié les Anglois de s'établir parmi eux, & leur ont offert un lieu commode pour y bâtir un Fort, à ce que nous dit le General même, disant pour raison, qu'ils ne trouvoient pas les Anglois si entreprenans & si injustes que les Hollandois, ou les Espagnols. Les Hollandois ne sont pas moins allarmez de la bonne volonté que ces Insulaires témoignent aux Anglois, sentant bien quel prejudice ce leur seroit, que les Anglois s'établissent dans cette Isle.

Il y a peu d'Artisans à *Mindanao*. Les principaux sont les Orfevres, les Forgerons, & les Charpentiers. Il n'y a que 2. ou 3. Orfevres. Ils travaillent en or & en argent, & font tout ce qu'on veut: Mais ils n'ont point de boutique pourvue de marchandise prête à vendre. Il y a divers Forgerons qui travaillent fort bien, vû les outils qu'ils ont pour cela. Leurs soufflets sont bien differens des nôtres. Ils sont faits d'un Cylindre de bois, ou tronc d'arbre d'environ trois pieds de long, percé comme une pompe, placé debout à terre, & sur lequel même on fait le feu. Près du bout d'en bas il y a un petit trou à côté du tronc tout proche du feu. Dans ce trou est un tuyau qui porte le vent au feu par le moyen d'un gros bouquet de plumes attaché à un bout de bâton: Ces plumes bouchant le dedans du Cylindre, chassent l'air du Cylindre, & le poussent dans le tuyau. Ces deux troncs ou Cylindres sont si près l'un de l'autre, qu'un homme debout entre les deux peut les faire jouer en même tems, l'un d'une main, l'autre de l'autre alternativement. Ils n'ont ni étai ni enclume, mais ils forgent sur une grosse pierre dure, ou sur un morceau de vieux canon: Cependant ils ne laissent pas d'achever leur ouvrage, & de faire admirablement bien des meubles ordinaires, & des ferremens pour les vaisseaux. Ils ne se servent que de charbon de bois. Il n'y a presque personne qui ne soit Charpentier, car ils travaillent tous de la hache droite & cour-

be. Leur hache est petite, & faite de maniere qu'ils peuvent la démancher, & en la tournant en faire une hache courbe. Ils n'ont point de scies; & quand ils font des planches ils fendent l'arbre en deux, & font de chaque moitié une planche qu'ils polissent avec la hache droite, & courbe. Cela donne beaucoup de peine, & emporte beaucoup de tems; mais ils travaillent à bon marché, & la bonté de la planche ainsi coupée, & qui a encore tout son grain, dédommage de la dépense & de la peine.

Ils bâtissent de bons vaisseaux ou barques de grand service pour la Mer, les uns pour le commerce, les autres pour le plaisir, & quelques uns pour la guerre. C'est à *Manila* principalement qu'ils envoient leurs vaisseaux Marchands. Ils y transportent de la Cire de Mouches à miel, qui est, je croi, outre l'or, la seule marchandise qui s'y vende. Les habitans de la ville de *Mindanao* ont une grande quantité de cette cire, qu'ils achètent pour la plupart des Montagnards, qui leur fournissent aussi l'or qu'ils envoient à *Manila*; & c'est d'eux aussi qu'ils achètent la toile de Coton, les Mouffelines, & la soye de la Chine. Ils envoient quelquefois leurs barques à Borneo & autres Isles; mais je ne sai ni ce qu'ils y portent, ni ce qu'ils en transportent. Les Hollandois y viennent de Ternate & de Tidore avec leurs barques, & achètent du Ris, de la cire d'abeilles, & du Tabac; Car il y en croît une grande quantité, & plus qu'en aucune Isle ou contrée des Indes Orientales que je connoisse, à la réserve de *Manila* seulement. C'est une excellente espece de Tabac; mais les habitans ne savent pas faire valoir ce commerce, & en profiter, comme font les Espagnols à *Manila*. Je croi que les Espagnols porterent la premiere graine de Tabac de *Manila* à *Mindanao*; & selon toutes les apparences ils envoyèrent de l'Amérique à *Manila*. La difference qu'il y a entre le Tabac de *Mindanao* & celui de *Manila*, est, que le premier est plus brun, & a la feuille plus lar-

ge & plus épaisse que l'autre , parce qu'il est cultivé & planté dans un terroir plus gras. Le Tabac de *Manila* est d'un jaune vif & clair , d'une grandeur mediocre , doux & agreable à fumer. Les Espagnols de *Manila* sont fort curieux au sujet de ce Tabac , & ont une maniere particuliere de le plier proprement en feuille. Ils prennent deux petits bâtons plats d'environ un pied de long chacun , & mettant les tiges des feuilles de Tabac par rang entre les deux batons , au nombre de 40. ou 50. il les lient bien ensemble en sorte que les feuilles pendent en bas. Un de ces paquets se vend une reale au Fort saint George : Mais à *Mindanao* on peut avoir 10. ou 12. livres de Tabac pour le même prix , & même aussi bon ou plutôt meilleur que celui de *Manila* : Mais on n'a pas à *Mindanao* le même debit , que les Espagnols ont à *Manila*.

Les Mindanayans sont fort incommodez d'une espece de lepre , toute semblable à celle que nous remarquames à *Guam*. Cette maladie fait une espece de tigne seche qui suit toutes les parties de leur corps , & leur cause une grande demangeaison , qui les fait gratter souvent & s'écorcher eux-mêmes , en sorte qu'il s'enleve de petits morceaux blanchâtres à la superficie de la peau , de la figure à peu près des écailles d'un petit poisson qu'on a écaillé avec un couteau. Cela leur rend la peau extraordinairement raboteuse , & il y en a à qui vous verrez de grandes taches blanchâtres sur diverses parties de leur corps : Je croi que ceux-là avoient eu ce mal , & en étoient gueris ; car leur peau étoit unie , & je ne remarquai pas qu'ils se gratassent : Cependant j'appris de leur propre bouche , que ces taches venoient de cette maladie. S'ils se guerissent par le moyen des remedes , ou si ce mal s'en va de lui-même , c'est ce que je ne saurois dire : Tout ce que je puis dire est , que je ne m'apperçus pas qu'ils en fissent grand cas. Cela ne les a jamais privez d'aucune compagnie ; & jamais aucun des nôtres ne prit ce mal ; de quoi nous avions grand peur ; aussi avons-nous soin

de nous tenir éloignez de ceux qui en étoient attaqués. Ils sont quelquefois incommodés de la petite verole ; mais leurs maladies ordinaires sont des fièvres, des flux de ventre, accompagnés de grandes douleurs & de tranchées. Le pays produit une grande quantité de drogues & d'herbes Médicinales, dont la vertu est inconnue à quelques-uns d'eux qui prétendent être Médecins.

Les Mindanayans ont plusieurs femmes ; mais je ne saurois dire les cérémonies qu'ils pratiquent en se mariant. Le nouveau marié fait ordinairement un grand regale pour recevoir ses amis ; & la plus grande partie de la nuit se passe en réjouissances.

Le Sultan a une puissance absolue sur tous ses sujets. Il est pauvre ; Car comme je l'ai déjà dit, il y a peu de commerce dans cette Isle, & par conséquent les Insulaires ne sauroient être riches. Si le Sultan apprend que quelqu'un ait de l'argent, quand ce ne seroit que 20. Risdales ; ce qui est une grosse somme parmi eux, il les lui enverra emprunter sous prétexte d'une nécessité pressante, & il n'oseroit les refuser. Quelquefois il enverra vendre une chose à ceux qu'il sait qui ont de l'argent, & il faut qu'ils l'achètent, & lui en donnent la valeur : Si dans la suite il a besoin de la chose vendue, on la lui rendra s'il l'envoie demander. C'est un petit homme entre 50. ou 60. ans. On dit qu'il est bon, mais qu'il se laisse gouverner par ceux qui sont autour de lui. Il a une Sultane, & 20. femmes ou davantage avec lesquelles il passe la plupart de son tems. Il a une fille de la Sultane Reine & plusieurs fils & filles de ses autres femmes. Celles-ci vont dans les rues, & ne cessent de nous demander tantôt une chose, tantôt l'autre ; mais on dit que la jeune Princesse demeure en chambre sans jamais sortir, & sans jamais voir d'homme que son frere & *Raja-Laut* son oncle, encore faut-il qu'elle ait alors près de 14. ans.

Quand le Sultan va voir ses amis, il est porté sur

un petit lit par quatre hommes, & accompagné de 8. à 10. autres armez qui font sa garde ; mais il ne va jamais loin de cette maniere, car le pays est fort chargé de bois ; & il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers ; ce qui rend la contrée moins commode. Quand il se divertit à la riviere, il est accompagné de quelques-unes de ses femmes. Les *Pros* ou barques bâties pour cela peuvent contenir 50. ou 60. personnes, ou davantage. Le corps de la barque est proprement bâtie. La poupe & la proue sont rondes, & sur le corps de la barque, il y a une petite maison legere faite de bois de *Bambos* : Les côtez sont composez de *Bambos* fendus, & d'environ 4. pieds de haut. Il y a de petites fenêtrés du même bois, qui s'ouvrent & qui se ferment quand on veut. Le toit est presque plat, & proprement couvert de feuilles de *Palmeto*. Cette maison est divisée en deux ou trois petites chambres, dont l'une est particulièrement pour le Sultan. Le pavé & les côtez tout autour sont couverts bien proprement de nattes, & il y a un tapis & des oreillers sur lesquels il se couche & dort. La seconde chambre est pour ses femmes ; & assez semblable à la premiere. La troisieme est pour les domestiques, & tendue de Tabac & de noix de Betel ; car ils mâchent ou fument continuellement. Le devant & le derriere du vaisseau sont pour les matelots, qui y ont leurs bancs & leurs rames. Outre cela ils ont des pieces de bois hors d'œuvre, comme celles de *Guam* dont j'ai déjà fait la description, à la reserve seulement que les barques & pieces de *Mindanao* sont plus larges. Elles sont aussi plus rondes, & presque de la figure d'une demi Lune ; & les *Bambos* ou pieces de bois avancées sont courbes. De plus le bateau n'est pas plat à *Mindanao* d'un côté, comme il est à *Guam* ; mais il a un ventre & des pieces de bois hors d'œuvre de chaque côté. Et au lieu qu'à *Guam* il y a un petit bateau dans l'eau, attaché aux pieces de bois hors d'œuvre, les poutres ou *Bambos* sont attachez en travers aux pieces avancées de chaque côté,

té , & ne touchent pas à l'eau comme les bateaux, mais en font à 1. ou à 3. à 4. pieds , - & servent aux matelots pour s'y asseoir, pour ramer, & pour gouverner la barque; le dedans du vaisseau à la reserve du devant & du derriere servant d'apartement aux passagers. Sur les pieces avancées, regnent en travers deux rangs de poutres sur lesquelles ceux qui sont au gouvernail s'asseient de chaque côté du vaisseau. Le rang de ces poutres, qui est en bas, n'est pas à plus d'un pied de l'eau : Aussi le moindre mouvement que le vaisseau fasse, ces poutres vont dans l'eau, & ceux qui sont dessus se mouillent jusques au milieu du corps: pour les pieds il est rare qu'ils en échapent. Ainsi comme nos vaisseaux rament en dedans, ceux-ci au contraire rament en dehors.

Le Sultan a un frere nommé *Raja-Laut*, qui est un brave homme. Il est la seconde personne du Royaume. Tous les Etrangers qui viennent y commercer sont obligez de s'adresser à lui pour toutes les affaires qui sont de sa competence. C'est lui qui permet aux Etrangers d'apporter ou d'emporter toute sorte de Marchandises , & les Originaires même ne peuvent commercer que par sa permission. Il n'y a pas jusqu'aux pêcheurs qui ne soient obligez d'avoir son consentement , personne ne pouvant entrer dans la riviere, ou en sortir, qu'avec sa permission. Il est de 2. ou 3. ans plus jeune que le Sultan , & petit comme lui. Il a 8. femmes, & des enfans de quelques-unes. Il a un fils unique d'environ 12. ou 14. ans, qui fut circoncis dans le tems que nous y étions. Son fils ainé mourut quelque tems avant nôtre arrivée, & il en étoit encore fort affligé. S'il avoit vécu plus long-tems, il auroit épousé la jeune Princesse. Je ne sai si le puiné qui lui reste doit se marier avec elle, car je n'en ai jamais entendu parler. *Raja-Laut* est un homme d'un grand esprit. Il parle & écrit Espagnol, & a appris cette langue dès sa jeunesse. Le commerce qu'il a souvent avec les Etrangers lui a aquis

une

une grande connoissance des coûtumes des autres nations , & la lecture des livres Espagnols lui à appris quelque chose de l'état de l'Europe. Il est General des Mindanayans , & passe pour un Soldat d'experience , & pour un homme de cœur , & les femmes dans leurs danfes chantent plusieurs chansons à sa louange.

Le Sultan de *Mindanao* fait quelquefois la guerre aux Montagnards ou *Alfoures* ses voisins. Leurs armes sont des épées, des piques, & quelques *Cressets*. Le *Cresset* est une petite machine faite comme une Bayonete, qu'ils portent en tems de guerre & de paix, quand ils travaillent ou qu'ils se divertissent, & cela depuis les plus grands jusques aux plus petits. Ils n'en viennent jamais aux mains, en sorte qu'ils se battent en bataille rangée; mais ils font de petits ouvrages ou forts de Charpenterie, où ils placent de petits Canons, & demeurent 2. ou 3. mois en présence les uns des autres, escarmouchant tous les jours par petits corps, & surprenans quelquefois une Redoute, & autre chose qu'il y a apparence qu'ils emporteront. S'il n'y a pas moyen de se sauver par la fuite, ils vendent leurs vies le plus cher qu'ils peuvent; car il est rare qu'ils se donnent quartier, le vainqueur taillant ordinairement les vaincus en pieces.

La Religion de ces peuples est le Mahometisme, & le vendredi leur jour de Sabath; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils fassent de difference entre ce jour-là & un autre. Le Sultan va seulement deux fois ce jour-là à sa Mosquée. *Raja-Laut* ne va jamais à la Mosquée; mais il y a des tems où il prie 8. ou 10. fois le jour. En quelque endroit qu'il soit, il est fort exact pour ses heures Canonicales; & s'il est sur l'eau, il vient à terre pour prier. Il n'y a point d'affaire; point de compagnie capable de le détourner de ce devoir. S'il est chez lui ou dehors, chez quelqu'un, ou à la campagne, il quitte la compagnie, & s'éloigne d'environ 100. verges, où il se met à genoux & fait sa de-

voition. Il commence par baiser la terre, ensuite il prie à haute voix; il baise diverses fois la terre pendant ses prieres, & fait la même chose quand il a achevé. Ses domestiques, ses femmes, & ses enfans, parlent, chantent, ou jouent, comme il leur plaît, durant tout ce tems-là; mais pour lui, il est fort serieux. Le vulgaire a peu de dévotion. Je n'en ai jamais vû aucun prier, ni aller à la Mosquée.

Il y a dans la Mosquée du Sultan un gros Tambour qui n'est garni que par un bout, qu'on nomme *Gong*, & qui sert de cloche. On bat ce Tambour à midi, à 3. à 6. & à 9. heures; & il y a un homme exprès pour cela. Il a une baguete de la grosseur du bras, avec un gros bouton au bout plus gros que le poing. Ce bouton est fait de coton bien lié avec de la ficelle. Il donne environ 20. coups de baguete le plus vite qu'il peut; après quoi il commence à battre doucement, & ne donne d'abord que 5. ou 6. coups: Ensuite il bat plus vite, & bat enfin le plus vite qu'il peut, & recommence encore à battre plus lentement. Ainsi il hausse & baisse trois fois, & se retire jusqu'à 3. heures après. Il fait ce manége le jour & la nuit.

On circoncit les Mâles à l'âge de 10. à 12. ans, & au dessus, & l'on en circoncit plusieurs en même tems. Cette ceremonie se fait avec beaucoup de solennité. Quand nous arrivâmes à cette Isle, il y avoit quelques années qu'on n'avoit circoncis personne; mais le fils de *Raja-Laut* fut alors circoncis. On attend à faire administrer la circoncision aux enfans, que le Sultan, ou le Général, ou quelqu'autre Grand ait un fils en âge d'être circoncis, car avec lui on en circoncit plusieurs. On fait avertir tout le monde 8. ou 10. jours à l'avance, de se trouver en armes, & il se fait de grands apprêts pour ce jour solennel. Le matin avant que les enfans soient circoncis, on envoie des presens au pere qui fait la fête, lequel com-

me j'ai déjà dit est, ou le Sultan, ou quelque personne importante; environ les 10. ou 11. heures, le Prêtre Mahometan fait son office. Il prend avec deux bâtons la peau du prepuce, & la coupe droitement avec des ciseaux. Après cela, la plûpart des hommes tant de la ville que de la campagne étant en armes devant la maison, commencent à faire comme s'ils étoient aux mains avec un ennemi, & ont les armes dont j'ai fait la description. Il n'y en a qu'un à la fois qui agisse, le reste l'environne faisant un cercle d'environ 2 ou 300. verges de circonférence. Celui qui doit faire l'exercice entre dans le cercle avec un ou deux grands cris, & une mine effroyable; ensuite il fait 2. ou 3. grandes enjambées, & puis commence l'exercice. Il a sa grande épée à une main, & sa lance à l'autre. Dans cette posture, il traverse le cercle, & foute depuis un bout jusqu'à l'autre, & avec un air & des yeux menaçans, il desie son chimerique ennemi; car il n'y a que l'air qui lui fasse tête. Alors il frappe du pied, branle la tête, & grince les dents, & fait des grimaces horribles. Après cela il jette sa lance, & tire legerement sa bayonete avec laquelle il bat l'air comme un fou furibond, & cela avec des cris frequens. Etant enfin presque épuise par le mouvement qu'il s'est donné, il court au milieu du cercle, où il semble avoir son ennemi à sa merci, & coupe la terre de deux ou trois grands coups comme s'il coupoit la tête à son ennemi. Cependant il est tout en eau; & quand il est sorti du cercle d'une maniere triomphante, un autre y entre d'abord avec les mêmes cris & les mêmes gestes. Ils continuent de cette maniere à combattre leur chimerique ennemi tout le reste de la journée. Sur la fin du jour les plus riches font l'exercice, & après tous le Général: Après quoi le Sultan finit la ceremonie. Lui, le Général, & quelques autres personnes considerables sont armez; mais tout le reste est sans armes. Après cela le Sultan retourne chez lui

accompagné de grand nombre de gens, qui ne le quittent que quand il leur donne congé. Mais pendant que nous étions-là, il se devoit faire un autre jeu ; car le fils du Général ayant alors été circoncis, le Sultan voulut lui rendre la nuit une seconde visite. Le General de son côté se mit en devoir de le recevoir de son mieux, & pria le Capitaine Swan & ses gens de lui rendre service en cela. Le Capitaine Swan nous ordonna donc de prendre nos fusils, & d'attendre chez le General jusqu'à nouvel ordre. Nous fumes donc 40. qui attendimes jusqu'à 8. heures du soir, que le General & le Capitaine Swan avec environ 1000. hommes sortirent pour aller au devant du Sultan avec quantité de flambeaux qui rendoient la nuit aussi claire que le jour. Voici l'ordre de la marche. Il y avoit premierement un Char de triomphe, & sur ce char, deux femmes qui dansoient, magnifiquement parées, avec de petites couronnes sur leurs têtes, pleines de pailletes brillantes, & de pendans de la même matiere, qui leur descendoient sur l'estomac & sur les épaules. Ce sont des femmes qui ont été exprès élevées à la danse. Leurs pieds, & leurs jambes agissent peu, si ce n'est à faire quelques tours en rond qu'elles font fort doucement ; mais leurs mains, leurs bras, leurs têtes, & leur corps sont dans un mouvement continuel, & sur tout leurs bras qu'elles tordent d'une maniere si surprenante, qu'on diroit qu'ils sont sans os. Outre les deux Danseuses, il y avoit sur le Char de triomphe, deux vieilles femmes, qui se tenoient près des Danseuses, avec chacune un flambeau à la main, dont la lumiere faisoit paroître les pailletes extrêmement brillantes. Six hommes forts & vigoureux portoient ce char de triomphe, suivi de 6. ou 7. flambeaux éclairant le General & le Capitaine Swan qui marchoient côté à côté. Nous qui accompagnions le Capitaine Swan suivions immédiatement après, marchans en ordre six à six de front, chacun son fusil sur l'épaule, & des flambeaux

à chaque côté. Après nous venoient 12 hommes du General avec de vieux Mousquets à l'Espagnole, & marchoient quatre à quatre. Ces 12. étoient suivis de 40. Piquiers, & ceux-ci d'autant d'hommes marchans par ordre, & armez de grandes épées. Ensuite venoient des gens en grand nombre marchans en desordre & sans autres armes que des Bayonettes au côté. Quand nous fumes près de la maison du Sultan, le Sultan & ses gens vinrent au devant de nous, & nous fimes un mouvement pour les laisser passer. Trois chars de triomphe précédoient le Sultan. Sur le premier étoient quatre de ses fils de l'âge d'environ 10. ou 11. ans. Ils avoient fait provision de quantité de petites pierres, qu'ils jettoient par baderie à la tête des gens. Après venoient quatre jeunes filles, nieces du Sultan, & filles de sa sœur. Elles étoient suivies de trois enfans du Sultan qui n'avoient pas plus de six ans. Après eux venoit le Sultan même sur un petit lit, qui n'étoit pas fait comme les palanquins des Indiens; mais ouvert, fort petit & fort commun. Il étoit suivi d'une foule de peuple qui marchoit sans aucun ordre. Mais le Sultan ne fut pas plutôt passé, que le General, le Capitaine Swan, & nôtre monde le suivirent, & marcherent tous ensemble vers la maison du General. Nous y arrivames entre 10. & 11. & la plûpart de la troupe fut incontinent congediée; mais le Sultan, ses enfans, ses nieces, & quelques autres personnes de qualité entrerent chez le General. Ils furent reçûs au haut du degré par les femmes du General, qui les conduisirent dans les appartemens avec beaucoup de respect. Le Capitaine Swan & nous qui étions avec lui suivimes. Peu de tems après le General fit entrer ses Danseuses dans la chambre pour divertir la compagnie. J'ai oublié de dire qu'ils n'ont d'autre Musique que celle des voix, autant que j'ai pû l'apprendre, à la réserve seulement d'un rang de Cloches sans batans. Elles sont au nombre de 16. leur poids

aug-

augmentant par degrez depuis 3. livres jusques à 10. On mit ces Cloches de rang sur une table chez le General, & durant 7. ou 8. jours consecutifs avant la circoncision on les touchoit avec un petit bâton pendant la plus grande partie du jour. Elles faisoient un grand bruit, & la sonnerie ne cessa que ce matin-là. Ainsi les Danseuses chantoient elles-mêmes, & dansoient au son de leur Musique. Après cela; les femmes du General, les fils du Sultan, & les nieces danserent. Deux des nieces du Sultan avoient 18 ou 19. ans, & les autres deux avoient 3. ou 4. ans de plus. Ces jeunes Dames étoient magnifiquement parées d'habits de soye abatus, avec de petites couronnes sur la tête. Elles étoient plus belles qu'aucunes femmes que j'aye vû. là; leurs traits étoient fort reguliers & bien formez; leurs nez quoi que petits, étoient plus hauts que ceux des autres femmes, & fort bien proportionnez. Après que ces Dames se furent bien diverties à danser, & eurent bien diverti la compagnie, le General nous ordonna de jeter quelques fusées que lui & le Capitaine Swan avoient fait faire pour la solemnité de cette nuit. Après cela le Sultan & sa suite se retira accompagné de peu de gens: Nous nous retirames aussi, & ainsi finit la solemnité de ce jour: Mais les enfans incommodez de leur incision marcherent durant 15. jours en écartant les jambes.

Les *Mindanayans* comme nous avons déjà dit ne sont ni fort curieux, ni fort exacts à observer certains jours, ou tems particuliers de devotion, si ce n'est le *Ramdam*, comme ils parlent, qui est comme qui diroit leur Carnaval. Le *Ramdam* étoit alors au mois d'Août autant que j'en puis juger; car ce fut bien tôt après nôtre arrivée en ces pays-là. Ils jeunent alors toute la journée, & environ les 7 heures du soir, ils passent près d'une heure en priere. Sur la fin de leur priere ils invoquent leur Prophete à haute voix durant environ un quart d'heure, les vieux & les jeunes heurlans d'une maniere si surprenante, qu'on

diroit que leur dessein est de l'éveiller en sursaut, & de lui reprocher le peu de soin qu'il a d'eux. Cette priere étant finie ils passent quelque tems à se regaler avant que d'aller reposer. Ils font le même manège tous les jours durant un mois pour le moins ; Car quelquefois le *Ramdam* dure deux ou trois jours de plus. Il commence avec la nouvelle Lune, & dure jusques à ce qu'on voit la nouvelle Lune ; qui ne paroît quelquefois que trois ou quatre jours après le renouveau lors que le tems est sombre & couvert, comme il arriva du tems que j'étois à *Achin*, où le *Ramdam* continua jusques à ce que la nouvelle Lune eut paru. Le jour après qu'on a vû la nouvelle Lune, on fait environ le Midi une décharge de tout le Canon : Après quoi finit le *Ramdam*.

Ils font consister le principal de leur Religion à se laver souvent, à ne pas se souiller, ou à se laver quand ils sont souillez. Ils ont aussi grand soin de ne pas se souiller en mangeant ou touchant quelque chose de pollué : C'est pourquoi ils regardent la chair de pourceau comme quelque chose de fort abominable, & tellement abominable, qu'une personne qui en a goûté, ou seulement a touché un pourceau, n'a pas la permission d'entrer chez eux de plusieurs jours, n'y ayant rien qui les effraye davantage qu'un pourceau. Cependant il y a si une grande quantité de Sangliers dans l'Isle, qu'ils sortent de nuit par troupes des bois, & viennent jusque à la ville, & même jusques aux maisons fouiller par-ci par-là les ordures qu'ils rencontrent. Aussi les Insulaires nous prioient-ils de nous mettre à l'afût pour les détruire, ce que nous faisons souvent. Quand nous en avons tué, nous les portions incontinent à bord, mais après cela leurs maisons nous étoient interdites.

A propos de Cochons, je ne saurois mieux finir ce Chapitre que par une assez plaisante aventure qui regarde le General. Il voulut avoir une paire de souliers à l'Angloise, quoi qu'il ne portât des souliers que fort

rarement. Un de nos gens le en fit une paire qu'il trouva fort à son gré. Quelques jours après quelqu'un lui ayant dit que les pointes du fil dont les fouliers étoient cousus étoient de poil de Cochon, cela le mit en si grosse colere, qu'il renvoya les fouliers au faiseur, avec d'autre cuir pour lui en faire une autre paire avec du fil garni d'autre poil, ce qui fut fait incontinent, & trouvé fort bon.

### CHAPITRE XIII.

*Ils côtoyent l'Isle de Mindanao depuis la Baye qui est à l'Est jusques à l'autre bout du côté du Sud-Est. Grains & tems orageux. Côte au Sud-Est, ses Pâturages, & ses bêtes fauves. Ils suivent la côte du Sud jusqu'à la riviere de la ville de Mindanao, où ils mouillent. Le frere & le fils du Sultan viennent à bord, & les invitent à s'établir parmi eux. De la possibilité & de l'avantage apparent d'un tel établissement attendu l'or & les épiceries des Isles voisines. Quelle est la meilleure route pour aller à Mindanao par la Mer du Sud & par la terre Australe. Découverte que le Capitaine David y fit par hazard, & l'apparence qu'il y a d'en faire une plus importante. Facilité qu'ils avoient à s'y établir. Les Mindanayans mesurent leur vaisseau. Présent fait au Sultan par le Capitaine Swan. Comment le Sultan le reçut, comment Raja-Laut frere du Sultan traita ce Capitaine. Contenu de deux Lettres Angloises que le Sultan de Mindanao lui fit voir. Des Marchandises de l'Isle, & de la maniere dont on y punit les criminels. Circonspection avec laquelle le General leur conseille de*

se

*se comporter. Ils mettent par son conseil leurs vaisseaux à sec dans la riviere. Caresses des Mindanayans. Grosses pluies & inondation. Les Arithmeticiens des Mindanayans sont Chinois. Comment les Mindanayennes dansent. Avanture de Jean Thacker. Leur barque mangée des vers, & leur vaisseau en danger de l'être. Des vers qui sont là & ailleurs. Du Capitaine Swan. Fourbe du General Raja-Laut. Chasse des vaches sauvages. Certains Anglois combien prodigues. Le Capitaine Swan traite d'une Isle à épicerie avec un jeune Indien. Partie de chasse avec le General. Un de ses Domestiques comment puni. Ses femmes & concubines. Boisson forte faite de Ris. Le General en use mal & fait des exactions. Anxieté du Capitaine Swan, & sa conduite indiscrete. Son équipage se mutine. D'une couleuvre qui s'entortilla autour du cou d'un des nôtres. La plûpart de nos gens s'en vont avec le vaisseau, & laissent le Capitaine Swan & les siens : plusieurs autres empoisonnez.*

**A** Près avoir parlé dans les deux Chapitres précédens de l'état naturel, civil, & ecclesiastique de l'Isle de Mindanao, je continuerai à rapporter ce qui s'y passa durant le séjour que nous y fimes.

Nous mouillames dans la Baye de cette Isle qui est au Nord-Est, comme il a déjà été dit. Nous ne fumes dans cette Baye qu'une nuit & une partie du jour suivant : Cependant nous parlames à quelques Insulaires, qui nous firent entendre par signes que la ville de Mindanao étoit à l'Occident de l'Isle. Nous tâchames de persuader à un d'eux de venir avec nous, & de nous servir de pilote ; mais il n'en voulut rien faire. Nous partimes donc l'après-midi, & fimes encore route au Sud-Est par un vent de Sud.Oüest.

Etant

Etant au bout du Sud-Est de l'Isle de *Mindanao*, nous vîmes deux petites Isles qui n'étoient qu'à environ trois lieues. Nous aurions pû passer entre elles & la principale Isle, comme on nous le dit depuis; mais ne les connoissant pas, & ne sachant ce qui pourroit nous y arriver, nous aimâmes mieux faire route à l'Est de ces Isles. Nous fûmes plusieurs jours sans avancer à cause des vents d'Oüest qui étoient très-violens. Les Isles de *Meangis* furent les premières que nous vîmes. Elles sont au Sud-Est & à environ 16. lieues de *Mindanao*. J'aurai occasion d'en parler dans la suite.

Le 4. de Juillet nous entrâmes dans une profonde Baye au Nord-Oüest des deux Isles dont on a ci devant parlé. Mais la nuit précédente nous eûmes un Grain si violent, que ne pouvant plus être maîtres de nôtre barque, elle fut emportée; ce qui nous fit beaucoup craindre qu'elle ne se renversât, comme nous avions pensé être renversés nous-mêmes. Nous mouillâmes au Sud Oüest de la Baye à 15. brasses d'eau, & loin de la côte d'environ la longueur d'un cable. Nous fûmes forcez de nous mettre à couvert de la violence du tems, qui étoit si tempêteux, & si pluvieux, les Grains si frequens, & les vents d'Oüest si violens, que nous fûmes ravis de trouver cet endroit pour mouiller, qui est le seul où l'on soit à couvert des vents d'Oüest.

Cette Baye n'a pas plus de deux milles de large à l'embouchure; mais un peu plus avant elle en a trois; & 7. de long tirant au Nord-Nord-Oüest. Après 4. ou 5. lieues de navigation dans cette Baye, l'eau est de bonne profondeur; mais quand on y est entré, le fond est mauvais & pierreux des deux côtez durant plus de deux lieues, si ce n'est à l'endroit où nous étions. A environ 3. lieues de l'entrée du côté de l'Est, il y a de belles Bayes sablonneuses, où l'on peut mouiller fort sûrement à 4. 5. & 6. brasses d'eau. Du côté de l'Est le pays est assez montueux.

& plein de bois, & néanmoins fort arrosé de petites ruisseaux. Il y a même une rivière assez large pour y faire entrer des Canots. A l'Occident de la Baye le pays est médiocrement élevé. Il y a de grands pâtages tout le long de la Mer qui s'étendent depuis l'entrée de la Baye fort avant vers l'Occident.

Ces pâturages produisent de l'herbe longue, & il y a quantité de bêtes fauves. Durant la chaleur du jour elles se mettent à couvert dans les bois voisins; mais les matins & les soirs elles vont par troupes au gagnage dans les plaines, & par troupes aussi nombreuses que dans nos parcs d'Angleterre. Je n'ai jamais vû ailleurs une telle quantité de bêtes fauves, quoi que j'en aye trouvé en divers endroits de l'Amérique, tant le long des Mers du Nord, que le long des Mers du Sud.

Les bêtes y vivent assez paisiblement. Personne ne les inquiete, parce qu'il n'y a point d'habitans sur ce côté de la Baye. Nous visitions tous les matins ce pâtage, & tuions autant de bêtes que nous voulions, tantôt 16. tantôt 18. par jour; & pendant tout le séjour que nous fimes là nous ne mangeames que de la venaison.

Nous vimes un grand nombre de plantations à côté des montagnes à l'Orient de la Baye, & nous allames à une dans l'esperance d'apprendre des habitans de quel côté étoit la ville, afin de ne pas la passer durant la nuit: Mais ils s'enfuirent de nous.

Nous fumes-là 12. jours avant que la violence des vents diminuât; mais enfin le 12. ayant ramené la bonace nous remimes à la voile, & fimes route à l'Oüest. A 11. heures, le vent de Mer devint Oüest, & par consequent directement contraire: Mais comme le tems étoit beau, nous continuames nôtre route en louvoyant & profitant la nuit des vents de terre, & le jour des vents de Mer.

Après avoir doublé le Sud-Est de l'Isle, nous côtoyames le Sud; & vimes quantité de Canots qui pêchoient,

choient, & de tems en tems quelque petit village. Les habitans n'avoient point peur de nous comme les autres; mais ils vinrent à bord; cependant nous ne pumes ni les entendre, ni en être entendus que par signes: Et quand nous parlames de *Mindanao*, ils nous montreroient du doigt le côté où elle étoit.

Le 28. de Juillet nous arrivames devant la riviere de *Mindanao*. Son embouchure est à 5. degrez 22. minutes Nord, & à 23. degrez 12. minutes de longitude du Lezard en Angleterre. Nous mouillames tout vis à vis de la riviere, à 15. brasses d'eau sur un sable clair & dur, à environ 2. milles de la côte, & à 3. ou 4. de la petite Isle qui étoit à nôtre Sud. Nous tirames 7. ou 9. coups de Canon, auxquels on répondit de la côte par 3. Ce qui nous obligea de tirer encore un coup. Nous ne fumes pas plutôt à l'ancre, que *Raja-Laut* & un des fils du Sultan vinrent en Canot à 10. rames, nous demanderent en Espagnol qui nous étions, & d'où nous venions. Monfr. Smith qui avoit été prisonnier à Leon en Mexique, répondit en même langue, que nous étions Anglois, & qu'il y avoit long-tems que nous étions hors d'Angleterre. Ils nous répondirent que nous étions les bien venus, nous firent plusieurs questions sur l'Angleterre, & sur tout concernant nos Marchands des Indes Orientales, nous demandant s'ils nous envoient pour établir un Comptoir chez eux. Monfr. Smith leur dit, que nous ne venions là que pour acheter des provisions. Ils parurent un peu mécontents d'apprendre que nous ne venions pas pour nous établir parmi eux; car il y avoit long-tems qu'ils avoient eu avis que nous étions arrivez à l'Orient de l'Isle, & avoient cru qu'on nous avoit envoyés d'Angleterre pour nous établir & commercer parmi eux, ce qu'ils sembloient souhaiter avec une passion extrême. Il n'y avoit pas long-tems que le Capitaine Goodlud avoit été-là pour negocier cette affaire avec eux, & il leur dit en se retirant, à ce qu'ils nous rapportèrent, qu'ils

qu'ils devoient s'attendre qu'il viendrait bien-tôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour achever de conclurre l'affaire.

Je croi au reste, tout bien considéré, que nous n'aurions pû mieux faire que d'aquiescer au desir qu'ils sembloient avoir de nous faire établir en ce pays-là, & prendre des quartiers parmi eux. En effet il est certain que comme ce parti nous auroit été plus avantageux que celui que nous priames de courir comme des vagabonds, il y a apparence aussi que la nation en général en auroit profité, attendu que les Anglois se seroient établis par ce moyen; & auroient pû négocier, non seulement dans ces Isles; mais aussi dans plusieurs autres à épiceries qui sont dans le voisinage.

Les Isles de Meangis dont j'ai fait mention au commencement de ce Chapitre, sont à vingt lieues de *Mindanao*. Ce sont trois petites Isles qui abondent en or & en Girofle, s'il en faut croire mon Auteur le Prince Jeoly, natif d'une de ces Isles, & qui étoit alors esclave à la ville de *Mindanao*. Nous aurions pû l'acheter de son maître pour peu de chose, comme fit depuis Monsieur Moody, qui y vint trafiquer, & chargea un vaisseau d'écorce de Girofle; & si nous l'avions ramené dans ses États, nous y aurions pû avoir la liberté du commerce. Mais je parlerai plus amplement dans la suite du Prince Jeoly. Ces Isles ne sont apparemment encore connues aux Hollandois, qui comme j'ai déjà dit, n'oublient rien pour se rendre maître des Isles à épiceries.

Il se presenta une autre occasion de nous établir là dans une autre Isle à épiceries fort habitée: Car les habitans craignans les Hollandois, & apprenans que les Anglois avoient dessein de s'établir à *Mindanao*, le Sultan de cette Isle envoya son neveu à *Mindanao* pendant que nous y étions pour nous inviter d'y aller former un établissement. Le Capitaine Swan conféra diverses fois avec lui sur cette affaire, & je croi qu'il

avoit du penchant à accepter le parti ; mais il ne se conclut rien faute de bonne intelligence entre le Capitaine Swan & ses gens, comme on le dira ci-après.

Outre l'avantage qui pouvoit nous revenir du commerce proposé avec les Isles de *Meangis*, & autres Isles à épiceries, celui des Isles Philippines mêmes, avec un peu de soin & d'industrie auroit été fort avantageux, & l'un & l'autre de ces commerces pouvoient se faire de *Mindanao* en commençant par s'y établir. Car cette Isle est fort commodément située pour commercer dans les Isles à épiceries & dans les autres Philippines. En effet comme son terroir est fort semblable au terroir des autres, aussi est-elle par maniere de dire le centre du commerce d'or & d'épiceries, qui se fait en ce pays-là, les Isles Septentrionales de *Mindanao* étant fort abondantes en or, & les Meridionales de *Meangis* en épiceries.

Comme la situation de l'Isle de *Mindanao* est très-avantageuse pour le commerce, aussi le chemin pour y aller n'est ni long ni ennuyeux, si l'on considère son éloignement. La route que je voudrois tenir en partant d'Angleterre vers la fin d'Août, seroit de faire le tour de la terre *Del Fuego*, & m'avançant par ce moyen du côté de la nouvelle Hollande, je voudrois ranger le long de cette côte, & aller aussi loin que je jugerois à propos jusques à ce que je fusse près de *Mindanao*; après quoi je ferois voiles droit à cette Isle. J'éviterois par ce moyen l'approche des établissemens Hollandois, & après que j'aurois une fois passé la terre *Del Fuego* je serois assuré de trouver toujours un vent d'Est frais & constant. Au lieu que passant à la hauteur du Cap de Bonne Esperance, après qu'on a gagné l'Océan de l'Inde Orientale, & qu'on est parvenu aux Isles, il faut traverser le détroit de *Malacca*, ou bien d'autres détroits qui sont à l'Orient de *Java*, où l'on est assuré de trouver les vents contraires de quelque côté de la ligne qu'on aille; ce qui est d'ordinaire

un voyage de 7. à 8. mois: Mais j'espererois bien de faire l'autre en six ou sept mois tout au plus. Il faudroit pour revenir faire la même manœuvre que font les Espagnols en allant de *Manila* à *Acapulco*, avec cette seule difference qu'au lieu qu'ils font route vers le pôle septentrional durant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, jusques à ce que j'eusse trouvé un vent propre à me faire passer la terre *Del-Fuego*. Il y a assez de lieux où l'on peut toucher, & se rafraichir en allant, & venant. On peut toucher en allant aux deux côtez des États de *Paru*, ou si l'on veut aux Isles de *Gallapagos*, où il y a assez de rafraichissemens: Et au retour, on peut vraisemblablement toucher en quelque lieu de la nouvelle Hollande, & faire par ce moyen des découvertes avantageuses dans ces pays-là sans se détourner de sa route. Pour dire franchement ce que j'en pense, je croi que si cette vaste étendue de terre Australe, qui borne la Mer du Sud n'a pas encore été découverte, c'est parce qu'on a negligé une route si facile. Ceux qui traversent cette Mer, semblent avoir quelque dessein sur la côte du Perou ou de Mexique, & passent par consequent bien loin des terres Australes. Pour confirmer cette verité j'ajouterais ici ce que le Capitaine David me dit dernièrement, qu'après nous avoir quittez au havre de *Ria-Lexa*, comme il a été dit dans le Chapitre huitième, il arriva après plusieurs traverses aux Isles de *Gallapagos*, & que de là faisant voiles au Sud pour prendre le vent, & gagner la terre *Del-Fuego*, à 27. degrez de latitude Méridionale, à environ 500. lieues de *Copayapo* sur la côte de Chili, il vit tout près de lui une petite Isle sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette Isle, ils découvrirent une longue étendue de pays raisonnablement élevé tirant au Nord-Oüest où on le perdoit de vüe. C'étoit apparemment la côte de la terre Australe inconnue.

Mais il est tems de revenir à *Mindanao*. Quoi qu'on ne nous eût point envoyé d'Angleterre pour nous y

établir, cependant si l'on considère bien toutes les circonstances, il se trouvera que nous étions aussi bien en état de le faire, ou peut-être mieux, que si nous eussions été envoyez exprès pour cela. A peine y avoit-il de métier nécessaire que quelqu'un des nôtres n'entendit. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des faiseurs de Briques, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Nous n'avions besoin que d'un Forgeron pour les gros ouvrages, & nous aurions pû le trouver à *Mindanao*. Nous avions fort bonne provision de fer, de plomb, & de toute sorte d'outils, comme scies, haches, marteaux, &c. de la poudre, des balles, & de fort bonnes petites armes à suffisance. Si nous avions voulu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix Canons dont nous pouvions nous passer, & des gens suffisamment pour conduire le vaisseau, & pour administrer outre cela toutes les affaires du commerce. De plus nous avions beaucoup d'avantage sur les gens sans expérience, qu'on envoie d'Angleterre en ces pays-là, qui s'y prennent d'ordinaire avec trop de circonspection, de froideur, & de formalité, pour faire quelque chose de considérable; ce que l'expérience apprend mieux que toutes les règles; sans compter qu'un si grand & si subit changement d'air expose beaucoup leur vie. Il n'en étoit pas de même de nous, qui étions déjà tous faits aux climats chauds, endurcis par plusieurs fatigues, & gens en général hardis & entreprenans, difficiles à déconcerter. En un mot nos gens étoient presque las de courir, & commençoient à soupirer après le repos; & partant ils auroient été ravis de s'établir par tout où l'on eût voulu. Nous avions aussi un bon vaisseau, & assez de gens dont nous pouvions nous passer pour cultiver notre nouvel établissement, & pour en porter les nouvelles en Angleterre aux propriétaires avec leurs effets: Car le Capitaine Swan avoit déjà 5000. livres en or, que lui & ses Marchands avoient reçu des

marchandises vendues pour la plûpart au Capitaine Harris & à son équipage. S'il en avoit employé une partie en épiceries, comme il auroit vraisemblablement pû faire, les Marchands auroient été contens de reste. Venons après cette digression à la première reception qu'on nous fit à *Mindanao*.

*Raja-Laut* & son neveu demurerent dans leur Canot, & ne voulurent point venir à bord, à cause, nous dirent-ils, qu'ils n'en avoient point d'ordre du Sultan. Après environ demi heure de conversation, ils prirent congé, invitant le Capitaine Swan de venir à terre, & lui promettant de lui aider à avoir des provisions qu'ils disoient alors rares, ajoutant qu'en trois ou quatre mois on commenceroit à cueillir le Ris, & qu'alors ils pourroient en avoir autant qu'ils souhaiteroient. Ils lui conseillerent cependant de mettre son vaisseau à couvert en quelque lieu commode, de peur des vents d'Oüest, qui seroient, disoient-ils, de la dernière violence vers la fin du mois & tout le suivant, ce qui se trouva vrai comme ils l'avoient dit.

Nous ne sames qui étoient ces deux hommes, qu'après qu'ils furent partis; car si nous l'avions su nous aurions tiré le Canon à leur départ. Après qu'ils furent partis un certain Officier du Sultan vint à bord, & mesura nôtre vaisseau: C'est une coutume qu'ils ont tirée des Chinois, qui mesurent toujours la longueur, la largeur, & la profondeur de tous les vaisseaux qui viennent y charger, & savent par-là ce que chaque vaisseau peut contenir: Mais je n'ai jamais pu savoir pourquoi cette coutume est usitée chez les Chinois & les Mindanayans; à moins que ceux-ci n'ayent dessein de se perfectionner par ce moyen dans les affaires de la marine, pour s'en servir quand ils auront quelque comarce avec les Etrangers.

Le Capitaine Swan considerant que la saison nous obligeroit à faire quelque séjour dans cette Isle, jugea

qu'il étoit de son intérêt de menager le Sultan le mieux qu'il pourroit , voyant bien qu'il pouvoit dans la suite avancer ou traverser ses desseins. Il se prepara donc d'abord à lui faire un present , qui fut composé de trois verges de drap d'écarlate , trois verges de passément d'or large , d'un Cimenterre à la Turquie , & d'une paire de pistolets. Et il envoya à *Raja-Laut* , trois verges de drap d'écarlate , & autant de passément d'argent. Ces presens furent portez sur le soir par Monfr. Henri More. Il fut d'abord conduit chez *Raja-Laut* , où il demeura jusques à ce qu'on en eût donné avis au Sultan , qui fit incontinent preparer toutes choses pour le recevoir.

Sur les neuf heures du soir il vint un homme de la part du Sultan pour emporter le present. En suite Monfr. More fut conduit le long du chemin par des gens armez à la lueur des flambeaux jusques à la maison du Sultan. Le Sultan , avec huit ou dix personnes de son Conseil , étoit assis sur des Tapis en attendant que More arrivât. Le present fut mis devant eux , & fut fort bien reçu du Sultan , qui fit asseoir Monfr. More auprès d'eux , & lui fit quantité de questions. La conversation se fit en Espagnol par le moyen d'un Interprete. Cette conference dura environ une heure , après quoi More fut congedié , & ramené chez *Raja-Laut* , où l'on donna à souper à lui & à l'équipage de la chaloupe , après quoi il s'en retourna à bord.

Le lendemain le Sultan envoya querir le Capitaine Swan. Il fit incontinent mettre le pavillon à sa Chaloupe & fut d'abord à terre avec deux Trompettes qui sonnerent tout le long du chemin. Quand il fut à terre , il fut reçu à son débarquement par deux principaux Officiers suivis de gardes & d'une foule de peuple , qui étoit genu pour voir ce Capitaine. Le Sultan l'attendit dans sa chambre d'audience , où il fut regalé de Tabac & de Betel , qui fut toute la chere qu'on lui fit.

Le Sultan fit apporter deux Lettres Angloises, afin que le Capitaine Swan les lût, exprès pour lui faire savoir que des Marchands des Indes Orientales avoient dessein de s'établir en ces pays-là, & qu'ils y avoient déjà envoyé un vaisseau. Une des ces Lettres avoit été écrite d'Angleterre au Sultan par les Marchands des Indes Orientales, qui demandoient principalement, autant qu'il peut m'en souvenir pour avoir depuis vû cette lettre entre les mains du Secretaire, qui se faisoit fort grand honneur de nous la montrer, certains privileges pour bâtir un Fort. Cette Lettre étoit parfaitement bien peinte; & entre chaque ligne on en avoit tiré une d'or. L'autre lettre fut laissée par le Capitaine Goodlud, & étoit adressée à tous les Anglois que le hazard meneroit en ces lieux. Elle ne parloit que de commerce, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & du prix de celles de l'Europe qui seroient vendues aux Insulaires, à quoi étoit ajoûté un état de leurs poids & mesures, & de ce en quoi elles differoient des nôtres.

Le prix arrêté pour l'or de *Mindanao* étoit pour l'once d'Angleterre 14. écus d'Espagne, monnoye qui a cours dans toutes les Indes, & 18. écus l'once de *Mindanao*. Je ne me souviens pas du prix de la cire & de l'écorce de Girofle; je ne me souviens pas bien non plus du prix des marchandises de l'Europe; mais je croi que le prix du fer n'alloit pas à plus de quatre écus le quintal. Le Capitaine Goodlud finissoit sa Lettre par ces mots: *Désirez-vous de tous ces gens-là, car ils sont tous des voleurs: Mais chut ne disons rien.* Nous apprimes dans la suite, qu'un des gens du Général ayant volé quelques marchandises au Capitaine Goodlud, avoit fui dans les montagnes, & n'avoit pû être pris durant le séjour que ce Capitaine fit en cette Isle: Mais le drôle étant revenu à la ville quelque tems après que nous y fumes arrivés; *Raja-Lang* l'amena lié au Capitaine Swan, & lui dit ce qu'il

54  
 avoit fait , le priant de le punir comme il le jugeroit à propos : Mais le Capitaine Swan s'en excusa , & dit que cet homme ne lui appartenant pas , il ne vouloit rien avoir à démêler avec lui. *Raja-Laut* néanmoins ne voulut point lui pardonner , mais le punit suivant la coûtume du pays ; ce que je n'avois pas vû encore.

Le matin au lever du soleil le coupable fut dépouillé tout nud , & attaché à un poteau , en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains , que quand on le remuoit lui-même. Il étoit placé de maniere qu'il regardoit directement le soleil. Midi étant passé on lui tourna le visage du côté de l'Occident , afin qu'il eût toujours le soleil au visage. Il fut tout le jour en cette situation , exposé aux ardeurs du soleil , qui y est extraordinairement chaud ; & fut cruellement tourmenté des mouches. Après cela le General vouloit qu'on le tuât , & cela auroit été fait , si le Capitaine Swan y avoit consenti. Je n'ai jamais vû faire mourir personne ; mais je croi qu'ils font mourir d'une maniere assez barbare. Le Général même nous dit qu'il avoit fait mourir deux hommes dans une ville où quelques-uns des nôtres l'avoient accompagné ; mais je n'ai point su comment cela se fit. On punit ordinairement en dépouillant tout nud comme on vient de dire , & exposant le criminel au soleil. Quelquefois on l'étend tout de son long sur le sable qui est fort chaud , où il demeure toute la journée exposé aux ardeurs du soleil , & à la fureur des mouches qui le piquent cruellement depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'offre que le Général fit au Capitaine Swan de punir le voleur , obligea depuis le Capitaine à offrir la même chose au Général à l'égard de quelques-uns des siens , qui offenserent les Mindanayans : Mais le Général renvoya la chose au Capitaine , pour punir le coupable comme il jugeroit à propos. Aussi pour la moindre faute le Capitaine Swan punissoit ses gens ,

& cela aux yeux des Mindanayans , & quelquefois même, je croi, par un pur esprit de vengeance, comme il fit de Monfr. Teat son premier Contre-maître , qui étoit venu Capitaine de barque à *Mindanao*. Il est certain qu'alors ses gens étoient si soumis que s'il avoit su faire un bon usage de son autorité, il auroit pû mettre ordre à tout, les faire consentir à quelque établissement que ce fût, & les auroit portez à l'assister dans tout ce qu'il auroit voulu entreprendre.

Après deux heures de conversation, le Sultan ayant congédié le Capitaine Swan avec beaucoup d'honnêteté, celui-ci alla de-là chez *Raja-Laut*. Comme ce Général avoit alors quelque démêlé avec le Sultan, il ne fut point à la reception que le Sultan fit au Capitaine Swan; mais il l'attendit au retour, & le regala lui & sa suite avec du Ris & des oiseaux bouillis. Il dit encore alors au Capitaine Swan, le dit même avec force, que le meilleur seroit de faire entrer au plutôt son vaisseau dans la riviere, à cause des tempêtes qui étoient ordinaires à la saison, l'assurant qu'il ne manqueroit pas d'être secouru en toutes choses. Il lui dit encore, que comme il nous falloit de nécessité faire là quelque séjour, que nos gens seroient obligez de venir souvent à terre, il le prioit d'avertir son équipage de prendre garde à ne pas choquer les naturels du pays, qu'il disoit être extrêmement vindicatifs. Que leurs coûtumes étant différentes des nôtres, il craignoit que les gens du Capitaine Swan ne chagrinaient à quelque heure les Insulaires, quoi que sans dessein & par pure ignorance. Qu'il lui donnoit cet avis en ami pour prevenir cet inconvenient: Qu'au reste sa maison seroit toujours ouverte pour le recevoir lui & les siens, persuadé que lui, qui savoit les coûtumes, ne manqueroit jamais en rien. Après plusieurs semblables discours il congédia le Capitaine & sa suite, qui prirent congé & retournerent à bord.

Le Capitaine Swan après avoir tout vû ne doutant

point que les Anglois n'eussent dessein d'établir là un Comptoir , & croyant que les honnêtetés de ces Insulaires étoient sinceres , fit incontinent entrer le vriffeau dans la riviere. La riviere , sur laquelle la ville de *Mindanao* est située est petite , & n'a pas plus de dix ou onze pieds d'eau à la barre en pleine marée. Il fallut donc décharger le vaisseau pour le rendre plus léger , & le flux venant , nous l'entrames dans la riviere avec beaucoup de peine , assistez de 50. ou 60. pêcheurs qui demeuroient à l'entrée de la riviere , *Raja-Laut* étant à bord en personne pour les commander. Nous le trainames à environ un quart de mille au delà de l'embouchure de la riviere , & amarrames la poupe & la proue dans une fosse ou il étoit toujours à flot. Après cela les Mindanayans vinrent souvent à bord pour inviter nos gens à aller chez eux , & pour nous offrir \* *Pagally*. Il se passa beaucoup de tems avant qu'aucun des nôtres acceptât une pareille honnêteté ; mais ce retardement ne servit qu'à nous rendre plus faciles à recevoir leurs demonstrations d'amitié ; Car en très-peu de tems , la plûpart de nos gens eurent un ou deux Camarades , & autant de *Pagalys* , principalement ceux qui étoient bien babillez & bien fournis d'argent , comme étoient plusieurs de ceux qui avoient accompagné le Capitaine Harris dans la traversée de l'Isthme de Darien , tout le reste étant assez pauvre. Non seulement ceux-là , mais même les plus pauvres & les plus mediocres ne pouvoient guere aller dans les rues sans être entrainez par maniere de dire dans les maisons où ils étoient regalez , quoi que le regal fût bien mediocre , & qu'un peu de Tabac , de noix de Betel , ou d'eau parfumée en fissent toute la dépense , cependant la sincerité apparente , la simplicité , & la maniere avec laquelle cela se faisoit , relevoit la mediocrité du present , & le faisoit agréer. Quand nous étions chez eux , ils louoient continuellement les Anglois , & disoient

qu'eux

\* On a dit ci-devant ce que ce mot signifie.

qu'eux & les Mindanayans n'étoient que la même chose. Ils exprimoient cela en mettant deux doigts proches l'un de l'autre, & disant que les Anglois & les Mindanayans étoient *Samo Samo*, c'est-à-dire, la même chose. Ils éloignoient ensuite leurs deux doigts de demi pied l'un de l'autre, & disoient que les Hollandois & les Mindanayans étoient *Burgeto*, qui signifie qu'ils étoient à la même distance en matière d'amitié. Ils représentoient les Espagnols encore plus éloignez que les Hollandois, craignans ceux-ci, mais ayant senti & souffert de la part des autres, qui avoient pensé les mettre sous le joug.

Le Capitaine Swan ne visitoit d'abord presque personne à la réserve de *Raja-Laut*. Il y dinoit ordinairement tous les jours, & tous ceux de ses gens qui venoient à terre, & qui n'avoient pas d'argent pour aller manger ailleurs, se rendoient vers le midi chez le Général, où ils avoient à suffisance du Ris bouilli & bien accommodé, quelques restes de volaille ou de bœuf fort falement apprêtés. Le Capitaine Swan étoit un peu mieux servi, & ses deux Trompètes sonnoient pendant qu'il étoit à table. Après dîné *Raja-Laut* vouloit s'asseoir & discourir avec lui, la plus grande partie de l'après-midi. C'étoit alors le tems du *Ramdam*; ainsi le Général s'excusoit de ne pouvoir donner au Capitaine le plaisir de la danse, & autres divertissemens, dont il se proposoit de le regaler, après que cette solemnité seroit passée. D'ailleurs c'étoit le fort de la saison humide; tems par conséquent mal propre aux divertissemens.

La tempête étoit alors extraordinaire, & la pluie excessive. La rivière étoit si fort enflée, & tellement débordée, que nous eumes beaucoup de peine à tenir notre vaisseau en seureté. Il venoit de moment en moment de gros arbres flotans qui venoient quelquefois s'arrêter sur notre vaisseau en danger de rompre nos cables, de nous jeter sur des bancs, ou de nous jeter en Mer; deux accidens

également dangereux , vû principalement que nous étions sans lest.

La ville de *Mindanao* a environ un mille de long , & n'est guere large. Elle va en serpentant sur la droite en montant le long du bord de la riviere, quoi qu'il y ait aussi plusieurs maisons de l'autre côté. Mais il sembloit alors que la ville étoit bâtie au milieu d'un lac , & l'on ne pouvoit aller qu'en Canot d'une maison à l'autre. Ce tems de tempête & de pluye commença vers la fin de Juillet, & dura la plus grande partie d'Août.

Après que le tems se fut un peu radouci, le Capitaine Swan loua une maison pour y mettre nos voiles & nos Marchandises pendant que nous carenerions nôtre vaisseau. Nous avions bonne quantité de fer, & de plomb que nous portames dans cette maison. Le Capitaine Swan vendit huit ou dix tonnes de ces Marchandises au Sultan & au General suivant le prix fixé par le Capitaine Goodlud , & en fut payé en Ris. Comme les Mindanayans ne sont pas bons Arithmeticiens, les Chinois qui demeurent parmi eux font leurs comptes. Après cela le Capitaine Swan acheta du bois de charpente du Général, & employa une partie de nos gens à en faire des planches pour doubler le fond de nôtre vaisseau. Il avoit à bord deux scies qu'il avoit apportées d'Angleterre, & quatre ou cinq hommes qui savoient s'en servir ; car ils avoient été scieurs dans la Jamaïque.

Le tems du *Ramdam* étant passé, & le beau tems un peu revenu, le Général pour faire plaisir au Capitaine Swan, lui donnoit tous les soirs le divertissement de la Danse. Les Danseuses sont élevées à cela, & en font leur profession, comme je l'ai déjà dit. Mais d'ailleurs toutes les femmes en général s'apliquent fort à la danse. Elles dansent 40 ou 50. à la fois se tiennent toutes par la main, forment un grand rond, & chantent sans sortir de cadence: Mais elles ne bougent jamais de leurs places, ni ne font aucun mouvement que

que le chœur n'ait chanté. Alors elles jettent tout à la fois une jambe en dehors, & crient pour ne pas dire heurlent à pleine voix. Quelquefois aussi elles se contentent de claquer des mains après que le chœur a chanté. Le Capitaine Swan pour répondre aux faveurs du Général, envoya querir ses violons, & fit venir quelques-uns de nos gens qui savoient danser à l'Angloise; ce qui plût extrêmement au Général. La plus grande partie des nuits se passoit à ces sortes de divertissemens.

Entre ceux de nos gens qui dansoient d'ordinaire devant le Général, il y avoit un nommé Jean Tacker, élevé au matelotage, & qui ne savoit ni lire ni écrire; mais avoit autrefois appris à danser dans les maisons à Musique de \* Wapping. Cet homme accompagna le Capitaine Harris dans les Mers du Sud. Il y gagna une bonne somme d'argent; & comme il l'avoit assez bien menagé, il en avoit encore de reste, outre ce qu'il avoit employé à s'acheter un fort bon habit. Le Général jugeant de cet homme par sa parure & par sa danse, crut qu'il étoit d'extraction noble; & pour s'en éclaircir, il demanda à un de nos gens si sa conjecture étoit juste. L'homme à qui le Général s'étoit adressé répondit, qu'il avoit bien jugé, & que la plupart de notre équipage étoit de noble extraction, & principalement ceux qui étoient bien mis: Qu'ils ne voyageoient que pour voir le monde, & qu'ils avoient assez de bien pour fournir à la dépense en quelque endroit qu'ils allassent; mais que pour ceux qui étoient mal vêtus ce n'étoit que de simples matelots. Le Général eut depuis de grands égards pour tous ceux qui étoient bien habillez, & sur tout pour Jean Tacker: Mais enfin le Capitaine Swan vint à savoir la chose, & gâta tout. Il détrompa le Général, & donna des coups de bâton au prétendu Gentilhomme. Il fut tellement irrité contre lui qu'il ne pût jamais depuis l'estimer, quoi que le pauvre malheureux ne sût rien de la chose.

En-

\* *Quartier de Londres.*

Environ la mi-Novembre nous commençames à travailler au fond de nôtre vaisseau, que nous trouvames fort mangé de vers, car c'est un lieu horrible pour les vers. Nous ne nous en apperçumes qu'après avoir été un mois dans la riviere; & alors nous trouvames nos Canots percez comme des rayons de miel. Nôtre barque qui n'avoit qu'un simple fond étoit mangée d'outre en outre, en sorte qu'elle ne pouvoit nager. Mais comme le vaisseau étoit doublé les vers ne percerent pas le crin qui est entre la doublure & la principale planche. Nous ne nous défiames qu'alors de la mauvaise foi du Général. Quand il vint à bord, qu'il nous trouva à détacher les planches qui doubloient, & qu'il vit par dessous un fond ferme & solide, il branla la tête, & parut mécontent, disant que c'étoit le premier vaisseau qu'il eût jamais vû à fond double. On nous dit qu'en deux mois de tems un navire Hollandois avoit été mangé des vers au même endroit où nous étions, & que le Général avoit eu tout son Canon. Il y a apparence qu'il esperoit aussi avoir le nôtre; & c'est, je croi, pour cela principalement qu'il s'empressoit si fort à nous aider à faire entrer nôtre vaisseau dans la riviere; Car pour en sortir il fallut se passer de secours. Nous n'avions eu des vers qu'à Mindanao. Car quand nous carenames aux Isles Marias, les vers ne nous toucherent point, non plus qu'à Guam où nous nettoyames nôtre vaisseau, & à Mindanao où nous vinmes ensuite; car nous le nettoyames aussi au bout Oriental de l'Isle. Les *Mindanayans* savent si bien de quoi sont capables ces pernicieux insectes, que toutes les fois qu'ils reviennent de la Mer, ils halent incontinent leurs vaisseaux sur le sec, en brûlent le fond, & le laissent-là jusques à ce qu'ils soient prêts à retourner en Mer. Ils mettent aussi sur le sec les Canots ou Pros, & ne les laissent jamais long tems dans l'eau. On dit que ces vers qui percent un vaisseau dans l'eau salée meurent dans l'eau douce; & que les vers d'eau douce meurent dans l'eau salée; mais que les uns & les

les autres multiplient prodigieusement dans l'eau, qui n'a qu'un petit goût de sel. L'eau de l'endroit où nous étions étoit quelquefois tant soit peu salée, quoi qu'ordinairement douce. Mais quelle sorte de vers c'étoit, c'est-ce que je ne puis pas dire. Il y a des gens qui croient qu'ils s'engendrent dans les planches; mais je suis persuadé que la Mer les produit. J'en ai vû des millions nageans dans l'eau, sur tout dans la Baye de *Panama*; car le Capitaine David, le Capitaine Swan, moi, & la plûpart de nôtre équipage, remarquames diverses fois ces vers; & c'est pour cela que nous calfeutrions si souvent nôtre vaisseau, pendant le séjour que nous y fimes. Il est vrai que je n'en avois jamais vû de si gros qu'à *Mindanao*. J'en ai vû aussi en Virginie, & dans la Baye de Campeche. Ceux de ce dernier lieu sont prodigieusement rongeurs. Ils sont toujours dans les Bayes, dans les bras de Mer, aux embouchures des rivieres, & autres lieux proches de terre. Je n'ai jamais appris qu'on en ait trouvé bien avant en Mer: Cependant ils vont bien loin quand ils sont une fois logez dans la planche d'un vaisseau.

Après avoir ainsi detaché toutes les planches mangées des vers, & remis d'autres en leur place, le fond de nôtre vaisseau fut doublé & goudronné vers le commencement de Decembre 1686. Le 10. nous passames la Barre, & nous rapportames à bord le fer & le plomb que nous ne pûmes pas vendre, & commençames à faire de l'eau, & nos provisions de Ris pour le voyage. Le Capitaine Swan étoit encore à terre, & ne savoit pas encore ni quand, ni où il feroit voiles. Mais je suis bien assuré qu'il n'avoit pas dessein comme son équipage de croiser à la hauteur de *Manila*; Car le lui ayant un jour demandé, il me répondit que ce qu'il avoit fait de pareil, il l'avoit fait par forcé; mais qu'étant alors libre, il ne s'engageroit de sa vie dans aucun dessein de cette nature: Car, disoit-il, il n'y a point de Prince au monde, qui puisse effacer la tache de ces sortes d'ac-

tions.

tions. S'il avoit d'autres vûes c'est-ce que j'ignore, car il étoit ordinairement fort bourru. Cependant il ne proposa jamais rien, & se contenta de faire embarquer des provisions pour mettre à la voile. Je croi fortement que s'il avoit fait le moindre mouvement pour gagner quelque Comptoir Anglois, la plûpart de son équipage y auroit consenti, quoi qu'il s'en fût trouvé selon les apparences qui s'y fussent opposez. Son autorité néanmoins l'auroit bien-tôt emporté sur les contredisans; car c'étoit quelque chose de surprenant de voir combien il étoit craint, & ce qui le faisoit craindre, étoit, qu'il punissoit les plus revêches & les plus entreprenans. Après que le vaisseau fut une fois en rade, nos gens ne furent pas tout-à-fait si soumis qu'ils l'avoient été pendant le séjour que nous avions fait dans la riviere, quoi qu'ils eussent devant les yeux un nouvel exemple de severité en la personne du Capitaine Teat qui fut puni dans le tems que le vaisseau étoit en rade.

J'étois alors avec le General à la chasse du bœuf qu'il nous promettoit depuis long-tems. Mais je sentis bien qu'il ne falloit pas compter sur sa parole, car nous chassâmes une semaine entiere avec lui, & ne vîmes que quatre vaches, qui se trouverent si sauvages que nous n'en eumes aucune. J'étois accompagné de cinq ou six autres de nos gens, tous jeunes & si entêtez du lieu, qu'ils convinrent tous avec le General de dire au Capitaine Swan, qu'il y avoit beaucoup de bœufs, mais qu'ils étoient sauvages. Pour moi je lui dis la verité, & lui conseillai de ne croire pas trop legerement aux promesses du General. Il fit semblant d'être en grosse colere, & pestoit en l'absence du General, mais en sa présence il ne disoit mot, étant homme de peu de courage.

Nous ne revînmes de la chasse que le 20. de Decembre. Le General avoit dessein d'aller chasser en un autre lieu; mais il remit la partie jusqu'après Noël, parce que quelques-uns de nos gens vouloient

aller avec lui , & que le Capitaine Swan avoit prié l'équipage de se tenir à bord pour solemniser tous ensemble ce jour-là : Car il faut dire ici que près du tiers de nos gens étoient toujourns à terre avec leurs Camarades & *Pagallys* , & certaines servantes qu'ils avoient prises à gages de leurs maîtres pour leur servir de Concubine. Il faut savoir aussi que quelques-uns de nos gens avoient loué ou acheté des maisons qui y sont à fort bon marché, & qu'on peut avoir pour cinq ou six écus d'Allemagne. Comme plusieurs avoient tant d'argent, qu'ils ne savoient à quoi l'employer, ils étoient bien-aises de se delivrer de là peine de le compter. Aussi le dépenferent-ils follement, & leur profusion étoit cause qu'on leur en imposoit, & qu'on faisoit payer plus cher aux autres ce qu'ils achetoient, sans compter qu'il étoit à craindre qu'on ne fit la même chose aux Anglois qui viendroient dans la suite. Les *Mindanayans* savoient bien tirer l'or de la bourse de nos pigeonneaux , (car il est à remarquer que nous n'avions point d'argent,) & quand nos gens en avoient besoin, ils changeoient de tems en tems une once d'or, & ne recevoient que dix ou onze écus d'Allemagne pour une once de *Mindanao*, qu'on n'auroit pas rendu à moins de 18. Risdals. Cependant, cela & le prix excessif que les *Mindanayans* mettoient à leurs Marchandises n'étoient pas les seuls endroits qui vuidoient la bourse de nos gens : Leurs *Pagallys* & leurs Camarades leur arrachioient souvent quelque plume de l'aile, & les nôtres étoient si genereux, ou pour mieux dire si étourdis, que de mettre demi once d'or à faire faire une barque, ou un brasselet, à leurs *Pagallys*, dans l'esperance de coucher une nuit avec elles.

Etant tous à bord le jour de Noël, j'esperois que le Capitaine Swan feroit quelque proposition, ou nous communiqueroit son dessein; mais il ne fit que dîner, & retourna à terre sans nous dire un mot de ce qu'il avoit envie de faire. Je croi néanmoins qu'il son-

songeoit dès lors à passer à une des Isles à épiceries pour en charger son vaisseau : Et ce qui me le fait croire est, que le jeune homme dont j'ai ci-devant parlé, & que son oncle qui étoit Sultan d'une Isle à épiceries près de Ternate, avoit envoyé pour inviter les Anglois de venir dans leur Isle, vint à bord en ce tems-là, & eut une conversation particulière avec le Capitaine Swan, après laquelle ils furent tous deux à terre. Le jeune homme n'étoit pas bien aise que les *Mindanayans* fussent le sujet de sa négociation. J'ai entendu dire au Capitaine Swan, qu'il offrit de charger son vaisseau d'épiceries, à condition qu'il bâtiroit un petit Fort pour assurer l'Isle & la défendre contre les Hollandois : Mais j'ai appris depuis, qu'ils en sont à l'heure qu'il est en possession.

Le lendemain d'après Noël, le General alla encore aux champs sous prétexte de chasse, accompagné de cinq ou six Anglois, du nombre desquels j'étois. Nous allames tous par eau dans son *Pros*, ou Canot, jusques au lieu où se devoit faire la chasse, avec ses femmes & ses domestiques. Le General faisoit toujours suivre ses femmes, ses enfans, ses domestiques, son argent, & ses Marchandises. Tout s'embarqua le matin, & tout arriva de jour. J'ai dit comment sont faits leurs *Pros* ou Canots, & comment les chambres y sont menagées. Nous fumes reçus dans la chambre du General. Le voyage n'étoit pas si long que nous n'arrivassions au port avant la nuit.

Un des domestiques du General avoit alors fait quelque faute, & voici comme il en fut puni. Il fut attaché sur le ventre tout de son long sur un Bambou du Canot, & si près de l'eau, qu'au moindre mouvement du vaisseau il étoit souvent couvert d'eau, & à peine quelquefois étoit-il hors de l'eau qu'il y retournoit sans avoir le tems de respirer.

Après avoir fait environ deux lieues, nous entrâmes dans une large & profonde riviere. Nous fimes encore une lieue, & trouvâmes par tout l'eau salée. Nous

Nous arrivâmes enfin à un assez grand village : où les maisons sont bâties à la mode du pays. Ce fut-là que nous débarquâmes. On nous prépara d'abord une maison. Le General & ses femmes prirent un côté de la maison, & nous nous logeâmes dans l'autre. Le soir toutes les femmes du village dansèrent devant le General.

Durant le séjour que nous fîmes-là, le General & ses gens sortoient tous les jours de grand matin ; & ne revenoient qu'à quatre ou cinq heures après midi. Le General nous faisoit souvent des complimens en nous parlant de la grande confiance qu'il avoit en nous, ajoutant qu'il laissoit sous nôtre protection ses femmes & ses biens, & qu'il croyoit tout cela aussi sûr entre les mains de nous six (car nous avions tous nos armes) que s'il en confioit la garde à 100. de ses gens. Cependant nonobstant cette grande confiance, il laissoit toujours un de ses principaux domestiques, de peur que nous n'en usâssions trop familièrement avec ses femmes.

Elles ne sortoient jamais de leur chambre, quand le General étoit au logis ; mais il n'étoit pas plutôt sorti, qu'elles venoient dans la nôtre, & demouroient tous les jours avec nous, nous faisant mille questions sur nos femmes d'Angleterre, & sur nos coutumes. Vous pouvez-vous imaginer, que quelques-uns de nous savoient déjà assez de leur langue pour les entendre, & pour répondre à leurs demandes. Je me souviens qu'un jour elles demanderent combien le Roi d'Angleterre avoit de femmes. Nous répondîmes qu'il n'en avoit qu'une, & que nos loix ne permettoient pas d'en avoir davantage. Elles dirent que c'étoit une coutume fort étrange qu'un homme fût borné à une femme. Il y en eut qui dirent que c'étoit une fort mauvaise loi : D'autres au contraire dirent qu'elle étoit bonne. Ainsi la dispute fut grande entr'elles. Mais il y en eut une qui dit positivement que nôtre loi étoit meilleure que la leur, & fit taire

tou-

toutes les autres par la raison qu'elle en donna. C'étoit celle que nous apellions la *Reine de la guerre*, parce qu'elle accompagnoit toujours le General toutes les fois qu'il alloit en campagne contre ses ennemis, & lors même qu'il falloit en venir aux mains; ce que les autres ne faisoient pas.

Par le moyen de cette familiarité avec les femmes, & par les frequentes conversations que nous avions avec elles, nous apprimes leurs coûtumes & leurs privileges. Le General couche avec ses femmes partout; mais celle qui accouche la premiere d'un garçon, a double part à ses faveurs: Car quand son tour vient, elle a deux nuits au lieu que les autres n'en ont qu'une. Il semble que les autres ayent un respect particulier durant tout le jour précédent pour celle qui doit passer la nuit avec le General, & pour marque de distinction elle porte au cou un mouchoir de soye rayé: Et c'est à quoi nous connoissions la Reine de la journée.

Nous demeurames-là cinq ou six jours sans voir durant tout cetems-là la moindre ombre de bœuf, qui étoit pourtant la seule chose qui nous y avoit amenez. On ne nous permettoit pas de sortir avec le General pour voir les vaches sauvages; mais à cela près rien ne nous manquoit. Cependant cela ne nous plaisoit point, & nous priames souvent le General de nous donner la liberté d'aller voir les bêtes. Il nous dit enfin qu'il s'étoit pourvû d'une cruche de boisson de Ris, qu'il vouloit s'en divertir avec nous, & qu'ensuite nous irions avec lui.

Cette liqueur est faite de Ris bouilli qu'on met dans une cruche, & qu'on y laisse tremper long-tems. Je ne sai comment on la fait; mais elle est extrêmement forte & très-agréable. Le soir quand le General vouloit se rejouir, il faisoit porter une cruche de cette liqueur dans nôtre chambre. Il beuvoit le premier, ses gens beuvoient ensuite tour à tour jusques à ce qu'ils fussent tous sous comme des cochons, après quoi  
l'on

l'on nous laissoit boire. Quand ils en avoient pris suffisamment nous bevions à nôtre tour, & eux ne beuvoient plus, car ils ne vouloient pas boire après nous. Le General dançoit quelque tems autour de nôtre chambre; mais comme il avoit sa charge, il s'en alloit bien-tôt dormir.

Le lendemain nous allames avec le General dans les pâcages, où il avoit 100. hommes qui travailloient à faire un grand parc pour y enfermer les bêtes; car c'est ainsi qu'ils chassent, parce qu'ils n'ont point de Chiens. Mais je ne vis que huit ou dix vaches aussi sauvages que des Daims. Cependant il y eut de nos gens qui apporterent le jour suivant trois genices qu'ils tuerent dans les pâcages. Nous retournames à bord avec cela, & ce fut tout ce que nous attrapames.

Le Capitaine Swan fut fort mal satisfait du procedé du General. Il avoit promis de nous fournir autant de bœufs que nous en aurions besoin; mais quand il falut tenir sa parole, j'en ne put le faire, ou il ne le voulut pas. D'ailleurs il nous manqua de parole au sujet du Ris que nous devions avoir pour le fer que nous l'ayions vendu. Il nous remettoit de jour en jour, & il n'y avoit pas moyen de le faire venir à compte. Ce ne fut pas-là les seuls endroits où nous connumes sa mauvaise foi, car peu de tems avant la circoncision de son fils, de laquelle j'ai fait mention dans le Chapitre précédent, il fit semblant d'avoir grand besoin d'argent pour fournir aux dépenses de cette journée, & pria le Capitaine Swan de lui prêter 20. onces d'or, car il savoit que le Capitaine Swan avoit entre les mains une bonne quantité de ce metal, qu'il croyoit à lui en propre, au lieu qu'il appartenoit à ses Marchands. Cela n'empêcha pas néanmoins que le Capitaine Swan ne prêtât au General ce qu'il demandoit. Mais quand il fut question de compter, il dit au Capitaine, que la coûtume étoit de faire des presens dans ces jours de solemnité; & qu'il

qu'il avoit reçu son or comme un present. Il demanda aussi d'être payé des repas que Swan & ses gens avoient faits chez lui. Cela surprit le Capitaine Swan, qui ne savoit cependant quel remede y apporter. Ces contretens & les autres chagrins intérieurs dont le Capitaine Swan avoit l'esprit plein, le rendoient de fort mauvaise humeur, & l'inquietoient beaucoup ; Car son équipage le pressoit tous les jours de partir, attendu que c'étoit alors le fort du *Monson* Oriental, le seul vent qui pût nous porter plus avant dans les Indes.

En ce tems-là, quelques-uns des nôtres las & fatiguez de courir par-ci par-là, s'enfuirent dans le pais, & s'y cachèrent, favorisez & soutenus par *Raja-Laut* à ce que tout le monde croyoit. D'autres aussi craignant de ne pas aller à un port Anglois acheterent un Canot, & resolurent de s'y embarquer pour Borneo : Car peu de tems auparavant, un vaisseau de *Mindanao* en étoit venu, & avoit apporté une Lettre adressée au principal Comptoir Anglois à *Mindanao*. Le General voulut que le Capitaine Swan ouvrit cette Lettre ; mais il n'en voulut rien faire, parce qu'il crut qu'elle pouvoit venir de certains Marchands de l'Inde Orientale, des affaires desquels il ne vouloit pas s'occuper. Je rencontraï depuis à Achin le Capitaine Bowry, auquel ayant compté l'avanture, il me dit qu'il avoit envoyé cette Lettre, croyant que les Anglois étoient établis à *Mindanao*. Nous crumes aussi par la même raison, qu'ils avoient un Comptoir à Borneo : Ainsi nous fumes trompez de part & d'autre. Quant au Canot sur lequel quelques-uns des nôtres se propoisoient d'aller à Borneo, le Capitaine Swan le leur enleva, & fit de grandes menaces aux chefs de la cabale. Ils ne furent pourtant pas tellement découragez, qu'ils n'en achetassent secretement un autre ; mais leur dessein ayant éclaté, le Capitaine Swan le fit échouer.

Tout l'équipage generalement étoit alors mécontent, & plein de projets fort differens ; & tout cela

parce qu'il n'avoit rien à faire. La principale division étoit entre ceux qui avoient de l'argent, & ceux qui n'en avoient point. Ils vivoient d'une maniere bien differente; car ceux qui avoient de l'argent étoient à terre, & ne se soucioient guere de quitter *Mindanao*, au lieu que les autres demeuroient à bord, & pressoient le Capitaine Swan de remettre en Mer. Ces derniers commençoient à être aussi mutins que mécontents, & ils envoyerent à terre les Marchands de fer acheter du \* *Rack* & du miel pour faire de la Ponce dont ils s'enivroient & ensuite se querelloient. Ce desordre m'empêchoit d'aller à bord, car j'ai toujours eu beaucoup d'horreur pour l'yvrognerie, à laquelle nos gens qui étoient alors à bord s'abandonnoient entièrement.

Cependant on auroit pu étoufer ces desordres, si le Capitaine Swan avoit voulu pour cela se servir de son autorité: Mais comme lui & ses Marchands étoient toujours à terre, il n'y avoit point de commandement: Ainsi chacun faisoit ce qu'il vouloit, & s'excitoient les uns les autres à mal faire. Monsieur Harthop l'un des Marchands du Capitaine Swan, le pressoit beaucoup de se déterminer, & de dire sa pensée à l'équipage; à quoi on consentit enfin. Il fit donc avertir ses gens, de se trouver tous à bord le 13. de Janvier 1687.

Nous attendions avec impatience ce que le Capitaine Swan avoit à nous proposer, aussi étions-nous bien aises d'aller à bord. Mais malheureusement pour lui deux jours avant cette assemblée le Capitaine envoya son Canonnier à bord querir quelque chose qui étoit dans sa chambre. Le Canonnier remuant plusieurs choses pour trouver ce qu'il avoit ordre de porter à terre, tira entr'autres le journal du Capitaine depuis l'Amerique jusqu'à l'Isle de *Guam*, & le mit à côté de lui. Un nommé Jean Reed de Bristol, duquel j'ai fait mention dans mon Chapitre quatrième,

prit ce journal. C'étoit un jeune homme assez ingénieux, & qui avoit beaucoup de politesse & d'honnêteté. Il passoit aussi pour entendre assez bien la marine, & avoit aussi fait un journal. Un motif de curiosité lui fit prendre le journal du Capitaine Swan pour voir s'il s'accordoit avec le sien; desir fort ordinaire aux gens de marine quand ils en trouvent l'occasion, & principalement aux jeunes qui n'ont pas beaucoup d'expérience. A l'ouverture du livre il tomba sur un endroit où le Capitaine Swan dauboit avec aigreur la plûpart de ses gens, & sur tout un autre Jean Reed natif de la Jamaïque. C'étoit justement ce qu'il ne cherchoit pas: Mais le rencontrant si à propos, la curiosité le fit aller plus loin, & lui donna envie d'en savoir davantage; si bien que tandis que le Canonnier étoit occupé, il emporta le livre pour le visiter à loisir. Le Canonnier ayant expédié son affaire, ferma la porte de la chambre sans songer au livre, & s'en retourna à terre. Jean Reed de Bristol le montra à Jean Reed Jamaïcain, & à ceux qui étoient à bord, qui étoient dès lors pour la plûpart dans la situation qu'il falloit pour faire un coup déterminé, & qui ne demandoient qu'un prétexte plausible pour mettre la main à l'œuvre. Croyant donc que ce qui étoit dans le journal suffisoit pour pouvoir se mettre en devoir d'exécuter leurs desseins, le Capitaine Teat, qui comme j'ai déjà dit avoit été mal traité par le Capitaine Swan, profita de l'occasion qui se presentoit de se venger, & grossit les choses autant qu'il pût, & étoit d'avis qu'on ôtât le commandement au Capitaine Swan, esperant qu'on pourroit le lui donner. Pour les matelots il ne fut pas difficile de leur persuader tout ce qu'on voulut parce qu'ils étoient tout à fait las d'un si long & si ennuyeux voyage; que la plûpart desespoeroient de retourner jamais chez eux, & ne se soucioient guere par conséquent ni de ce qu'ils feroient, ni du lieu où ils iroient. Ce n'étoit uniquement que l'inaction qui les rendoit si

inquiets ; aussi consentirent-ils d'abord aux propositions que Teat leur fit. Tous ceux qui étoient à bord s'obligerent incontinent par serment de casser le Capitaine Swan, & de cacher leur dessein à ceux qui étoient à terre, jusques à ce que le vaisseau fût à la voile, ce qu'on auroit fait sur le champ, si le Chirurgien en chef ou le Chirurgien en second avoit été à bord. Le lendemain au matin ils envoyèrent à terre le nommé Cock-Worthy pour faire venir en diligence l'un des deux, sous prétexte qu'un de leurs hommes étant tombé à fond de cale s'étoit cassé une jambe. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait son compte d'aller à bord le jour suivant avec le Capitaine, & qu'il n'y iroit pas plutôt ; mais il y envoya Herman Coppinger Sous-Chirurgien.

Cet homme étant couché quelque tems auparavant chez sa Pagally, un serpent s'entortilla autour de son cou ; mais il s'en alla de lui-même sans lui faire aucun mal. Il est ordinaire en ce pays-là que les serpens entrent dans les maisons, & dans les vaisseaux aussi ; Car plusieurs vinrent dans le nôtre tant qu'il fut dans la rivière. Mais pour reprendre le fil de notre relation : Herman Coppinger se prépara pour aller à bord ; & le lendemain, que le Capitaine Swan & tout son équipage devoient se trouver à bord, j'y allai aussi, personne ne se défiant de ce qui se tramait par ceux qui étoient sur le vaisseau, jusques à ce que nous y fumes. Nous vîmes bien alors que l'homme à la jambe rompue n'étoit qu'un artifice pour faire venir le Chirurgien. En effet après avoir obtenu ce qu'ils desiroient, ils envoyèrent le Canot à terre pour prier tous ceux qu'ils rencontreroient de venir à bord, mais de ne leur en point dire la raison ; de peur que le Capitaine Swan ne vînt à le savoir.

Le 13. au matin, ils leverent l'ancre, & tirèrent un coup de Canon. Le Capitaine Swan envoya sur le champ à bord Monsieur Nelly, qui étoit alors son premier Contre-maître, pour voir ce que c'étoit. Ils

lui dirent tous les sujets qu'ils avoient de se plaindre, & lui montrèrent le journal. Il leur persuada d'attendre la réponse du Capitaine Swan & des Marchands jusques au lendemain. S'étant donc remis à l'ancre, & Monsieur Harthop arrivé à bord le lendemain, il leur conseilla d'accommoder la chose, ou d'attendre au moins qu'ils eussent meilleure provision de Ris: Mais ils n'y voulurent point consentir, & leverent encore l'ancre pendant qu'il étoit à bord. Cependant à la persuasion de Mr. Harthop, ils promirent d'attendre jusqu'à deux heures après midi le Capitaine Swan, & ceux de ses gens qui voudroient venir à bord; mais qu'ils ne laisseroient aller personne à terre que le nommé Guillaume, qui avoit une jambe de bois, & un autre homme qui étoit scieur.

Si le Capitaine Swan étoit venu à bord il auroit pu renverser tous leurs desseins: Mais non seulement il n'y vint point, comme auroit fait un Capitaine qui auroit eu de la prudence & du courage, il n'y envoya même qu'après que le tems fut expiré. Ainsi nous laissames le Capitaine Swan à terre avec environ 36. hommes, & 6. ou 8. qui s'en étoient fuïs; sans compter environ 16. que nous y avons enterrez, la plupart étant morts de poison. Les Indanayans sont fort experts à empoisonner, ce qu'ils font pour la moindre chose. Les nôtres de leur côté ne manquoient pas de leur donner sujet de mécontentement, soit en genera par leurs friponneries, soit en particulier par la trop grande familiarité qu'ils avoient avec leurs femmes en leur presence. Quelques-uns de leurs poisons sont lents; car il y avoit alors de nos gens empoisonnez qui ne moururent que quelques mois après.

## CHAPITRE XIV.

Leur depart de la riviere de Mindanao. Du  
 tems perdu ou gagné à faire le tour du Monde  
 par Mer. Avis aux gens de marine sur ce  
 qu'ils doivent donner à la difference de la declinaï-  
 son du soleil. Côte Meridionale de Mindanao.  
 Chambongo ville & havre, avec les Isles de  
 son voisinage. Tortues vertes, ruines d'un Port  
 Espagnol. La pointe la plus Occidentale de  
 Mindanao. Deux pros ou barques des Sologues  
 venant de Manila. Isle à l'Occident de Sebo.  
 Cannes. Isle des Chauve-souris de fort grande  
 étendue. Grand nombre de Tortues & de vaches  
 marines. Fond bas dangereux. Isle de Panay  
 de la dépendance des Espagnols, & autres Isles  
 Philippincs. Isle de Mindora. Deux barques  
 prises. Nouvelle relation de l'Isle de Luçon, de  
 la ville & du havre de Manila. Ils vont à  
 Pulo Condore. Fonds bas de Pracel. Arbre à  
 goudron, Mango, & arbre à raisin. Noix  
 muscades sauvages. Animaux. Tortue va d'un  
 lieu à l'autre. Commodité de la situation de  
 Pulo Condore : son eau, & ses habitans Co-  
 chinchinois. Langue des Malayans. Coûtume  
 en ces pays-là & en Guinée de prostituer les fem-  
 mes. Idolatrie en ces contrées, à Tonquin,  
 & parmi les gens de Marine de la Chine. Pro-  
 cession au Fort saint George. Ils radoubent leur  
 vaisseau. Mort de deux personnes qui avoient  
 été empoisonnées à Mindanao. Ils prennent de  
 l'eau, & un pilote pour la Baye de Siam. Pulo  
 Uby & pointe de Cambodie. Deux vaisseaux  
 Gambodiens. Isles de la Baye de Siam. Propre-

*té des vaisseaux & des matelots du Royaume de Champa. Tempêtes. Gros vaisseaux Chinois venant de Palimbam dans l'Isle de Sumatra. Leur retour à Pulo Condore. Bataille sanglante avec un vaisseau Malayan. Les Chirurgiens & les Auteurs souhaitent de se retirer.*

**L**E 14. de Janvier à trois heures après midi nous fimes voiles de la riviere de *Mindanao*, resolu d'aller croiser devant *Manila*. Ce fut durant le séjour que nous fimes à *Mindanao* que nous commençames à nous appercevoir du changement du tems dans le cours de nôtre voyage. Car ayant été si loin à l'Occident suivant toujours le cours du soleil, il falloit par consequent que nous eussions insensiblement gagné quelque chose dans la longueur des jours particuliers, & que nous eussions perdu dans le compte ou nombre sommaire des jours ou des heures. Suivant la difference des longitudes de l'Angleterre & de *Mindanao*, cette Isle selon la suputation ordinaire étant à environ 210. degrez du Lezard, la difference du tems à nôtre arrivée à *Mindanao* devoit être d'environ 14. heures, dont nous devons grossir nôtre compte, puis que nous avons gagné cela en suivant le cours du soleil. Il est vrai que le jour naturel doit être toujours le même dans chaque lieu particulier: Mais suivant le cours du soleil, ou allant contre le cours du soleil, cela fait necessairement de la difference dans le compte du jour civil entre un lieu & un autre. Aussi trouvames-nous à *Mindanao* & aux autres lieux des Indes Orientales, que les naturels du pays aussi bien que les Européens comptoient un jour plus que nous; Car les Européens allant au Levant par le Cap de Bonne Esperance, contre le cours du soleil, & par une route opposée à la nôtre, nous avons par tout remarqué qu'ils comptoient un jour plus que nous. De-là vient que les Mahométans de *Mindanao* appellent vendredi le jour que leurs Sultans vont à leurs Mosquées, & qui n'est que jeudi par-

parmi nous , quoi qu'il soit aussi vendredi pour ceux qui viennent de l'Europe du côté de l'Orient. Cependant nous trouvâmes aux Isles Ladrões que les Espagnols de Guam comptoient comme nous. Je croi que là raison est qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident ; les Espagnols allant premièrement à l'Amérique , & de-là aux Isles Ladrões & Philippines. Mais comme on compte à *Manila* & aux autres Colonies Espagnoles des Isles Philippines , c'est ce que je ne sai pas , n'étant pas certain , s'ils suivent le Calendrier qu'ils y ont apporté , ou s'ils l'ont reformé , suivant la supputation des Originaires du pays , des Portugais , des Hollandois , & des Anglois qui viennent de l'Europe par une route contraire.

Une des grandes raisons pourquoi les gens de marine doivent observer la difference du tems , le plus exactement qu'ils peuvent , est pour être plus exacts dans leurs latitudes. Car comme nos tables de la declinaison du soleil sont supputées pour les Meridiens des lieux où elles ont été faites , durant les mois de Mars & de Septembre elles different d'environ 12. minutes des parties du monde situées sous les Meridiens opposés ; & pendant les autres tems de l'année , elles different aussi à proportion de la declinaison du soleil : De sorte que si l'on alloit aussi loin que nous fîmes , la difference seroit encore plus grande , & causeroit de grosses erreurs. Les gens de Mer même qui ont de l'habileté , ne s'apperçoivent presque pas de cela en voyageant , quoi que ce soit une remarque si necessaire ; & cela pour ne pas faire assez d'attention à la raison sur laquelle est fondée cette necessité , comme il arriva à ceux de nôtre troupe , qui après avoir passé 110. degrez , commencerent à diminuer la difference de la declinaison , au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter , comme nous fîmes durant toute la route.

Le vent étoit Nord-Nord-Est , le tems beau & clair , & le vent frais. Nous fîmes route à l'Oüest ,

& côtoyames le Midi de l'Isle de *Mindanao*, à quatre ou cinq lieues de la terre. De-là, la côte s'étend à l'Oüest quart de Sud. Elle est assez élevée près de la Mer, pleine de bois, & on y voit de hautes montagnes.

Nous nous trouvames le lendemain vis à vis de *Gambongo*, ville de cette Isle; & à 30. lieues de la riviere de *Mindanao*. On dit que le havre y est bon, & qu'il y a un grand établissement avec quantité de bœufs & de buffes. On dit aussi que les Espagnols s'y fortifierent autrefois. A la hauteur de cette place, & à deux ou trois lieues de la terre, il y a deux fonds bas. De-là en avant, le pays est plus bas & plus uni, quoi qu'il y ait pourtant quelques montagnes dans la contrée.

A environ six lieues en deça de l'Occident de *Mindanao*, nous passames à plusieurs petites Isles basses, à environ deux ou trois lieues au Sud de ces Isles, il y en a une longue qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Est environ 12. lieues. Elle est basse près de la Mer du côté du Nord, & au milieu, il y a une file de montagnes qui regne depuis un bout jusqu'à l'autre. Entre cette grande Isle & les petites, il y a un bon & large Canal. L'eau est aussi de bonne profondeur entre les petites Isles, & le flux violent: Mais je ne sai à quel point du Compas la marée monte & descend, ni combien elle hausse & baisse.

Le 17. nous mouillames à l'Est de ces petites Isles; à 8. brasses d'eau, sur un sable clair. Il y a là quantité de Tortues vertes, dont la chair est aussi bonne que j'en aye mangé aux Indes Occidentales; mais il n'y a pas moyen d'en approcher, tant elles sont sauvages. Un peu à l'Oüest de ces Isles nous vimes dans l'Isle de *Mindanao* quantité de Cacaotiers. Cela nous obligea d'envoyer nôtre Canot à terre croyant trouver des habitans, mais nous n'y en trouvames point, ni aucun signe qu'il y en eût aucun. Il est vrai que nous vimes de grandes traces de Sangliers, & d'autres grandes

des bêtes, & près de la Mer les ruines d'un vieux Fort. Les murailles étoient de bonne hauteur, bâties de pierre & de chaux, & ce semble à l'Espagnole. Depuis cet endroit-là le pays tire à l'Oüest Nord-Oüest, & est près de la Mer d'une mediocre hauteur. La contrée s'étend de ce côté-là 4. ou 5. lieues; & regne 5. ou 6. lieues plus avant vers le Nord-Nord-Oüest formant plusieurs hautes pointes.

Nous appareillames encore le 14. & traversâmes les petites Isles; mais nous trouvâmes des marées si inconstantes, que nous fumes contraints de mouiller encore. Le 22. nous doublâmes la pointe la plus Occidentale de *Mindanao*, & fîmes route au Nord tout le long de la côte par un vent frais de Nord-Nord-Est. Un peu plus avant nous trouvâmes que le pays s'avançoit au Nord-Nord-Est. Cette partie de l'Isle est haute près de la Mer, pleine de Caps élevez, & de quantité de bois. Il y a quelques petites Bays sablonneuses où l'on trouve des ruisseaux d'eau douce.

Nous trouvâmes deux *Pros* qui appartenoient aux Sologues, qui font partie des habitans de *Mindanao* dont on a déjà parlé. Ces *Pros* venoient de *Manila*, & étoient chargez de soiries & de Mouffelines. Nous suivîmes cette partie Occidentale de l'Isle, & fîmes route au Nord jusques à ce que nous fumes vis à vis de quelques autres des Isles Philippines qui étoient à nôtre Nord. Ensuite nous tournâmes le Cap du côté de ces Isles, nous tenant toujours au Nord-Oüest par un vent de Nord-Nord-Est.

Le 3. de Fevrier nous mouillâmes dans une bonne Baye à l'Oüest de l'Isle à 2. degrez 55. minutes de latitude, à 13. brasses d'eau, sur un fond bon & marécageux. Cette Isle n'a point de nom, au moins n'avions-nous point de livres où elle fût nommée; mais elle est à l'Occident de l'Isle de *Sebo*. Elle a environ 8. ou 10. lieues de long, & est montueuse & pleine de bois. Ce fut-là que le Capitaine Reed, le même

que le Capitaine Swan avoit si fort invektivé dans son journal, & qui étoit devenu Capitaine en sa place, & le Capitaine Teat son Lieutenant, ce fut-là, dis-je, que Reed & Henri More Quartier-Maître, donnerent ordre aux Charpentiers de raccommoder nôtre fond de cale pour rendre nôtre vaisseau meilleur voilier. Cela étant fait nous le mimas sur le côté, nettoyames le fond, & le graissames de suif. Ensuite nous primes de l'eau, car il y en a là de fort bonne.

La contrée de cette Baye étoit assez basse, le terroir noir & gras, & il y avoit diverses sortes d'arbres gros & grands. En certains endroits nous trouvames quantité d'Canes comme celles qu'on porte en Angleterre. Les nœuds ne sont pas à plus de deux pieds & demi, ou deux pieds ou dix pouces tout au plus les uns des autres, & la plûpart ne sont pas à plus de deux pieds de distance. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Elles ont 15. ou 20. brasses de long, & sont fort grosses depuis la racine jusqu'à 5. ou 6. pieds vers le bout. Elles sont d'un vert pale, couvertes d'une peau épaisse, barbue, & de couleur brune: Mais cette peau se dépouille en la passant seulement par la main fermée. Nous en coupames plusieurs qui se trouverent extrêmement fortes & pesantes.

Nous ne vimes ni maisons, ni aucunes marques d'habitans; mais pendant que nous étions-là, il vint dans la Baye un Canot avec six hommes. Je ne sai de quoi il étoit chargé, ni où il alloit; mais je sai bien que les hommes étoient Indiens, & que nous ne pûmes les entendre.

Au milieu de cette Baye, environ un mille de la côte, il y a une petite Isle pleine de bois, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Nous mouillames à environ un mille de cette Isle. Là habitoient une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, pour ne pas dire plus, avec des ailes d'une fort

fort grande longueur. J'ai vû une de ces chauve-souris à *Mindanao*, & je juge que chaque aile n'avoit pas moins de 7. ou 8. pieds depuis un bout jusqu'à l'autre; car il n'y avoit personne de nous, qui eût pû à beaucoup près toucher les deux extremitéz, quelque étendus qu'eussent été ses bras. Leurs ailes étoient de la même substance que celle des autres Chauve-souris; brunes ou couleur de souris. Il y a sur la peau, des côtes ou une espece de varângues qui regnent tout le long, & font 3. ou 4. plis. Aux jointures de ces côtes & aux extremitéz des ailes, il y a des grifes pointues & faites en crochets, par le moyen desquelles elles peuvent se prendre à tout. Aussi-tôt que le soleil étoit couché, ces animaux commençoient à prendre leur vol par grosses troupes comme des esclains d'abeilles, & passaient de leur petite Isle à l'Isle principale. Où elles alloient ensuite, c'est ce que je ne fai point. Nous les voyions s'élever jusques à ce que la nuit les dérobat à nôtre vûe, & le matin aussi-tôt qu'il commençoit à faire clair, nous les revoions jusqu'à soleil levant, revenir comme un nuage à la petite Isle. Elles ne manquerent jamais tant que nous fumes-là de faire ce petit manége. C'étoit pour nous une heure de plaisir que nous passions, à les regarder le soir & le matin, sans compter qu'elles nous fournissoient de la matiere pour la conversation; mais nous n'eumes pas la curiosité de les aller voir à terre, nous & nos Canots étant toute la journée occupez aux affaires de nos vaisseaux. Nous trouvames aussi à cette Isle quantité de Tortues & de vaches marines, mais point de poissons.

Nous demeurames là jusqu'au 10. de Fevrier 1687. que nos affaires étant faites, nous remimes à la voile par un vent de Nord. En sortant nous touchames sur un rocher, où nous fumes deux heures. Il ne faisoit point de vent, & la Mer montoit, autrement nous aurions fait naufrage. Il y eut un gros morceau de nôtre gouvernail emporté, qui fut tout le mal que

nous y eumes ; mais nous fumes plus près de périr que nous ne l'avions été durant tout le reste du voyage. Ce rocher est fort dangereux , parce que la Mer n'y fait point de brisans , si ce n'est durant le mauvais tems , quand il arrive qu'il est découvert. Il est à environ deux milles à l'Occident , en-deça de la petite Isle à Chauve-fouris. Nous remarquames là que le flux de la Mer va au Sud , & le reflux au Nord.

Après avoir passé cet écueil , nous côtoyames les autres Isles Philippines faisant toujours route à l'Oüest. Il y en a qui nous parurent fort montueuses & arides. Passant de nuit à la hauteur de *Panay* , nous vimes plusieurs feux. *Panay* est une grande Isle habitée par les Espagnols , & ce semble bien habitée à en juger par les feux qui nous parurent par-ci par-là. Les Espagnols ont de coûtume de faire ces signaux pour donner l'allarme & avertir qu'il y a à craindre du côté de la Mer , car il y a apparence qu'ils avoient découvert nôtre vaisseau le jour precedent. C'est une côte qui n'est pas fréquentée ; & il est rare d'y voir un vaisseau. Nous ne touchames point à *Panay* , ni à aucun autre lieu , quoi que nous vissions plusieurs petites Isles du côté de l'Oüest , & quelques fonds bas ; mais rien de tout cela n'étoit marqué dans nos Cartes.

Le 18. de Fevrier nous mouillames au Nord-Oüest de l'Isle de *Mindora* , à 10. brasses d'eau , & environ 3. quarts de mille de la côte. *Mindora* est une grande Isle. Le milieu est à 13. degrez de latitude. Elle a environ 40. lieues de long , s'étendant au Nord-Oüest & au Sud-Est. Elle est haute , montueuse , & il y a peu de bois. Le lieu où nous mouillames n'est ni fort haut ni fort bas. Il y a un petit ruisseau. Le pays voisin de la Mer est plein de bois , & les arbres sont hauts & grands , mais à une lieue plus avant fort menus & fort petits. Nous y vimes de grandes traces de sangliers & de bœufs ; nous vimes aussi quelques-unes de ces bêtes que nous chassames ; mais elles

elles étoient si sauvages, que nous ne pûmes en tuer aucune.

Pendant que nous étions-là il y arriva un Canot avec quatre hommes qui venoient de *Manila*. Il n'y eut pas moyen de les approcher pendant quelque tems ; mais enfin apprenant que nous parlions Espagnol, ils vinrent à nous, & nous dirent qu'ils alloient chez un Moine qui demouroit à un village d'Indiens situé au Sud-Est de l'Isle. Ils nous dirent aussi que le havre de *Manila* n'est que rarement ou jamais sans 20. ou 30. vaisseaux, la plupart Chinois, quelques-uns Portugais, & quelques autres Espagnols, mais en petit nombre. Ils dirent qu'après qu'ils auroient fait leur affaire avec le Moine ils retourneroient à *Manila*, où ils esperoient être de retour dans quatre jours. Nous leur dimes que nous y allions commercer avec les Espagnols, & qu'ils nous feroient plaisir s'ils vouloient porter une lettre à un Marchand Espagnol de ce lieu-là ; ce qu'ils promirent de faire. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour tirer d'eux toutes les instructions dont nous avions besoin pour être informez de leurs vaisseaux, de leurs forces, & choses semblables ; car le commerce que nous cherchions étoit de piller. Si nous avions effectivement eu dessein de negocier à *Manila* nous avions la plus belle occasion qu'on pouvoit souhaiter. Ces gens nous auroient menez au Moine chez lequel ils alloient, & nous l'aurions engagé par un petit present à nous rendre en cela toute sorte de bons offices : Car les Gouverneurs Espagnols ne permettent point qu'on trafique avec les Aventuriers, & il auroit falu que nous l'eussions fait secretement.

Le 21. nous remimes à la voile par un petit vent d'Est-Nord-Est. Le 23. nous nous trouvames au Sud-Est de l'Isle de *Luçon*, lieu que nous avions si long-tems souhaité. Nous vimes d'abord un vaisseau qui venoit du Nord : Nous le suivimes, & en deux heures nous l'eumes pris. C'étoit une barque.

Espagnole qui venoit d'un lieu nommé *Pengasanam*, petite ville au Nord de *Luçon* à ce qu'on nous dit, & peut-être la même que *Pongassinay*, située dans la Baye au Nord-Oüest de l'Isle. Cette barque alloit à *Manila*, & n'avoit aucunes Marchandises, c'est pourquoi nous la laissâmes aller.

Le 23. nous primes un autre vaisseau Espagnol venant du même lieu que la barque. Il étoit chargé de Ris & de toile de Coton, & destiné aussi pour *Manila*. Ces Marchandises étoient pour le navire d'*Acapulco*. Le Ris étoit pour la subsistance de l'équipage en allant & revenant; & la toile de Coton pour faire faire des voiles. Le maître de cette prise étoit Bosséman du vaisseau d'*Acapulco*, que nous manquâmes à *Guam*, & qui étoit alors à *Manila*. Ce fut lui qui nous apprit quelle étoit la force de ce vaisseau, combien il avoit peur de nous, & l'accident qui lui arriva, & dont on a fait mention dans le Chapitre X. Nous primes ces deux vaisseaux à sept ou huit lieues de *Manila*.

J'ai déjà parlé de *Luçon*; mais cela n'empêchera pas que je n'en fasse ici une plus ample description. C'est une Isle de grande étendue, dont la longueur s'étend entre six ou sept degrez de latitude. Elle a près du milieu environ 60. lieues de large; mais elle est étroite par les bouts. Le côté Septentrional est à environ 19. degrez de latitude Septentrionale, & le côté Meridional à environ 12. degrez 30. minutes. Cette grande Isle est entourée de quantité de petites, & sur tout du côté du Septentrion. Le côté Meridional regarde le reste des Isles Philippines. Entre celles qui sont les plus proches de *Luçon*, *Mindora* dont j'ai déjà parlé est la principale, & donne son nom à la Mer ou Détroit qui separe de *Luçon* elle & les autres Isles; car on appelle cette Mer le Détroit de *Mindora*.

L'Isle de *Luçon* est composée de plusieurs grands & pleins pâturages, & de grosses montagnes. La partie Septentrionale paroît plus unie & plus égale; je veux

MANILA



*Perspective de la Côte de Luçon Pres de Manille a 6.  
Lieues de la Côte, la Plus Haute Montagne Etant a l'Est*



dire, moins montueuse que le côté Meridional: Mais le pays est d'une bonne hauteur depuis un bout jusqu'à l'autre. Elle ne paroît ni si fleurie ni si verte que quelques autres Isles de ces quartiers, & principalement celles de saint Jean, de *Mindanao*, des Chauve-souris, &c. Cependant il y a beaucoup de bois en certains endroits. Il y a des montagnes où il se trouve de l'or, & les pâturages sont bien fournis de bétail, sur tout de Buffles, dont il y a une si grande quantité aux Indes Orientales, qu'il est très-probable qu'il y en avoit plusieurs avant que les Espagnols y vinssent. Il y a aussi comme j'ai dit, quantité d'autre bétail, comme Taureaux, Chevaux, Brebis, Chevres, Cochons, &c. que les Espagnols y ont apporté.

Cette Isle est assez bien peuplée d'Indiens, la plupart sont sous la domination des Espagnols qui en sont presentement les maîtres. Les Indiens naturels demeurent ensemble dans les villes, où ils ont des Ecclesiastiques qui les instruisent dans la Religion des Espagnols.

*Manila* la Capitale, ou peut-être la seule ville, est située au pied d'une file de montagnes, & fait face à un grand havre près d'un Cap qui est au Sud-Oüest de l'Isle à environ 14. degrez de latitude Septentrionale. Elle est enceinte d'une haute & forte muraille défendue par plusieurs Forts & Redoutes. Les maisons sont grandes bâties à profit, & couvertes de Tuiles, les rues larges & regulieres; avec une place d'armes au milieu de la ville à la mode des Espagnols. Il y a un grand nombre de beaux édifices, sans parler des Eglises & autres maisons Religieuses, qui n'y sont pas en petite quantité.

Le havre est si spacieux, qu'il peut contenir des centaines de vaisseaux. Aussi y en a-t-il toujours plusieurs soit Espagnols, soit Etrangers. J'ai déjà parlé des deux navires qui vont de *Manila* à *Acapulco* & d'*Acapulco* à *Manila*. Outre ces deux, les Espagnols en ont d'autres petits. Ils permettent aux Portugais

de negocier à *Manila* ; mais les Chinois sont les principaux negocians , & c'est eux qui font le plus grand commerce. Car ils ont ordinairement 20. 30. ou 40. gros vaisseaux dans le havre tout à la fois , & un grand nombre de Marchands qui demeurent actuellement dans la ville , sans compter les Boutiquiers , & les Artisans qui n'y sont pas en petite quantité. Les petits vaisseaux montent jusqu'auprès de la ville ; mais ceux d'*Acapulco* & autres gros bâtimens en demeurent à près d'une lieue , à un endroit où il y a un bon Fort , & des Magazins pour les Marchandises.

J'ai eu la plus grande partie de cette relation de Monsieur Coppinger nôtre Chirurgien , qui y fit 2. ou 3. ans après un voyage de *Porta-Nova* , ville de la côte de Coromandel , & à ce que je croi sur un vaisseau Portugais. Il y trouva 10. ou 12. hommes de l'équipage du Capitaine Swan , du nombre desquels étoient quelques-uns de ceux que nous avions laissez à *Mindanao*. Après que nous en fumes partis , ils acheterent un *Pros* à la sollicitation d'un Irlandois , connu sous le nom de Jean Fitz Gerald , homme qui parloit parfaitement bien Espagnol ; & vinrent à *Manila* avec leur *Pros*. - Il n'y avoit que 18. mois qu'ils y étoient , quand Monsieur Coppinger y arriva , & Fitz Gerald s'étoit dès lors marié avec une Metive Espagnole qui lui avoit apporté du bien. Il professoit en ce tems-là la Medecine & la Chirurgie , & étoit fort estimé pour sa prétendue science en ces Arts. Comme il avoit toujours eu mal aux jambes , pendant qu'il fut avec nous , il n'étoit jamais sans quelques emplâtres & onguens ; & ce fut avec cela qu'il s'établit sur le simple fond naturel de science & d'expérience qu'il avoit pour le mal des jambes. Mais comme il supleoit au savoir qui lui manquoit par un grand fond de hardiesse , qu'il étoit Catholique Romain , & qu'il entendoit l'Espagnol , il avoit beaucoup d'avantage sur tous ses Camarades , & étoit le seul qui fût à son aise. Nous n'étions pas encore à vûe de cette ville ; mais on

me

*Perspective des Isles de Tule Condero à le  
regarde de 8 Lieues du Costé du Midi*



me montra les montagnes qui la commandent, & j'en tirai le plan en Mer, que j'ai fait graver avec quelques autres que je fis. Voyez la table.

La saison étant alors trop avancée pour entreprendre quelque chose, il fut résolu d'aller de-là à *Pulo Condore*, qui fait une petite partie des Isles de la côte de Cambodie, d'y amener nôtre prise, & de carener nôtre vaisseau si nous trouvions un endroit commode pour cela, dans le dessein de revenir à *Manila* vers la fin de Mai, pour y attendre le navire d'*Acapulco* qui arrive environ ce tems-là. Suivant les Cartes que nous avions, & sur lesquelles nous nous réglions, ne connoissant point ces pays-là, il nous sembloit alors que cette place étoit hors de la route, que nous pourrions y être à couvert pendant quelque tems; & attendre le retour du vaisseau que nous avions en vûe. Car nous évitions autant qu'il se pouvoit d'aprocher d'aucun lieu de commerce, de peur d'être trop exposez, & peut-être attaquez par des forces superieures.

Après avoir donc mis nos prisonniers à terre, nous partimes de *Luçon* le 26. de Février par un vent frais d'Est-Nord-Est, & beau tems. Nous étions à 14. degrez de latitude Septentrionale, quand nous commençames à faire voiles pour *Pulo Condore*, & nous fîmes route au Sud quart d'Oüest. Nous vinmes chemin faisant assez près des fonds bas de *Pracel*, & autres qui sont fort dangereux. Nous en avions grand' peur; mais nous les évitames, & nous ne les vîmes seulement pas. Nous découvrîmes seulement tout au bout du *Midi* des fonds bas de *Pracel*, & à un mille de nous, trois petites Isles sablonneuses ou monceaux de sable qui paroissoient justement au dessus de l'eau.

Nous n'arrivames que le 13. de Mars à la vûe de *Pulo Condore*, ou Isle de *Condore*; car je croi que *Pulo* signifie Isle. Le 14. nous mouillames vers le *Midi* au *Séptentrion* de l'Isle, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, à un mille de la côte, & à 10. brasses d'eau sur

un sable dur & clair. *Pulo Condore* est la principale des Isles, & la seule qui soit habitée. Elles sont à 8. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & à environ 20. lieues Sud quart d'Est de l'embouchure de la riviere de Cambodie. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle.

Deux de ces Isles sont d'une raisonnable largeur, & de bonne hauteur. On les peut voir de 14. ou 15. lieues en Mer; mais les autres ne sont que de petits morceaux de terre. La plus grande des deux, qui est celle qui est habitée, a environ 4. ou 5. lieues de long, située à l'Est & à l'Oüest. L'endroit le plus large n'a pas plus de 3. milles, & la plûpart des endroits n'ont pas un mille de largeur. L'autre grande Isle a environ 3. milles de long, & demi mille de large. Elle s'étend au Nord & au Sud. Elle est située si avantageusement à l'Occident de la plus grande Isle, qu'il se forme entre les deux un havre très commode. On entre dans ce havre du côté du Nord; où il y a près d'un mille d'une Isle à l'autre. Au Midi du havre les deux Isles se serrent en sorte, qu'il ne reste qu'un petit passage pour les barques & Canots. Il n'y a pas d'autres Isles du côté du Septentrion; mais du côté du Midi il y en a 5. ou 6. à côté de la grande Isle. Voyez la table.

Le terroir de ces Isles est pour la plûpart noiratre, & assez profond. Les montagnes seulement y sont pierreuses. La partie Orientale de la plus grande des Isles est sablonneuse, & a néanmoins de diverses sortes d'arbres. A la verité ils n'y viennent pas aussi gros que j'en ai vû en certains endroits; mais ils sont en general larges, hauts, & bons à tous usages.

Il y a dans cette Isle une espece d'arbre plus gros que tous les autres, & que je n'ai jamais vû que là. Le corps de cet arbre a environ 3. ou 4. pieds de diametre. On en tire un certain suc dont on compose de bon goudron.

dron en le faisant un peu bouillir , & si on le laisse bouillir beaucoup , il devient dur comme de la poix ; car nous nous en sommes servis à l'un & à l'autre usage : & l'avons trouvé fort bon. La maniere de tirer ce suc est de faire horizontalement un grand trou qui aille jusqu'au milieu du corps de l'arbre , & à environ un pied de terre , & de couper ensuite de biais l'arbre au dessus ; & en descendant jusques à ce qu'on rencontre la cavité qu'on a faite en bas au milieu de l'arbre & en travers. Dans ce tronc horizontal qui forme la figure d'un demi cercle , on fait un trou comme un bassin qui contient une pinte ou deux. De la partie supérieure de l'arbre qu'on a coupé , le suc tombe dans cette cavité qu'il faut vider tous les jours. Il coule de cette maniere durant quelques mois ; ensuite il s'arrête , & l'arbre se rétablit.

Les fruitiers que la nature a donnez à ces Isles sont les *Mangos* , certains arbres qui produisent une espece de grape , & d'autres arbres qui produisent une espece de Muscades sauvages ou bâtardes. Ils croissent dans les bois , & en très-grande abondance.

Le *Mango* croît sur un arbre de la grosseur du Pommier. Les Mangotiers du Fort Saint George ne sont pas si gros. Le fruit n'en est pas plus gros qu'une petite pêche ; mais long & plus petit tirant vers le bout. Il est jaunatre quand il est mûr , fort plein de jus , d'une odeur agreable , & d'un goût excellent. Pendant qu'il est tendre , on le coupe en deux morceaux , & on le confit avec du sel & du vinaigre où l'on met quelques gouffes d'ail. C'est une excellente sauce , dont on fait beaucoup de cas. On l'appelle *Mango Achar* , car *Achar* signifie , à mon avis , sauce. On fait aux Indes Orientales , & sur tout à Siam & à Pegu de diverses sortes d'*Achar* , comme celui qu'on fait des tendres sommitez des *Bambos* , &c. mais l'*Achar* de *Bambo* & de *Mango* sont les plus usitez. Ces *Mangos* étoient murs quand nous fumes là , comme aussi les

autres fruits. Les premiers ont alors une odeur si delicate, que nous les sentions dans le fort des bois, pourvû que nous fussions au dessous du vent quoi que nous en fussions fort éloignez, & que nous ne pussions les voir. C'étoit en general de cette maniere que nous les trouvions. Les *Mangos* sont communs en plusieurs endroits des Indes Orientales ; Mais je n'ai jamais su qu'il en crût de sauvages que là. Ces sauvages, quoi que moins gros que ceux que j'ai vûs à *Achin*, à *Madere*, & au Fort Saint George, sont néanmoins à tous égards aussi agréables que les meilleurs qui viennent dans les jardins.

L'arbre à grappe a le corps droit, d'un pied ou plus de diametre, avec peu de branches. Le fruit vient par pelotons, & tout autour du corps de l'arbre ; comme le *Jack* ; le *Durian* ; & le *Cacao*. Il y en a de rouge & de blanc. Ces grappes ressemblent fort aux grappes que nos vignes produisent, soit pour la figure ou pour la couleur ; aussi ont-elles un goût de vin fort agreable. Je n'ai jamais vû de ce fruit que dans les plus grandes de ces Isles. Les autres n'ont ni arbres à goudron, ni *Mangotiers*, ni arbres à grappes, ni Muscadiers sauvages.

L'Arbre qui porte la noix Muscade sauvage est de la grosseur du noisetier, à cela près qu'il n'a pas tant de circonference, Les branches en sont grosses, & le fruit vient entre les branches comme les noisettes & autres fruits. Cette noix muscade est beaucoup plus petite que la veritable, & aussi plus longue. Elle est enfermée dans une gouffe deliée, & dans une espece de fleur qui entoure la noix dans la gouffe. La Muscade sauvage ressemble si fort à la veritable pour la figure, que nous les primes d'abord l'une pour l'autre ; mais elle n'en a ni l'odeur ni le goût.

Les animaux de ces Isles sont des Cochons, des Lézards, & des Guanos, & quelques-uns de ceux dont j'ai fait mention dans l'onzième Chapitre, qui ressemblent fort aux Guanos ; si ce n'est qu'ils ne sont pas si gros.

Il y a de plusieurs fortes d'oiseaux , comme Perroquets , Perruches , Ramiers , & Pigeons. Il y a aussi une espece de coqs & de poules sauvages. Ils ressemblent fort à nôtre volaille domestique à la petiteffe près , car ils ne sont pas plus gros qu'une Corneille. Les Coqs chantent comme les nôtres , à cela près que leur chant est beaucoup plus petit & plus aigre. C'est par ce chant que nous les trouvons dans les bois ou nous les tuions. Leur chair est fort blanche & fort délicate.

Il y a quantité de Coquillage , & abondance de Tortues vertes.

Puisque l'occasion se presente de parler encore de la Tortue , je croi qu'il ne sera pas mal à propos d'ajouter ici quelques raisons pour confirmer le sentiment où je suis que ces animaux passent d'un lieu à l'autre. J'ai dit dans le Chapitre cinquième que les Tortues abandonnent les lieux où elles trouvent ordinairement leur vie , pour aller pondre dans des lieux bien éloignez , & principalement à l'Isle de l'Ascension. Depuis que ce Chapitre est imprimé j'ai parlé à des gens qui croient que le tems de pondre étant passé , elles ne quittent jamais les lieux où elles ont pondu , mais se tiennent dans la Mer aux environs de l'Isle ; à quoi je ne trouve aucune probabilité , car elles n'y ont aucune nourriture , comme je pourrois le montrer bien-tôt , & particulièrement en disant , que la Mer des environs de l'Isle de l'Ascension est si profonde , qu'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse mouiller , & qu'il n'y a pas à cet endroit le moindre signe d'herbe. En effet le plomb de nôtre sonde n'amène jamais d'herbe ni bonne ni mauvaise de ces Mers profondes , mais seulement du sable , & choses pareilles. Mais quand on conviendrait que les Tortues y ont dequoi vivre ; j'aurois encore raison de croire qu'elles n'y demeurent pas ; car le tems de pondre étant passé on n'y en voit aucune : Or par tout où elles sont , vous les voyez sortir la tête hors de

de l'eau pour respirer une fois en 7. ou 8. minutes, ou tout au plus en 10. ou 12. Si l'on considère seulement qu'il y a certaines saisons de l'année où le poisson passe d'une Mer à l'autre, on ne trouvera pas étrange que la Tortue change d'habitation, puis que les oiseaux ont aussi leur saison pour se transporter d'un lieu à l'autre.

Ces Isles sont assez bien arrosées par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent abondamment dans la Mer durant 10. mois de l'année. Ils commencent à tarir vers la fin de Mars, & au mois d'Avril il n'y a de l'eau que dans les fosses profondes; mais il y a des lieux où l'on peut creuser des puits. Au mois de Mai que la pluye vient, la terre est encore pleine d'eau, & les ruisseaux reprennent leur cours dans la Mer.

Ces Isles sont très-commodément situées pour aller & pour venir sur la route du Japon, de la Chine, de *Manila*, de Tonquin, de la Cochinchine, & en general de tous les lieux de la côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, soit qu'on passe par le Détroit de Malacca, ou par celui de la Sonde entre Sumatra & Java. Il faut passer à l'un ou à l'autre de ces Détroits, en venant de l'Europe ou des Indes Orientales, à moins que de vouloir faire le tour de la plupart des Isles de l'Inde Orientale, comme nous fimes. En cas de besoin on peut s'y rafraîchir, & se pourvoir fort commodément de tout ce dont on a besoin; & outre le nécessaire ordinaire on y trouve des Mâts, des vergues, de la poix, & du Goudron. Ce seroit encore un lieu bien commode pour négocier dans le pays voisin de la Cochinchine. On pourroit y bâtir un Fort pour mettre un Comptoir à couvert d'insulte, & assurer particulièrement le havre qui peut être bien facilement fortifié. Cette place étant donc si importante à tous égards, & d'ailleurs si peu connue, j'en ai mis ici le plan tel que je le tirai durant le séjour que j'y fis.

Les habitans de cette Isle sont Cochinchinois d'origine

à ce qu'on nous dit , car il y avoit un homme qui parloit bon *Malayan*; langue que nous commençons à écorcher , & que quelques-uns de nous parlent assez bien du tems que nous étions à *Mindanao*. Le *Malayan* est le langage ordinaire dont on se sert dans le commerce , quoi que ce ne soit pas la langue naturelle du pays , la *Lingua Franca* étant celle de la plupart des Isles de l'Inde Orientale. Je croi que c'est aussi la langue vulgaire de *Malacca*, de *Sumatra*, de *Sava*, & de *Borneo*: Mais à Celebes, aux Isles Philippines, & aux Isles à Epicerie on n'a, ce semble, en vénération cette langue que pour le negoce.

Les Insulaires de *Pulo Condore* sont petits, assez bien formez dans leur petite taille, & plus bazanez que les *Mindanayans*. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & lisses, les yeux petits & noirs, le nez d'une grosseur mediocre, & assez élevé, les levres minces, les dents blanches, & la bouche petite. Ils sont très polis, mais extraordinairement pauvres. Leur principal emploi est de tirer le jus des arbres dont j'ai fait la description, & dont on fait le Goudron. Ils gardent dans des baquets de bois, & quand ils en ont leur charge ils le transportent à la Cochinchine qui est leur pays maternel. D'autres s'occupent à prendre des Tortues. Ils en font bouillir le gras pour en tirer l'huile qu'ils transportent en leur pays. Ils ont de grands filets à larges mailles pour prendre la Tortue. Les Jamaïcains qui font le même metier ont aussi de tout semblables; & je n'en ai jamais vu de même que dans la Jamaïque & à *Pulo-Condore*.

Les Insulaires de *Condore* sont si liberaux de leurs femmes, qu'ils les menotent à bord; & nous les avoient, & plusieurs des nôtres en tenoient à louage pour peu de chose. Cette coutume est en usage chez plusieurs nations des Indes Orientales, comme à *Pérou*, à Siam, à la Cochinchine, & à Cambodie, à ce qu'on m'a dit. Je sai aussi qu'elle est en usage à *Tonquin*;

quin; Car j'y ai fait un voyage depuis; & la plupart de nos gens eurent des femmes à bord durant tout le tems que nous y demeurames. Nos Marchands, Facteurs, & Matelots qui demeurent en Afrique sur les côtes de Guinée ont aussi des Negresses. On regarde cette coûtume comme un effet de la Politique. Car les personnes les plus distinguées offrent leurs filles aux principaux Facteurs & Capitaines de vaisseaux: les Mandarins ou Nobles font la même chose à Tonquin. En Guinée les Rois mêmes offrent leurs femmes, engagent les gens par cette alliance à une amitié plus forte & plus solide. S'il arrive quelque démêlé en fait de commerce ou d'autre chose, capable de porter les Originaires à s'en venger par une perfidie, à quoi ces nations payennes sont fort sujettes, ces Dalilas ne manquent pas d'en avertir leurs Amans, & de faire échouer par ce moyen les desseins de leurs Compatriotes.

Ces peuples sont Idolâtres; mais je ne sais point quel est leur culte. Il y a par-ci par-là dans la grande Isle quelques maisons & plantations, & du côté du Midi un petit village où il y a un petit Temple d'Idoles où l'on voit l'image d'un Elefant, qui a environ cinq pieds de haut, & grosse à proportion, placée à un des bouts du Temple. Il y a aussi de l'autre côté un Cheval de moindre grosseur. Ces deux Idoles ont toutes deux la tête tournée du côté du Midi. Ce Temple est bas & mediocre, bâti de bois & couvert de chaume comme les maisons, qui sont fort mediocres.

Les Images du Cheval & de l'Elefant sont les Idoles les plus fréquentes que j'aye remarquées dans les Temples de Tonquin pendant que j'y ai voyagé. Il y a aussi d'autres Images de bêtes, d'oiseaux, & de poissons. Je ne me souviens pas d'y en avoir vû aucune de forme humaine, ni aucune autre représentation monstrueuse de la nature de celles que j'ai vûes chez les Chinois. Les matelots ou Marchands Chinois qui

qui sont en très-grand nombre sur ces Mers, ont sur leurs vaisseaux en quelque endroit qu'ils aillent, des Idoles tout à fait hideuses, avec des autels, & des lampes allumées. Ils emportent ces Idoles quand ils vont à terre; & outre celles qu'ils ont en commun, chacun en a une chez soi. J'ai vû certains jours de solennité, où leurs Bonzes ou Prêtres portoient leurs pleines mains de papiers peints, qu'ils bruloient avec beaucoup de ceremonie, & avoient grand soin qu'il ne s'en sauvât pas un seul morceau. Le même jour ils tuerent une Chevre qu'ils avoient engraissee un mois auparavant. Ils la sacrifierent à leur Idole, l'apréterent ensuite & s'en regalerent. Je leur ai vû faire cela à Tonquin, où je fus en même tems invité à leur regale: à Bencouli dans l'Isle de Sumatra ils envoyerent une épaule de la Chevre sacrifiée aux Anglois qui en mangerent, & me sollicitèrent d'en manger; mais je n'en voulus rien faire.

Du tems que j'étois à Madere ou Fort saint George, je remarquai que les Idolatres des Fauxbourgs celebrent une grande ceremonie durant plusieurs nuits consecutives. Les hommes & les femmes tous bien vêtus firent en grosse troupe une procession solennelle avec des Torches allumées, portant avec eux leurs idoles. Je n'ai point sù ce que cela signifioit. Je remarquai qu'il y en avoit qui portoient de l'huile pour rafraichir leurs lampes, & leur faire jetter plus de lumiere. Ils commencerent leur tour vers les onze heures de nuit, & après s'être promenez gravement dans les rues jusques à deux ou trois heures du matin, les principaux de la procession porterent leurs Idoles dans leur Temple avec beaucoup de ceremonie, & je vis sur tout qu'il y eut des femmes qui entrerent dans le Temple. Leurs Idoles étoient differentes de celles de Tonquin, de Cambodie, &c. & étoient de forme humaine.

J'ai déjà dit que nous arrivames à ces Isles le 14. de Mars 1687. Le lendemain nous cherchames un lieu

propre à carener , & le 16. nous entrames dans le havre , où nous nous preparames à mettre nôtre vaisseau en carène. Les uns furent occupez à couper des arbres pour en scier des planches , d'autres à défuner le vaisseau , & d'autres enfin à bâtir une maison pour y mettre nos marchandises , & y faire travailler nos Voiliers. Les païsans vinrent nous voir , & nous apporterent des fruits de l'Isle , des Cochons , & quelquefois des Tortues , que nous prenions en troc pour du Ris , dont nous avons un vaisseau chargé que nous avons pris à *Manila*. Nous achetames aussi une bonne quantité de leur liqueur à poix que nous fimes bouillir , & dont nous nous servimes pour goudronner le bas de nôtre vaisseau. Nous la mêlames avec de la Chaux que nous fimes-là , & en composames un corps qui s'attacha fort bien.

Nous demeurames dans ce havre depuis le 16. de Mars jusqu'au 16. d'Avril , & fimes durant ce tems-là un nouvel assortiment de voiles de la toile qui se trouvoit dans le vaisseau que nous avons pris. Nous coupames un grand hunier par précaution pour nous en servir en cas de besoin , & sciames des planches pour doubler le fond de nôtre vaisseau , car nous ne l'avions pas tout doublé à *Mindanao*. Nous declouames donc les vieilles planches que nous y avons laissées , & en mimes de neuves.

Durant le séjour que nous fimes là , il mourut deux de nos gens qui avoient été empoisonnez à *Mindanao*. Ils nous le dirent dès qu'ils se sentirent empoisonnez & avoient toujours languï depuis. Nôtre Chirurgien les ouvrit selon leur désir. après qu'ils furent expirez , & leur trouva le foye noir , leger , & sec comme une piece de Liege.

Nos affaires étant faites nous laissames le vaisseau Espagnol que nous avons pris à *Manila* , & la plus grande partie du Ris sans en retenir qu'autant que nous en avons besoin ; & le 17. nous fimes voiles pour le lieu où nous avons d'abord mouillé du côté du Nord  
de

de l'Isle. Nous n'y allions que pour faire de l'eau ; car il y avoit un gros ruisseau la premiere fois que nous y fumes, & nous nous imaginions qu'il y seroit encore ; Mais il se trouva qu'il étoit à sec à la reserve de quelques fosses où il y avoit 2. ou 3. muids d'eau. Nous coupames donc d'abord des Bambous dont nous fimes des goutieres par le moyen desquelles nous conduisimes l'eau jusqu'à la Mer, en la prenant dans des vaisseaux, & la jettant dans ces goutieres ou baquets. Nous en conduisimes ainsi près de demi-mille. Tandis que nous faisons aiguade, le Capitaine Reed engagea un vieillard, habitant de cette Isle, & le même que j'ai dit qui parloit Malayan, à nous servir de pilote jusqu'à la Baye de Siam ; Car il nous avoit souvent dit qu'il connoissoit bien le pays, & qu'il savoit en ce pays-là des Isles où demeuroient des pêcheurs qui nous fourniroient du poisson salé pour manger en Mer. Car nous n'avions que du Ris. Le Monson Oriental n'étoit pas encore passé ; aussi fut-il resolu que nous ferions encore là quelque séjour, & qu'ensuite nous profiterions du commencement du Monson Occidental pour retourner à *Manila*.

Le 21. d'Avril nous partimes de *Pulo-Condore* pour la Baye de Siam faisant route à l'Oüest quart de Sud. Le tems étoit beau, & le vent Est-Nord-Est & raisonnablement fort.

Le vingt-troisième nous arrivames à *Pulo Uby*, ou Isle d'*Ubi*. Cette Isle est à environ 40. lieues à l'Oüest de *Pulo-Condore*. Elle est située précisément à l'entrée de la Baye de Siam à une pointe de terre du côté du Sud-Oüest qui forme la Baye, je veux dire la pointe de Cambodie. Cette Isle a environ sept ou huit lieues de circuit & le pays en est plus élevé que de toutes les autres Isles de *Pulo-Condore*. Vis à vis de la partie Meridionale de cette Isle il y en a une autre petite éloignée de la grande de la longueur d'un Cable. L'Isle d'*Uby* est pleine de bois, & a de bonnes eaux

au Septentrion où l'on peut mouiller : Mais le meilleur ancrage est du côté de l'Orient vis à vis d'une petite Baye ; après quoi vous avez la grande Isle à vôtre Midi.

Nous trouvames à l'Isle d'Uby deux petites barques chargées de Ris. Elles étoient de Cambodie, d'où elles étoient parties 2. ou 3. jours auparavant, & avoient touché-là pour y prendre de l'eau. Ces pays ne se nourrissent en general que de Ris, & on le transporte par Mer d'un lieu à l'autre, comme on fait le bled en ces pays-ci. Car il y a des pays qui en produisent plus qu'il n'en faut aux habitans ; ainsi l'on envoie ce qu'on a de trop dans les lieux où il y en a peu.

Le 24. nous arrivames à la Baye de Siam. C'est une large & longue Baye de laquelle aussi bien que du Royaume de ce nom je n'ai maintenant que peu de chose à dire, parce que j'ai dessein de parler plus amplement de toute cette côte, je veux dire de Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, de Champa, de Cambodie, & de Malacca, qui composent la plus grande partie du Continent Oriental de l'Asie, situé au Midi de la Chine : Mais si je le faisois dans le cours de ce voyage, ce volume deviendroit trop gros, ainsi j'aime mieux donner séparément la relation de ce que j'en fai ou que j'en ai appris, ensemble des pays voisins de Sumatra, de Java, &c. où j'ai fait quelque séjour.

Nous descendimes dans la Baye de Siam jusques à ce que nous arrivassions aux Isles dont nôtre pilote de Pulo-Condore nous avoit parlé, situées au milieu de la Baye. Quelque bon que fût nôtre pilote il ne laissa pas de nous faire échouer ; cependant nous n'en eumes aucun dommage. Le Capitaine Reed fit descente dans ces Isles, & n'y trouva qu'une petite ville de pêcheurs, mais point de poisson à vendre : Ainsi nous nous en retournames aussi peu chargez que nous étions venus.

Le tems étoit encore beau, & le vent fort petit; mais comme nous avions souvent calme, nous ne revinmes à l'Isle d'Uby que le 13. de Mai. Nous trouvâmes à l'Orient de cette Isle deux vaisseaux à l'ancre. Ils étoient chargez de Ris, & d'une certaine composition dont les Japonnois se servent pour vernir leurs Cabinets. Un de ces vaisseaux venoit de *Champa*, & étoit destiné pour la ville de *Malaga* qui appartient aux Hollandois qui l'ont prise aux Portugais. Cela montre que les Hollandois negocient à *Champa*. Ce vaisseau étoit fort propre, le bas fort net & fort proprement blanchi de suif. Il y avoit environ quarante hommes armez de sabres, de piques, & de quelques canons qui tournoient sur une fourchette. Ils étoient idolâtres natifs de Cambodie; gens extrêmement vifs, sociables, hardis, plus propres & plus entendus aux affaires de la marine, que tous ceux que j'ai connus dans tous mes voyages. L'autre vaisseau venoit de la riviere de Cambodie, & alloit au détroit de *Malaga*. Ils avoient tous deux relâché parce que les vents d'Oüest commençoient à souffler; & comme ils leur étoient contraires cela les avoit un peu retardez.

Nous mouillâmes aussi du côté de l'Orient dans le dessein d'y prendre de l'eau. Pendant que nous fumes-là, nous eumes de gros vents de Sud-Oüest, & des courans violens qui venoient précisément à l'opposite du vent. Plus le vent étoit furieux, plus le courant qui lui étoit opposé devenoit violent. Cette tempête dura jusqu'au 20. qu'elle commença à diminuer.

Le 21. de Mai nous fîmes voiles de là pour *Pulo-Condore*. Nous rencontrâmes chemin faisant un gros vaisseau qui venoit de *Palimbam*, place située dans l'Isle de Sumatra. Il étoit chargé de poivre qu'il y avoit acheté, & qu'il portoit à Siam: Mais le vent étant fort, il n'osa pas entrer dans la Baye, & vint avec nous à *Pulo-Condore*, où nous mouillâmes ensemble le 24. de Mai. Ce vaisseau étoit bâti à la

Chinoise, & plein de petites chambres ou separations comme nos bateaux de pêcheurs. J'en ferai la description dans le Chapitre suivant. Le Capitaine Reed envoya un Canot à bord pour savoir d'où venoit le vaisseau; & comme il le prenoit pour un Malayan, il donna ordre à ses gens de n'aller point à bord, parce que les Malayans passent pour des gens determinez, & que leurs vaisseaux sont d'ordinaire pleins de monde qui ont tous des Bayonnetes ou petits poignards au côté. Les autres ne songeans pas aux ordres de leur Capitaine, allerent tous à bord à la reserve d'un seul qui demeura dans le Canot. Les Malayans au nombre d'environ 20. voyant les nôtres armez, & croyant qu'ils venoient pour prendre leur vaisseau, tirerent leurs poignards à un certain signal, & poignarderent cinq ou six de nos gens avant qu'ils fussent dequoi il s'agissoit. Le reste sauta hors du bord, les uns dans le Canot, & les autres dans la Mer, & s'en retournerent par ce moyen. Entre ceux qui sauterent dans la Mer il y eut entr'autres un nommé Daniel Wallis qui n'avoit jamais su nager ni avant ni après l'avanture, & qui nagea fort bien dans cette occasion, & même assez long-tems avant qu'on pût le tirer de l'eau. Le Canot étant de retour, le Capitaine Reed en équipa deux autres, & les envoya pour se venger des Malayans: Mais ceux-ci les voyant venir firent un trou au fond de leur vaisseau, & se sauverent à terre dans leur chaloupe. Le Capitaine Reed les suivit, mais ils fuirent dans les bois & se cachèrent. Nous demeurames-là dix ou onze jours, parce que le vent fut violent durant tout ce tems-là. Durant le sejour que nous y fimes, nôtre Chirurgien fut à terre dans le dessein d'y demeurer: Mais le Capitaine Reed envoya des gens qui le ramenerent. J'avois la même pensee, & j'aurois été aussi à terre, mais je voulois attendre un lieu plus commode. La derniere fois que nous allames à bord à *Mindanao* ni lui ni moi ne savions rien du complot qu'on avoit fait de laisser le

Capitaine Swan , & de s'enfuir avec le vaisseau : Et comme nous étions las d'être avec ces furieux , nous voulions nous dérober d'eux , & choisir quelque endroit où nous pussions passer à un Comptoir Anglois. Il ne nous arriva pas d'autre chose de conséquence pendant le séjour que nous fimes-là.

CHAPITRE XV.

*Ils partent de l'Isle de Condore dans le dessein d'aller à Manila , mais les vents les chassent de cette Isle & de l'Isle de Prata , & les portent sur la côte de la Chine. Isle de saint Jean sur la côte de la province de Canton ou Quangtung ; Son terroir , & ce qu'elle produit. Cochons de la Chine &c. Ses habitans. Les Tartares contraignent les Chinois à se couper les cheveux , leurs habits , & les petits pieds de leurs femmes. Porcelaine , racines , Thé de la Chine &c. Village de l'Isle de saint Jean , culture du Ris. Histoire d'une Pagode , ou Temple d'Idole des Chinois , & d'une Image. Des gros vaisseaux des Chinois , & de leurs agrets. Ils quittent l'Isle de saint Jean & la côte de la Chine. Tempête d'une extrême violence. D'une lumiere ou Meteoire qui paroît dans les Tempêtes. Isles Piscadores proche de Formosa. Garnison de Tartares , & ville des Chinois sur une de ces Isles. Ils mouillent dans le havre près de la Garnison des Tartares , & traitent avec le Gouverneur. D'Amoy dans la province de Fokien , & de Macao ville Chinoise & Portugaise près de Quangtung dans la Chine. Des habits & de la suite d'un Officier Tartare. . Present des Chinois , leur excellent bœuf. Sam Shu sorte d'Arack des Chi-*

nois, & Hog Shu espece de Mum. Des cruches où on la met. De l'Isle de Formosa, & des cinq Isles auxquelles on donne le nom d'Orange, de Monmouth, de Grafton, de Bachi, & d'Isles de la Chevre. Des Isles de Bachi en general. Digression au sujet des differentes profondeurs de la Mer près des terres hautes ou basses. Terroir, fruits, & animaux de ces Isles. Des habitans & de leurs habits. Bagues d'un metal jaune qui ressemble à l'or. Maisons bâties sur des precipices remarquables. Leurs bateaux & leurs emplois. Leurs alimens, peaux, entrailles de Chevres, &c. Locustes seches. Bachi ou liqueur faite de cannes de sucre. Leur langue, Leur Origine, leurs lances, & leurs cottes de Bufles. Ils n'ont ni Idoles, ni Gouvernement civil. Ils enterrent un homme vivant le prenant pour un voleur. Leurs femmes, leurs enfans, & leur économie. Leurs mœurs, la maniere avec laquelle ils reçoivent les Etrangers, & leur commerce. Leur premier entretien & troc avec ce peuple. Leurs courses entre ces Isles, leur séjour, & les provisions qu'ils font pour le depart. Ils sont emportez par une violente tempête, & reviennent. Bonté des naturels du pays à l'égard de six de leurs hommes qu'ils y laisserent. Decouragez par ces tempêtes, ils abandonnent le dessein d'aller croiser à la hauteur de Manila pour le vaisseau d'Acapulco, & prennent la resolution de faire le tour du Cap Comorin, & de passer dans la Mer rouge.

**A** Près avoir fait aiguade, coupé nôtre bois, & mis nôtre vaisseau en état de naviger pendant que les gros vents avoient duré, nous profitames du premier bon vent qui se presenta pour faire voiles du côté

côté de *Manila*. Le 4. de Juin 1687. nous partimes donc de *Pulo-Condore*, avec un beau tems & un vent frais de Sud-Oüest. Le vaisseau à poivre chargé pour Siam demeura-là en attendant un vent d'Est; mais un des hommes de son équipage, qui étoit une espece de Metis Portugais vint à bord de nôtre vaisseau, & y fut reçu en consideration de plusieurs langues du pays qu'il fa-voit. Le vent ne demeura Sud-Oüest que 24. heures, ou un peu plus, & puis devint Nord, & Nord-Est, l'air s'étant extrêmement éclairci. Ensuite il tourna à l'Est, & demeura entre Est & Sud-Est pendant huit ou dix jours. Nous ne laissions pas néanmoins d'aller à vent contraire; esperant tous les jours que le vent changeroit, parce que ces vents-là n'étoient point les vents de saison.

Nous avions peur alors que les courans ne nous trompassent, & ne nous portassent sur les fonds bas de *Pracel* dont nous n'étions pas éloignez, & qui étoient au Nord-Oüest; mais nous gagnames l'Est sans en voir rien, non pas même le moindre signe; cependant nous nous soutinmes le mieux que nous pumes au Nord de la route que nous nous étions proposée: Mais les vents étant toujours Est, nous des-esperames de gagner *Manila*, & commençames à former de nouveaux desseins, dont le resultat fut de visiter l'Isle de *Prata*, qui est à environ 20. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & dont nous n'étions pas alors fort éloignez.

C'est une petite Isle basse, toute environnée de rochers à ce qu'on dit. Elle est sur la route entre *Manila* & *Quangtung*, ville capitale d'une Province de la Chine, & place de grand commerce, situé de maniere que les Chinois craignent plus les rochers dont elle est entourée, que les Espagnols ne craignoient autrefois les Bermudes: Car plusieurs de leurs gros vaisseaux venant de *Manila* s'y sont perdus; & avec eux quantité de tresors, comme nous l'apprimes de tous les Espagnols auxquels nous parlames en ces

pays-là. Ils nous dirent aussi, que la plûpart des équipages s'étoient noyez dans ces naufrages, & que les Chinois n'y étoient jamais allez pour tâcher de retirer les richesses qu'ils y avoient perdues, de peur de s'y perdre eux-mêmes. Mais le peril du lieu ne nous rebuta point, car nous resolumes d'en courre les risques, si les vents nous le permettoient; & nous fimes route de ce côté-là, durant cinq ou six jours: Mais enfin nous fumes forcez d'abandonner ce dessein faute de vent; Car les vents de Sud-Est continuant nous emportèrent sur les côtes de la Chine.

Nous ne vimes terre que le 25. d'Avril; & faisant route du côté de la terre, nous mouillames le même jour au Nord-Est de l'Isle de Saint Jean.

Cette Isle est à 22. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, située sur la côte Meridionale de la Province de *Quangtung* ou *Canton* dans la Chine. Elle est d'une hauteur passable, assez unie, & le terroir assez fertile. Elle est composée en partie de bois, & en partie de pâturages pour le bétail. Il y a quelques terres labourables qui produisent du Ris. Les bords de l'Isle sont pleins de bois, & sur tout du côté de la grande Mer. Cè milieu est des pâturages bons & herbeux, mêlez de quelque bois. Les terres cultivées sont basses & humides, & produisent d'abondantes recoltes de Ris, le seul grain que j'y aye vû. Les animaux domestiques qu'il y a dans cette Isle sont des Cochons, des Chevres, des Bufles, & quelques Taureaux. Les Cochons sont tous noirs, ont la tête petite, le cou court & épais, le ventre gros, & touchant ordinairement à terre, & les jambes courtes. Ils mangent peu, & sont néanmoins fort gras pour la plûpart; apparemment parce qu'ils dorment beaucoup. Les Oiseaux domestiques sont des Canards, des Coqs & des Poules. Je n'y ai vû que de petits Oiseaux sauvages.

Les Insulaires sont Chinois - sujets de la couronne de la Chine. & par consequent des Tartares à l'heure qu'il

qu'il est. Les Chinois en general font grands, droits, & peu chargez de graisse. Ils ont le visage long, & le front haut, mais les yeux petits. Leur nez est assez large, & élevé dans le milieu. Leur bouche n'est ni grande ni petite; & leurs levres sont assez deliées. Ils sont d'un teint couleur de cendre, & ont les cheveux noirs. Ils ont peu de barbe, mais celle qu'ils ont est longue; car ils s'arrachent le poil, & n'en laissent venir au menton que quelques-uns fort longs, éparpillez par ci par-là, dont ils se font grand honneur. Ils les peignent souvent, & les nouent quelquefois. Ils ont aussi à chaque côté de la levre supérieure de longs poils qui ressemblent à des moustaches. Les anciens Chinois estimoient fort leurs cheveux, qu'ils laissoient venir fort longs, & les jettoient soigneusement derriere avec la main: Ensuite ils les entortilloient autour d'un poinçon, & les jettoient derriere la tête; ce qui se pratiquoit par l'un & par l'autre sexe. Mais après que les Tartares eurent conquis la Chine, ils ôterent aux Chinois de vive force cette coûtume dont ils étoient si entêtez. Aussi cette injure leur fut-elle plus sensible que leur servitude, & fut cause qu'ils se rebellerent; Mais ayant encore été vaincus, ils furent forcez d'obéir; & ils suivent encore aujourd'hui la mode des Tartares leurs vainqueurs, se rasent la tête, & ne laissent qu'un toupet que les uns nouent, & que les autres laissent pendre aussi long & aussi court qu'il leur plaît. Dans les autres pays ils observent encore leur ancienne coûtume; mais à la Chine si l'on en trouvoit quelqu'un qui portât les cheveux longs, il en perdrait la tête. Plusieurs Chinois abandonnerent leur patrie à ce qu'eux-mêmes m'ont dit, pour ne pas perdre la liberté de porter leurs cheveux.

Les Chinois n'ont ni Chapeaux, ni Bonnets, ni Turbans; mais quand ils sortent, ils ont à la main un petit parasol qu'ils tiennent sur la tête pour se garantir du soleil ou de la pluye. S'ils ne vont pas

loin, ils se contentent de prendre un grand Evantail de papier ou de soie fait comme ceux de nos Dames; aussi en fait-on venir plusieurs de la Chine. Chacun a son Evantail dont il se couvre la tête, s'il n'a pas de parasol, ne fut-il question que de traverser la rue.

L'habit ordinaire des hommes est une casaque & un haut de chauffe. Ils portent rarement des bas; Mais ils ont des fouliers, ou pour mieux dire des pantouffles. Les fouliers d'homme sont faits diversement. Les femmes ont les pieds fort petits; & par consequent leurs fouliers le sont aussi. On leur lie les pieds dès leur enfance aussi fort qu'elles le peuvent souffrir; & dès qu'elles peuvent marcher jusques à ce qu'elles soient en âge de ne plus croître, on les leur bande tous les soirs. On en use ainsi pour les empêcher de grossir parce qu'ils regardent la petitesse du pied comme une grande beauté. Mais cette ridicule coutume les prive en quelque maniere de l'usage des pieds, & au lieu de marcher elles vont en chancelant autour de leurs maisons, & retombent incontinent, reduites qu'elles sont par maniere de dire à demeurer assises tout le tems de leur vie. Elles sortent rarement, & l'on croiroit volontiers comme quelques-uns ont fait, que l'entêtement des Chinois pour une coutume si déraisonnable a été une ruse des maris pour empêcher leurs femmes de courir, & de se rejouir ensemble, & pour les retenir au logis. Elles sont toujours clouées à leur ouvrage, & habiles à l'aiguille, dont elles font plusieurs curieuses broderies, & même leurs fouliers. Mais si quelque Etranger veut en emporter à cause de la nouveauté, c'est une grande faveur qu'on lui fait quand on lui en donne une paire supposé même qu'il en donne deux fois plus qu'ils ne valent. Les pauvres femmes vont dans les rues & au marché avec beaucoup de peine sans bas ou sans fouliers. Celles-ci n'ont pas besoin d'avoir de petits pieds, étant comme elles le sont obligées de gagner leur vie.

Les Chinois de l'un & de l'autre sexe sont fort ingénieux, comme il paroît par les curiositez qu'on apporte de la Chine, & sur tout par la Porcelaine. Les Espagnols de *Manila* que nous primes sur la côte de *Luçon* me dirent, que cette Marchandise se fait des coquilles de Limaçon de Mer qui ressemblent par le dedans à la mere de la Perle. Mais le Portugais dont on vient de parler, qui a demeuré à la Chine, & qui parle fort bien & le Chinois, & les langues voisines, m'a dit qu'on faisoit la Porcelaine d'une terre fine qu'on tire dans la Province de *Quangtung*. Je m'en suis souvent informé, & n'ai jamais pû avoir satisfaction; mais j'oubliai de m'en informer du tems que j'étois sur la côte de *Quangtung*. Les Chinois font aussi de fort beau vernis, & de bonnes Marchandises de soye, & sont curieux en peinture & en sculpture.

La Chine produit quantité de petites denrées, & sur tout abondance de racine de *Quinquina*; mais cette Marchandise se trouve aussi en d'autres pays, car il en croît beaucoup à la *Jamaïque*, particulièrement à *Sixteen Mile Walck*, & dans la *Baye de Honduras*. On y fait beaucoup de sucre, & on en apporte une grande quantité de Thé, qui est fort en usage en ces pays-là, & la boisson ordinaire de *Tonquin* & de la *Cochinchine*. Les femmes sont assises dans les rues; & vendent aux passans du Thé tout chaud & prêt à boire. On l'appelle *Chau*, & les plus pauvres en boivent. Mais à *Tonquin* & dans la *Cochinchine* le Thé n'est ce semble ni aussi bon, ni d'une aigreur aussi agreable, ni d'aussi belle couleur, ni n'a autant de vertu qu'à la Chine: Car j'en ai bû en tous ces pays. Peut-être cela dépend-il de la maniere de le faire; car je n'en ai jamais fait moi-même. Il est si rougeatre, qu'on diroit qu'on en a fait de la decoction, ou qu'il a été gardé long-tems: Cependant on m'a dit qu'il y avoit au *Japon* une grande quantité de très-pur & très-excellent Thé.

Les Chinois font de grands joueurs, ils joueront fans se lasser les jours & les nuits jusques à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont, après quoi leur coûtume est de se pendre. Les Facteurs Chinois le faisoient souvent à *Manila*, à ce que j'ai appris par les Espagnols qui y ont demeuré. Les Espagnols mêmes sont fort adonnez au jeu, & y sont fort habiles; mais les Chinois sont trop rusez pour eux, & sont en general des gens fort fins.

On feroit un livre entier de tout ce qu'il y a de particulier à dire de cette nation & de leur pays, & je ne les connois pas assez pour en parler beaucoup. Je me renfermerai donc principalement aux choses que j'ai remarquées à l'Isle de Saint Jean, où nous fimes quelque séjour, & où je fustous les jours à terre pour acheter des provisions, comme cochons, volailles & buffes. Il y a dans cette Isle une petite ville située sur un terrain humide & marécageux. Les maisons sont divisées par plusieurs lacs sales, & bâties à terre comme les nôtres, mais non sur des pilotis comme à *Mindanao*. Il y a dans ces Lacs ou viviers quantité de Canards. Les maisons sont petites, basses, & couvertes de Chaume, mal meublées, & fort sales: Et j'ai entendu dire à une personne qui étoit-là, que la plûpart des maisons de la ville de Canton même sont fort peu de chose, & bâties sans regularité.

Il semble que les habitans de cette petite ville ou village soient laboureurs pour la plûpart. Ils étoient alors fort empressez à semer leur Ris, qui est leur principale Marchandise. Le terroir qu'ils prennent pour semer le Ris est bas & humide, & quand la terre est labourée elle ressemble à une masse de boue. Ils labourent avec une petite Charrue tirée par un buffe, un homme tenant la charrue & faisant aller la bête. Quand le Ris est mûr & cueilli, ils le foulent avec des buffes dans une grande place ronde sur un pavé dur, & fait exprès pour cela. Ils attachent trois ou quatre buffes à la queue les uns des autres, & les font

mar:

marcher en rond comme un cheval de moulin en sorte que ces bêtes foulent tout.

Je fus une fois à terre avec 7. ou 8. de nos Anglois, & comme nous fumes obligez d'y faire quelque séjour, nous tuames un jeune Cochon que nous fimes rôtir. Pendant que nous étions occupez à accommoder la bête, un des Insulaires vint s'asseoir auprès de nous, & quand nôtre diné fut prêt nous en coupames un bon morceau, & le lui donnames ; ce qu'il prit bien volontiers. Il faisoit des signes par lesquels nous comprenions qu'il en demandoit davantage, & nous montrait les bois : Cependant ni nous ne l'entendimes, ni ne songeames à lui jusques à ce que la grosse faim fut passée, quoi qu'il continuât ses signes. Il s'éloigna un peu de nous, & nous fit signe d'aller à lui, ce que je fis enfin & 2. ou 3. autres avec moi. Il marcha le premier, & nous mena par un petit chemin sombre & plein de brossailles, dans un petit bois, où il y avoit un vieux Temple à Idole, qui avoit environ 10. pieds en quarré. Les murailles étoient de brique & avoient environ 9. pieds de haut, & deux d'épais. Il étoit pavé de larges briques, & au milieu du pavé, il y avoit une vieille cloche de fer appuyée sur ses bords. Elle avoit environ deux pieds de haut. Elle étoit tout-à-fait à terre, & les bords sur lesquels elle étoit assise avoient près de 16. pieds de diametre. Depuis les bords elle diminueoit un peu tirant vers la tête comme font à peu près nos cloches. A la tête de cette cloche il y avoit 3. barres de fer de la grosseur du bras, & d'environ 10. pouces de long depuis le sommet de la cloche, où les bouts aboutissoient comme à leur centre, & sembloient ne faire avec la cloche qu'une même masse comme si le tout avoit été fondu ensemble. Ces barres étoient paralleles à terre, & les bouts les plus éloignez qui faisoient une figure triangulaire, & s'éloignoient les uns des autres par égales distances comme le balancier de nos tournebroches, ressembloient parfaitement à la partie de certains

tains animaux monstrueux qui ont des griffes pointues. Il semble que c'étoit le Dieu des Chinois; car aussi-tôt que nôtre zélé guide fut devant la cloche, il se jetta le visage en terre, & nous fit signe paroissant souhaiter ardemment que nous fissions la même chose. Il y avoit dans ce Temple un autel de pierre de taille blanche. La table de l'autel avoit environ 3. pieds de long, seize pouces de large, & trois d'épais. Elle étoit à environ deux pieds de terre, & soutenue par 3. petits piliers de la même matiere que la table. Sur cette table, il y avoit plusieurs petits vaisseaux de terre, dont l'un étoit plein de petits bâtons qui avoient été brûlez par un bout. Nôtre guide nous fit beaucoup de signes d'apporter & de laisser-là de nôtre viande, paroissant même le demander avec importunité, mais nous n'en voulumes rien faire. Nous le laissames dans ce Temple & sortimes. Voila toutes les Idoles & tous les Temples que j'ai vûs-là.

Durant le séjour que nous y fimes, nous vimes plusieurs gros & petits bâtimens Chinois à la voile dans un lac qui separe les Isles de la terre ferme; & l'un d'eux vint même mouiller près de nous. J'allai à bord avec quelques uns de nos gens pour voir le vaisseau. Il avoit la proue tout-à-fait quarrée aussi-bien que la poupe, à cela près que la proue n'étoit pas si large que la poupe. Il y avoit sur le tillac de petites chaumieres ou toits couverts de feuilles de *Palmese*, & hautes d'environ 3. pieds, où les Matelots se logeoient. Il y avoit une grande cabane avec un autel & une lampe ardente. J'y regardai en passant & ne vis point d'Idole. Le fond de calle étoit divisé en plusieurs petites separations, toutes si propres & si bien jointes, que s'il y entre de l'eau dans quelqu'une, elle ne peut aller plus loin; & par ce moyen ne fait du dommage qu'aux Marchandises, qui sont au fond de la chambre. Il y a dans chaque chambre un ou deux Marchands, ou plus. Chacun y serre ses Marchandises, & s'y loge apparemment s'il est à bord.

bord. Ces vaisseaux n'ont que deux Mâts, savoir un grand Mât & un Mât d'avant. La vergue & la voile du Mât d'avant sont quarrées, mais la voile du grand Mât est étroite par le haut comme celle des barques. Quand le tems est beau on met une voile de perroquet, mais quand le tems devient mauvais ou descend sur le tillac & la voile & la vergue, sans y monter pour la ferler. Le grand Mât des gros vaisseaux me parut aussi gros que le Mât de nos vaisseaux de guerre du troisième rang; Cependant il n'est pas de deux pieces comme nos Mâts, mais d'un seul arbre. Dans tous mes voyages je n'ai jamais vû de si gros Mâts d'une seule piece, si longs, & diminuant si proprement en haussant.

Quelques-uns de nos gens passerent à une Isle assez grande étendue située sur le continent de la Chine, où nous aurions pû faire des provisions, dont nous avions toujours besoin, & qui étoit la principale affaire à laquelle nous devions songer; mais nous apprehendions d'y faire un plus long séjour, car il nous paroissoit des signes d'une tempête prochaine. C'étoit le tems de l'année où l'on attendoit les orages sur cette côte, où il n'y avoit aucune rade sûre. C'étoit alors la saison des vents de Sud-Oüest; mais il y avoit 2. ou 3. jours que le vent changeoit à tout moment, & parcouroit tous les points du compas. Nous avions aussi quelquefois un fort grand calme. Cela nous obligea de mettre en Mer afin d'être au moins au large; Car ces sortes de Bonaces sont d'ordinaire les avant-coureurs de la tempête.

Nous appareillames donc & remimes en Mer. Nous eumes toute la nuit suivante fort peu de vent; Mais le lendemain qui étoit le 4 de Juillet, environ les 4. heures après midi le vent se renforça & devint Nord-Est: Le Ciel parut extrêmement sombre, & il se leva tout à coup des nuages noirs qui avoient été toute la matinée sur nôtre Horison. Cela nous obligea d'ôter nos perroquets. Le vent grossissant toujours.

jours nous accourcimes sur les neuf heures nôtre grande voile & nôtre voile d'avant. A 10. heures nous ferlames nôtre voile d'avant, & ne portames pour nous soutenir que la grande voile & la Misène. A 11. heures nous ferlames nôtre grande voile, & amarrames nôtre Misène tout le long de la vergue. La pluye alors commença, & à minuit le vent devint extrêmement grand, & la pluye tomboit comme si on l'avoit jettée au travers d'un crible. Il fit des éclairs & des tonnerres prodigieux, & la Mer nous paroïsoit toute en feu, car chaque vague nous paroïsoit comme un éclair. La violence du vent rendit incontinent la Mer prodigieusement haute. Les vagues étoient coupées, & commençoient à se briser sous nôtre quille. Un coup de Mer emporta la galerie de nôtre proue, & une de nos ancrés. Quoi qu'elle fût bien attachée, elle ne laissa pas d'être enlevée, & comme elle batoit contre le vaisseau, elle y pensa faire un trou. Nous revirames de bord pour reprendre nôtre ancre, & n'osames ensuite reprendre le vent de peur de couler à fond, car il est également dangereux durant des tempêtes de cette violence, de quitter le vent ou de le reprendre. L'orage continua de la même fureur jusqu'à quatre heures du matin, que nous coupames les attaches de deux Canots que nous tirions après nous.

A quatre heures passées le tonnerre & la pluye diminuerent, & nous vimés alors le *Corpus sant* au haut de nôtre grand Mât, tout au haut de l'endroit où s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joye pour nos gens; Car quand le *Corpus sant* paroît en haut, on regarde ordinairement cela, comme un signe que le fort de la tempête est passé: Mais quand on le voit sur le tillac cela passe d'ordinaire pour un signe de mauvais augure.

Le *Corpus sant* est une certaine petite lumiere brillante: Quand elle paroît comme fit celle dont nous parlons tout au haut du grand Mât, elle ressemble à  
une

une étoile ; mais quand elle paroît sur le tillac elle ressemble à un gros ver luisant. Les Espagnols ont un autre mot pour désigner cette lumière ou *Corpus sanctum*. Je croi néanmoins que ce nom est Espagnol ou Portugais, & que ce n'est qu'une corruption de *Corpus sanctum*. J'ai entendu dire, que quand ils voyent ce *Corpus Sanctum*, ils se mettent incontinent en prières, & louent Dieu de cet heureux spectacle. J'ai entendu raisonner des matelots ignorans de la manière qu'ils avoient vû que ce *Corpus Sanctum* se glisse, ou se promene comme ils parlent d'un côté & d'autre ; & faire je ne sai combien de contes des funestes événemens qui s'en étoient ensuivis. Pour moi je n'ai jamais vû qu'il ait quitté le lieu où il s'est une fois mis, si ce n'est quand il est sur le tillac, où chaque coup de Mer l'emporte. Je n'en ai jamais vû non plus que quand nous avons eu grosse pluye & gros vent. Ainsi je croi que c'est quelque matiere ou substance. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Nous nous abandonnâmes ainsi au vent & à la Mer depuis deux heures du matin jusques à sept. Le vent étant alors beaucoup diminué, nous reprîmes nôtre Misène, reprîmes le vent, & fîmes route avec nôtre Misène jusqu'à onze heures que nous eûmes un fort grand calme qui dura environ deux heures. Le Ciel étoit fort noir & fort hideux, & sur tout du côté du Sud-Oüest : Et comme nous n'avions point de vent, nôtre vaisseau rouloit comme une coquille d'œuf. Environ une heure après midi, le vent se leva au Sud-Oüest qui étoit le côté d'où nous l'attendions. Nous reprîmes nôtre Misène, & mîmes nôtre navire au vent. Mais nous ne l'eûmes pas plutôt fait que l'orage revint, & la pluye recommença. Elle ne fut pas si violente que la nuit précédente ; mais le vent ne fut pas moins impetueux qu'il l'avoit été, & il dura jusqu'à dix à onze heures du soir. Durant tout ce tems-là nous nous abandonnâmes au vent, & nous fîmes bien du chemin quoi que nous ne portassions point

point de voiles. Le vent diminua peu à peu, & avant que le jour fût venu nous n'eumes qu'un fort petit vent, & le tems demeura clair & serain.

Je n'avois de ma vie effuyé une pareille tempête, & tout l'équipage en dit autant. La Lune étoit prête à changer, & cet orage arrive 2. ou 3. jours avant la nouvelle Lune. Le tems redevenu beau, nous remimes nos vergues le fixième au matin, & commençames à secher & nous & nos habits, car tout étoit en eau. Cette tempête nous avoit si fort déconcertez, qu'au lieu d'aller acheter des provisions au lieu d'où nous étions partis avant la tempête, ou de nous mettre autrement en devoir de chercher l'Isle de *Prata*; nous songeames à nous retirer en quelque endroit où nous fussions à couvert avant la pleine Lune, de peur d'être encore alors exposez à une pareille tempête : Car s'il y a dans le mois quelque mauvais tems, c'est ordinairement environ deux ou trois jours avant le plein ou le changement de la Lune.

Ces considerations nous firent penser où nous irions, & ayant commencé par consulter nos Cartes, il fut arrêté que nous gagnerions certaines Isles nommées *Piscadores*, situées à 23. degrez de latitude Septentrionale. Comme nous n'avions personne à bord qui connût ces côtes, il falloit se regler par nos Cartes qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire ni des havres, ni des rades, ni des bayes qu'il y avoit, ni de ce que produisent ces lieux, ni de leur force, ni de leur commerce. Nous étions contrains de chercher tout cela par nous-mêmes.

Les *Piscadores* sont plusieurs grandes Isles desertes & situées près de l'Isle *Formosa* entre cette Isle & la Chine à 23. degrez ou environ de latitude Septentrionale, & presque à la même élévation que le Tropique du Cancer. Les Isles *Piscadores* sont d'une raisonnable hauteur, & ont beaucoup de l'air de nos Dunes  
de

de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. Elles produisent de grosse herbe courte, & quelques arbres. Elles sont passablement arrosées, & nourrissent quantité de Chevres, & quelque gros bétail. Il y a beaucoup de hauteurs, & sur ces hauteurs de vieilles fortifications; mais elles ne servent de rien à l'heure qu'il est de quelque usage qu'elles aient été autrefois.

Entre les deux Isles les plus Orientales il y a un bon havre qui n'est jamais sans vaisseaux. A l'Occident de la plus Orientale de ces Isles, il y a une grande ville & un Fort qui commande le havre. Les maisons en sont basses, mais bien bâties, & la place fait une belle perspective. Il y a une garnison de 3. ou 4. cens Tartares, qui après trois ans de séjour sont envoyez dans une autre place.

A l'Occident du havre de cette Isle, tout proche de la Mer, il y a une petite ville de Chinois, & la plupart des autres Isles ont des habitans Chinois, les unes plus, & les autres moins.

Ayant donc été résolu, comme je viens de dire, de gagner une de ces Isles, nous fîmes voiles par un petit vent d'Oüest-Sud-Oüest. Le 20. de Juillet nous arrivâmes à vûe, & fîmes route entre ces Isles sans trouver où mouiller que nous ne fussions dans le havre dont on a ci-devant parlé. Nous y entrâmes imprudemment, ne sachant guere où nous allions; & fûmes surpris de voir tant de vaisseaux allans & venans, & quelques-uns à l'ancre: Mais nous le fûmes encore bien davantage de voir une ville aussi grande que la place voisine la plus Orientale où les Tartares avoient garnison. Nous n'avions cru ni souhaité voir personne, & nôtre dessein étoit de nous tenir cachez; Mais enfin nous trouvant si avancez, nous entrâmes hardiment dans le havre, & envoyâmes incontinent nôtre Canot à la place.

Les nôtres furent reçus en mettant pied à terre par un Officier; & nôtre Quartier-Maitre, qui étoit la per-

personne la plus considérable , fut mené au Gouverneur , qui lui demanda de quelle nation nous étions , & quelles affaires nous avions. Il répondit que nous étions Anglois , & que nous allions à Amoy , ou Anhay , ville située sur une riviere navigable dans une Province de la Chine nommée *Fokien* , place de fort grand commerce , & où il y a quantité de vaisseaux , comme aussi sur toutes ces côtes en general , à ce que j'ai appris de diverses personnes qui y ont été. Il dit encore qu'ayant été endommagé par une tempête , nous étions venus-là nous radouber , avant que de hazarder d'aller plus loin ; & que nôtre dessein étoit d'y demeurer jusques après le plein de la Lune , de peur d'une autre tempête. Le Gouverneur lui dit que nous aurions pu radouber nôtre vaisseau à *Amoy* plus commodément que là ; qu'il avoit eu avis que deux vaisseaux Anglois y étoient déjà arrivez , & qu'il seroit toujours prêt à nous assister en tout ce qu'il pourroit ; mais que pour le commerce il n'y falloit pas songer-là ; & qu'il falloit aller aux villes qui avoient la liberté de recevoir les Marchands étrangers , qui étoient *Amoy* & *Macao*. Celle-ci est encore une ville de grand commerce , située sur une Isle qui est à l'embouchure de la riviere de Canton. C'est une place forte , gardée par une forte Colonie de Portugais : mais dépendante néanmoins du Gouverneur Chinois , les gens duquel occupent la moitié de la place , & imposent aux Portugais les taxes que bon leur semble , car ils n'osent pas desobliger les Chinois de peur de perdre leur commerce. Le Gouverneur néanmoins dit fort honnêtement à nôtre Quartier-Maître , que nous aurions tout ce dont nous avions besoin pourvu qu'il se trouvât dans la place ; mais qu'il ne falloit point venir à terre , & qu'il enverroit des gens à bord pour savoir ce qui nous manquoit ; avec ordre de nous le faire tenir. Que cependant nous pouvions aller aux autres Isles & acheter des rafraichissemens des Chinois. Après ce discours ,

cours, le Gouverneur donna congé à nôtre homme, lui fit present d'une petite cruche de farine, de trois à quatre gros tourteaux de fort beau pain, d'environ une douzaine de pommes de pin, & de Melons d'eau, le tout fort bon dans son espee, avec ordre de le donner de sa part au Capitaine.

Le lendemain un Officier de consideration vint à bord avec une nombreuse suite. Il portoit un bonnet de soye noire d'une mode particuliere, avec des plumets noirs & blancs qui entouroient presque tout le derriere de sa tête, & étoient placez debout. Le dehors de ses habits étoit de soye noire. Son juste-au-corps étoit noir & ouvert, lui descendant jusques aux genoux: Ses Haut-de-chausses étoient de la même étoffe. Il avoit sous son juste-au-corps d'autres habillemens de soye d'une autre couleur. Il avoit des Bôtes noires & molletes. Tous ceux de sa suite étoient fort propres & en habits de soye noire, ayant tous de petites botes noires, & des bonnets de la même couleur. Ces bonnets ressembloient à la Couronne d'un chapeau fait de feuilles de *Palmeto*, & avoient de l'air de nos chapeaux de paille, mais sans bords, & ne descendoient que jusques aux oreilles. Ils n'avoient point de plumets, mais seulement au haut un bouton long, & entre le bouton & le bonnet descendoit tout autour aussi bas que le bonnet un gros poil comme le crin d'un cheval, teint, à ce que je croi, en rouge clair.

Cet Officier vint à bord avec un present de la part du Gouverneur, composé d'une jeune Genice fort grasse, & d'un goût si excellent, que je n'ai jamais mangé de meilleur bœuf dans les pays étrangers. Elle étoit petite, mais fort dodue. Il y avoit de plus deux gros Cochons, quatre Chevres, deux corbeilles de fine farine, vingt gros tourteaux plats d'un beau pain de fort bon goût, deux grandes cruches d'*Arack*, fait de Ris, à ce que je pense, & que les Chinois appellent *Sam Shu*, & enfin cinquante cinq cruches de *Hog Shu*, comme ils l'appellent, & nos Européens après eux.

eux. C'est une liqueur forte, faite de froment, à ce qu'on m'a dit. Elle ressemble au Mume, & le goût en est fort approchant. Elle est agreable & corroborative. Nos Matelots l'aiment beaucoup, & la boivent par delices. A peine va-t-il un vaisseau à la Chine que l'équipage ne s'en retourne gras en buvant de cette liqueur, dont chacun en apporte au logis une bonne provision de Cruches. On la met dans de petites Cruches blanches & renforcées qui tiennent près d'une pinte. La double cruche tient environ deux pintes. Ces cruches sont petites par le bas, & vont en grossissant jusques au ventre qu'elles ont assez gros; De-là en haut elles vont en diminuant jusqu'à la gueule qui est fort petite & fort épaisse. On la bouche d'une petite piece coupée en rond, & de la juste grandeur qu'il faut pour couvrir l'entrée de la cruche. Sur ce bouchon on met un morceau de papier, & sur le papier une grosse masse d'argile presqu'aussi grosse que la cruche même. A cette argile on fait un trou par où l'on fait passer le cou de la cruche, qui est rond & d'environ quatre pouces de long; & cela pour conserver la liqueur. Si elle prend du vent, elle s'aigrit incontinent: Aussi quand nous en achetons des vaisseaux qui reviennent de la Chine à Madere ou Fort saint George où elle se vend; ou bien des Chinois mêmes de qui j'en ai acheté à Achin & à Bencouli dans l'Isle de Sumatra; si l'argile est fendue ou la liqueur trouble ou pleine de lie, on la leur fait reprendre. Une bouteille d'une pinte coûte six sous. Outre ce present du Gouverneur, un Capitaine de vaisseau envoya deux cruches d'Arak, quantité de pommes de pin, & de Melons d'eau.

Le Capitaine Reed envoya au Gouverneur une épée d'argent à l'Espagnole fort proprement faite, une carabine d'Angleterre, & une Chaîne d'or; & quand l'Officier alla à terre, il fut salué de trois volées de Canon. L'après-midi, le Gouverneur renvoya le même Officier complimenter le Capitaine Reed, & l'af-

l'asseurer qu'il reconnoîtroit ses faveurs avant nôtre départ : Mais il fit depuis si mauvais tems, qu'aucun bateau ne put venir à bord.

Nous demeurames-là jusqu'au 22. que nous remîmes à la voile par un vent de Sud-Oüest & assez beau tems. Nous faisons route vers les Isles auxquelles nous nous étions determinez d'aller, & qui sont situées entre *Formosa* & Luçon. Elles ne sont point nommées dans nos cartes, & ne sont designées que par la figure 5. pour marquer qu'elles sont 5. en nombre. Nous avions cru que ces Isles n'étoient pas habitées, puisque nos Hydrographes ne leur donnoient point de nom, & nous esperions par consequent que nous y serions en seureté, & à bonne portée de l'Isle de Luçon que nous nous proposons encore de visiter.

En allant à ces Isles nous côtoyames le Sud-Oüest de *Formosa* que nous laissames à bas-bord. C'est une grande Isle qui est du côté du Midi à 21. degrez 20. minutes, & du côté du Nord à 25. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale : On compte sa longitude depuis 142. degrez 5. minutes jusqu'à 143. degrez 16. minutes Est du Pic de Teneriffe. Aussi est-elle étroite, & traversée par le Tropique du Cancer. Elle est haute & pleine de bois, & a été autrefois habitée par les Chinois. Les Marchands Anglois y alloient alors souvent parce qu'il y a un fort bon havre où les vaisseaux sont en seureté. Mais depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ils ont ruiné le havre à ce qu'on m'a dit, pour empêcher que les Chinois qui s'étoient soulevéz ne s'y fortifiassent; & ont voulu que les Marchands allassent & commerçassent par la terre ferme.

Le 6. d'Août nous arrivames aux 5. Isles où nous avions dessein d'aller, & mouillames à l'Orient de la plus Septentrionale, à 15. brasses d'eau, & à la longueur d'un cable de la côte. Nous y trouvames contre nôtre attente un grand nombre d'habitans. Il y

a trois grandes villes à une lieue de la Mer, & une quatrième plus grande qu'aucune des trois autres, derrière une petite montagne; & peu éloignées aussi de la Mer, comme nous les vîmes ensuite. Les Isles, suivant mon observation, sont à 20. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale; car je pris-là la hauteur, & je trouve que leur longitude est suivant nos cartes de 141. degrez 50. minutes. Comme ces Isles n'avoient point de noms particuliers dans nos cartes, quelques-uns des nôtres se servirent du privilege des gens de marine, & leur donnerent des noms à leur mode. Il y a 3. de ces Isles qui sont assez grandes; mais la plus Occidentale est celle qui l'est le plus. Les Hollandois qui étoient parmi nous nommerent celle-ci l'Isle du Prince d'Orange à l'honneur de nôtre present Roi. Elle a environ 7. à 8. lieues de long, & deux de large. Elle est entre le Nord & le Sud. Les 2. autres grandes sont à environ 4. ou 5. lieues à l'Orient de celle-ci. La plus Septentrionale est celle où nous mouillames. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, je la nommai l'Isle de Grafton, parce que ma femme étoit de la maison de la Duchesse de ce nom, & je la laissai à l'hôtel d'Arlington quand je partis pour mon voyage. Cette Isle a environ quatre lieues de long, & une & demie de large, s'étendant du Nord au Sud. Nos matelots appellerent l'autre l'Isle de Montmouth. Elle est à environ une lieue de l'Isle de Grafton du côté du Midi. Elle est d'environ trois lieues de long, & d'une de large, située comme l'autre. Entre l'Isle de Montmouth & la partie Meridionale de l'Isle d'Orange, il y a deux petites Isles rondes, situées à l'Est. Nos gens nommerent unanimement la plus Orientale l'Isle de *Bachi*, du nom d'une liqueur qu'on y boit tous les jours abondamment. Ce nom lui fut donné après que nous y eûmes mouillé. L'autre qui est la plus petite de toutes, fut nommée l'Isle des Chevres, parce qu'il y en a quantité. Au Nord de toutes ces Isles il y a 2. hauts rochers.

L'Isle d'Orange qui est la plus grande de toutes, n'est pas habitée. Elle est haute, plate, & unie au milieu; mais près de la Mer ce ne sont que rochers escarpez. Aussi ne pûmes-nous point aller à terre, comme nous fîmes dans toutes les autres.

J'ai toujours remarqué que dans les endroits où la côte est défendue par des rochers escarpez, la Mer y est très-profonde, & qu'il est rare d'y pouvoir ancrer: Et au contraire dans les lieux où la terre panche du côté de la Mer, quelque élevée qu'elle soit plus avant dans le pays, le fond y est bon, & par conséquent l'ancrage. A proportion que la côte panche ou est escarpée près de la Mer, à proportion trouvons-nous aussi communément, que le fond pour ancrer est plus ou moins profond ou escarpé: Aussi mouillons-nous plus près ou plus loin de la terre, comme nous jugeons à propos; car il n'y a point que je sache de côte au monde, où dont j'aye entendu parler, qui soit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce sont ces hauts & ces bas, ces montagnes & ces vallées qui font les inégalitez des côtes & des bras de Mer, des petites Bayes & des havres, &c. où l'on peut ancrer seurement, parce que telle qu'est la surface de la terre tel est ordinairement le fond qui est couvert d'eau. Ainsi l'on trouve plusieurs bons havres sur les côtes où la terre borne la Mer par des rochers escarpez; & cela parce qu'il y a des pentes spacieuses entre ces rochers. Mais dans les lieux où la pente d'une montagne ou d'un rocher n'est pas à quelque distance en terre d'une montagne à l'autre, & que comme sur la côte de Chili & du Pérou le penchant va du côté de la Mer, ou est dedans; que la côte est perpendiculaire ou fort escarpée depuis les montagnes voisines, comme elle est en ces pays-là depuis les montagnes d'*Andes* qui regnent le long de la côte, la Mer y est profonde; & pour des havres ou bras de Mer il n'y en a que peu ou point. Toute cette côte est trop escarpée pour y ancrer, &

je ne connois point de côte où il y ait si peu de rades commodes aux vaisseaux. Les côtes de Galice, de Portugal; de Nortvegue, de Terre Neuve, &c. sont comme la côte du Perou, & des hautes Isles de l'Archipel; mais moins dépourvûes de bons havres. Là où il y a de petits espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrémitez de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans la Mer, comme sur la côte de *Carracos*, &c. Les Isles de *Jean Fernando*, de sainte Helene, &c. sont des terres hautes dont la côte est profonde. Generalement parlant tel qu'est le fond qui paroît au dessus de l'eau, tel est celui que l'eau couvre, & pour mouiller sûrement il faut ou que le fond soit au niveau, ou que sa pente soit bien peu sensible; car s'il est escarpé l'ancre glisse & le vaisseau est emporté. De-là vient que nous ne nous mettons jamais en devoir de mouiller dans les lieux où nous voyons les terres hautes, & des montagnes escarpées qui bornent la Mer. Aussi étant à vûe des Isles des Etats proches de la terre *Del-Fuego*, avant que d'entrer dans les Mers du Sud, nous ne songeames seulement pas à mouiller après que nous eumes vû la côte, parce qu'il nous parut près de la Mer des rochers escarpez. Cependant il peut y avoir de petits havres où des barques ou autres petits bâtimens peuvent mouiller; mais nous ne nous mimes pas en peine de les chercher.]

Comme les côtes hautes & escarpées ont ceci d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont aussi ceci de commode qu'on les découvre de loin, & qu'on en peut approcher sans danger. Aussi est-ce pour cela que nous les appellons côtes hardies, ou pour parler plus naturellement côtes exhaussées. Mais pour les terres basses, on ne les voit que de fort près, & il y a plusieurs lieux dont on n'ose approcher, de peur d'échouer avant que de les appercevoir. D'ailleurs il y a en plusieurs des banes qui se forment par le concours des grosses rivieres qui des terres basses se jettent dans la Mer.

Ce que je viens de dire, qu'on mouille d'ordinaire sûrement près des terres basses, peut se confirmer par plusieurs exemples. Au Midi de la Baye de Campeche, les terres sont basses pour la plupart; aussi peut-on ancrer tout le long de la côte; & il y a des endroits à l'Orient de la ville de Campeche, où vous avez autant de brasses d'eau que vous êtes éloignez de la terre, c'est-à-dire, depuis neuf ou dix lieues de distance, jusques à ce que vous en soyez à quatre lieues, & de là jusqu'à la côte, la profondeur va toujours en diminuant. La Baye de *Honduras* est encore un pays bas, & continue de même tout le long de-là aux côtes de *Porto-bello* & de *Carthagene*, jusques à ce qu'on soit à la hauteur de sainte Marthe. De-là le pays est encore bas jusques vers la côte de *Caraccos* qui est haute. Les terres des environs de *Surinam* sur la même côte sont basses, & l'anchrage y est bon. Il en est de même de-là à la côte de *Guinée*. Telle est aussi la Baye de *Panama*, & les livres de Pilotage ordonnent aux Pilotes d'avoir toujours la sonde à la main, & de ne pas approcher d'une telle profondeur soit de nuit soit de jour. Sur les mêmes Mers depuis les hautes terres de *Guatemala* en Mexique jusques à *Californie*, la plus grande partie de la côte est basse, aussi y peut-on mouiller sûrement. En *Asie* la côte de la *Chine*, les Bayes de *Siam* & de *Bengale*, toute la côte de *Coromandel*, & la côte des environs de *Malaga*, & près de-là l'Isle de *Sumatra* du même côté, la plupart de ces côtes sont basses & bonnes pour ancrer. Mais à côté de l'Occident de *Sumatra*, les côtes sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plupart des Isles situées à l'Orient de *Sumatra*, comme les Isles de *Borneo*, de *Celebes*, de *Gilolo*, & quantité d'autres Isles de moindre considération, qui sont dispersées par ci par-là sur ces Mers, & qui ont de bonnes rades, avec plusieurs fonds bas: Mais les Isles de l'Océan de l'Inde Orientale, sur tout l'Ouest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées; prin-

cipalement les parties Occidentales non seulement de Sumatra, mais aussi de *Java*, de Timor, &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit produire tous les exemples qu'on pourroit trouver. On dira seulement en general, qu'il est rare que les côtes hautes soient sans eaux profondes, & au contraire les terres basses & les Mers peu creusées se trouvent presque toujours ensemble.

Après cette digression, retournons aux autres Isles. Celles de Montmouth & de Grafton sont extrêmement montueuses, & il y a plusieurs de ces précipices escarpés dont je ferai une description particulière. Les deux petites Isles sont plates & unies. Il y a seulement dans l'Isle de Bachi une montagne escarpée & maigre, mais l'Isle des Chevres est tout à fait plate & unie.

Le terroir de ces Isles est rouge pour la plupart; mais il y a des vallées où il est noir. Les montagnes sont extrêmement pierreuses, & les vallées bien arrosées de ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la Mer en différens endroits. Le terroir est assez fertile, & principalement dans les vallées. Il y vient une assez grande quantité d'arbres qui ne sont pas extrêmement gros, quoi que l'herbe y soit grosse. Il y a de petite herbe aux côtes des montagnes, & des montagnes même où il se trouve des mines. Il y eut des insulaires qui nous dirent, que le métal jaune qu'ils nous montrèrent, & dont je parlerai plus au long, venoit de ces montagnes.

Les fruits de ces Isles sont quelques Plantains, des Bananes, des pommes de pin, des citrouilles, des cannes à sucre, &c. Il pourroit y en avoir davantage, si les habitans le vouloient, car le terroir paroît assez fertile. Il y a force Patates & Yames, qui sont l'aliment ordinaire des gens du pays qui s'en servent au lieu de pain; car pour le peu de Plantain qu'ils ont ils le mangent au lieu de fruit. Il y a aussi du coton qui croît sur de petites plantes.

Il y a quantité de Chevres & de Cochons, mais peu de volaille soit sauvage soit domestique. J'ai toujours remarqué dans tous les voyages que j'ai faits aux Indes Orientales & Occidentales, que dans les lieux où il y a quantité de grain, c'est-à-dire, de Ris en un endroit, & de Mahis dans un autre, il y a aussi quantité de volaille: Mais en ces pays-là il y a peu d'oiseaux, & les habitans ne s'y nourrissent que de fruits & de racines. Le peu d'oiseaux domestiques qu'il y a sont des Perruches & quelques autres petits oiseaux. La volaille domestique sont des coqs & des poules.

Les Isles de Montmouth & de Grafton sont fort habitées: Mais il n'y a qu'une ville dans l'Isle de Bachi. Les Originaires de ces Isles sont petits & ramassés: Ils ont en general le visage rond, le front bas, & les sourcils gros, les yeux couleur de noisete & petits; & cependant plus gros que ceux des Chinois; les lèvres & la bouche ni grandes ni petites; les dents blanches; les cheveux noirs, épais & lisses qu'ils portent fort courts, ne passant justement que les oreilles, & pas plus longs d'un côté que de l'autre.

Ils ne portent ni chapeau, ni bonnet, ni Turban, ni rien pour se garantir du Soleil. Les hommes pour la plupart n'ont qu'un simple petit linge pour couvrir leur nudité. Il y en a qui portent une espece de justaucorps fait de feuilles de Plantains qui sont aussi rudes qu'une peau d'ours. Je n'ai jamais rien vû de si raboteux. Les femmes portent une espece de jupon de coton qui leur descend un peu plus bas que les genoux. Ce jupon est d'une grosse toile qu'ils font eux-mêmes de leur coton. Les hommes & les femmes portent aux oreilles de grandes bagues faites du metal jaune, dont on a ci-devant parlé: Si c'est de l'or ou non, c'est ce que je ne puis pas dire positivement. Je l'ai crû or: Il étoit pesant, & de la couleur de nôtre or pâle. Je voudrois bien en avoir apporté pour

contenter ma curiosité, mais je n'eus pas de quoi en acheter. Le Capitaine Reed eut deux de ces bagues pour du fer qui est fort recherché. Il en auroit acheté davantage, car il le trouvoit à bon marché, mais la pâleur du metal faisoit que lui & ses gens se défioient que ce ne fût pas du vrai or. Pour moi j'aurois couru les risques d'en acheter une petite partie; mais comme je n'avois rien à la grande quantité de fer que nous avions à bord, & que les Marchands d'Angleterre l'avoient confié au Capitaine Swan, je n'osai pas le troquer.

Quand les bagues étoient polies, elles paroissent très-claires; mais le tems les changeoit & les rendoit d'un jaune pâle. Pour les dégrasser on fait une petite pâte molle de terre rouge dont on barbouille la bague qu'on jette ensuite dans le feu, où elle demeure jusques à ce qu'elle soit rouge. Alors on la tire, on la fait refroidir dans l'eau, on en ôte la pâte; & elle paroît claire & luisante comme auparavant.

Ces Insulaires n'ont que de petites maisons basses. Les côtés qui sont faits de petits piquets fermez de branches, n'ont pas au de-là de quatre pieds & demi de haut, & les piquets n'ont pas plus de sept à huit pieds de hauteur. A un bout de la maison il y a un foyer, & à l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble dans de petits villages sur les côtés & aux sommets des montagnes pierreuses, ayant trois à quatre rangs de maisons les unes sur les autres, & sur des precipices si escarpez, qu'on monte aux maisons du premier rang avec une échelle de bois, & de-là à tous les étages de la maison qui est au dessus, car on ne peut point monter autrement. La plaine du premier precipice est quelquefois si grande qu'il y a assez de place pour bâtir un rang de maisons tout le long des bords, & pour laisser une rue fort étroite qui regne tout le long devant les portes entre le rang des maisons & le pied d'un second precipice, dont l'esplanade est en quelque maniere au niveau du faite des maisons  
d'en

d'en bas, & ainsi du reste. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rang ou rue, est à peu près au milieu, dans un défilé ferré qu'on a laissé exprès; & comme chaque côté de la rue est aussi sur un précipice; on n'a qu'à tirer l'échelle si l'on est attaqué, & alors on ne sauroit monter qu'en grim pant comme on feroit sur une muraille perpendiculaire: & pour n'être pas attaqué d'en haut, on a soin de bâtir sur une montagne qui penche d'un côté vers la Mer, ou sur un précipice haut, escarpé, perpendiculaire, & entièrement inaccessible. Ces précipices sont naturels, car les rochers paroissent si durs, qu'on n'y peut faire aucuns ouvrages; & il n'y a point de marques qui fassent juger que l'art y ait jamais été employé. Il y a dans l'Isle de Bachi un rocher de cette nature qui a le dos tourné tout contre la Mer, & sur lequel on a bâti. Les Isles de Montmouth & de Grafton ont beaucoup de ces montagnes & de villages; & les gens du pays soit par crainte des Avanturiers ou ennemis étrangers, ou de peur que quelqu'un d'entr'eux ne s'avise de faire des factions, ne bâtissent que dans ces lieux fortifiez par la nature. Je croi que c'est à cause de cela que l'Isle d'Orange, quoi que la plus grande, & aussi fertile qu'aucune des autres, étant au niveau, & par conséquent exposée, n'est point habitée. Jen'y ai jamais vû ni précipices ni villages de cette nature.

Ces Insulaires sont aussi assez ingenieux à faire des bateaux. Leurs petites chaloupes ressemblent beaucoup à celles dont on se sert à Deal, si ce n'est, qu'elles ne sont pas si grosses, & qu'elles sont faites de planches fort étroites attachées avec des chevilles de bois, & des clous. Ils en ont aussi d'assez grandes pour porter quarante à cinquante hommes. Celles-ci ont 12. à 14. rames d'un côté. Elles ressemblent beaucoup aux petites, & sont à double banc, c'est-à-dire, que deux hommes sont assis sur un même banc, & ramment l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ils connois-

sent l'usage du fer, & savent le mettre en œuvre. Leurs soufflets sont comme ceux des *Mindanayans*.

L'occupation ordinaire des hommes est la pêche; mais je ne les ai jamais vû prendre beaucoup de poisson. Peut-être est-ce parce qu'il est plus abondant en certains tems qu'en d'autres. Les femmes ont soin des Plantations.

Je ne les ai jamais vû tuer pour eux, ni Chevres ni Cochons; Cependant ils demandoient le ventre des Chevre, qu'ils nous vendoient: Et si nos matelots les jettoient à la Mer, ils les ramassoient & les peaux des Chevres aussi. Ils ne touchoient point aux boyaux des cochons; mais pour les peaux des chevres, si nos gens jettoient ce qui leur en restoit, après qu'ils avoient fait des saucisses, les Insulaires les emportoient à terre, faisoient du feu, flamboient le poil, & grilloient ensuite la peau sur les charbons jusques à ce qu'ils la jugeoient bonne à manger; & alors ils la machoient, la mettoient en pieces avec les dents, & l'avalloient enfin. Un ventre de Chevre est pour eux un excellent plat. Voici comme ils l'accommodent. Ils jettent dans leur pot toute l'herbe à demi hachée & toutes les cruditez qui se trouvent dans le ventricule, ils mettent ce pot sur le feu, & le remuent souvent. Cela fûme & enfle comme de la bouillie, le vent en fait sortir le ferment & rend une puanteur de fort mauvais goût. Pendant que cela se fait s'ils ont quelques poissons, comme ils en avoient ordinairement deux ou trois petits, on les nettoye bien en gens qui n'aiment pas, dit-on, la mal propreté, separent la chair d'avec les arêtes, & la coupent ensuite le plus menu qu'ils peuvent. Après que leur pot a bien bouilli, ils l'ôtent du feu, y jettent un peu de sel, & mangent ce qui est dedans avec le poisson crud coupé par petits morceaux. Cette ordure tirée du ventricule de la Chevre ainsi aprêtée, semble dès herbes bouillies & hachées menu. Ils mangent cela avec les doigts comme les Mores leur Pilaw ou Brouet; car ils ne se servent point de Cuiliers.

Ils ont un autre ragoût fait d'une espece de fauterelles qui ont le corps d'environ un pouce & demi de long, & de la grosseur du bout du petit doigt. Leurs ailes sont larges & minces, & leurs jambes longues & petites. C'étoit alors la saison de l'année où ces animaux viennent en foule, & par grosses troupes, manger les feuilles de Patates & autres herbes. Les Insulaires vont avec des filets, & en prennent une pleine pinte d'un coup de balay. Quand ils en ont assez, ils les emportent chez eux, & les font griller sur le feu dans un pot de terre. Les ailes & les jambes se détachent alors, & la tête & le corps deviennent rouges comme des Chevretes bouillies, de brunes qu'elles étoient auparavant. Comme le corps est fort plein, c'est une viande fort humide. Pour la tête elle craque entre les dents. J'ai mangé une fois de ce ragoût, & l'ai trouvé assez bon : Mais pour l'autre, mon estomac ne sauroit le souffrir.

Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, non plus que tous les autres Indiens. Ils ont outre cela une liqueur qu'ils font de jus de Cannes à sucre. Ils la font bouillir, & y mêlent de petites graines noires. Quand elle a bien bouilli, ils la mettent dans de grandes cruches, & la laissent travailler 2. ou 3. jours. Dès qu'elle ne travaille plus, elle devient claire, & est incontinent bonne à boire. Cette liqueur est excellente, & ressemble fort à nôtre biere d'Angleterre, soit pour la couleur ou pour le goût. Elle est extrêmement forte, & je croi aussi fort saine; car nos gens qui en burent vigoureusement durant plusieurs semaines, & s'en enyvrent souvent, n'en furent point malades. Les Insulaires en apportoient tous les jours une grande quantité à ceux qui étoient à terre; car une partie de nôtre équipage travailloit dans l'Isle de Bachi, à laquelle on donne ce nom à cause de cette liqueur potable; parce que c'est ainsi que les gens du pays appellent cette boisson. Comme elle ne coûtoit pas beaucoup, nos gens aussi en beuvoient volontiers.

tiers. Cette liqueur donc & le grand usage qu'on en fait determinerent nos gens de donner à toutes ces Isles le nom d'Isles de Bachi.

Je ne fai quelle langue parlent les habitans, car elle n'a pour le son aucune afinité au Chinois qui se parle beaucoup entre les dents, non plus qu'au *Malayan*. Ils apelloient *Fullawan* le metal dont étoient faites les bagues de leurs oreilles; & ce metal est le même que les *Mindanayans* apellent or. Ainsi il y a apparence, que leur langue a du rapport à celle des Isles Philippines; car c'est le nom que tous ces Indiens en general donnent à l'or. Je ne pus point savoir d'où ils tirent leur fer; Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils vont avec leurs grands bateaux au Nord de Luçon, & que c'est de cette Isle qu'ils le tirent. Je n'y vis que du fer, & des morceaux de peaux de Buffles, que je jugeai qu'ils achetoient des Etrangers. Leurs habits étoient de ce qu'ils faisoient venir chez eux.

Leurs armes sont des Lances de bois, & ils en ont peu qui ayent du fer au bout. C'est-là tout ce qu'ils ont d'armes. Leur cuirasse est un morceau de peau de Buffle, fait comme la casaque de nos Rouliers, sans manches, & cousu ensemble par les deux bouts avec des trous pour passer la tête & les bras. Cette cuirasse ou juste-au-corps de Buffle leur descend jusqu'aux genoux. Il est juste vers les épaules; mais par le bas il y a 3. pieds de large, & autant d'épaisseur que de largeur.

Je n'ai remarqué parmi eux aucun service religieux; aussi n'ont-ils point d'Idoles. Il ne m'a pas paru non plus qu'ils estiment un jour plus que l'autre, ni que les uns ayent plus d'autorité que les autres, il m'a semblé au contraire qu'ils étoient tous égaux, à cela près seulement que chacun est maître chez soi, & que les enfans honorent & respectent leurs parens.

Il y a néanmoins apparence qu'ils ont quelque loi ou coutume pour se gouverner; Car pendant le

sejour que nous y fimes je vis enterrer un jeune homme tout vivant , & c'étoit pour vol autant que nous pumes le comprendre. On fit un grand trou, & il y vint une grande affluence de peuple pour dire le dernier adieu au coupable. Il y avoit entr'autres une femme qui faisoit de grandes lamentations, & qui défit les bagues que le criminel avoit aux oreilles. Nous crumes que c'étoit sa mere. Le patient ayant dit adieu à cette femme & à quelques autres personnes, fut mis dans le trou, & couvert de terre. Il ne fit pas la moindre agitation, & reçut tranquillement sa peine. On jetta de la terre sur lui, & on l'étoufa.

Ils n'ont qu'une femme avec laquelle ils vivent fort bien; & les enfans sont fort obéissans au pere & à la mere. Les Garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la maison avec leurs meres. Quand elles ont assez de force on les envoie aux plantations fouir des Yames & des Patates, dont elles apportent tous les jours au logis sur leurs têtes autant qu'il en faut pour toute la famille, car ils n'ont ni Ris ni Mahis.

Leur plantations sont dans les vallées assez éloignées des maisons. Chacun a un morceau de terre en propriété, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin.

Quoiqu'ils paroissent sales à leurs ragoûts de ventres de Chevres, ils sont d'ailleurs fort propres en leurs personnes tant les hommes que les femmes. Ce sont les gens les plus paisibles & les plus civils que j'aye jamais rencontrés. Je n'ai jamais remarqué, qu'ils se soient mis en colere les uns contre les autres. J'ai regardé avec admiration de voir à bord de nôtre vaisseau vingt à trente bateaux tout à la fois, sans qu'il soit arrivé le moindre demêlé; au contraire tout étoit paisible & honnête, & chacun tâchoit de se secourir dans le besoin. Nul bruit, nulle apparence

de mécontentement ; & quoiqu'il arrivât quelquefois des traverses , qui auroient pû mettre d'autres gens aux mains , tout cela néanmoins ne fut pas capable de les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois , & s'échauffent en buvant ; cependant je n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils sont honnêtes entr'eux , mais aussi fort obligeans & fort genereux à l'égard des Etrangers ; & contre l'ordinaire , leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A la verité quand nous allions chez eux , les femmes nous demandoient modestement quelques guenilles ou petits morceaux de toile pour enveloper leurs enfans ; ce qu'elles faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces nations barbares ; cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les hommes ils ne demandent jamais rien. Il ne nous fut rien derobé qu'une fois , qui fut la premiere fois que nous mouillames comme je le dirai , dans la suite ; mais depuis , ils en userent envers nous avec beaucoup d'équité & de sincerité , & nous reçurent chez eux le mieux du monde , avec du Bachi dont ils nous regaloient. S'ils n'en avoient pas chez eux , ils en achetoient une cruche de leurs voisins , & s'affeyoient avec nous. Nous les voyions aller & donner une piece ou deux de leur or pour quelques cruches de Bachi. Parmi des Indiens Barbares comme ceux-ci paroissent l'être , j'admirois de voir acheter & vendre ; chose qui n'est pas ordinaire , non plus que de converser avec des Etrangers avec tant de franchise , & d'aller à bord de leurs vaisseaux avec si peu de precaution. Cependant le peu de commerce qu'ils font peut les avoir portez à cela. A ces petits regales eux & leur famille , femmes & enfans beuvoient avec de petites calebaces. Quand ils étoient seuls , ils beuvoient les uns aux autres ; mais quand nous y étions , ils beuvoient d'abord toujours à quelqu'un de nous.

Ils n'ont aucune monnoye ; mais ils ont de petits morceaux du metal dont j'ai parlé, qu'ils lient bien sûrement dans des feuilles de Plantain ou autres. Ils troquent ce metal pour ce qu'ils ont besoin, & en donnent une petite quantité, environ deux à trois grains pour une cruche de Bachi qui contiendra cinq à six Gallons. Ils n'ont point de balances, & le donnent à la vûe.

Revenons maintenant à nos affaires. J'ai ci-devant dit que nous mouillames-là le fixième d'Août. Pendant que nous ferlions nos voiles, il vint à bord près de cent bateaux, où il y avoit dans chacun trois à quatre Insulaires; enforte que nôtre tillac étoit tout plein de monde. Nous eumes d'abord peur de tant de gens; c'est pourquoi nous fimes porter à la poupe vingt à trente petites armes, & mimes trois à quatre hommes en sentinelle avec leurs fusils à la main, & prêts à faire feu sur eux, s'ils se mettoient en devoir de nous insulter. Mais ils furent fort paisibles. Ils se contenterent d'enlever de vieille ferraille qu'ils trouverent sur nôtre tillac, & prirent aussi les bandes de fer de nôtre pompe, & les chevilles des roues de nos affuts avant que nous nous en aperçussions. Un des nôtres aperçut enfin qu'ils étoient fort empressez à en arracher une, & se saisit du larron qui se mit d'abord à crier. Le reste s'vint hors du vaisseau, les uns dans leurs bateaux, les autres dans la Mer, & s'en retournerent tous à terre. Mais nous étant aperçus de leur épouvante, nous fimes de grandes caresses à celui qui étoit en arrêt, & qui n'avoit fait que trembler depuis. Nous lui donnâmes enfin un petit morceau de fer, après quoi il s'vint dans l'eau, & alla rejoindre à la nage ses Camarades qui rodoient autour de nôtre vaisseau pour voir quel en seroit le denouement. Nous leur fimes alors signe de revenir à bord, ne voulant pas perdre l'occasion de faire commerce avec eux. Il y en eut qui revinrent, & ils furent toujours depuis fort honnêtes & fort civils.

Nous envoyames incontinent après un Cañot à terre pour être informez de leur maniere de vivre, & des provisions qu'ils avoient. L'équipage de nôtre Cañot fut fort bien regalé de *Bachi*, vit quantité de Cochons, & en apporta quelques-uns à bord. Après cela ces Insulaires nous apportoient & des Cochons & des Chevres, & il ne se passoit point de jour, qu'il ne vînt des bateaux chargez de quinze à vingt Cochons & Chevres que nous avions pour peu de chose. Nous ne donnions pour une bonne grasse Chevre qu'un cercle de vieux fer, & pour un Cochon pesant 70. ou 80. livres, deux à trois livres de fer. Ils nous apportoient aussi des cruches de leur boisson; & recevoient en recompense de vieux clous & pointes de fer; & des bales de plomb. Outre les denrées dont on vient de parler, ils nous apportoient quantité de Yames & de Patates, que nous avions aussi pour de vieille ferraille, & des bales. Nous occupions un homme tout le long du jour à couper sans feu nos barres de fer en petits morceaux, pour en payer le grand nombre de Cochons & de Chevres que nous achetions des Insulaires, qui ne vouloient pas les donner pour des cloux comme leur boisson & leurs racines. Nous fimes en sorte qu'ils ne furent jamais combien nous avions de ferraille, & cela afin qu'ils en fissent plus de cas. Tous les matins dès qu'il étoit jour, ils venoient à bord avec leurs denrées que nous achetions suivant le besoin que nous en avions. Nous ne prenions d'ordinaire qu'autant de Chevres & de racines qu'il nous en falloit pour la journée, mais pour les Cochons qui se pouvoient garder salez, nous en achetions une grande quantité. Leurs Cochons étoient fort bons, mais je n'en ai jamais vû tant de galeux que là.

Nous fimes aiguade à un fort joli ruisseau près de nous, & dans l'Isle de Grafton, où nous mouillames d'abord. Nous fumes-là trois à quatre jours avant que d'aller aux autres Isles. Nous fimes voiles du côté du

Sud, côtoyant la partie Orientale de l'Isle de Grafton : Après cela nous passâmes entre cette Isle & l'Isle de Monmouth, où nous sejourname une marée. La marée y est fort violente, & rend quelquefois la Mer courte & coupée. Son cours est entre ces Isles au Sud quart d'Est, & au Nord quart d'Oüest. Le flux va au Nord, & le reflux au Sud. La Mer hausse & baisse environ huit pieds.

Partant de-là nous côtoyâmes durant deux lieues au Sud, l'Occident de l'Isle de Monmouth, & ne trouvant point où mouiller, nous allâmes à l'Isle de Bachi, & jettâmes une ancre au Nord-Est de cette Isle près d'une petite Baye sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur, & à environ un quart de mille de la côte. Ces deux Isles sont divisées par un assez large Canal, où l'on peut mouiller par tout. La profondeur de l'eau est de 12. 14. & 16 brasses.

Nous ne fumes pas plutôt à terre, que nous fîmes une tente pour y raccommoier nos voiles. Nous passâmes là le reste de nôtre tems, c'est-à-dire depuis le 13. d'Août, jusqu'au 26. de Septembre. Durant ce tems-là nous raccommoiames nos voiles, & nettoiyâmes bien le fond de nôtre vaisseau. Quelques-uns des nôtres alloient tous les jours aux villes, & y étoient fort bien reçus. Les Insulaires venoient aussi à bord avec leurs bateaux pour y vendre leurs denrées; & si nous ne les prenions pas ce jour-là, le lendemain ils nous rapportoient les mêmes choses.

Les vents étoient encore Sud-Oüest & Sud-Sud-Oüest, & le tems presque toujours beau. Nous esperions que le mois d'Octobre ameneroit les vents de Nord-Est; c'est pourquoi nous nous tenions prêts à faire voiles aussi-tôt que le *Monson* Oriental seroit affermi, pour aller croiser à la hauteur de *Manila*. Aussi étoit-ce pour cela que nous faisons toutes les provisions qui nous étoient nécessaires. Nous salâmes 20. ou 30. Cochons gras, & achetâmes une bon-

ne quantité de Yames & de Patates pour les manger en Mer.

Environ le 24. de Septembre, les vents se tournerent à l'Est, & puis au Nord-Est, & le tems fut toujours beau. Le 25. nous eumes un vent de Nord un peu frais. Le ciel commença à se couvrir de nuages, & le vent à se fortifier.

A minuit il se leva grosse tempête. Nous étions alors sur une de nos plus grosses ancres de proue, & quoique nous n'eussions ni vergues ni grand Mât, nous ne laissions pas de chasser sur nos ancres. Cela nous obligea de jeter une autre grosse ancre, & de filer beaucoup de cable; ce qui nous retint jusqu'à onze heures du lendemain. Mais le vent étant encore devenu plus violent, nous recommençames à chasser sur nos ancres nonobstant nos deux ancres. Le vent étoit alors Nord quart d'Oüest. Nous derivames jusqu'à trois ou quatre heures après midi, & ce fut un bonheur pour nous, que nous ne rencontraissions ni Isles, ni sables, ni rochers, car s'il y en avoit eu nous y aurions indubitablement donné. Nous fimes tout ce que nous pumes pour nous retenir, d'autant plus fâchez de nous éloigner que nous avions fix de nos gens à terre. Emportez enfin en pleine Mer, il fut inutile de vouloir retarder. Nous levames donc une de nos ancres, & coupames le cable de l'autre, parce que nous ne pouvions la retirer sans courre risque de couler bas. Nous voilà donc en Mer. La nuit suivante, l'orage fut d'une extrême violence, & accompagné d'une grosse pluye, en sorte que nous fumes forcez de tenir la Mer sans porter aucunes voiles jusques à trois heures du matin. Le vent s'étant ensuite affoibli, nous remimes nôtre Mizéne portant le Cap à l'Oüest. Le 27. le vent diminua considérablement, mais il plut violemment toute la journée & la nuit suivante. Le 28. le vent se tourna au Nord-Est, éclaircit le tems, & souffla vigoureusement; mais il ne dura pas long-tems, car il changea à l'Est.

l'Est, puis au Sud-Est, ensuite au Sud, & enfin il se fixa au Sud-Oüest. Nous eumes alors un assez bon vent, & beau tems.

Ce fut le 29. que le vent tourna au Sud-Oüest, & que nous fimes force de voiles pour retourner à l'Isle, d'où nous étions partis involontairement. Le 30. nous eumes un vent d'Oüest, & vimes les Isles; mais nous ne pûmes y arriver avant la nuit. C'est pourquoi nous fimes route au Sud jusqu'à deux heures du matin, que nous revirames de bord, & fimes route tout le matin, & revinmes mouiller enfin le premier d'Octobre environ midi au même endroit d'où l'orage nous avoit chassé.

Nos six hommes furent conduits à bord par les Insulaires, auxquels nous donnames trois barres entieres de fer en recompense de leur bonté & honnêteté; ce qui fut pour eux un present d'un prix extraordinaire. Mr. Robert Hall étoit un des six qui étoient restez à terre. Je parlerai plus amplement de lui dans la suite. Lui & les autres me dirent, qu'après qu'on eut perdu le vaisseau de vûe, les Insulaires commencerent à les traiter avec plus de bonté qu'auparavant, & leur conseillèrent de couper leurs cheveux aussi courts qu'étoient les leurs, offrant de donner à chacun une jeune femme s'ils vouloient le faire, & pour dot une petite hache, & autres instrumens de fer propres à travailler à la terre, leur faisant voir en même tems une piece de terre qu'ils leur donneroient à cultiver. Divers habitans de la ville où ils étoient alors leur firent des caresses; mais ils s'attacherent principalement à celui avec lequel ils étoient allez à terre, & furent plus chez lui que par tout ailleurs. Le vaisseau ne commença pas-plûtôt à reparoître, qu'ils recommencerent à les importuner pour avoir quelques morceaux de fer, qui est la chose qu'ils souhaitent principalement, & qu'ils estiment même plus que les bagues de leurs oreilles. Il nous auroit été facile d'acheter tous les anneaux de leurs oreilles & tout l'or qu'ils

qu'ils avoient pour nos barres de fer, si nous avions été affurez qu'il eût été bon: Cependant quand on le touchoit, & qu'on le comparoit avec d'autre or, on n'y remarquoit aucune difference, quoi qu'il parût fort pâle en masse: Mais nous en étions de goûtez de nouveau de voir qu'ils le polissoient si souvent:

Cette dernière tempête avoit entièrement découragé nos gens: Car quoiqu'elle n'eût pas été de la violence de celle que nous essayames sur la côte de la Chine, & dont la memoire étoit encore toute fraîche, elle fit néanmoins beaucoup d'impression sur eux, & leur causa tant de frayeur, qu'elle leur fit perdre l'envie de croiser devant *Manila*, de peur d'en avoir une troisième. Chacun alors auroit souhaité être chez soi, comme on avoit fait cent fois auparavant: Mais le Capitaine Reed & le Capitaine Teat, qui étoit le maître, leur conseillerent d'aller au Cap Comorin, & qu'alors ils s'expliqueroient plus amplement sur le dessein qu'ils avoient; qui étoit sans doute d'aller croiser sur la Mer rouge: Ils furent écoulez, & n'eurent pas de peine à persuader.

Le *Monson* Oriental n'étoit pas alors éloigné; & la meilleure route auroit été de passer par le détroit de *Malacca*: Mais le Capitaine representa qu'il y avoit du danger à cause du grand nombre d'Isles & des fonds bas qu'il y avoit, & que pas un de nous ne connoissoit cette Mer-là. Il jugea donc que le meilleur étoit de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, & de faire route au Sud vers les Isles à épicerie pour passer à la hauteur de l'Isle de *Timor*, & de-là dans l'Océan Oriental de l'Inde.

Cette route paroissoit fort ennuyeuse, & tout aussi dangereuse que l'autre; mais ils avoient moins à craindre de rencontrer par-là des vaisseaux Anglois ou Hollandois; ce qui étoit le principal sujet de leur apprehension. Je fus assez content de la chose, voyant que plus nous irions loin, plus j'aquerrois de lumieres &

d'ex-

d'expérience ; ce qui étoit mon principal but. Je considérois aussi que cette route me fourniroit plus de lieu pour pouvoir executer le dessein que j'avois de me tirer de leurs mains aussi-tôt que l'occasion s'en presenteroit.

## CHAPITRE XVI.

*Ils partent des Isles de Bachi, & passent près de quelques autres Isles, du Septentrion de celle de Luçon, à l'Isle de saint Jean, & autres des Isles Philippines, ils s'arrêtent à deux Isles proches de Mindanao, où ils radoubent leur vaisseau, & font une Pompe à l'Espagnole. Le jeune Prince des Isles à épiceries leur apprend des nouvelles du Capitaine Swan & de ses gens qu'ils avoient laissez à Mindanao. L'Auteur propose vainement à l'équipage de le rapeller. Relation de meurtre de ce Capitaine à Mindanao. Isles à Girofle, Ternate, Tidore, &c. Isle Celebes. Maccasser ville des Hollandois. Ils côtoient la partie Orientale de l'Isle Celebes, & passent avec beaucoup de peine entre cette Isle & les autres Isles & fonds bas. Tortues sauvages. Petoncles d'une prodigieuse grosseur. Vigne sauvage de grande vertu pour le mal des jambes. Grands arbres d'une grosseur excessive. Sables marquez d'une maniere extraordinaire. Cataracte. Description des Cataractes. Relation d'une Cataracte. Grains inconstans & variables. Tortue. Isle de Bouton. Calla-Sufung, sa ville Capitale & son havre. Ses habitans. Ils visitent le Sultan & en sont visitez. Devise du Sultan sur le pavillon de son Pros: Ses gardes, son habit, & ses enfans. Commerce des Insulaires.*

*De*

*De la difference qu'ils font entre les Anglois & les Hollandois. Indiens maritimes vendent les autres comme esclaves. Comment reçus à Cal-la-Sufung. Enfant qui avoit quatre rangs de dents. Perruches. Crocadores, espece de perroquets blancs. Ils passent entre Omba, Pentare, Timor, &c. Isles habitées. Fonds bas. Nouvelle Hollande qu'on met trop au Septentrion. Son terroir, & ses arbres à Dragon. Ses Habitans. Leur portrait ; leurs habits, leur nourriture, leurs armes, &c. Comment ils tirent du feu du bois. Leurs habitations, combien les habitans sont peu propres au travail, &c. Grosses marées en ces pays-là. Ils forment le dessein d'aller à l'Isle de Cocos, & au Cap Comorin.*

**L**E 3. jour d'Octobre nous partimes des Isles de Bachi faisant route au Sud, resolu de passer entre les Isles à Epiceries. Nous eumes beau tems, & vent d'Oüest. D'abord nous fimes route au Sud-Sud-Oüest, & côtoyames certaines petites Isles qui sont précisément au Nord de l'Isle de Luçon. Nous les laissames toutes à nôtre Occident, & fimes route à l'Orient de cette Isle & des autres Philippines, que nous côtoyames du côté du Midi.

Le Nord-Est de l'Isle de Luçon paroît un bon pays, plat, assez élevé, plain & uni durant plusieurs lieues. On ne voit dans les plaines que quelques montagnes droites & assez hautes ; mais jamais plusieurs qui se joignent. Le pays paroît de ce côté-là composé de pâtages pour la plûpart : Mais le Sud-Est, un peu plus montueux & plus fourni de bois.

Laisant donc l'Isle de Luçon, & avec elle nos riches projets, nous fimes voiles du côté du Midi, & passames à l'Orient des autres Isles Philippines. Elles paroissent plus montueuses & moins garnies de bois, jusques à ce qu'on est à vûe de l'Isle de saint Jean, la premiere de ce nom dont j'ai fait mention. L'autre dont

dont j'ai parlé est sur la côte de la Chine ; & j'en ai parlé comme d'une Isle extrêmement fournie de bois. Le vent du Sud que nous eumes nous contraignit de nous éloigner de ces Isles.

Le 14. d'Octobre nous vinmes près d'une petite Isle basse & pleine de bois, située au Sud-Est de *Mindanao*, & qui en est éloignée d'environ vingt lieues. Je ne la trouve dans aucune Carte marine.

Le 15. le vent étant Nord-Est, nous fîmes route à l'Oüest pour gagner *Mindanao*, & arrivâmes pour la seconde fois au Sud-Est de cette Isle. Nous entrâmes & mouillâmes entre deux petites Isles situées à environ 5. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale. J'ai parlé de ces deux Isles en parlant du premier voyage que nous fîmes sur cette côte. Au Nord-Oüest de la plus Orientale de ces Isles, nous trouvâmes une jolie petite anse propre à carener, ou à haler à terre. Aussi nous y entrâmes, nous défunâmes d'abord nôtre vaisseau, & nous nous préparâmes à le mettre sur le sec pour en calfeutrer le fonds. Ces Isles sont à environ 3. à 4. lieues de *Mindanao*. Elles n'ont qu'environ 4. ou 5. milles de circuit, & sont d'une raisonnable hauteur. La terre est noire & profonde, & il y a 22. petits ruisseaux d'eau douce.

Ces Isles sont fort abondantes en beaux & grands arbres ; aussi envoyâmes-nous nos Charpentiers à terre pour en couper pour nôtre usage. En effet nous y fîmes un nouveau Beaupré, & le mîmes sur le champ parce que le nôtre ne valoit plus rien. Nous fîmes aussi une vergue & un perroquet pour nôtre mât d'avant ; & comme nos pompes étoient usées & ne pouvoient plus servir, ils couperent un arbre pour en faire une nouvelle. On quarra d'abord l'arbre, ensuite on le scia par le milieu, & puis on perça les deux moitez avec la même justesse & la même exactitude. On fit la cavité de ces deux moitiés assez creuse pour contenir une pompe étant jointes ensemble. Nos Charpentiers eurent besoin de toute leur industrie pour join-

joindre ces deux pieces avec la justesse necessaire pour en faire, s'il faut ainsi dire, l'étui d'une pompe; ce qui leur donna d'autant plus de peine qu'ils n'étoient pas accoutumés à des ouvrages de cette nature. Nous apprimes cette maniere de pompe des Espagnols, qui font ainsi celles des vaisseaux qu'ils ont sur les Mers du Sud, & je suis persuadé qu'il n'y a pas au monde de meilleures pompes.

Durant le séjour que nous fimes-là, le jeune Prince dont j'ai parlé dans le Chapitre 13. vint à bord. Apprenant que nous avions dessein d'aller plus loin du côté du Midi, il nous pria de le transporter dans ses Etats lui & ses gens. Il nous montra son Isle sur notre Carte, & nous en dit le nom. Nous le mimés sur notre Carte. Car il n'y étoit point; mais j'oubliai de le mettre dans mon journal.

Cet homme nous dit qu'il n'y avoit pas plus de six jours qu'il avoit vû le Capitaine Swan & plusieurs de ses gens que nous avions laissez à *Mindanao*. Il en nommoit même quelques-uns qu'il disoit se bien porter. Il ajoûtoit qu'ils étoient alors à *Mindanao*; mais qu'ils avoient tous été en campagne avec *Raja-Laut*; qu'ils avoient combattu sous ses ordres contre les *Alfourés* ses ennemis avec lesquels il étoit en guerre: Que la plûpart avoient combattu avec intrépidité, & qu'à cause de cela ils étoient fort honorez & estimez & du Sultan même, & du General *Raja-Laut*. Que le Capitaine Swan avoit dessein d'aller avec ses gens au Fort saint George; & que pour cet effet il avoit promis quarante onces d'or pour un vaisseau; mais que le propriétaire & lui n'étoient pas encore convenus & qu'il craignoit que le Sultan ne le laisseroit aller qu'après la fin de la guerre.

Ce Prince nous dit tout cela en Malayan que plusieurs des nôtres avoient appris. En s'en allant, il promit de revenir dans trois jours, & le Capitaine Reed promit de l'attendre jusques là; car nous avions

à peu près fait nos affaires. Ce Prince paroissoit fort aisé de l'occasion qui se presentoit de s'en aller avec nous.

Après cela je tâchai de persuader nos gens d'aller encore avec le vaisseau à la riviere de *Mindanao*, & d'offrir tout de nouveau leurs services au Capitaine Swan. Je pris le tems qu'on étoit occupé à faire de l'eau, & que la moitié de l'équipage étoit à terre. Je trouvai ceux à qui je parlai fort disposez à faire la chose, & les priai de n'en rien dire que je n'eusse fondé le reste; ce que je me proposois de faire le lendemain qu'ils viendroient relever les autres. Mais un de ceux qui paroissoit avoir le plus d'empressement pour le rapel du Capitaine Swan, revela le projet aux Capitaines Reed & Teat, qui détournèrent incontinent l'équipage d'un semblable dessein. Cependant comme ils n'étoient pas sans apprehension ils partirent le plus promptement qu'il leur fut possible.

On m'a dit depuis que le Capitaine Swan & ses gens avoient été long-tems à *Mindanao*, & que plusieurs des siens, & sur tout Monfr. Rofy & Monfr. Nelly avoient passé à Ternate sur des barques Hollandoises. Ils furent long-tems à Ternate, & se rendirent enfin à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs journaux. De Batavia ils passerent en Europe. Quelques-uns moururent à *Mindanao*, du nombre desquels furent Messrs Harthope & Smith qui étoient les deux Marchands du Capitaine Swan. Mais enfin ce Capitaine allant dans un petit Canot avec son Chirurgien à bord d'un vaisseau Hollandois, qui étoit alors à la rade pour chercher les moyens de passer en Europe, ils furent renversez à l'embouchure de la riviere par les Insulaires qui étoient en embuscade pour cela: Et comme Swan & son Chirurgien ne s'en défioient aucunement, il fut aisé de les assommer dans l'eau. Quelques-uns ont cru que le General l'avoit fait faire pour avoir son or, dont il s'empara d'abord.

D'autres disent que ce fut, parce que la maison du General avoit été brûlée peu de tems auparavant, & que le Capitaine Swan étoit accusé de l'avoir fait. D'autres disent enfin, que les menaces de ce Capitaine furent cause de sa perte: En effet il disoit que le General l'avoit trompé, & qu'il en auroit satisfaction. Il disoit aussi, qu'à présent qu'il connoissoit les rivieres, & qu'il savoit les moyens de venir en tout tems; qu'il étoit instruit de leur maniere de combattre, & des foibles de leur pays, il s'en iroit, & revenant à la tête d'un parti, il pilleroit & ruinerait & les habitans & le pays. Le General ayant appris ces discours disoit, qu'est-ce que le Capitaine Swan est de fer, & qu'il est capable de faire tête à tout un Royaume? Ou croit-il nous faire peur en parlant ainsi? Cependant personne ne le toucha que lors qu'il fut tué. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y ait en tout ceci quelque chose de vrai; car le Capitaine étoit passionné, & le General avide d'or. Quoi qu'il en soit, il fut tué, comme plusieurs me l'ont assuré, & on s'empara de son or, & de tout ce qu'il avoit, comme aussi de son journal depuis l'Angleterre jusques au Cap Corrientes sur la côte de Mexique. Monfr. Moody qui étoit à *Mindanao* un peu avant son meurtre, & qui y fut encore quelque tems après, prit ce journal, & l'envoya en Angleterre par Mr. Goddard premier Contre-maître du navire nommé la Défense.

Mais revenons à notre sujet. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de porter nos gens à rapeller le Capitaine Swan, j'aurois bien souhaité la compagnie du Prince: Mais le Capitaine Reed craignit de laisser-là plus long-tems son inconstante troupe. Nous mimes à la voile le 2. de Novembre 1687. c'est-à-dire, le même jour que le Prince avoit promis de revenir, & fimes route au Sud-Oüest par un vent de Nord-Oüest.

Nous eumes le même vent jusques à ce que nous fumes à la vüe de l'Isle de Celebes, que nous fimes route

route à l'Oüest, & ensuite au Sud-Oüest. Le 16. nous vinmes à la hauteur du Nord-Est de l'Isle, & nous trouvames les courants donnant à l'Oüest avec tant de violence, qu'à peine pumes-nous gagner la partie Orientale de l'Isle.

L'Isle de Celebes est fort grande. Elle a de longueur du Nord au Sud environ 7. degrez de latitude, & environ 3. de largeur. Elle est sous la ligne. La partie Septentrionale est à 1. degre 30. minutes Nord, & la partie Meridionale à 5. degrez 30. minutes Sud, & suivant la suputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud, mais du côté du Septentrion, il y a une autre pointe longue & serrée qui regne au Nord-Est environ 30. lieues. A environ 30. lieues à l'Orient de cette longue pointe, est l'Isle de *Gilolo*, à l'Occident de laquelle il y a 4. petites Isles qui abondent en Girofle. Les 2. principales sont *Ternate* & *Tidore*. Comme l'Isle de Ceylan passe pour la seule qui produise de la Cinamome, & celle de *Banda* des noix muscades, quelques-uns croient aussi que *Ternate* & *Tidore* sont les seules Isles du monde où il croisse du Girofle; mais c'est une grosse erreur, comme je l'ai déjà montré.

Au Midi de l'Isle de Celebes il y a une Mer ou Golphe d'environ 7. à 8. lieues de large, & 40. à 30. de long, qui regne dans le pays, & va presque droit au Nord. Ce Golphe a au milieu plusieurs petites Isles tout le long. A l'Occident de l'Isle, & presque au Sud, est la ville de *Macasser*, place forte & de grand commerce appartenant aux Hollandois.

A l'Orient il y a des Lacs de grande étendue, comme aussi quantité de petites Isles, & par ci par-là des fonds bas. Du côté du Septentrion nous vimes une haute montagne; mais du côté de l'Orient les terres sont basses tout le long, car nous croisames presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, & extraordinairement grasse,

riche, & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la Mer. Ce côté de l'Isle paroît un bois perpetuel dont les arbres sont extraordinairement gros & grands.

Après avoir côtoyé le Midi par un petit vent contraire de Sud-Sud-Oüest, suivi quelquefois d'un grand calme, & gagné avec beaucoup de peine la partie Orientale, nous fumes long-tems à tournoyer aux environs de l'Isle.

Le 22. nous nous trouvames à 1. degré 20. minutes Sud & étant à trois lieues de l'Isle faisant route au Sud par un petit vent de terre. Sur les 2. à 3. heures du matin nous entendimes dans l'eau un bruit comme celui que font les bateaux qui sont à la rame. Nous crumes qu'on venoit nous attaquer brusquement, c'est pourquoi nous primes nos armes, & nous nous préparames à la défense. Il ne fut pas plûtôt jour, que nous vimes un gros *Pros*, bâti comme ceux de *Mindanao*, sur lequel il y avoit environ 60 hommes, comme aussi six autres *Pros* plus petits. Ils étoient tous à environ un mille de nous, où ils étoient venus pour nous reconnoître, & s'étoient vraisemblablement promis en partant de nous enlever: Mais après nous avoir reconnus, ils eurent peur & n'osèrent hasarder le coup.

Nous arborames enfin le pavillon Hollandois, croyant par-là les attirer, car il nous étoit impossible d'aller à eux, à cause que le vent nous étoit contraire: Mais au lieu de s'approcher, ils ramerent incontinent du côté de l'Isle, & gagnant une large entrée, nous ne les vimes plus; pendant que nous fumes aux environs de l'Isle nous ne vimes ni bateaux ni hommes, si ce n'est un bateau de pêcheur: nous n'aperçumes non plus aucune maison sur toute la côte.

A environ 5. ou 6. lieues de cet endroit, il y a une grande file de grosses & petites Isles, comme aussi plusieurs fonds bas, qui ne sont point marquez sur  
nos

nos Cartes, & que nous eumes une peine extrême à traverser. Mais nous passames entre tous ces bancs & l'Isle de Celebes, & mouillames contre une Baye sablonneuse, à 8. brasses d'eau, sur un fond sablonneux, à environ demi mille de la principale Isle. Nous étions alors à un degré 50. minutes de latitude Meridionale.

Nous demeurames-là plusieurs jours, & envoyames tous les jours nos Canots à la pêche de la Tortue; car il y en a une grande quantité: Mais elles sont fort sauvages, comme elles le sont généralement dans tous les lieux de la Mer de l'Inde Orientale où nous en trouvames. Je n'en sai point la raison, si ce n'est que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales mêmes elles sont farouches dans les lieux où elles sont beaucoup inquiétées: Cependant elles ne sont pas moins sauvages sur les côtes de la nouvelle Hollande, quoi que les Originaires du pays ne les inquietent guere, comme j'aurai occasion de le remarquer.

Nous allions aux bancs, qui étoient à côté de nous, & quand la Mer étoit basse, nous amassions du coquillage. Il y avoit une espece de Petoncles si monstrueux, qu'un seul eût été suffisant pour regaler 7. à 8. hommes. La chair en étoit fort bonne & fort saine. Nous batimes aussi les bois des environs de l'Isle, mais nous n'y trouvames point de gibier. Un de nos gens qui avoit toujours mal aux jambes, trouva une certaine vigne soutenue par les arbres voisins sur lesquels elle grimpoit, & autour desquels elle s'attachoit. Les feuilles de cette vigne avoient six à sept pieds de haut; mais les branches n'en avoient qu'onze à douze. La feuille étoit fort verte, d'une largeur & d'une rondeur raisonnable, & d'assez bonne épaisseur. Ces feuilles hachées, & bouillies avec du sain doux de cochon faisoient un onguent excellent. Nos gens en connoissant la vertu, en firent si bonne provision, qu'il n'y avoit presque point d'homme qui n'en eût

eût une livre ou deux. Ceux sur tout qui étoient incommodés de vieux ulcères, trouverent un grand soulagement par l'usage de ce remède. Celui qui trouva ces feuilles en avoit déjà vû & connu la vertu dans l'Isthme de Darien. Un des Indiens de ce pays-là lui en avoit donné la recepte, & il avoit été depuis à terre, & en avoit cherché en divers lieux, mais n'en avoit trouvé que-là. Outre les gros arbres qu'il y avoit-là, il y en avoit un entr'autres bien plus gros que tout le reste. Le Capitaine Reed le fit couper pour en faire un Canot, parce que les dernieres tempêtes nous avoient fait perdre tous nos Canots à la reserve d'un seul. Six hommes robustes qui avoient coupé du bois de teinture à la Baye de Campêche & de *Honduras*, aussi bien que le Capitaine Reed, & plusieurs autres de nous, & qui par conséquent étoient experts à cette sorte d'ouvrage, entreprirent de le couper. Ils travailloient par tour, & trois à trois, & furent un jour & demi avant que de pouvoir l'abattre. Quoique cet arbre fût venu dans un bois, il avoit néanmoins 18. pieds de tour, & 44. de haut sans noeud ou branche. A cette hauteur même il n'avoit qu'une ou deux branches, au dessus desquelles il avoit encore un tronc de 10. pieds aussi net que le bas: Après quoi il avoit plusieurs grosses branches comme un Chêne, fort vertes & fort fleuries. Avec tout cela il se trouva pourri dans le milieu, & par conséquent inutile à l'usage auquel on l'avoit destiné.

N'ayant plus d'affaires-là, nous appareillames, & partimes le lendemain qui étoit le 29. de Novembre. Pendant le séjour que nous y fimes, nous eumes un ou deux grains chaque jour & des vents de terre frais qui venoient du côté de l'Oüest. Les vents de Mer étoient petits & variables, tantôt Nord-Est & Sud-Est. Le vent étant Nord-Est quand nous levames l'ancre, nous fimes route au Sud-Sud-Oüest. Sur le midi nous vimes un banc devant nous, ce qui nous fit faire route au Sud-Sud-Est. Le soir sur les 4. heures

res nous nous trouvames proches d'un autre gros banc. Nous revirames de bord, & reprimes la route de l'Isle de Celebes de peur de donner durant la nuit contre quelques-uns de ces écueils. Il étoit assez aisé de les éviter de jour, car il y avoit par tout des signaux bâtis comme des hutes sur de grands piliers. Il y a apparence que ces marques avoient été mises par les habitans de Celebes ou de quelques autres Isles voisines. Je n'en ai jamais vû de pareils ailleurs. Nous eumes la nuit un Grain violent qui nous vint du Sud-Oüest, & qui dura environ une heure.

Le 30. nous eumes un vent frais de terre, & fîmes route au Sud, passant entre les deux bancs que nous avions vû le jour precedent. Ces bancs ou fonds bas, sont à 3. degrez de latitude Meridionale, & à environ 10. lieues de l'Isle de Celebes. Après que nous les eumes passéz, le vent tomba, & nous eumes calme jusqu'après midi: Ensuite vint du Sud-Oüest un Grain violent; & sur le soir nous vîmes 2. ou trois cataractes d'eau. Ce furent les premières que j'avois vûes depuis que j'étois aux Indes Orientales; car pour les Occidentales j'y en avois vû souvent. La cataracte est une partie d'un nuage qui pend environ une verge en bas, & qui vient, ce semble, de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais, & quelquefois elle paroît au milieu comme une espece d'arc, ou pour mieux dire de la figure que fait le bras quand on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû aucune qui pendit perpendiculairement. Elle est petite par le bout d'en bas, & ne paroît pas plus grosse que le bras; mais elle est plus du côté du nuage d'où elle procede.

Quand la surface de l'eau commence de travailler, vous voyez l'eau écumer à environ 100. pas de circonférence, & se mouvoir doucement en rond jusques à ce que le mouvement s'augmente. Ensuite elle s'éleve à environ 100. pas de circuit, & forme une espece de colonne; mais elle diminue peu à peu en mon-

tant, jusques à ce qu'elle est parvenue à la petite partie de la cataracte, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est, ce semble, le canal, par lequel l'eau qui s'éleve est transportée dans le nuage. - Cela paroît visiblement en ce que les nuages en deviennent plus gros & plus noirs. On voit incontinent après, le mouvement de la nuée, quoi qu'avant cela on n'en aperçût aucun. La cataracte suit le nuage, & tire l'eau chemin faisant; & c'est ce mouvement qui fait le vent. Cela dure l'espace de demi heure, plus ou moins, jusques à ce que le nuage est plein: Alors il crève, & toute l'eau qui étoit en bas, ou dans la partie penchante du nuage retombe dans la Mer, fait grand bruit en tombant, & met la Mer en mouvement.

Il y a fort à craindre pour un vaisseau de se trouver sous la cataracte quand elle crève: Aussi tâchions-nous de l'éviter en nous en éloignant autant qu'il nous étoit possible. Mais faute de vent qui nous poussât, nous avions souvent à craindre; car ordinairement il y a calme dans le tems que la cataracte travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se fait. Ainsi quand on voit venir une cataracte, & qu'on ne fait comment l'éviter, on tâche de la rompre à coups de Canon; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait réussi.

Puis que j'en suis sur ce sujet je croi qu'il ne sera pas mal à propos de parler de l'accident qui arriva à un vaisseau sur la côte de Guinée environ l'an 1674. Le Capitaine *Records* de Londres montant un vaisseau de 300. tonneaux & de 16. pieces de Canon, destiné pour la côte de Guinée, & nommé la *Benediction*, étant à 7. à 8. degrez de latitude Septentrionale, vit diverses cataractes, l'une desquelles venoit pour se tirer de son chemin, il prit le parti de ferler ses voiles, & de l'attendre. Elle vint avec beaucoup de vitesse, & créva à peu de distance de son vaisseau. Le bruit fut grand, & la Mer s'éleva en rond comme si c'eût été une grande maison, ou qu'on eût jet-

ts quelque chose dans la Mer. La fureur du vent continua, & prit le vaisseau à tribord avec tant de violence, qu'il emporta d'un seul coup le Beupré, & le mât d'avant, & pensa renverser le vaisseau : mais il se releva d'abord. Le vent fit le tour, & prenant une seconde fois le navire du côté opposé avec la même fureur que la première fois, peu s'en falut encore qu'il ne se renversât. Il en fut quitte pour son mât de Misène qui fut emporté dès le pied, comme l'avoient été le Beupré & le mât d'avant. Le grand mât & son perroquet ne furent point endommagés ; car la fureur du vent qui ne dura pas, n'alla point jusqu'à eux. Quand le mât d'avant se rompit, il y avoit 3. hommes à la hune, & un au perroquet de Beupré. Ils tomberent tous dans la Mer ; mais personne ne se noya. Je tiens cette aventure de Monfr. Jean Camby, qui étoit Quartier-maître, & maître d'hôtel du vaisseau. Le premier Contre-maître étoit un nommé Abraham Wise, & le second Leonard Jefferies.

Nous avons d'ordinaire grand' peur de ces cataractes ; Cependant je n'ai jamais appris qu'elles ayent fait d'autre mal que celui dont je viens de parler. Elles paroissent assez terribles ; & d'autant plus qu'elles viennent sur vous durant le calme, & dans un tems où l'on ne peut s'ôter de leur chemin : Mais quoi que j'en aye vû souvent, & que j'en aye été envelopé, la peur a toujours été plus grande que le mal.

Le 1. de Decembre nous ayant amené un petit vent d'Est-Sud-Est, nous fimes route au Sud, & par l'observation que je fis à midi, il se trouva que nous étions à 3. degrez 34. minutes de latitude Meridionale. Ce fut alors que nous vîmes l'Isle de Bouton du côté du Sud-Oüest, à environ 10. lieues de distance. Les vents furent fort variables. Il nous vint des Grains du côté du Sud-Oüest ; vent qui nous étoit contraire. Les autres que nous eumes furent si petits qu'ils ne nous servirent pas de grand' chose ; mais nous profitons de tout, & ne laissons pas de faire chaque jour

un peu de chemin. Le 4 je pris la hauteur à midi, & nous nous trouvâmes à 4. degrez 30. minutes de latitude Meridionale.

Le 5. nous arrivâmes au Nord-Oüest de l'Isle de Bouton, & le soir le tems étant beau, nous hissâmes nôtre Canot; & comme nous avions deux ou trois Moskites nous en envoyâmes pêcher de la Tortue, dont il y avoit quantité en ce lieu-là: Mais comme ces animaux étoient sauvages, nous prîmes le parti de les darder à la faveur de la nuit; ce qu'on fait aussi d'ordinaire aux Indes Occidentales; car toutes les fois qu'elles viennent sur l'eau pour respirer; ce qu'elles font une fois en 8. à 10. minutes, elles soufflent si fort, qu'on peut les entendre à 30. ou 40. verges de distance. Par ce moyen les pêcheurs connoissent où sont les Tortues, & en approchent plus aisément que le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend, tout au contraire de la Manate qui entend beaucoup mieux qu'elle ne voit.

Nos pêcheurs revinrent le matin avec une fort grosse Tortue qu'ils prirent près de la côte. Un Indien de l'Isle vint à bord du Canot: Et comme il parloit Malayan, nous n'eumes pas de peine à l'entendre. Il nous dit qu'à deux lieues plus loin du côté du Midi il y avoit un bon havre, où nous pouvions mouiller. Nous profitâmes du bon vent, & arrivâmes à ce havre sur le midi.

Il est à 4. degrez 24. minutes de latitude Meridionale, & à l'Orient de l'Isle de Bouton. Cette Isle n'est pas éloignée du Sud-Est de l'Isle de Celebes à environ 3. ou 4. lieues de distance. Elle est longue, & a environ 25. lieues de longueur du Sud-Oüest au Nord-Est, & environ 10. de large. Les terres en sont assez élevées, & paroissent assez unies, plates, & pleines de bois.

A une lieue de l'endroit où l'on mouille, il y a une grande ville nommée Calla-Sufung, qui est la Capitale du pays, supposé qu'il y ait d'autres villes;

ce que nous ne pûmes sçavoir. Elle est à environ un mille de la Mer, bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans une fort belle plaine environnée de Caotiers. A côté des arbres, il y a une bonne muraille de pierre qui entoure la ville. Les maisons y sont bâties comme à *Mindanao*; mais elles sont plus propres. La ville en general est très-propre & très-agreable.

Les habitans sont petits & bien faits. Ils ressemblent fort aux *Mindanayans* pour la taille, pour le teint, & pour l'habit, à cela près qu'ils sont plus propres. Ils parlent *Malayan*, & sont tous *Mahometans*. Ils sont fort soumis au Sultan qui est un petit homme d'environ 40. à 50. ans, & qui a plusieurs femmes & enfans.

Une heure après que nous eumes mouillé, le Sultan envoya un homme à bord pour sçavoir qui nous étions, & quelle affaire nous avions. Après qu'on l'eut informé de ce qu'il avoit demandé, il s'en retourna à terre, & étant revenu peu de tems après, il nous dit, que le Sultan avoit eu beaucoup de joye d'apprendre que nous étions Anglois; & nous assura que nous aurions de tout ce qui croissoit dans l'Isle, & qu'il reviendrait lui-même à bord le lendemain au matin. C'est pourquoi l'on fit netoyer le vaisseau & l'on disposa les choses le mieux qu'on pût pour le recevoir.

Le 6. quantité de Canots vinrent à bord de grand matin avec de la volaille, des œufs, des Plantains, des Patates, &c. Mais ils ne voulurent disposer de rien, qu'ils n'eussent reçu l'ordre du Sultan, qui fut apporté par l'homme dont on vient de parler. Sur les 10. heures, le Sultan vint à bord dans un *Pros* fort propre bâti à la *Mindanayene*. Il avoit au haut du Mât un grand pavillon de soie blanche, bordé de rouge tout autour de deux ou trois pouces de large, & au milieu il y avoit un Griffon verd proprement tiré, & foulant aux pieds un serpent ailé qui sembloit se tremousser.

mouffer pour se débaraffer, & qui ouvrant la gueule sembloit menacer son adverfaire avec une longue queue dont il étoit prêt de lui donner par les jambes. Les autres Princes Indiens avoient aussi leurs devises.

Le Sultan avec 3. ou 4. de ses Gentilshommes, & 3. de ses enfans, étoit dans la chambre du *Pros*. Ses Gardes étoient dix Mousquetaires. Cinq se tenoient d'un côté du *Pros*, & cinq de l'autre. A la porte de la chambre il y avoit une sentinelle armée d'une longue & large épée & d'une Targe, & derriere il y en avoit deux armées de la même maniere. Quatre hommes étoient postez à la proue & à la poupe, 2. à un bout, & 2. à l'autre.

Le Sultan avoit un Turban de soie, garni par les côtez de petit galon d'or, & par le haut d'un grand galon qui pendoit de chaque côté à la mode des *Mindanayans*. Il avoit des Brayes de soie couleur de bleu-celeste, & en travers des épaules, une piece d'étoffe de soie rouge, qui pendoit des deux côtés, pendant que la plus grande partie de son dos & de ses reins paroissoient nus. Il n'avoit ni bas, ni fouliers. Un de ses fils étoit âgé de 15. à 16. ans : Les autres 2. étoient jeunes, & les uns ou les autres de sa suite les tenoient toujours entre leurs bras.

Le Capitaine Reed alla le recevoir, & le conduisit dans sa petite Cabane, après l'avoir fait saluer par 5. volées de Canon. Il ne fut pas plutôt à bord, qu'il donna permission à ses sujets de trafiquer avec nous; & nos gens acheterent alors tout ce qu'ils voulurent. Le Sultan prenoit, ce semble, plaisir d'être visité par les Anglois. Il dit publiquement qu'il avoit souhaité de voir des Anglois, parce qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de leur équité & de leur honnête conduite : Mais il se plaignit extrêmement des Hollandois, comme faisoient aussi les *Mindanayans*, & en general tous les Indiens; & souhaita de les voir plus éloignez.

En effet Macasser qui est une des principales villes qu'ils possèdent en ces pays-là, n'est pas fort éloignée du lieu dont nous parlons. Ils y viennent quelquefois de Macasser pour acheter des esclaves. Les Esclaves que ces Indiens ont, & qu'ils vendent aux Hollandois, sont certains Idolatres de l'Isle qui n'étant point sous la domination du Sultan, & n'ayant point de Chef, sont errans & vagabonds dans le pays, & fuyent d'un lieu à l'autre pour ne pas tomber entre les mains de ce Prince & de ses sujets qui les poursuivent & les font esclaves. Les Indiens des places maritimes qui sont civilisez, & qui commercent avec les Etrangers, ne pouvant reduire à l'obeissance de leur Prince les habitans du plat pays, en prennent le plus qu'ils peuvent, & les vendent pour esclaves, parce qu'ils les regardent comme des gens aussi sauvages, que le sont selon les Espagnols les pauvres Americains.

Après deux à trois heures de conversation, le Sultan s'en retourna, & l'on tira cinq coups de Canon à son départ. Le lendemain il envoya querir le Capitaine Reed, qui l'alla voir accompagné de 7. à 8. personnes. Comme j'étois bien aise de profiter de l'occasion de voir la place, je les accompagnai. Nous fumes reçus en débarquant par deux des principaux, & conduits à une maison assez propre, où le Sultan nous attendoit. Cette maison étoit au bout de la ville dont j'ai parlé, & que nous traversames au milieu d'une foule de peuple, qui avoit accouru pour nous voir passer. Etant près de la maison, 40. Soldats pauvres & nuds, & armez de Mousquets, formerent deux files au travers desquelles nous passames. Cette maison n'étoit point bâtie sur des pilotis suivant la mode des Mindanayans comme étoient les autres; mais la chambre où l'on nous reçut étoit bâtie à terre, & couverte de nates pour s'asseoir. On nous regala de Tabac, de Betel & de nouvelles noix de Cacao. La maison fut environnée d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui s'empressoient fort de s'approcher des fenêtres pour nous regarder.

Nous n'y fumes pas plus d'une heure, après quoi nous primes congé & partimes. Cette ville est sur un fond sablonneux. Je ne puis rien dire du reste de l'Isle, car personne des nôtres ne mit pied à terre qu'à ce seul endroit-là.

Le lendemain, le Sultan revint à bord, & offrit un petit garçon au Capitaine Reed; mais il étoit trop petit pour servir à bord: aussi le Capitaine s'excusa de le recevoir, & dit pour raison qu'il étoit trop jeune pour lui. Le Sultan en envoya querir un plus grand qui fut accepté. Ce garçon étoit fort joli, & de fort bonne volonté: Mais il étoit singulier en ceci, c'est qu'il avoit deux rangs de dents à chaque gencive. Ses compatriotes n'étoient point de même, & je n'ai jamais vû rien de pareil. On fit aussi present au Capitaine de deux Boucs, & on lui promit quelques Bufles; mais je croi qu'il n'y a que peu de ces deux sortes d'animaux dans cette Isle. Nous ne vimes point de Bufles; & peu de Boucs: Ils n'ont pas aussi beaucoup de Ris, & leur principale nourriture est des racines. Nous achetames environ mille livres de Patates. Nos gens acheterent aussi quantité de *Crocadores*, & de beaux gros perroquets, de couleurs bien diversifiées, & quelques uns les plus beaux que j'aye jamais vûs.

Le *Crocadore* est aussi gros qu'un gros perroquet: Il lui ressemble fort, & sur tout du côté du bec, qui n'a rien de différent: Mais le *Crocadore* est blanc comme du lait, & a une touffe de plumes sur la tête, qui ressemble à une couronne. Nous achetames aussi un *Pros*, fait à la Mindanayene. Nos charpentiers y firent quelques changemens depuis, & le rendirent de bon service, & propre à tous usages. Il étoit pointu par les deux bouts, mais nous en sciames un que nous fimes plat, & où nous mimes un Gouvernail. Il alloit admirablement bien après ces changemens, à la rame & à la voile.

Nous ne fumes-là que jusqu'au 12. parce que le

havre n'étoit pas bon, non plus que le fond, & que la saison n'étoit pas commode; car les Grains commencent à venir frequemment & violemment. Quand nous voulumes appareiller, il se trouva que nôtre ancre étoit accrochée dans le roc. Nous coupâmes nôtre cable, & ne pûmes retirer nôtre ancre quelques efforts que nous fissions: Ainsi nous partîmes & la laissâmes-là. Le vent étoit Nord-Nord-Est, & nous fîmes route au Sud-Est, & vinmes à 4. ou 5. petites Isles qui sont à 5. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, & à 5. ou 6. lieues du havre de *Calla-susung*. Les Cacaotiers de ces Isles les faisoient paroître fort vertes; & nous y vîmes 2. ou 3. villes. Nous entendîmes un Tambour toute la nuit; Car nous nous étions engagez entre des sables, d'où nous ne pûmes nous tirer que le lendemain. Nous ne savions si l'on batoit le Tambour pour la peur qu'on avoit de nous, ou si les Insulaires faisoient cela pour se rejouir; ce qu'on a accoûtumé de faire toute la nuit en ces quartiers-là, où l'on chante & danse jusqu'au matin.

Nous trouvâmes-là une assez forte marée: Le flux alloit au Midi, & le reflux au Septentrion. Ces fonds bas, & plusieurs autres qui ne sont pas marquez dans nos Cartes, sont au Sud-Oüest des Isles où nous entendîmes le Tambour, & n'en sont éloignez que d'environ une lieue. Nous passâmes enfin entre les Isles, & essayâmes de passer du côté de l'Est. Nous rencontrâmes divers bancs du même côté, mais nous trouvâmes des canaux où nous passâmes: Ainsi nous fîmes route vers l'Isle de Timor, resolu de la laisser à côté. Nous eûmes communément le vent Oüest-Sud-Oüest & Sud-Oüest, assez grand, & tems pluvieux.

Le 16. nous sortîmes des sables, & fîmes route Sud quart d'Est par un vent d'Oüest-Sud-Oüest, mais changeant à toute heure, tantôt au Sud-Oüest, puis encore à l'Oüest, & tantôt au Nord-Nord-Est, & sur le tout nous eûmes beaucoup de pluyes, de tonnerres, & d'éclairs.

Le 20. nous passâmes près de l'Isle d'*Omba*, autre Isle assez grande à huit degrez 20. minutes de latitude, & à cinq ou six lieues tout au plus du Nord-Est de l'Isle de *Timor*. L'Isle d'*Omba* a environ 13. à 14. lieues de long, & 5. ou 6. de large.

A environ sept à huit lieues de l'Oüest de l'Isle d'*Omba* il y a une autre assez grande Isle; mais elle n'est point nommée dans nos Cartes: Cependant à en juger par sa situation, ce doit être la même qui est appellée dans quelques Cartes l'Isle de *Pentare*. Le jour nous vîmes sur cette Isle quantité de fumée, & la nuit des feux. Il y a du côté du Septentrion une grande ville qui n'est pas éloignée de la Mer; mais le tems étoit si mauvais, que nous ne fumes point à terre. Entre les Isles d'*Omba* & de *Pentare*, & au milieu du Canal il y a une petite Isle basse & sablonneuse, avec des bancs de chaque côté; mais près de *Pentare* il y a un très-bon Canal entre ce banc & ceux des environs de la petite Isle. Nous fumes trois jours à aller & venir, courant d'un bord à l'autre parce que nous n'avions pas de vent; & qu'il étoit Sud-Sud-Oüest.

Nous passâmes le 23. au soir à la faveur d'un petit vent de Nord, côtoyant de bien près l'Isle de *Pentare*. Le reflux alloit-là vers le midi; ce qui nous aida à passer, parce que nous avions peu de vent. Mais la même marée qui nous avoit été favorable pour passer, pensa depuis être la cause de nôtre perte. Au Sud du Canal par où nous passâmes, il y a deux petites Isles, où nous trouvâmes une marée si rapide, que peu s'en falut qu'elle ne nous emportât à terre; car le peu de vent que nous avions auparavant Nord étant tombé, nous n'avions pas un seul souffle de vent quand nous y fumes, & il n'y avoit point d'endroit à mouiller. Nous courûmes à nos avirons & rames; mais tout cela fut inutile; car la marée nous jetta sur une de ces petites Isles. Nous fumes obligez de nous en éloigner à force de bras en donnant de nos rames contre la terre, qui étoit un sable profond. Par

ce moyen nous nous garantimes du danger ; & comme durant la nuit nous n'eumes qu'un petit vent de Nord, nous portames le Cap au Sud-Sud-Oüest. Le matin ayant encore le vent Oüest-Sud-Oüest, nous fimes route au Sud : Mais étant devenu Oüest-Nord-Oüest, nous portames le Cap au Sud-Oüest pour nous tirer du Sud-Oüest de l'Isle de *Timor*. Le 26. nous vimes au Sud-Est quart d'Est la pointe qui est au Nord-Est de l'Isle de *Timor* ; & éloignée d'environ 8. lieues.

*Timor* est une Isle longue, haute, & montueuse qui s'étend du Nord-Est au Sud-Oüest. Elle a environ 70. lieues de long, & 15. à 16. de large. Le milieu de l'Isle est à environ neuf degrez de latitude Meridionale. On m'a dit que les Portugais y negocient ; mais je ne sache pas qu'elle produise autre chose que du *Coire* à faire des cables. J'en ai déjà parlé au Chapitre dixième.

Le 27. nous vimes deux petites Isles au Sud-Oüest de *Timor*. Elles étoient à nôtre Sud-Est. Nous eumes gros vent accompagné de beaucoup de pluye. Le vent fut variable ; tantôt Oüest, tantôt Oüest-Sud-Oüest.

Après que nous fumes hors de toutes ces Isles, nous fimes route au Sud, en vûe de toucher à la nouvelle Hollande, qui fait partie des terres Australes inconnues, pour savoir ce que ce pays pouvoit nous fournir. Le vent tourna de maniere, qu'il ne nous fut pas possible de suivre la route que nous nous étions proposée, qui fut d'abord l'Oüest, & puis le Nord, sans aller à la nouvelle Hollande, à moins que de reculer & de revenir entre les Isles : Mais la saison de l'année n'étoit pas bonne pour aller s'engager entre des Isles au Sud de la digue, à moins que ce ne fût dans un bon havre.

Le 31. nous étions à 13. degrez 20. minutes de latitude, le Cap toujors au Sud. Le vent fut communément Oüest & fort violent. Nous tinmes ce

vent avec deux voiles , & nôtre Misene & quelquefois nôtre perroquet de grand Mât racourci. Sur les 10. heures de nuit , nous revirames de bord , & fimes route au Nord de peur d'aller donner sur un banc , qui est marqué dans nos Cartes à 13. degrez 50. minutes de latitude ou environ. Ce banc est au Sud quart d'Oüest de la partie Orientale de *Timor*. A 3. heures nous revirames encore de bord , & fimes route au Sud quart d'Oüest , & au Sud-Sud-Oüest.

Le matin dès qu'il fut jour , nous vimes le banc droit devant nous. Il est suivant tous nos comptes à 13. degrez 50. minutes. C'est une petite barre de sable qui se fait voir sur la surface de l'eau , environnée de rochers qui paroissent environ 8. ou 10. pieds au dessus de l'eau. Elle est de forme triangulaire , & chaque côté a environ une lieue & demi. Nous allions donner droit au milieu. Nous allames à demi-mille des rochers , & sondames ; mais nous ne trouvames point de fonds. Nous continuames nôtre route , portant le Cap au Nord pendant 2. heures : Ensuite nous revirames de bord , & reprimes la route du Midi croyant doubler le banc , mais nous ne pûmes. Nous fimes route du côté Septentrional jusqu'à la pointe Orientale , & approchames un peu des rochers : Ensuite nous fimes force de voiles , faisant route au Sud , & passames tout auprès. Nous sondames encore , & ne trouvames point de fond.

Nos Cartes ne mettent ce banc qu'à 16. ou 20. lieues de la nouvelle Hollande ; mais nous fimes bien 60. lieues droit au Sud , avant que d'en être à la hauteur : Et je suis fort persuadé qu'il n'y a point d'endroit de la nouvelle Hollande dans ce voisinage qui soit si Septentrional de 40. lieues , que nos Cartes le marquent. En effet si la nouvelle Hollande est placée comme il faut dans nos Cartes , nous fummes nécessairement emportez de nôtre route de près de 40. lieues à l'Oüest : Mais il n'y a nulle apparence que les courans nous ayent portez à l'Oüest avec tant de vio-

len-

lence, attendu que le vent fut toujours Oüest. Je demeure d'accord qu'aussi-tôt que le *Monson* change, les courans ne changent pas d'abord, & qu'ils continuent environ un mois après : Mais il y avoit déjà 2. mois pour le moins que le *Monson* avoit changé. Nous parlerons ailleurs du *Monson*, des autres vents, & des courans. Mais pour le fait dont il s'agit, je croi plus volontiers que nos Geographes ont mal placé ce pays, que de croire que les courans nous ont trompez; car il y a plus d'apparence qu'ils auroient dû nous tromper avant que d'être à ce banc, plutôt qu'après l'avoir doublé, conjecture d'autant plus vrai-semblable; que nous avons trouvé sur les côtes de la nouvelle Hollande, que les Marées avoient constamment le même cours, le flux allant au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest.

Le 4. de Janvier 1688. nous arrivames aux terres de la nouvelle Hollande à 16. degrez 50. minutes, ayant, comme j'ai déjà dit, fait route au Sud, depuis le banc que nous doublames le dernier jour de Decembre. Nous en aprochames de bien près, & ne trouvant point d'endroit pour mouiller, parce qu'elles sont exposées au Nord-Oüest, nous côtoyames la partie Orientale, le Cap au Nord-Est quart d'Est, car le pays est ainsi situé. Nous fimes environ douze lieues par cette route, & vinmes à une pointe de terre, d'où le pays s'étend de l'Orient au Midi durant 10. ou 12. lieues; Ce qu'il fait au delà, c'est ce que je ne puis pas dire. A environ 3. lieues de l'Orient de cette pointe il y a une assez longue Baye, avec quantité d'Isles, & un fort bon endroit à mouiller, ou à haler les vaisseaux à terre. Le 5. de Janvier nous mouillames à environ une lieue de l'Orient de cette pointe, à 2. milles de la côte, à 29. brasses d'eau; sur un sable bon & dur, & le fond net.

La nouvelle Hollande est une grande étendue de pays. On ne fait pas encore bien si c'est une Isle ou un Continent: Mais je suis certain qu'elle ne touche  
ni

ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amerique. La partie que nous vîmes est basse & unie. Il y a des bancs de sable près de la Mer; les pointes seulement sont pierreuses comme aussi quelques-unes des Isles de cette Baye.

Le terroir en est sec & sablonneux; & l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puits. Cependant il produit diverses sortes d'arbres: Mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plûpart de ceux que nous vîmes, nous parurent des arbres à Dragon; & ceux-là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu près de la grosseur de nos gros Pommiers, & environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre & tant soit peu dure. Les feuilles sont noires; il distille de la gomme des nœuds & des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous confrontames cette gomme avec une certaine gomme ou sang de Dragon que nous avions à bord, & nous la trouvames & de la même couleur, & du même goût. Pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissoit sous les arbres une herbe assez longue, mais assez deliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes si ce n'est une seule fois, & nous crumes que c'étoit la piste d'un Mâtin. Il y a quelques petits oiseaux terrestres; mais ils ne sont pas plus gros qu'un Merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La Mer n'est pas non plus fort poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons la vache marine & la Tortue. Il y a quantité d'animaux de ces deux especes; mais ils sont ordinairement sauvages, quoi qu'ils ne soient pas fort inquietez par les habitans qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus miserables. Les *Hodmadods* de *Monomotapa*, quelque gueux qu'ils soient, sont riches au prix d'eux, puis qu'ils ont des maisons & des habits de  
peaux,

peaux, des Brebis, de la volaille, & des fruits, des œufs d'Autriche, &c. ce que les autres n'ont pas. Et à la figure humaine près, ils ne difèrent guere des brutes. Ils sont grands, droits, & menus, & ont les membres longs & déliez; la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupieres sont toujourns demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux: Aussi sont-elles si incommodes, que quelque chose qu'on fasse avec son évantail on ne peut les empêcher de donner au visage, & sans le secours des deux mains elles entreroient jusques dans les narines, & même dans la bouche, si les levres n'étoient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodez de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples: Aussi ne sauroient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne levent la tête comme s'ils vouloient voir quelque chose qui fût au dessus d'eux.

Ils ont le nez gros, les levres grosses, & la bouche grande. Je ne sai s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la machoire superieure; mais elles manquent à tous tant aux hommes qu'aux femmes, qu'aux vieux & aux jeunes. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire. Leurs cheveux sont noirs, courts, & crepez comme ceux des Negres, & non longs & lisses comme ceux du commun des Indiens. Leur visage & le reste de leur corps sont noirs comme les Negres de Guinée.

Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feuilles & soutenues par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maisons non plus, mais ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour

lit que la terre, & pour Dais que le ciel. Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entr'eux, c'est ce que je ne sai point ; tout ce que je sai est, qu'ils demeurent en troupe de 20. ou de 30. hommes, femmes, & enfans, tout cela pêle mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des reservoirs de pierre en travers des petits bras de Mer. Chaque marée y jette de petits poissons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la Mer est retirée. Je croi que c'est-là le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, quand même ils se presenteroient ; mais il est rare, qu'ils demeurent en arriere quand la Mer se retire. Durant tout le sejour que nous fimes-là nous ne primes aucun poisson avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau est basse, ils cherchent dans les autres lieux des Petoncles, des Moules, & des Limaçons. Encore y a-t-il bien peu de ces coquillages : De sorte que leur principale subsistance depend de ce que la Mer laisse dans leurs reservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'est-là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peuvent pas marcher à cause de leur âge. Aussitôt qu'ils sont arrivez, ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, & le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se regaler abondamment, & quelquefois aussi à peine en attrapent-ils assez pour en goûter : Mais soit qu'ils en ayent peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, tant les petits enfans que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils se couchent jusqu'au descendant de la marée, que tout le monde se met en marche. Qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau tems, tout cela est la même chose, il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puisse servir à leur

leur subsistance. Ils n'ont ni herbes, ni legumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vû. Il n'y a point aussi d'oiseaux ou de bêtes qu'ils puissent prendre, parce qu'ils n'ont aucune sorte d'instrumens.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à rien un service religieux. Ils ont une espece d'armes pour défendre leur reservoir, ou combatre leurs ennemis si quelqu'un se presente, pour attaquer leur miserable pêche. Ils se mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre : & que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avoient accoutumé de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des especes de Lances. Leur épée est un morceau de bois en forme de Coutelas. Leur lance est un bâton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met ensuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni aucun autre metal. Et il y a apparence qu'ils se servent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amérique. J'ai fait la description de ces haches dans le Chapitre quatrième.

Je ne sai comment ils font du feu : Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faisons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'Isle de Bon-Air, & j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat assez uni, & y font un petit trou d'un côté : Ensuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la grosseur environ du petit doigt : Ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils frotent la pièce plate jusques à ce qu'elle fume, & prenne enfin feu.

Ces Insulaires parlent un peu du gosier ; mais nous ne pûmes pas entendre un seul mot de ce qu'ils disoient. Nous mouillames, comme j'ai déjà dit,

le 5. de Janvier ; & voyant des gens sur la côte , nous envoyames d'abord un Canot pour faire connoissance avec eux , dans l'esperance qu'ils pourroient nous fournir quelques provisions : Mais les habitans voyans venir nôtre Canot s'enfuirent , & se cachèrent. Nous chërchames durant trois jours de suite dans l'esperance de trouver leurs maisons ; mais nous n'en trouvâmes aucune : Cependant nous vîmes plusieurs lieux , où ils avoient fait du feu. Desesperant enfin de trouver leurs habitations , nous cessames de chercher , & laissames plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvames point d'eau dans les lieux que nous visitames, si ce n'est de vieux puits dans les Bayes sablonneuses.

Nous passames enfin aux Isles , & y trouvames un grand nombre d'Insulaires. Je croi qu'il y en avoit 40. dans une Isle , tant hommes , que femmes , & enfans. D'abord que nous eumes mis pied à terre , les hommes nous menacerent avec leurs épées & leurs Lances ; mais nous les écartames par un coup de Canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'Isle étoit si petite , qu'ils ne pûrent se cacher : Mais ils furent en grand desordre après que nous eûmes fait descente , & sur tout les femmes & les enfans ; parce que nous marchames droit à leur camp , les femmes les plus vigoureuses prenans leurs enfans s'enfuirent en hurlant , & les petits enfans les suivirent en criaillant ; mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes , & ceux qui ne purent pas fuir , resterent auprès du feu , faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger. Mais quand ils virent que nôtre intention n'étoit pas de leur faire du mal , i's furent assez tranquilles , & ceux qui s'en étoient fuis revinrent d'abord. Il n'y avoit à cette habitation qu'un seul feu , couvert de quelques branches , placées du côté d'où venoit le vent.

Après

Après que nous eumes demeuré-là quelque tems, les hommes se rendirent familiers, & nous en habillames quelques-uns dans l'esperance qu'ils nous rendroient quelque service en cette consideration: Car y trouvant des puits, nous resolumes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il étoit penible de la voiturer à nos Canots, nous esperions engager ces gens à nous l'aporter, & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits; à l'un une vieille paire de haut de chausses; à l'autre une méchante chemise; à l'autre enfin une casaque qui ne valoit presque rien, & qui néantmoins auroit été agreablement reçue en des lieux où nous avions été; ce qui nous faisoit croire que ces gens-là le recevraient de même. Nous leur mîmes toutes ces nippes esperant que cet ajustement les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis nôtre eau dans de petits barrils longs, contenant environ six Gallons chacun, & faits exprès pour transporter de l'eau, nous menames nos nouveaux valets aux puits, & leur mîmes à chacun un barril sur le corps pour le porter à notre Canot. Mais tous les signes que nous pumes leur faire furent inutiles, car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues, grimaçans comme des singes, & se regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient pas accoutumés à porter des fardeaux; & je croi qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans, auroit porté aussi pesant qu'un d'eux. Ainsi nous fumes contraints de porter nôtre eau nous mêmes, & eux dépouillerent leurs habits, & les quitterent comme si les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'apperçus pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que nôtre Canot étoit entre ces Isles cherchant du Gibier, on vit une troupe de ces gens qui passoient à la nage d'une Isle à l'autre; car ils n'ont

iii canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenerent à bord. Deux étoient d'un âge mediocre, & les deux autres avoient environ 18. ou 20. ans. Nous leur donnâmes du Ris bouilli avec de la Tortue & de la vache marine aussi bouillies. Ils devorèrent avidement ce que nous leur donnâmes; mais ils ne regarderent pas seulement le vaisseau, ni rien de tout ce qui étoit dessus: Et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. A nôtre arrivée, avant que de les connoître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de nôtre vaisseau, & se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le Capitaine fit enfin battre le tambour; ce qui fut fait tout à coup & avec beaucoup de vigueur dans la seule vûe de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit, qu'ils s'enfuirent au plus vite crians du gosier *Gury, Gury*. Ces mêmes habitans de terre ferme s'enfuyoient toujours de nous: Cependant nous en primes plusieurs; Car comme je l'ai déjà remarqué; ils ont les yeux si mauvais, qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions toujours des vivres, & les laissions aller: Mais peu de tems après que nous fumes arrivez, les habitans des Isles s'aguerrirent, & ne branloient pas pour nous.

Après une semaine de séjour, nous halâmes nôtre vaisseau dans une petite Baye sablonneuse. Cela se fit au montant de la marée; & nous le tirâmes jusques à ce qu'il fut à flot. Quand la Mer vint à baisser, il demeura à sec, & près de demi mille à la ronde on ne voyoit que sable aride; car la Mer hausse & baisse-là environ cinq brasses. Le flux va au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest. A toutes les basses marées nous étions tout à fait à sec, éloignez de la Mer d'environ cent verges. Ainsi nous avions le tems de calfeutrer le fond de nôtre navire; ce que nous ne  
man-

manquâmes pas de faire avec beaucoup de soin. La plupart de nos gens étoient à terre dans une tente, où l'on raccommodoit nos voiles. Les pêcheurs apportoient tous les jours des Tortues & des Manates, dont nous faisons nôtre nourriture ordinaire.

Pendant que nous fumes-là, je tâchai de refoudre nos gens à gagner quelque Comptoir Anglois; mais on me menaça de mettre pied à terre, & de m'y laisser. Cette menace me fit lâcher prise, résolu d'attendre patiemment un tems & un lieu plus convenables pour les quitter. J'espérois de trouver bien-tôt l'un & l'autre, parce qu'ils avoient dessein en partant de-là d'aller au Cap Comorin. Ils avoient résolu chemin faisant de visiter l'Isle de Cocos; située suivant nos Cartes à 12. degrez 12. minutes de latitude Septentrionale; dans l'esperance d'y trouver du fruit dont l'Isle porte le nom.

## CHAPITRE XVII.

*Laisant la nouvelle Hollande, ils passent par l'Isle de Cocos, & touchent à une autre Isle pleine de bois qui en est proche. Animal terrestre qui ressemble à une grosse Ecrevice. Noix de Cacao flotent en Mer. L'Isle Triste produit du Cacao quoi qu'elle soit inondée toutes les fois que la Mer monte. Ils mouillent à une petite Isle près de celle de Nassau. Isle de Hog, & autres. Un Pros d'Achin pris. Isle de Nicobar, & autres de ce nom. Ambre gris bon & mauvais. Mœurs des habitans de ces Isles. Ils mouillent à l'Isle de Nicobar. Situation de cette Isle, son terroir, & l'agreable mélange de ses Bayes, de ses arbres, &c. Arbre de Milory, & de son fruit dont on se sert au*

lieu de pain. Habitans de l'Isle de Nicobar; leur portrait, leurs habits, leur langage, leurs habitations. Ils n'ont aucune forme de Religion & de gouvernement. Leur nourriture & leurs Canots. Ils calsentrent leurs vaisseaux. Projets de l'Auteur qui obtient permission d'aller à terre, accompagné de deux Anglois, des Portugais, & de quatre Malayans d'Achin. Leur premiere rencontre avec les Insulaires. Communes traditions des Canibales, ou mangeurs d'hommes. Comment ils sont reçus à terre. Ils achètent un Canot pour passer à Achin, & le renversent la premiere fois qu'ils le mettent en Mer. Après l'avoir raccommodé ils se rembarquent pour la partie Orientale de l'Isle. Ils ont guerre avec les Insulaires; mais la paix étant faite, ils font leurs magazins, & se preparent à leur voyage.

**L**E 12. de Mars 1688. nous fimes voiles de la nouvelle Hollande par un vent de Nord-Nord-Oüest; & beau tems. Nous fimes route au Nord; resolu comme j'ai dit, de toucher à l'Isle de Cocos, mais les vents de Nord-Oüest, d'Oüest-Nord-Oüest, & de Nord-Nord-Oüest que nous eumes durant plusieurs jours nous obligerent à faire route plus à l'Est qu'il ne falloit pour trouver cette Isle. D'abord que nous fumes en Mer nous eumes fort mauvais tems, accompagné de beaucoup de tonnerres, d'éclairs, de pluye, & d'un vent orageux.

Le 26. de Mars nous étions à la latitude de l'Isle de Cocos, c'est-à-dire, à 12. degrez 12. minutes. Autant que nous en pouvions juger, nous étions alors à 30. ou 50. lieues de l'Orient de cette Isle. Le vent étoit Sud-Oüest; Ainsi nous aimames mieux faire route du côté des Isles qui sont à l'Occident de Sumatra, que d'aller à vent contraire à l'Isle de Cocos. J'en  
fus

fus fort aisé dans l'esperance que je pourrois m'échapper à Sumatra ou en quelqu'autre endroit.

Nous ne trouvames rien de remarquable jusqu'au 28. si ce n'est deux gros Goulus que nous primes. Nous gagnames ensuite une petite Isle pleine de bois qui est à 10. degrez 30 minutes de latitude. Sa longitude de la nouvelle Hollande d'où nous venions, étoit suivant mon compte 12. degrez 6. minutes Oüest. Il y avoit beaucoup d'eau autour de l'Isle, & par consequent il n'y avoit pas moyen d'y mouiller: Mais nous envoyames deux Canots à terre, dans l'un desquels il y avoit des Charpentiers pour couper un arbre propre à faire une autre pompe: L'autre alloit chercher de l'eau, & trouva un beau petit ruisseau près de la pointe du Sud-Oüest de l'Isle: Mais l'eau donnoit si haut sur le rivage, qu'il n'y eut pas moyen de mettre pied à terre. A midi nos Cano's revinrent à bord, & les Charpentiers apporterent un bon arbre dont ils firent une pompe pareille à celle qu'ils avoient faite à *Mindanao*. L'autre Canot apporta tant de Dobbies & d'hommes de guerre, que quand ils furent bouillis tout le monde en eut à suffisance. Ils apporterent aussi un certain animal terrestre qui a de l'air d'une grosse écrevice à la reserve qu'il n'a pas comme elle de grosses pâtes. Ces animaux se tiennent dans les sables arides, & terrent comme des Lapins. Le Chevalier François Drake parle dans son voyage autour du monde de semblables animaux qu'il trouva à Ternate; & à quelques autres des Isles à épiceries, ou près d'elles. C'étoit une fort bonne nourriture, & de fort bon goût. Ils étoient si gros, qu'un homme n'en auroit sù manger deux; car ils étoient presque de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles étoient d'un brun obscur, & rouge quand elles avoient bouilli.

Cette Isle est de bonne hauteur. Il y a des rochers escarpez du côté du Sud & du Sud-Oüest, & au Nord une Baye sablonneuse: Mais beaucoup d'eau près de

la côte. Le terroir est noirâtre & gras, & produit diverses sortes de gros arbres.

A environ une heure après midi nous fimes voiles de cette Isle par un vent de Sud-Oüest, portant le Cap au Nord-Oüest. Ensuite le vent devint à peu près Nord-Oüest, & fut plusieurs jours consecutifs entre Oüest-Nord-Oüest & Nord-Nord-Oüest: je remarquai que le vent fut la plûpart du tems Oüest ou Nord-Oüest, & qu'alors nous eumes toujourns de la pluye, des Grains, & beaucoup de tonnerres & d'éclairs: Mais quand le vent venoit du Sud il étoit petit, & amenoit le beau tems.

Nous ne rencontrames rien de remarquable jusques au 7. d'Avril, qu'étant à 7. degrez de latitude Meridionale, nous vimes de loin au Septentrion la terre de *Sumatra*. Le 8. nous découvrimés tout à plein l'Orient de cette Isle. Nous étions alors à six degrez de latitude Meridionale. Le lendemain 10. étant à 5. degrez 11. minutes de latitude, & à environ 7. à 8. lieues de l'Isle de *Sumatra*, nous vimes du côté de l'Occident quantité de noix de *Cacao* qui flo-toient en Mer. Nous hissames nôtre Canot, & en primes quelques-unes. Les noix étoient fort saines, & les noyaux de fort bon goût. Le lait ou l'eau de quelques-unes étoit encore douce & bonne.

Le 13. nous vinmes à une petite Isle nommée *Triste*, qui est suivant mon observation à 4. degrez de latitude Meridionale. Elle est à environ 14. ou 15. lieues de l'Occident de l'Isle de *Sumatra*. De-là jus-qu'au Septentrion il y a plusieurs petites Isles qui ne sont pas habitées à la même distance de celle de *Sumatra*. L'Isle *Triste* n'a pas un mille de circuit, & est si basse, que le flux la couvre entierement. Le ter-roir est sablonneux, & plein de Cacaotiers. Les noix sont petites; & cependant d'assez bon goût, pleines, & plus pesantes pour leur grosseur que toutes celles que j'ai jamais touchées.

Nous.

Nous envoyames nos Canots à terre pour aller chercher des noix de *Cacao*. Ils firent trois voyages, & revinrent toujourns chargés. Nos pêcheurs aussi sortirent, & apporterent du poisson qu'on fit bouillir pour le soupé. Ils tuerent aussi deux jeunes Alligators, qui furent salez, & gardez pour le lendemain.

Je n'eus point d'occasion de me sauver comme je le souhaitois. Si j'avois eu un bateau j'aurois passé de là à Sumatra: Mais il n'y eut pas moyen. Nous remimes à la voile le 15. faisant route au Septentrion de l'Occident de Sumatra. Nous ne mangions alors que du Ris, & la chair des noix de *Cacao*, rapées & trempées dans l'eau; ce qui faisoit une espece de lait où nous mettions nôtre Ris, & composoit un assez agreable mêts: Etant partis de l'Isle *Triste*, nous vîmes d'autres petites Isles qui étoient aussi pleines de *Cacaotiers*.

Le 19. à 3. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, la pointe du Sud-Oüest de l'Isle de Nassau étoit à environ 8. milles de distance. C'est une assez grande Isle; mais deserte, à 3. degrez 20. minutes de latitude Meridionale, & pleine de grands arbres. A environ un mille de l'Isle de Nassau, il y en a une autre petite pleine de *Cacaotiers*. Ce fut-là où nous mouillames le 20. pour achever nôtre provision de noix à *Cacao*. Cette Isle est presque entourée de rochers, de maniere que nos bateaux ne pouvoient venir à terre, ni revenir à bord quand l'eau étoit basse: Cependant nous amenames à bord quatre bateaux chargés de noix. Cette Isle est basse aussi bien que l'Isle *Triste*, & l'on ancre au Septentrion, à 14. brasses d'eau, à un mille de la côte, sur un sable net.

Le 21, nous remimes à la voile le Cap au Nord, & côtoyant toujourns l'Occident de l'Isle de Sumatra. Le vent étoit entre Sud & Sud-Oüest, & le tems variable, tantôt nous avions des pluyes & des Grains, & tantôt beau tems.

Le 29. nous passâmes la ligne côtoyant encore le Nord entre l'Isle de Sumatra & une étendue de petites Isles qui en sont à 14. ou 15. lieues. L'Isle des pourceaux est la plus considérable de ces petites Isles. Elle est à trois degrez 40. minutes de latitude Septentrionale : assez élevée & unie, & embellie de grands arbres fleuris. Nous la doublâmes le vingtième.

Le 29. nous vîmes une voile à nôtre Nord, & nous lui donnâmes la chasse : Mais comme il y avoit peu de vent, nous ne la joignîmes que le 30. Ce jour-là n'en étant qu'à une lieue, le Capitaine Reed fut à elle en Canot, la prit, & la mena à bord. C'étoit un *Pros* d'Achin : Il étoit destiné pour cette place, & son équipage consistoit en 4. hommes. Il venoit d'une des Isles à *Cacao* que nous avions doublées, & étoit chargé de noix & d'huile de *Cacao*. Le Capitaine Reed fit décharger à bord toutes les noix, & autant d'huile qu'il jugea à propos : Ensuite il fit faire un trou au fond de la barque, la laissa aller, & retint l'équipage prisonnier.

Ce ne fut pas pour la valeur de la cargaison que le Capitaine Reed prit cette barque ; mais pour empêcher quelques autres & moi d'aller à terre. Il savoit que nous étions prêts à deserter, si l'occasion s'en presentoit, & croyoit qu'en mal traitant & pillant les gens du pays, nous aurions peur de nous jeter parmi eux. Mais ce procédé nous fut avantageux contre son esperance, comme je le dirai dans la suite.

Le premier de Mai nous baissâmes au Nord-Oüest de l'Isle de *Sumatra*, à 7. ou 8. lieues de la côte. Nos Anglois du Fort Saint George appellent cette partie Occidentale de *Sumatra* que nous côtoyâmes, la côte Occidentale simplement, sans ajouter le nom de *Sumatra*. Les prisonniers que nous avions faits le jour precedent nous montrèrent les Isles qui sont à la hauteur du havre d'*Achin*, & les canaux par où les vaisseaux entrent ; & nous dirent en même tems, qu'il y

avoit

avoit un Comptoir Anglois à *Schin*. J'aurois souhaité y pouvoir aller; mais je fus contraint d'attendre avec patience que mon tems fût venu.

Nous faisons alors route vers les Isles de Nicobar en vue de calfeutrer le fond de nôtre vaisseau pour le rendre bon voilier.

Le 4. au soir nous découvrimes une des Isles de Nicobar. La plus Meridionale est à 40. lieues Nord Nord-Oüest du Nord-Oüest de l'Isle de *Sumatra*. La plus Meridionale est Nicobar même: Mais nos gens de marine appellent Isles de Nicobar tout ce grand nombre d'Isles qui sont au Sud des Isles d'*Andeman*.

Les habitans de ces Isles n'ont aucun commerce réglé avec aucune nation: Mais quand il y passe des vaisseaux, ils vont à bord avec leurs *Pros* pour leur vendre leurs marchandises, sans s'informer de quelle nation ils sont. Car tous les Blancs font pour eux la même chose. Leurs principales marchandises sont de l'ambre gris & des fruits.

Les habitans originaires de ces Isles trouvent souvent de l'ambre gris: Ils le connoissent fort bien, & savent fort bien aussi tromper les Etrangers qui ne le connoissent pas, par un certain mélange qui ressemble beaucoup au naturel. Plusieurs des nôtres en acheterent d'eux de cette espece, qu'ils eurent pour peu de chose. Environ ce tems-là le Capitaine Weldon toucha aussi à quelques unes des Isles situées au Nord de celle où nous étions. Je vis quantité d'ambre gris falsifié qu'un de ses gens y avoit acheté; mais il n'étoit pas bon & n'avoit aucune odeur: Cependant j'y en vis de fort bon & de fort odoriferant.

On avoit envoyé deux Moines à l'Isle où étoit le Capitaine Weldon pour convertir les Indiens. L'un se retira avec le Capitaine Weldon, & l'autre y demeura. Celui qui s'en alla avec Weldon disoit beaucoup de bien des habitans de cette Isle, & assureoit qu'ils

qu'ils étoient honnêtes, civils, & de bonnes gens : Qu'ils n'étoient ni querelleux, ni larrons, ni meurtriers : Qu'ils se marioient, ou vivoient au moins comme mari & femme, un avec une, sans jamais changer que quand la mort les separoit : ponctuels, & tenants de bonne foi les marchez qu'ils faisoient, & ayant du panchant à embrasser la Religion Chrétienne. Je tiens tout cela de la bouche d'un Prêtre, qui me dit à Tonquin qu'il l'avoit appris par une lettre du Moine que le Capitaine Weldon avoit ramené de ces pays-là. Mais continuons nôtre voyage.

Le 5. de Mai nous baissâmes du côté de l'Oüest de l'Isle de Nicobar proprement ainsi nommée, & mouillâmes au Nord-Oüest de cette Isle, dans une Baye à 8. brasses d'eau, & à moins de demi mille de la côte. Le gros de cette Isle est à 7. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale ; d'environ 10. lieues de long, & de 3. à 4. de large. Le côté Meridional est assez élevé ; & près de la Mer il y a des rochers escarpez. Le reste de l'Isle est bas, plat, & uni. Le terroir est noir & profond, & parfaitement bien arrosé par de petits ruisseaux courans. Il produit quantité de grands arbres bons à tout. Le gros de ces arbres ne paroît qu'un seul bocage. Mais ce qui relève la beauté de cette Isle quand on la voit de quelque distance en Mer, sont plusieurs pieces de Cacaotiers qui croissent autour dans chaque Baye. Les Bayes ont demi mille, ou un mille de long, plus ou moins ; & elles sont divisées les unes des autres par autant de petites pointes pierreuses de terre garnies de bois.

Comme les Cacaotiers croissent par bocages dans les Bayes qui regardent la Mer, aussi y a-t-il une autre sorte d'arbres fruitiers dans les Bayes qui sont face derriere les Cacaotiers, & qui sont plus éloignées de la Mer. Les Originaires de l'Isle appellent cet arbre fruitier *Melory*. Il est de la grosseur de nos gros pommiers.

miers, & à peu près de la même hauteur. L'écorce est noirâtre, & la feuille assez large: Le fruit est aussi gros que le fruit à pain de l'Isle de Guam, dont nous avons parlé dans le Chapitre X. ou pour mieux dire de la grosseur d'un pain d'un sou; de la figure d'une poire, avec une écorce dure & polie d'un vert clair. Le dedans du fruit ressemble fort à la pomme, à la réserve qu'il est plein de petits filamens aussi gros que de gros fil. Je n'ai jamais vû que là de ces sortes d'arbres.

Les Originaires de cette Isle sont grands & bien proportionnez de leurs membres. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez mediocre, & en un mot toute la symmetrie de leur visage est parfaitement bien proportionnée. Ils ont les cheveux noirs & lissés, & leur teint est de couleur de cuivre. Les femmes n'ont point de poil aux sourcils. Je crois qu'elles se l'arrachent; car les hommes y en ont comme les autres gens.

Les hommes sont tout nus à la réserve d'une longue & étroite piece de toile ou ceinture qu'ils ont tout autour des reins, & qui leur descendant entre les cuisses se relève par derriere, & se retrouffe dans la ceinture. Les femmes ont une espece de jupon court qui s'attache aux reins, & leur descend jusqu'aux genoux.

Leur langage est different de tous ceux que j'ai connus ou que j'ai entendu parler: Cependant ils ont quelques mots *Malayans*, & il y en avoit qui parloient quelques mots Portugais, qu'ils apprennent selon les apparences des vaisseaux qui passent par là. En effet quand ces gens voient un vaisseau, ils prennent incontinent leurs Canots, & s'en vont à bord. Je n'ai pas remarqué qu'ils ayent aucune forme de Religion. Aussi n'ont-ils ni temples, ni idoles; & ne rendent que j'aye vû, aucun culte extérieur à aucune divinité.

Ils demeurent tout autour de l'Isle dans les Bays

près de la Mer; y ayant dans chaque Baye quatre ou cinq maisons, plus ou moins. Elles sont bâties sur des pilotis comme à *Mindanao*, petites, basses, & quarrées. Chaque maison n'a qu'une chambre, exhaussée d'environ 8. pieds; le reste du toit a environ 8. autres pieds de haut. Ce toit n'a point de goutieres; mais au lieu de cela il est fort proprement fait en forme de Dome avec de petits soliveaux de la grosseur du bras courbez en rond comme un demi Croissant, & fort artistement couvert de feuilles de *Palme-10.*

Ils n'ont point de gouvernement autant que j'ai pu le remarquer. Tout paroît égal sans distinction, & chacun est maître chez soi. Leurs plantations sont composées de Cacaotiers uniquement, qui croissent près de la Mer; la terre n'étant point défrichée plus avant dans le pays. En effet j'ai remarqué que quand on a passé les fruitiers, on ne voit point de chemins qui menent dans les bois. Le plus grand usage qu'ils fassent des Cacaotiers est d'en tirer du *Toddy*, qu'ils aiment avec passion.

Il semble que le *Melory* soit un fruitier sauvage. On en fait bouillir le fruit dans de grands pots de terre qui contiennent 12. ou 14. Gallons. On remplit ces pots de ce fruit, & y mettant un peu d'eau, on couvre bien la gueule du pot afin que la fumée ne s'exhale point en bouillant. Quand le fruit est mou, on le pele, on separe la chair des filamens avec un bâton plat fait en forme de couteau: Ensuite on en fait des masses de la grosseur d'un fromage de Hollande, & on le garde six à sept jours. Il paroît jaune; il est de bon goût, & c'est leur principale nourriture; car ils n'ont ni *Yam*, ni *Potatoes*, ni *Ris*, ni *Plantains*, ou s'ils en ont c'est bien peu: Cependant ils ont de petits *Cochons*, mais pas en grand nombre, & fort peu de *Coqs* & de poules comme les nôtres. Les hommes s'occupent à la pêche: Mais je n'ai pas vû qu'ils prissent beaucoup de poisson. Chaque maison a pour

le moins deux ou trois Canots qu'on tire à terre. Les Canots dont on se sert pour la pêche sont pointus par les deux bouts ; & les deux bouts & le fond sont fort minces & fort polis. Ils sont faits à peu près comme les *Pros* de Guam, plats d'un côté, & de l'autre assez gros de ventre ; & ont d'un côté de petits ailerons légers. Comme ils sont minces & légers on les mene mieux à la rame qu'à la voile : Cependant ils vont assez bien à la voile, & ils les gouvernent par le moyen d'une piece de bois qui pend dans l'eau perpendiculairement. Il y a communément sur un de ces Canots 20. ou 30. hommes, & il est rare qu'il y en ait moins de neuf ou dix. Leurs avirons sont courts, & ils s'en servent comme nous faisons des nôtres. Les bancs sur lesquels les Rameurs s'assoient sont des *Bambous* fendus, mis en travers & si près les uns des autres, qu'il semble que ce soit un pont. Ces *Bambous* sont mobiles ; & quand quelqu'un entre pour ramer, il enleve le *Bambou* de l'endroit où il veut s'asseoir, & le met à côté pour faire place à ses jambes. Les autres Canots de ces Isles sont faits comme ceux des Isles de Nicobar : Et il y a apparence qu'il en est de même pour les autres choses : car nous ne remarquâmes aucune difference en ceux qui vinrent à nous durant le séjour que nous y fîmes.

Mais revenons à nos affaires. Ce ne fut, comme j'ai dit, que le 5. de Mai sur les dix heures du matin que nous mouillâmes à cette Isle. Le Capitaine Reed fit incontinent tourner le vaisseau sur le côté pour le calfeutrer ; ce qui fut fait ce jour-là & le jour suivant : Comme on avoit dessein de remettre en Mer le soir, on ne perdit pas de tems à remplir tous les vaisseaux à eau ; parce que le vent étant Nord-Nord-Est le Capitaine ne esperoit de passer au Cap Comorin avant que le vent changeât. Autrement il n'auroit pas été sans difficulté de le faire, parce que le *Monson* Occidental aprochoit.

Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer, & d'avoit, s'il étoit possible, permission de demeurer-là, car

il paroiffoit tout-à-fait impossible de fe dérober; & je n'avois aucun fujet de defefperer d'obtenir cette permiffion, attendu principalement que c'étoit un lieu où je pouvois demeurer felon toutes les aparences, fans faire aucun préjudice au refte de l'équipage, quand même j'en aurois eu le deffein. Outre que la conjoncture étoit favorable pour quitter le Capitaine Reed; ce que j'avois toujourns eu envie de faire dès que l'occafion s'en préfenteroit, la raifon particuliere qui me fit penfer à demeurer-là, fut l'efperance que j'avois de m'y avancer confiderablement par le commerce de l'ambre gris, & de faire une grande fortune avec les gens du pays. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage; & en m'accoutumant à ramer avec eux fur leurs *Pros* ou Canots, & fur tout me conformant à leurs coûtumes & à leur maniere de vivre, j'aurois vû comme ils tiroient leur ambre gris, j'aurois fu combien ils en tiroient, & en quel tems de l'année on en trouvoit le plus. Je jugeois ou qu'il me feroit enfuite aifé de me retirer, & de m'embarquer fur le premier vaiffeau qui passeroit par-là, foit Anglois, Hollandois, ou Portugais; ou de gagner quelque jeune Indien, & l'engager à me transporter fur fon Canot à Achin. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandifes les plus recherchées de mes Infulaires: & à mon retour je me ferois fervi de ces Marchandifes pour acheter leur ambre gris.

Je n'avois pas fait feemblant jufques-là de vouloir aller à terre: Mais ayant fait provifion d'eau, & le vaiffeau étant prêt à faire voiles; je priai le Capitaine Reed de me faire mettre à terre fur cette Ifle. Lui qui croyoit que je ne pouvois pas defcendre en lieu moins fréquenté des vaiffeaux, fe rendit volontiers à ma priere; ce qu'il n'auroit apparemment pas fait, s'il eût cru que j'euffe dû bien-tôt partir de-là; de peur de me donner occafion de faire fon Hiftoire aux Anglois ou aux Hollandois. Je pris fins perdre de tems mon cofre & mon lit, & de peur que mon homme ne

changeât d'avis, je cherchai incontinent quelqu'un pour me mettre à terre.

Le Canot sur lequel je me mis me débarqua dans une petite Baye sablonneuse où il y avoit deux maisons, mais personne dedans. Les habitans avoient démenagé, parce qu'ils avoient apparemment eu peur de nous, qui étions à bonne portée: Cependant les hommes & les femmes étoient venus à bord sans donner aucune marque d'aprehension. Nôtre Canot retournant à bord trouva le maître des maisons qui venoit à terre. Il fit divers signes à nos gens de me ramener; mais ils ne voulurent pas l'entendre. Ensuite il vint à moi, & m'offrit son bateau pour me transporter à bord; mais je le refusai. Alors il me fit signe d'entrer dans la maison, & autant que je pus le comprendre par ses signes, & par quelques mots Malayans dont il se servit, il vouloit me faire entendre que la nuit quand je serois endormi il sortiroit quelque chose des bois qui me tueroit, voulant apparemment parler de quelque bête feroce. J'apportai donc dans la maison mon cofre & mes habits.

A peine avois-je été une heure à terre, que le Capitaine Teat, & le nommé Jean Damarel, & trois ou quatre autres armez arriverent pour me ramener à bord. Il n'étoit pas besoin d'envoyer un si gros cortège: Quand il ne seroit venu que le garçon de la Cabane, je n'aurois pas fait difficulté de retourner. J'aurois bien pû me cacher dans les bois; mais en ce cas ils auroient mal-traité ou tué quelques uns des Indulaires en vûe de les animer contre moi. Je leur dis donc que j'étois prêt à les suivre; je pris toutes mes hardes, & m'en retournai avec eux.

Etant de retour à bord je trouvai tout en mouvement. Trois autres encouragez par mon exemple demandoient qu'on leur permit de m'accompagner. L'un étoit Mr. Coppinger Chirurgien, l'autre Robert Hall & le troisieme nommé Ambroise, duquel j'ai oublié le surnom. Ces trois hommes avoient toujours

jours eu même dessein que moi. Les deux derniers ne trouvoient pas beaucoup d'opposition ; mais le Capitaine Reed & le reste de l'équipage ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Ce dernier enfin sauta dans le Canot avec son fusil , jurant qu'il iroit à terre , & que si quelqu'un se mettoit en devoir de l'en empêcher il tireroit dessus. Mais Jean Olivier qui étoit alors Quartier-Maitre , sauta dans le Canot , le sifit , lui ôta le fusil , & le fit rentrer dans le vaisseau avec le secours de deux ou trois autres.

Hall, Ambroisé, & moi fumes donc ramenez à terre. Un de nos Rameurs déroba une hache , & nous la donna , sachant que c'étoit un bon outil parmi les Indiens. Comme il faisoit déjà obscur , nous allumames une chandelle ; & parce que j'étois le premier venu dans nôtre nouveau pays , je les menai aux maisons où nous tendimes incontinent nos branches. A peine avions-nous achevé , que le Canot revint à terre ; chargé des quatre Malayans d'Achin que nous avions faits prisonniers à la hauteur de Sumatra , & du Portugais du vaisseau Siamois qui vint à bord du nôtre à la rade de *Pulo-Condore*. On n'avoit plus besoin de ces gens-là , parce qu'on alloit quitter la côte de *Malaya* , où le jeune Portugais servoit d'interprète , & qu'on ne craignoit pas alors que les habitans d'Achin pussent nous rendre service en nous transportant dans leur pays , qui étoit éloigné de 40. lieues : ne s'imaginant pas que nous osassions tenter une pareille entreprise , qui étoit hardie à la vérité. Nous étions assez forts pour nous défendre contre les Originaires de l'Isle , en cas qu'ils nous déclarassent la guerre ; mais quand il ne me seroit venu personne je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut être même aurois-je eu moins à craindre , parce que j'aurois pris garde de ne choquer personne. Je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez barbare pour tuer un particulier que le hazard fait tomber entre ses mains , ou qui vient dans le pays par cas fortuit , à moins qu'on

qu'on ne se le soit attiré par quelque outrage ou par quelque violence antérieure. Même alors si l'on pouvoit se garantir la vie sauve des premiers mouvemens de la fureur de ces Insulaires, & en venir avec eux à la negociation ; ce qui est la chose du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils se cachent dans les bois, & se jettent brusquement sur leur ennemi pour le tuer à l'improviste, on pourroit pour peu de chose regagner leur bienveillance, & surtout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûe, & que tout Europeen qui a vû le monde pourroit incontinent inventer pour les amuser, comme seroit par exemple de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier.

Quant à ce qu'on dit communément des Anthropophages ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces sortes de gens. Je n'ai point vû ni entendu dire qu'il y eût au monde de nation qui n'eût quelque chose à manger, si non poissons & animaux terrestres, au moins des fruits, des grains, des racines, ou autres legumes qui croissent naturellement ou par la culture. Les habitans mêmes de la nouvelle Hollande avec toute leur pauvreté, ne laissoient pas d'avoir du poisson, & auroient eu de la peine à se résoudre à tuer un homme en vûe de le manger. Je ne sai quelles barbares coûtumes peuvent autrefois avoir été en usage dans le monde. On a fort parlé des sauvages de l'Amérique qui sacrifioient leurs ennemis à leurs Dieux. Je ne sai pas non plus si cela est, ou si cette coûtume a été en usage chez quelque nation de cette grande partie du monde. Quoiqu'il en soit, si ces Americains sacrifient leurs ennemis, il n'est pas nécessaire qu'ils les mangent aussi. Je ne veux pourtant pas après tout nier absolument la chose ; mais j'en parle suivant ma connoissance, & je sai qu'on dit des faussetez de ces Canibales, & qu'on en a fait plusieurs contes qui ont été refutez depuis mon premier retour des Indes Occidentales. Sur quel pied  
de

de barbarie ne regardoit-on point alors les pauvres Indiens de la Floride, qui nous paroissent à present assez civils? Combien de contes ne nous a-t-on point faits des Indiens qui habitent les Isles qu'on appelle les Isles des Canibales? Nous voyons néanmoins qu'ils commercent fort honnêtement avec les François & les Espagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils se font mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades, & ont depuis empêché que nous ne nous soyons établis à l'Isle de *Santa Lucia*, en ruinant successivement deux ou trois des Colonies qui y étoient établies. Ils ont même souvent endommagé & ravagé l'Isle de *Tabaco*, où les Hollandois s'étoient établis; & cette Isle, quelque délicieuse & fertile qu'elle soit, est encore aujourd'hui ruinée, pour être trop voisine des Caribes du Continent, qui lui rendent visite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui vouloient s'établir sur les Isles, où ils s'étoient eux-mêmes établis. Ces mêmes gens néanmoins ne font point de mal à un homme seul, à ce que m'ont dit des gens qui ont été leurs prisonniers. Je pourrois produire encore les Indiens de *Boca Toro*, de *Boca Drago*, & de divers autres lieux, que les Espagnols appellent sauvages & ferores. Cependant les Indiens de ces mêmes pays ont fait amitié avec les Aventuriers, & s'ils ont rompu avec eux c'est après en avoir été mal traité. Quant aux Insulaires de *Nicobar*, je les ai trouvez assez affables pour ne les pas craindre; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie.

Cependant je fus fort aise de n'être pas seul, & d'autant plus aise que nous étions assez pour faire la manœuvre & passer dans l'Isle de *Sumatra*: Aussi songeames-nous d'abord à acheter un Canot pour cela des Originaires du pays.

La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de Lune : Aussi nous promenames-nous sur la Baye pour voir quand le vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques-là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'aquerir. Le voyant à la voile entre onze heures & minuit, nous rentrames dans nôtre chambre, & nous nous couchames. Ce fut le fixième de Mai.

Le lendemain de bon matin le maître du logis accompagné de 4. ou 5. de ses amis, vint voir ses nouveaux hôtes, & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre; car il croyoit que j'étois seul. Il en parut néanmoins fort aise, & nous reçut avec une grosse Calebace de *Toddy* qu'il avoit apportée. Avant son départ, (Car il faut savoir que par tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons ou par crainte, ou par superstition) nous achetames de lui un Canot pour une hache, & nous y mimes incontinent nos cofres & nos habits, en vûe de gagner la partie Meridionale de l'Isle, & d'y demeurer jusques au changement du *Monson* qu'on attendoit tous les jours.

Après avoir mis nos hardes à couvert nous entrames gayement dans nôtre nouvelle Fregate avec les Achinois, & primes le large. Nous ne fumes pas plutôt au large, que nôtre Canot se renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvames à la nage, & trainames à terre nos cofres & nos habits: Mais tout fut mouillé, & je ne sauvai rien de considerable que mon journal, & quelques Cartes du pays que j'avois faites, que j'estimois beaucoup; & que j'avois conservées avec beaucoup de soin. Mr. Hall avoit aussi un balot de livres & de Cartes qui penserent y demeurer: Mais nous ouvrimes incontinent nos cofres, & en ôtames nos livres avec beaucoup de peine. Nous les fimes sécher ensuite; mais quelques Cartes qui se trouverent dépliées dans nos cofres furent gâtées.

Le Canot étant alors en fort bon état, & nos livres & nos habits secs, nous primes le large une seconde fois, & ramames du côté de l'Orient de l'Isle, en laissant plusieurs autres à nôtre Nord. Les Indiens sur huit à dix Canots nous accompagnèrent malgré nous; car nous crumes qu'ils vouloient faire encherir les provisions du côté de l'Isle où nous allions, en donnant avis de ce que nous en donnions au lieu d'où nous venions. Pour les empêcher donc de venir avec nous, Mr. Hall fit peur à ceux d'un Canot en tirant sur eux une volée de Canon. Ils s'utèrent tous hors des bords en criant, mais voyant que nous nous en allions, ils rentrèrent dans leur Canot, & nous suivirent.

Ce coup de Canon nous brouilla avec tous les habitans de l'Isle. Incontinent après nous relâchames à une Baye où il y avoit quatre maisons & grand nombre de Canots: Mais ils se retirèrent tous, & n'approcherent plus de nous durant plusieurs jours. Nous avions alors un gros pain de *Melory*, qui étoit tout ce que nous avions à manger. Si nous avions eu envie de noix de Cacao ou de *Toddy*, nos Malayans d'Archin auroient monté sur les arbres, nous auroient apporté des noix de Cacao à souhait, & tous les matins un bon pot de *Toddy*. Nous vécumes ainsi jusques à ce que nôtre *Melory* fût presque achevé, esperant toujours que les naturels viendroient, & nous en vendroient comme ils avoient fait ci-devant. Mais ils ne vinrent pas, & même nous traversèrent par tout où nous allames: Ils branloient souvent leurs lances contre nous, & nous témoignoient autant qu'ils pouvoient qu'i's n'étoient pas de nos amis.

Voyant enfin qu'ils nous étoient opposez nous résolumes d'avoir des vivres par force, puisque nous ne pouvions pas en avoir autrement. Pour cet effet nous entrames avec nôtre Canot dans une petite Baye qui est au Septentrion de l'Isle, parce que l'eau y étoit tranquille & qu'il étoit aisé d'y faire descente; mais de  
l'au-

L'autre côté comme le vent étoit toujours le même, nous ne pouvions mettre pied à terre sans courre risque de renverser nôtre Canot, & de mouiller nos armes. En ce cas nous eussions été à la merci de nos ennemis, qui étoient deux à trois cens hommes dans chaque Baye pour nous empêcher d'aborder aux lieux où ils voyoient que nous allions. Etant en Mer nous primes droit la route du Nord, & fumes incontinent suivis de 7. à 8. Canots. Les Indiens se tenant éloignez, ramoient plus vite que nous, & furent à la Baye avant nous. Ils y firent tous descente avec environ 20. autres Canots pleins de monde, & se mirent en devoir de nous empêcher de mettre pied à terre. Nous allames à cent verges d'eux: Nous étant ensuite arrêtez, je pris mon fusil & les couchai en joue. Ce mouvement les fit tous mettre ventre à terre: Mais je me tournai de l'autre côté, & pour leur faire voir que nôtre dessein n'étoit pas de leur faire du mal, je tirai mon fusil sur la Mer, de sorte qu'ils pouvoient voir le plomb esleurer l'eau. Je n'eus pas plûtôt rechargé, que nous entrames doucement. Quelques-uns d'eux se retirèrent. Ceux qui restèrent continuèrent à donner des marques de leur haine, jusques à ce qu'ayant tiré comme devant, je leur eusse encore donné l'épouvante. Alors ils se retirèrent, & ne laisserent que 5. à six hommes sur la Baye: Nous étant donc considérablement avancez, Mr. Hall mettant l'épée à la main s'uta à terre, pendant que j'étois prêt à faire feu sur les Indiens, s'ils se fussent mis en devoir de l'insulter: Mais ils ne branlerent pas qu'il ne fût à eux, & ne les eût saluez.

Il leur toucha la main; & fit tant de signes d'amitié, que la paix fut conclue, ratifiée, & confirmée par tous ceux qui furent presens. On rapella ceux qui s'étoient retirez, & tout le monde accepta la paix avec beaucoup de joie. Cette paix fut generale à la grande joie des habitans. On ne sonna point les cloches, ni on ne fit point de feux de joie, car ce n'est pas

pas la coutume ; mais la joie paroïssoit peinte sur le visage de tout le monde, parce qu'alors ils pouvoient aller pêcher sans crainte d'être pris. Cette paix ne leur fut pas plus agreable qu'à nous ; Car les Insulaires nous apportoient alors du *Melory*, que nous avions pour de vieilles guenilles, & de petits morceaux de toile, larges environ comme la paume de la main. Nous vîmes en certains endroits quelques petits Cochons que nous aurions pû avoir à juste prix ; mais nous ne voulumes pas scandaliser nos amis Achinois, qui étoient Mahometans.

Nous demeurames-là deux à trois jours, après quoi nous partîmes pour le Septentrion de l'Isle, faisant route à l'Orient. Nous fumes bien reçus des habitans par tout où nous allames. Arrivés au Septentrion de l'Isle, nous fîmes provision de *Melory* & d'eau. Nous achetames deux à trois pains de *Melory*, & environ 12. grosses coquilles de noix à Cacao d'où l'on avoit tiré toute la chair, & qui étoient néanmoins toutes entières à un petit trou près qu'elles avoient à un bout. Nous mîmes dans toutes ces coquilles environ trois Gallons & demi d'eau. Nous achetames aussi 2. ou 3. *Bambous*, où nous en mîmes encore 4. ou 5. Gallons. Voilà en quoi consistoient nos provisions.

Nôtre dessein étoit d'aller à Achin, place située au Nord-Oüest de l'Isle de Sumatra, qui est au Sud-Sud-Est, & dont nous étions éloignés de 40. lieues. Nous n'attendions que le *Monson Occidental*. Nous l'avions long-tems attendu, & il sembloit alors qu'il n'étoit pas éloigné ; Car les nuages commençoient, eût-on dit, à pancher vers l'Orient ; en effet ils commencèrent enfin à se mouvoir doucement de ce côté-là, quoi que le vent fût encore Est, c'étoit néanmoins un signe infallible que le *Monson Occidental* n'étoit pas éloigné.

## CHAPITRE XVIII.

L'Auteur & sa compagnie s'embarquent pour Achin dans un bateau sans pont. Changement de tems. Cercle autour du soleil, presage d'une violente tempête, qui arrivant en effet, les met en grand danger, & les consterne beaucoup. Cudda ville & havre sur la côte de Malacca. L'Isle d'Way. Mont d'or dans l'Isle de Sumatra. Passage. Jonca riviere & ville dans l'Isle de Sumatra près de la pointe de Diamant, où ils vont à terre fort malades, & sont favorablement reçus des Oromkais. Ils passent de là à Achin. L'Auteur est examiné devant le Chabander, & prend un remede d'un Medecin Malayan. Longueur de sa maladie. Il prend encore la route de Nicobar, & revient tout à coup à celle d'Achin. Il fait divers voyages à Tonquin, à Malacca, au Fort Saint George, & à Bencouli. Comptoir Anglois à Sumatra. Relation de l'équipage du vaisseau qui mit l'Auteur à terre à Nicobar. Les uns passent à Tangambar, qui est un Fort appartenant aux Danois sur la côte de Coromandel; d'autres au Fort Saint George & plusieurs au Camp du Mogol. Des Peuns, & comment Jean Olivier se fit Capitaine. Le Capitaine Reed ayant pillé près de Ceylan un riche Marchand Portugais va à Madagascar, & s'embarque sur un vaisseau de la nouvelle York. Traverses que le reste de son équipage eut à essuyer jusqu'à Johanna, &c. Leur vaisseau nommé le Cachet de Lonâres coule à fonds à Madagascar dans la Baye de Saint Augustin où il est en-

core. Du Prince Jeoly, l'homme peint que l'Auteur amena en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Isles de Meangis, patrie de l'homme peint: Girofle de cette Isle, &c. L'Auteur est fait Canonier à Bencouli, & est contraint de se dérober pour passer en Angleterre.

**C**E fut le 15. de Mai 1688. à environ 4. heures après midi que nous quittames l'Isle de Nicobar, & primes la route d'Achin. Nous étions 8. de compagnie, savoir 3. Anglois, 4. Malayans nez à Achin, & le Metis Portugais.

Nôtre Canot n'étoit ni des plus gros ni des plus petits. Il étoit à peu près de la grandeur de nos bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts comme est le devant de ces bateaux. Il étoit plus profond & moins large que ces bateaux; mais si mince & si léger, que quand il étoit vuide 4. hommes pouvoient le lancer à l'eau, ou le haler à terre. Nous avions un bon Mât, & une voile de nate, avec de bons & forts ailerons très bien attachez à chaque côté du Canot. Tant que ces ailerons étoient fermes, le Canot ne pouvoit pas se renverser; ce qu'il auroit aisément fait sans cela; & même avec cela, si les ailerons n'avoient pas été extrêmement forts: Ainsi nous étions fort obligez à nos Achinois qui avoient trouvé cette invention.

Mr. Hall & moi connoissions mieux le peril que personne. Les autres avoient tant de confiance en nous, qu'ils ne faisoient pas la moindre difficulté sur ce que nous approuvions. J'étois mieux pourvû que Monfr Hall; car avant que de quitter le vaisseau, j'avois consulté exprès nôtre Carte des Indes Orientales. Je dis nôtre Carte, car nous n'en avions qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié dans mon livre de poche la hauteur & la distance de la côte de

de *Malacca*, de *Sumatra*, de *Pegu*, & de *Siam*; & avois aussi emporté un Compas de poche pour me servir de guide dans tout ce que j'aurois à entreprendre.

Quand nous mimes en Mer, le tems étoit fort beau, fort clair, & fort chaud. Le vent toujours Sud-Est, petit, & justement tel qu'il falloit pour rafraichir l'air. Les nuées se mouvoient doucement de l'Occident à l'Orient; ce qui nous faisoit esperer, ou que le vent étoit déjà Oüest en Mer, ou qu'il le seroit bientôt. Nous profitames du beau tems dans l'esperance d'arriver à *Achin* avant que le *Monson* Occidental fût bien affermi, n'ignorant pas que les vents seroient fort orageux après le beau tems, & sur tout au commencement du *Monson* Occidental.

Nous fimes donc route au Sud, croyant qu'après que nous serions sortis de l'Isle, nous aurions un vrai vent, comme nous l'appellions; car il faut savoir que la terre attire le vent; & souvent on trouve en mer un vent different de celui qu'on a quand on est près de terre. Nous ramions tour à tour avec 4. rames: Mr. Hall & moi étions aussi tour à tour au gouvernail, parce que personne n'en étoit capable, que nous. Le premier après-midi & la nuit suivante nous fimes 12. lieues suivant mon compte. Nôtre route étoit au Sud Sud-Est: Mais le 16. au matin une heure après soleil levé, nous vîmes au Nord-Oüest quart de Nord l'Isle d'où nous étions partis: Ainsi je trouvai que nous avions fait à l'Est un point plus que je n'avois cru; ce qui nous obligea de faire route au Sud quart d'Est.

A 4. heures après midi nous eumes un petit vent d'Oüest-Sud-Oüest qui continua jusques à neuf heures. Durant tout ce tems là, nous ne nous servîmes point de nos rames, & fimes route Sud-Sud-Oüest. J'étois alors au Gouvernail, & je trouvai par les brisans de la Mer que nous avions près de nous un courant violent. Elle faisoit tant de bruit, qu'on l'au-

roit entendue de près de demi mille. A 9. heures elle fut calme jusqu'à dix heures que le vent revint, & souffla gaillardement toute la nuit.

Le 17. au matin nous cherchames l'Isle de Sumatra, croyant n'en être alors qu'à 20. lieues. Car suivant nôtre compte, nous avions fait à la voile, & à la rame 24. lieues depuis que nous étions partis de l'Isle de Nicobar, qui est à 40. lieues d'*Acbin*. Mais ce fut en vain que nous cherchames l'Isle de Sumatra, car après nous être tourné de tous les côtés, nous vîmes avec chagrin l'Isle de Nicobar à l'Oüest-Nord-Oüest, & nous n'en étions pas à plus de huit lieues. Par-là il étoit visible que nous avions eu un courant violent contre nous durant la nuit. Mais un vent frais étant survenu, nous en profitames le mieux qu'il nous fut possible tant que le beau tème dura. A midi nous primes la hauteur du soleil. Ma latitude étoit 6. degrez 55. minutes, & celle de Mr. Hall 7. degrez Nord.

Le 18. le vent se rafraichit, & le ciel commença de se couvrir. Il fut assez clair jusqu'à midi. Nous crûmes pouvoir prendre la hauteur; mais les nuages qui couvrirent le soleil quand il vint au Meridien nous en empêcherent. Il arrive souvent qu'on ne peut pas prendre la hauteur, parce que le soleil se couvre à midi, quoi qu'il soit clair avant & après. Cela arrive sur tout dans les lieux proches du soleil; & cette obscurité du soleil à midi est ordinairement subite & inopinée, & dure près de demi heure ou davantage.

Nous eumes aussi alors un mauvais presage par un grand cercle qui parut autour du soleil, 5. à 6. fois plus grand que lui; ce qui arrive rarement sans être suivi d'orage ou de beaucoup de pluye. On voit plus souvent ces sortes de cercles autour de la lune; mais les suites n'en sont pas si à craindre. Nous prenons ordinairement bien garde à ceux qui sont autour du soleil, observant s'il n'y a point de brèche au cercle,

& en quel endroit elle est; nous trouvons communément que la plus violente tempête vient de là. J'avoue que la vûe de ce cercle me causa beaucoup d'inquiétude, & me fit souhaiter de bon cœur d'être près de quelque terre. Cependant je ne fis semblant de rien pour ne pas décourager mes camarades; Je fis au contraire de nécessité vertu, comme on dit, & payai de bonne mine.

Je dis à Mr. Hall que si le vent devenoit trop violent comme je le craignois, étant déjà bien fort, il falloit nécessairement suivre le cours du vent & de la Mer jusques à un meilleur tems; & que le vent étant tel qu'il étoit déjà, au lieu d'être à 20. lieues d'*Acchin*, nous serions emportez 60. à 70. lieues vers la côte de *Cudda* ou *Queda*, Royaume, ville, & havre de commerce sur la côte de Malacca.

Le vent étant donc très violent, nous roulames le pied de nôtre voile autour d'un pieu qui y étoit attaché, & mimas nôtre vergue à trois pieds du côté du Canot; de sorte que nous ne portions plus qu'une petite voile: Cependant elle étoit encore trop grande vû le vent; car le vent qui venoit à côté, la faisoit beaucoup pancher, quoi qu'elle fût soutenue par nos ailerons; de sorte que les pieux des ailerons qui sortoient des côtés plioient de maniere, qu'on eût dit qu'ils alloient se rompre; & s'ils se fussent rompus il auroit falu perir inévitablement. D'ailleurs la Mer grossissant auroit rempli d'eau nôtre Canot. Nous fimes néanmoins en sorte de tenir pendant quelque tems contre le vent. Mais le vent continuant, nous nous abandonnâmes à environ une heure après midi au vent & à la Mer; ce que nous fimes tout l'après-midi & une partie de la nuit suivante. Le vent continuoit grossissant toujours l'après midi. La Mer étoit encore plus haute, & brisoit souvent, mais sans nous faire aucun dommage; car comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague, la brisoit, & l'empêchoit par ce

moyen d'endommager le vaisseau. Il est vrai qu'il y entroit beaucoup d'eau que nous jettions sans relâche. Nous vîmes alors que nous avions bien fait de changer de route ; car autrement chaque vague eût rempli d'eau nôtre barque , & l'auroit coulée à fond, parce que les coups de Mer l'eussent pris par le côté. Et quoi que les ailerons fussent bien attachez, il auroit néanmoins falu qu'ils se fussent rompus à une Mer de cette violence , puisqu'alors même ils étoient souvent couverts d'eau , & plioient comme des baguettes.

Le soir du 18. fut fort fâcheux. Le ciel parut fort sombre , & couvert de nuages noirs ; le vent fut gros , & la Mer haute. La Mer bruyoit déjà autour de nous , & jettoit une écume blanche ; une nuit noire survint ; il n'y avoit point d'endroit où nous pussions nous mettre à couvert ; nous étions en danger d'être engloutis par chaque vague ; & le pis de tout cela étoit que personne de nous ne se croyoit préparé pour l'autre monde. On peut mieux juger par ce que je ne dis pas , que par tout ce que je pourrois dire , de la consternation où nous étions tous. Je m'étois déjà vû en plusieurs perils , & j'en ai même ci-devant parlé , mais le plus grand n'étoit rien en comparaison de celui-ci. Je ne puis pas m'empêcher de convenir que je fus alors dans une grande agitation d'esprit. Je n'avois pas eu le tems d'envisager les autres dangers , & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux. Une escarmouche , un combat , & autres actions subites ne font rien quand le sang est une fois échaufé , & qu'on est animé par de grandes esperances. Mais ici je voyois la mort venir à petit pas , & n'avois que peu ou point d'esperance de l'éviter. J'avoue que le courage qui ne m'avoit jamais manqué jusques-là , m'abandonna en cette occasion. Je fis de fort tristes reflexions sur ma vie passée , & me rappelai avec horreur & avec detestation des actions que je desapprouvois déjà , mais dont le souvenir me faisoit alors trem-

trembler. Il y avoit long tems que je m'étois repenti de cette vie vagabonde ; mais jamais de si bon cœur qu'alors. Je rapellois aussi le grand nombre de miracles que la providence divine avoit faits pour moi durant tout le cours de ma vie : miracles qui m'étoient d'autant plus sensibles, qu'il y a, je croi, peu de gens pour qui Dieu en ait fait de pareils. J'en rendois au Seigneur des actions de grâces particulières ; je lui demandois la continuation de son divin secours, & calmois mon esprit le mieux qu'il m'étoit possible. L'événement montra que mes prières lui avoient été agréables.

Nous soumettans donc à la bonne & sage providence, & ne négligeans rien pour la conservation de nôtre vie, Mr. Hall & moi primes le gouvernail tour à tour, pendant que les autres vuidoient tour à tour l'eau qui entroit à tout moment dans le Canot : Voilà les mesures que nous primes pour passer la plus triste nuit que j'aye jamais passée. A dix heures le tonnerre, les éclairs, & la pluye commencerent. La pluye vint fort à propos, car nous avions bû toute l'eau que nous avions apportée de l'Isle.

Le vent fut d'abord plus grand qu'il n'avoit été ; mais demi-heure après il diminua : La Mer aussi fut un peu moins furieuse. Nous regardames alors nôtre compas avec un morceau de mèche allumée que nous avions gardée pour cela, & pour voir où nous allions ; mais il se trouva que nous faisons encore route à l'Est. Nous n'avions pû jusqu'alors regarder nôtre compas, car nous faisons route droit devant le vent. S'il avoit changé nous aurions été obligez en même tems de changer de route. Mais n'étant plus si violent, nous trouvames nôtre Canot assez fort avec la petite voile que nous avions alors à bord, pour remettre le Cap au Sud-Est ; ce que nous fimes aussi, esperant alors de regagner l'Isle de *Sumatra*.

Mais le 19. à deux heures du matin nous eumes un

autre coup de vent avec beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluye, qui dura jusqu'au jour, & nous obligea de nouveau à nous laisser aller au vent; ce que nous fimes durant plusieurs heures. La nuit fut extrêmement sombre, & nous fumes si mouillez, que nous n'avions pas sur nous un seul fil qui fût sec. La pluye nous glaça extrêmement, car il n'y a point d'eau douce qui ne soit plus froide que celle de la mer. Dans les Climats, même les plus froids, la Mer est chaude, & dans les plus chauds la pluye est froide & mal saine. Nous passames cette ennuyeuse nuit dans ce triste état. Jamais pauvres Mariniers bâtus de l'orage près de la côte n'ont souhaité le point du jour avec plus d'ardeur que nous faisons. Le jour parut enfin, mais chargé près de l'horison de tant de nuages sombres & noirs, que le premier rayon de l'aube du jour parut à 30. ou 40. degrez d'élevation, ce qui fut assez éfrayant: Car les gens de marine disent communément, & c'est une verité dont j'ai fait l'experience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & la basse les petits.

Nous fimes route à l'Est suivant le vent & la Mer, jusqu'à environ 8. heures du matin qui fut le 19. Alors un de nos *Malayans* cria *Pulo Way*, Mr. Hall & moi crumes qu'il avoit dit *Pull away*, expression usitée parmi les matelots Anglois quand ils sont à la rame. Nous ne fumes ce qu'il vouloit dire que quand nous vimes qu'il montrait quelque chose à ses camarades. Nous regardames alors du même côté, & vimes la terre qui paroissoit comme une Isle; & tous nos *Malayans* dirent que c'étoit une Isle au Nord-Oüest de *Sumatra*, apellée *Way*; car *Pulo Way* signifie l'Isle d'*Way*. Comme nous étions tout mouillez & que nous n'en pouvions plus de froid & de faim, nous fumes fort joyeux de voir la terre, & fimes incontinent route de ce côté-là. Elle étoit au Sud, & le vent toujours Oüest & violent; mais la Mer moins haute que la nuit precedente. Cela nous obligea d'ac-

cour-

courcir nôtre voile , que nous ne laiffames pas plus grande qu'un tablier , & de faire route avec cela. Nos ailerons nous servirent encore beaucoup en cette occasion ; car quoi que nôtre voile fût petite , le vent qui étoit encore fort preffoit beaucoup le côté de la barque : Mais comme il étoit soutenu par les ailerons , nous foutinmes assez bien ; ce qu'autrement nous n'aurions pû faire.

A environ midi nous vimes encore la terre au dessous de la pretendue Isle d'*Way*. Nous fimes voiles de ce côté-là , nous vimes avant la nuit toute la côte de *Sumatra* , & trouvames que nos Achinois étoient dans l'erreur. Car la haute terre que nous avions d'abord vûe ; & qui nous avoit paru une Isle , n'étoit point *Pulo-Way* , mais une fort haute montagne de l'Isle de *Sumatra* , que les Anglois apellent la montagne d'Or. Le vent dura jusqu'à 7. heures du soir qu'il commença à diminuer. A 10. il tomba tout à fait , & nous reprimes nos rames quoi que nous fussions tous bien harassez des travaux & des fatigues passées.

Le lendemain au matin qui étoit le 20. nous vimes à plein la terre basse , & jugeames que nous n'étions pas à plus de 8. lieues. Sur les 8. heures après midi nous arrivames à l'embouchure d'une riviere nommée *Passange Fonca* , qui coule dans l'Isle de *Sumatra*. Elle est à 34. lieues de l'Orient d'*Achin* , & à 6. lieues de l'Occident de la pointe de Diamant , qui fait un Rhombe , & est une terre basse.

Nos *Malayans* qui connoissoient bien le pays , nous menerent à un petit village de pêcheurs nommé *Passange-Fonca* du nom de la riviere , de l'embouchure de laquelle il n'étoit qu'à un mille. Les fatigues du voyage , & les ardeurs du Soleil que nous eumes à soutenir en partant , ensemble les pluyes froides que nous eumes sur le corps durant les derniers jours , nous causerent à tous la fievre. L'état où nous étions étoit si languissant que l'un ne pouvoit secourir l'autre :

tre : Nous ne pumes pas même haler nôtre Canot jusqu'au village : mais nos *Malayans* trouverent des habitans qui le firent.

Le bruit de nôtre arrivée s'étant répandu, un des *Oromkais* ou Nobles de l'Isle vint nous voir de nuit. Nous étions alors au bout du village dans une hute ; & comme il étoit tard, ce Seigneur se contenta de nous regarder, & se retira après avoir parlé à nos *Malayans*. Mais il revint le lendemain, & nous fit mettre dans une grande maison en attendant que nous fussions rétablis, donnant ordre aux gens du village de ne nous laisser manquer de rien. Les Achinois *Malayans* qui étoient venus avec nous leur firent le détail des circonstances de nôtre voyage ; leur conterent comme nôtre vaisseau les avoit pris, & où, comment nous qui étions venus avec eux étions prisonniers, & avions été mis à terre avec eux à Nicobar. Ce fut apparemment à cause de cela que les Seigneurs de *Sumatra* eurent la bonté de pourvoir à nos besoins avec une charité si extraordinaire. Ils nous obigerent même à recevoir des presens dont nous ne savions que faire, comme de jeunes Buffles, des Chevres, &c. Après que les Seigneurs se furent retirez, nous laissâmes aller la nuit ces animaux, car nos Camarades Achinois nous conseillèrent de les accepter, de peur de desobliger en les refusant ceux qui nous les donnoient. Mais nous gardâmes pour nôtre usage les noix de *Cacao*, les Plantains, les Oiseaux, les œufs, le Poisson, & le Ris. Les *Malayans* qui étoient venus avec nous de Nicobar nous quitterent alors, & se mirent en leur particulier à un des bouts de la maison, parce qu'ils étoient Mahometans, comme le sont tous ceux du Royaume d'*Acbin*. Quoi que dans la traversée ils fussent volontiers de l'eau que nous avions dans des coquilles de *Cacao*, ils revinrent à leurs scrupules & à leurs reserves accoûtumées, dès qu'ils ne se virent plus dans la même nécessité. Ils étoient tous malades, & com-

me leur mal augmentoit, l'un d'eux nous dit d'une manière menaçante, que leur ayant fait faire ce voyage, si quelqu'un d'eux mourroit, les autres nous tueroient. Je doute néanmoins ou qu'ils l'eussent entrepris, ou que les gens du pays le leur eussent laissé faire. Nous fîmes en sorte de nous apprêter à manger; car quoi que ces gens eussent la charité de nous donner tout ce qu'il nous falloit, il n'y en avoit néanmoins pas un qui voulût s'approcher de nous pour nous aider à accommoder nos vivres, & qui voulût même toucher les choses dont nous nous servions. Nous avions tous la fièvre, c'est pourquoi nous faisons la cuisine par tour, suivant la force ou l'appétit que nous avons. Ma fièvre augmentoit; & je trouvois ma tête en si grand desordre, que j'avois de la peine à me tenir debout. J'aiguifai mon ganif pour m'en frigner, mais comme il n'étoit pas assez pointu je n'en pûs venir à bout.

Nous demeurâmes-là 10. ou 12. jours esperant de nous remettre; mais ne trouvant point de soulagement, l'envie nous prit d'aller à *Achin*. Nous fûmes retardez par les gens du pays qui vouloient retenir Mr. Hall & moi pour servir sur les vaisseaux qu'ils envoient à *Malacca*, à *Cudda*, ou autres lieux où ils negocient: Mais comme ils virent que nous aimions mieux aller à *Achin* avec nos compatriotes, ils nous fournirent un grand *Pros* pour nous y conduire eux-mêmes, parce que nous n'étions pas en état de mener nôtre Canot. D'ailleurs 3. de nos camarades *Malayans* s'en étant déjà allez bien malades, il ne nous en restoit plus qu'un, & le Portugais qui nous accompagnerent jusqu'à *Achin*, & tous deux étoient malades aussi bien que nous.

Nous partîmes de *Passange Jonca* au commencement de Juin 1688. Nous avions quatre rameurs; un qui tenoit le gouvernail, & un Gentilhomme du pays qui venoit pour informer la Regence de nôtre arrivée. Nous passâmes en 3. jours & 3. nuits, ayant

le jour les vents de Mer, & la nuit les vents de terre, & sur le tout fort beau tems.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez à *Achin*, qu'on me mena au Chabander, qui est le premier Magistrat de la ville. Un nommé Mr. Denis Driscall, Irlandois de nation, & Resident de la Compagnie, qui y étoit pour lors, fut l'interprete. Comme j'étois foible, on me permit de me tenir debout devant le Chabander, car l'usage est de s'asseoir sur le carreau, les jambes en croix comme les Tailleurs. Mais je n'avois pas assez de force pour me mettre de cette maniere. Le Chabander me fit diverses questions, & me demanda entr'autres choses comment nous avions osé venir dans un Canot de Nicobar à *Sumatra*. Je lui dis qu'étant accoutumé aux fatigues & aux perils, je n'avois pas eu de peine à l'entreprendre. Il me demanda aussi d'où venoit nôtre vaisseau, &c. Je lui dis qu'il venoit des Mers du Sud; qu'il avoit fait le tour des Isles Philippines, &c. & s'en alloit en Arabie, & sur la Mer rouge. Les *Malayans* & le Portugais furent aussi examinez, & confirmèrent ce que j'avois dit. En moins de demi-heure, j'eus la permission de me retirer avec Mr. Driscal qui demouroit alors dans le Comptoir de la Compagnie Angloise. Il nous y fit trouver place, & nous fournit des vivres.

Trois jours après nôtre arrivée, nôtre Portugais mourut de la fièvre. Je ne sai de quoi devinrent nos *Malayans*. Ambroise ne vécut pas long-tems. Mr. Hall étoit si foible, que je ne croyois pas qu'il en revînt. Je me portois le mieux de tous quoi que je fusse fort mal, & qu'il y eût peu d'apparence d'en réchaper. Mr. Driscal & quelques Anglois voyans cela, me conseillèrent de prendre une purgation d'un Medecin *Malayan*. Je suivis leur conseil esperant de trouver du soulagement. Mais après avoir pris trois fois d'une méchante drogue, à chaque fois une grosse calebace pleine sans sentir d'amandement, je pen-

sois

fois à n'en plus prendre ; mais on me conseilla d'en prendre encore une ; ce que je fis. Son operation fut si violente, que je crus que j'en mourrois. Je fis des efforts jusques à ce que j'eusse été environ 20. à 30. fois à la selle : Mais ce remede opera brusquement, & avec peu d'intermission. Enfin mes forces étant presque épuisées, je me jettai à terre une fois pour toutes, & fis environ 60. selles. Je crus d'abord que le Medecin *Malayan* qu'on vantoit si fort m'avoit tué. Je demurai dans une foiblesse extraordinaire qui continua durant quelques jours : Mais la fièvre me quitta, & fus plus d'une semaine sans l'avoir ; après quoi elle revint avec un devoyement, & je la gardai pendant un an.

Après que je fus un peu revenu des effets de ma medecine, je trouvai moyen de sortir. Comme le Capitaine Bowrey m'avoit honnêtement invité d'aller chez lui, ce fut aussi le premier à qui je rendis visite. Son vaisseau étoit à la rade, mais il demouroit à terre. Cet honnête homme avoit beaucoup de bonté pour nous tous, & particulierement pour moi qu'il sollicitoit puissamment d'être son Bosleman pour son voyage de Perse, où il étoit destiné, & où il avoit dessein de vendre son vaisseau à ce que j'appris, mais non du Capitaine Bowrey même. De-là son dessein étoit de passer à Alep avec la Caravanne, & de-là en Angleterre. Ses affaires requeroient à mon avis qu'il fit encore quelque sejour à *Achin* pour vendre des marchandises dont il n'avoit pas encore disposé. Cependant il aima mieux en laisser la disposition à certains Marchands de cette ville, & faire cependant un petit tour jusques aux Isles de Nicobar, prendre ses effets à son retour, & poursuivre par ce moyen son voyage de Perse. Le Capitaine Bowrey prit tout à coup cette resolution incontinent après l'arrivée d'une petite Fregate qui venoit de Siam, avec l'Ambassadeur que sa Majesté Siamoise envoyoit à la Reine d'*Achin*. L'Ambassadeur étoit François de nation. Le vaisseau

sur lequel il étoit venu étoit petit, mais bien équipé, & propre au combat. Tout le monde croyoit donc que le Capitaine Bowrey n'avoit osé demeurer à la rade d'*Achin*, parce que les Siamois étoient alors en guerre avec les Anglois, & qu'il n'étoit pas en état de se défendre, s'il en avoit été attaqué.

Que ce fût cette raison ou une autre qui le fit partir, il se mit en devoir de partir, & partit en effet pour les Isles de Nicobar. Mr. Hall, Ambroise, & moi fumes du voyage, quoique si malades & si foibles, que nous ne pouvions lui rendre aucun service. Nous sortimes de la rade d'*Achin* vers le commencement de Juin : Mais les vents de Nord-Oüest, & le gros tems nous obligerent de revenir deux jours après. Avec tout cela il ne laissa pas de donner à chacun 12. Mes, qui est une monnoye d'or valant environ 15. sous d'Angleterre. Ainsi il abandonna ce dessein d'autant plus volontiers, que quelques vaisseaux Anglois étant entrez dans la rade, il n'eut plus de peur des Siamois.

Après cela il me pria encore de l'aller voir à *Achin*. Il me regala toujours de vin, & me fit faire bonne chere, me sollicitant encore d'aller avec lui en Perse : Mais comme j'étois extrêmement foible, & que je craignois les vents d'Oüest, je ne lui donnai point de réponse positive ; & la principale raison qui m'en empêcha, fut l'esperance que j'avois de faire un voyage plus avantageux sur les vaisseaux Anglois nouvellement arrivez, ou sur quelques autres qu'on attendoit. Ce fut ce Capitaine Bowrey qui envoya de Borneo la lettre qui étoit adressée au Directeur du Comptoir Anglois à *Mindanao*, dont j'ai fait mention dans le Chapitre XIII.

Peu de tems après le Capitaine Welden arriva du Fort Saint George sur le vaisseau nommé l'épée Royale, destiné pour Tonquin. Ce voyage étant plus de mon goût que celui de Perse, vû la saison, d'ailleurs le vaisseau étant mieux pourvû, & principale-  
ment

ment d'un Chirurgien ; & moi toujours malade , j'aimai mieux servir le Capitaine Welden que le Capitaine Bowrey. Il faudroit ramener le Lecteur sur les pas si je voulois continuer la relation particuliere de cette expedition : Mais après l'avoir conduit autour du monde , & mené si près de l'Angleterre , je n'irai point à l'heure qu'il est , lui faire faire de nouvelles courses , & ne grossirai point ce livre comme si j'étois obligé de décrire le tour que j'ai fait dans ces parties éloignées des Indes Orientales , de Sumatra , & à Sumatra. Jegarderai donc pour une autre fois mon voyage de Tonquin , comme aussi un autre que je fis ensuite à *Malacca* , ensemble les remarques que j'eus occasion de faire dans ces deux voyages , & la description de ces pays & des contrées voisines, aussi bien que de l'Isle de Sumatra même , dans laquelle description je comprendrai le Royaume & la ville d'Achin , de Bencouli , &c. & ferai de tous ces lieux-là une relation particuliere. Il suffit de dire en un mot que je partis pour Tonquin avec le Capitaine Welden au mois de Juillet 1688. & revins à Achin au mois d'Avril suivant. J'y demeurai jusqu'à la fin de Septembre 1689. & après avoir fait un petit voyage à *Malacca* , je retournai encore à Achin vers Noël. J'allai incontinent après mon retour au Fort saint George , & après environ cinq mois de séjour , je revins encore une fois à *Sumatra* ; non à Achin , mais à Bencouli , qui est un comptoir Anglois sur la côte Occidentale , où je fus Canonnier environ cinq autres mois.

Ainsi après avoir conduit mon Lecteur à Sumatra , je le menerai sans détour droit en Angleterre. Je lui rendrai compte de tout ce qui m'arriva depuis que je quittai cette Isle la premiere fois qui fut en 1688. jusqu'au commencement de l'an 1691. que je la quittai tout-à-fait. Pour le present je me contenterai de faire deux remarques que je croi ne devoir pas oublier.

La première est qu'à mon retour de *Malacca*, c'est-à-dire un peu avant Noël de l'an 1689. je trouvai à Achin le nommé Morgan, l'un de ceux qui étoient sur le vaisseau qui me mit à terre à Nicobar, & alors Contre-maître d'un vaisseau de *Trangambar*, ville située sur la côte de Coromandel près du Cap Comorin, & de la dépendance des Danois. Ce Morgan & autres m'apprirent ce qu'avoit fait nôtre équipage. Je croi qu'il ne sera pas mal à propos de faire part aux curieux du recit qui m'en fut fait. On ne sera peut-être pas fâché de savoir les aventures de ces vagabons, & le profit qu'ils tirèrent de la nouvelle expedition qu'ils s'étoient proposé de faire sur la Mer rouge. D'ailleurs je croi qu'il n'est pas hors d'apparence que cet écrit parvienne jusqu'à nos Marchands de Londres qui avoient interêt sur ce vaisseau, lequel comme j'ai ci-devant dit, s'appelloit le Cachet de Londres, qu'on envoyoit commercer sur les Mers du Sud, sous le commandement du Capitaine Swan; & qu'ils seront bien-aises d'être informez de la destinée de leur vaisseau. Je dirai en passant, qu'étant à Tonquin au mois de Janvier 1689. c'est-à-dire avant que d'avoir rencontré Morgan, je trouvai dans la riviere un vaisseau Anglois nommé l'Arc-en-ciel de Londres, commandé par le Capitaine Poole. Je donnai un paquet à Mr. Barlow Contre-maître de ce vaisseau qui s'en retournoit en Angleterre, & qui me promit de le rendre aux Marchands à qui le Cachet appartenoit; & de quelques-uns desquels il disoit être connu. Je leur rendois un compte exact des voyages & des aventures de leur vaisseau depuis le tems que je le rencontrai dans les Mers du Sud, & que je m'y embarquai, jusques au tems qu'on me laissa aux Isles de Nicobar. Mais je n'ai point appris ni que ces Lettres, ni d'autres que j'écrivis en même tems, ayent été reçues.

Revenons à la relation de Morgan. Il me dit donc que

que le Cachet partant de Nicobar pour continuer le voyage qu'il se propofoit de faire en Perse, avoit fait voiles du côté de Ceylan: Mais que n'ayant pû doubler cette Isle à cause que le *Monfon* Occidental leur étoit fort contraire, il fut obligé de venir se rafraîchir sur la côte de Coromandel, où cette troupe furieuse & inconstante fit encore de nouveaux projets. Ces projets étant retardez & traversez, plusieurs de l'équipage, c'est-à-dire environ la moitié, las de tout cela vinrent à terre. De ce nombre furent Morgan de qui je tiens ce que je dis, & Herman Coppinger Chirurgien, qui passèrent à Trangambar chez les Danois qui les reçurent favorablement. Ils y furent fort bien. Morgan fut employé en qualité de Contre-maitre sur un de leurs vaisseaux qui étoit alors à Achin; & le Capitaine Knox m'a dit qu'il eut depuis le commandement de l'Epée Royale, vaisseau sur lequel j'allai à Tonquin. Le Capitaine ayant vendu ce vaisseau aux sujets du Mogol, ils en donnerent le commandement au Capitaine Morgan à condition de negocier pour eux. L'usage des Marchands Indiens est de prendre à gages pour leurs vaisseaux des Officiers Européens, & principalement des Capitaines & des Canonniers.

Deux à trois autres de ceux qui furent mis à terre vinrent au Fort saint George; mais le gros fut d'avis d'aller prendre parti au service du Mogol. Nos gens de Mer se forment volontiers de grandes idées de je ne sai quels avantages qu'ils se promettent à servir le Mogol, & ils ne manquent pas de beaux contes pour s'encourager à cela les uns les autres. Il y avoit longtems que ces gens songeoient à cela, & qu'ils en parloient comme d'une belle chose; mais alors ils executerent tout de bon les magnifiques projets auxquels ils avoient tant pensé. Le lieu où ils firent descente étoit une ville des Mores; nom que nos Matelots donnent à tous les Sujets du Grand Mogol, & sur tout à ceux qui sont Mahometans, appellant les

Idolâtres *Gentous* ou *Rashbouts*. Ils prirent-là un *Peun* pour leur servir de Guide jusqu'au camp du Mogol le plus proche; Car ce Prince a en tout tems plusieurs armées dans l'étendue de son vaste Empire.

Les *Peuns* sont des *Gentous* ou *Rashbouts*, qui tout le long de la côte, & sur tout dans les ports se louent aux Etrangers pour les servir, soit Marchands, Matelots, ou autres. Pour se rendre propres à cela ils apprennent les langues de l'Europe; comme l'Anglois, le Hollandois, le François, le Portugais, &c. Suivant les comptoirs des nations qui sont dans le voisinage, ou suivant les vaisseaux qui y abordent. Un vaisseau n'est pas plutôt à l'ancre, & l'équipage à terre, qu'un grand nombre de ces *Peuns* vont offrir leurs services. L'usage des Etrangers est de louer ces gens-là pour les servir durant le séjour qu'ils font, & de donner par mois à chacun environ un écu de nôtre monnoie, quelquefois plus, quelquefois moins. Les gens riches en prennent d'ordinaire deux ou trois à leur service. Les simples Matelots même quand ils le peuvent en prennent chacun un, soit par commodité ou par ostentation; & quelquefois aussi ils se contentent d'en louer un à deux. Ces *Peuns* servent à plusieurs choses, soit d'interpretes, de Courtiers, de valets pour servir à table, ou pour aller au marché, pour faire des messages, &c. Ils ne font d'aucun embarras, car ils mangent & se retirent chez eux après qu'ils ont fait les affaires de leur maître. Ils n'ont uniquement que leurs gages, si ce n'est environ trois sous par Risdale, c'est-à-dire à peu près un dix-huitième du profit, qu'on leur donne par droit de Courtage pour chaque marché qu'ils font. On se sert d'eux pour vendre & pour acheter. Quand les Etrangers s'en vont, leurs *Peuns* les prient de leur donner leurs noms par écrit, avec un certificat qu'ils les ont bien & fidelement servis. Ils font voir cela aux premiers qui viennent afin d'entrer dans leurs affaires;

res ; & il y en a qui peuvent produire une grosse quantité de pareils certificats.

Mais reprenons nôtre relation. La ville des Mores où le reste de l'équipage du Cachet de Londres mit pied à terre, n'étoit pas éloignée de *Cunnimere*, qui est un petit Comptoir Anglois sur la côte de Comandel. Le Gouverneur ayant eu avis par les Mores de la descente de ces gens, & de leur marche vers le camp du Mogol, envoya un Capitaine avec sa compagnie pour s'y opposer. Il vint assez près d'eux, & leur parla durement ; mais comme ils étoient 30. ou 40. tous bien résolus, & gens à ne pas s'étonner aisément, il n'osa les attaquer, & s'en retourna. Cette nouvelle alla bien-tôt jusqu'au Fort saint George. Pendant leur marche un de la troupe nommé Jean Olivier, dit en particulier au *Peun* qui les conduisoit, qu'il étoit le Capitaine. Quand ils furent arrivés au camp, le *Peun* dit cela au General ; & quand il fut question de les placer & de fixer leur paye, Jean Olivier fut plus distingué que les autres ; & au lieu que la paye des autres fut réglée à 10. *Pagodes* chacun par mois, (une *Pagode* vaut deux *Risdales*, ou 9. *Chellings* d'Angleterre.) Jean Olivier eut vingt *Pagodes* pour lui seul. Cette tromperie lui attira l'envie & l'indignation de ses Compatriotes.

Deux ou trois de la troupe allerent bien-tôt après à *Agra*, pour entrer dans les Gardes du Mogol. Peu de tems après le Gouverneur du Fort saint George envoya un Exprès au gros, & amnistie s'ils vouloient se retirer. Il y en eut plusieurs qui accepterent le parti, & se retirerent. Jean Olivier & quelques autres resterent. Mais ils quitterent le camp, & coururent çà & là pillans les villages, & fuyans lors qu'ils étoient poursuivis. Voilà les dernieres nouvelles que j'ai eues d'eux. J'ai eu cette relation en partie de Mr. Morgan qui la tenoit des Deserteurs qu'il avoit rencontrés à *Trangambar*, & en partie d'autres de

ces mêmes Deserteurs que je trouvai quelque tems après au Fort saint George. Voilà les aventures de ceux qui furent à terre.

Le Capitaine Reed ayant ainsi perdu la meilleure partie de son équipage, fit voiles avec le reste, après avoir pris de l'eau & du ris, toujours résolu de passer dans la Mer rouge. Quand ils furent près de Ceylan, ils rencontrèrent un vaisseau Portugais richement chargé. Ils prirent ce qu'ils voulurent, & le laisserent aller. De-là ils continuerent leur voyage; mais les vents d'Oüest leur étant contraires, & leur étant bien difficile de gagner la Mer rouge, ils prirent la route de Madagascar. Ils entrerent là au service d'un des petits Princes de cette Isle, qui étoit alors en guerre avec ses voisins. Pendant cet intervalle il y arriva un petit vaisseau de la nouvelle York qui venoit acheter des esclaves; commerce qui se fait en ce pays-là, aussi bien que sur la côte de Guinée, où une nation vend les autres qui lui sont ennemies. Le Capitaine Reed accompagné de cinq à six autres se déroba du reste de son équipage, & vint à bord de ce vaisseau de la nouvelle York. Le Capitaine Teat fut fait Commandant de ceux qui resterent. Peu de tems après un Brigantin venant des Indes Occidentales sous le commandement du Capitaine Knight, étant arrivé-là dans le dessein de faire aussi le voyage de la Mer rouge, s'associa avec le Cachet de Londres, & partirent ensemble pour l'Isle de *Johanna*. De-là continuant leur route du côté de la Mer rouge, & le Cachet de Londres faisant eau & voguant pesamment, parce qu'il avoit grand besoin d'être radoubé, le Capitaine Knight se lassa de la société, & se déroba de nuit il prit la route d'Achin. Il avoit entendu dire qu'il y avoit quantité d'or, il y alloit dans le dessein de croiser. Je tiens ce fait d'un nommé Mr. Humes qui étoit sur l'Anne de Londres, commandée par le Capitaine Freke; qui avoit passé à bord du Capitaine Knight, & que j'ai vû depuis à Achin.

Achin. Le Capitaine Freke ayant perdu son vaisseau une partie de l'équipage passa à bord du Cachet de Londres qui étoit à l'Isle de *Johanna*; Et après que le Capitaine Knight s'en fut séparé, il continua son voyage du côté de la Mer rouge. Mais comme il avoit les vents contraires, & que le navire étoit en mauvais état, il fut contraint de faire route du côté de Coromandel, où le Capitaine Teat & ses gens mirent pied à terre pour servir le Mogol. Mais les Etrangers du Capitaine Freke qui étoient encore à bord du Cachet de Londres, se mirent en tête d'amener le navire en Angleterre. Je n'ai pas entendu parler du Cachet de Londres depuis les dernières nouvelles que m'en apprit le Capitaine Knox, qui me dit qu'il avoit coulé bas à la Baye de St. Augustin en Madagascar, où il est encore. J'ai fait cette digression pour rendre compte de nôtre vaisseau.

La seconde remarque que j'ai à faire sur ce qui m'arriva durant le tems que je mis à faire le tour que je fis en partant d'Achin, regarde le Prince peint que j'amena en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Durant le séjour que je fis au Fort saint George, un vaisseau nommé le Marchand de *Mindanao* qui venoit de cette Isle chargé d'écorce de Girofle, arriva au Fort Saint George vers le mois d'Avril 1690. Trois hommes de l'équipage du Capitaine Swan qui avoient resté à *Mindanao*, vinrent sur ce vaisseau, & c'est d'eux que j'appris la mort du Capitaine Swan de la manière que je l'ai ci-devant rapportée. Il y avoit aussi un nommé Mr. Moody qui étoit Inspecteur sur les Marchandises du vaisseau. Ce fut lui qui acheta à *Mindanao* le Prince Jeoly qui étoit peint, & duquel j'ai fait mention dans le Chapitre XII. Il acheta aussi la Mere de ce Prince, & les amena tous deux au Fort Saint George, où ils furent fort admirez de tous ceux qui les virent. Quelque tems après, ce Moody qui parloit fort bien Malayan, & étoit fort capable de diriger les affaires de la Compagnie, reçut ordre du Gouverneur du Fort Saint

Saint George de se preparer pour aller à *Indrapore*, qui est un Comptoir que les Anglois ont à l'Occident de la côte de Sumatra, pour succeder à Mr. Gibbons qui en étoit le Directeur.

Je liai cependant avec Mr. Moody une amitié intime. Il me sollicita beaucoup d'aller avec lui, & me promit de me faire Canonnier du Fort. Je lui dis toujours que je souhaitois avec passion aller à la Baye de Bengale, & qu'on me proposoit d'y aller avec le Capitaine Metcalf, qui avoit besoin d'un Contremaître, & qui m'en avoit déjà parlé. Mr. Moody pour me donner courage d'aller avec lui me dit, que si je voulois l'accompagner à *Indrapore* il y acheteroit un petit vaisseau dont il me donneroit le commandement, & m'envoyeroit à l'Isle de *Meangis*: Que j'emmenerois le Prince Jeoly & sa Mere; & que comme c'étoit leur pays natal, ce me seroit un grand avantage pour obtenir permission de negocier en grosse avec les Insulaires.

Ce dessein étoit fort de mon goût; ainsi je consentis au voyage. Ce fut quelques jours après le commencement de Juillet 1690. que nous partimes du Fort St. George sur un petit vaisseau, nommé le Diamant, commandé par le Capitaine Howel. Nous étions en tout 50. ou 60. passagers, dont les uns vouloient descendre à *Indrapore*, & les autres pousser jusqu'à *Bencouli*. Il y avoit dans l'équipage 5. ou 6. Officiers. Les autres étoient Soldats de la Compagnie. Nous ne trouvames rien dans nôtre voyage qui merite d'être remarqué, jusques à ce que nous fumes à la hauteur d'*Indrapore*. Les vents alors devinrent Nord-Oüest, & si violens, que nous ne pûmes entrer; De sorte que nous fumes forcez de faire route du côté de *Bencouli*, qui est un autre Comptoir des Anglois sur la même côte, à 50. ou 60. lieues du Midi d'*Indrapore*.

En arrivant à *Bencouli* nous saluames le Fort, & en fumes saluez. Nous mouillames dès le même jour.

Le Capitaine Howel , Mr. Moody , & les autres Marchands allerent à terre , & furent tous favorablement reçus du Gouverneur. J'allai à terre deux jours après , & fus beaucoup importuné du Gouverneur de demeurer-là en qualité de Canonnier ; dont la place étoit depuis peu vacante par la mort de celui qui la remplissoit. Il me representoit que la place étant plus importante qu'*Indrapore* , j'étois plus nécessaire à la Compagnie ici que là. Je répondis que s'il vouloit augmenter les gages que le Gouverneur du Fort St. George m'avoit promis à *Indrapore* , je le servirois volontiers , pourvû que Mr. Moody le voulût bien. Quant aux appointemens il me dit que j'aurois 24 Risdales par mois , qui est ce qu'il donnoit au Canonnier précédent.

Mr. Moody ne répondit que huit jours après. Alors étant prêt à partir d'*Indrapore* , il dit que je pouvois faire ce que je voudrois , & demeurer-là , ou le suivre à *Indrapore*. Il ajoûta que si j'allois avec lui , il n'étoit pas assuré de pouvoir executer la promesse qu'il m'avoit faite d'acheter un vaisseau pour m'envoyer à *Meangis* avec le Prince Jeoly & sa Mere ; mais que son dessein étoit d'en user si bien avec moi , qu'ayant quitté Madere à sa consideration , il me donnoit la moitié du Prince Peint & de sa Mere , qu'il laissa à ma disposition. J'acceptai l'offre , & nous en passâmes incontinent un écrit.

Voilà comme j'eus le Prince Peint & sa Mere. Ils étoient natifs d'une petite Isle nommée *Meangis* dont j'ai parlé une fois ou deux dans le Chapitre XIII. Je l'ai vûe deux fois , & deux autres qui en étoient proches. Chacune des 3. paroissoit d'environ 4. ou 5. lieues de tour , & d'assez bonne hauteur. Le Prince Jeoly même me dit qu'il y avoit dans les 3. quantité d'or , de girofle , & de noix muscades. Je lui montrai diverses fois de ces 3. differentes choses , & il me dit en Malayan qu'il parloit assez bien : *Meangis haddis Madochala se Bullawan* ; C'est-à-dire , il y a abondance

ce d'Or à Meangis. J'ai remarqué que *Bullawan* est le mot dont on se sert communément à *Mindanao* en parlant de l'or ; mais je ne sai si c'est le vrai terme Malayan ; Car j'ai trouvé beaucoup de différence entre le Malayan tel qu'on le parle à *Mindanao*, & la langue dont on se sert sur la côte de *Malacca* & à *Achin*. Quand je lui monstrois des épiceries, il me disoit non seulement qu'il y en avoit *Madochala*, c'est-à-dire, en abondance : mais pour me le faire mieux entendre il me monroit ses cheveux ; ce que font souvent les Indiens que j'ai rencontrez, pour dire qu'il y en a plus qu'ils ne peuvent nombrer. Il me dit aussi que son Pere étoit *Raja* de l'Isle où il demouroit ; qu'il n'y avoit pas dans l'Isle plus de 30. hommes, & environ cent femmes ; qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'étoit une de ses femmes qui l'avoit peint.

Il étoit peint tout le long de l'estomac, entre les épaules, & presque tout le devant des cuisses, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de brasselets. Je ne puis pas dire à quoi ressembloient les figures qui étoient peintes ; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuses, bien variées par plusieurs lignes, fleurons, ouvrage à quarréaux, &c. Le tout agreablement proportionné, & où il paroissoit un art admirable, & sur tout en ce qui étoit sur & entre les épaules. Par ce qu'il me dit de la maniere dont cela avoit été fait, je compris que cela se faisoit comme on fait les croix de Jerusalem sur les bras, c'est-à-dire, en piquant la peau, & la frotant d'onguent. Mais au lieu qu'on se sert de poudre pour faire la croix de Jerusalem, ceux de *Meangis* se servent de la gomme d'un arbre pulverisée que les Anglois appellent *Dammer*, & dont on se sert au lieu de poix en plusieurs endroits de l'Inde. On me dit que la plûpart des hommes & des femmes de *Meangis* sont ainsi peints, & ont aux oreilles des anneaux d'or ; & aux jambes & aux bras des chaines du même metal :

Que

Que leur nourriture ordinaire est ce que le pays produit, c'est-à-dire, des Patates & des Yames: Qu'on avoit quantité de coqs & de poules; mais point d'autre volaille domestique. Il disoit que le poisson qu'il aimoit beaucoup, comme font en general les Indiens sauvages, étoit en grande abondance aux environs de l'Isle; qu'on a des Canots avec lesquels on va souvent à la pêche, & qu'on visite frequemment les deux autres petites Isles, dont les habitans parlent la même langue qu'on parle à *Meangis*. Cette langue a si peu de rapport au *Malayan* qu'il avoit appris pendant son esclavage à *Mindanao*, que quand sa Mere & lui parloient leur langue naturelle, je n'entendois pas un mot de ce qu'ils disoient: Aussi les Indiens qui parlent *Malayan*, c'est-à-dire, les Marchands & les gens polis regardent les *Meangiens* comme une espece de Barbares, & sur le moindre sujet de mécontentement les appellent *Bobby*, c'est-à-dire, pourceaux; expression qui marque le plus grand mépris, & sur tout de la part des *Malayans* qui sont en general Mahométans: Cependant ils appellent par tout une femme *Babbi*, terme qui ne differe pas beaucoup de l'autre. *Mamma* signifie homme. Ces deux derniers mots denotent proprement le mâle & la femelle: & comme *Eyam* signifie une volaille, aussi *Eyam Mamma* veut dire le coq, & *Eyam Babbi* la poule. Ceci soit dit en passant.

Il disoit que les coutumes des autres Isles, & leurs manieres de vivre étoient comme les leurs, & que c'étoit le seul peuple avec lequel ceux de *Meangis* eussent société; & qu'une fois lui, son pere, sa mere, son frere, & 2. à 3. autres passant à une des autres Isles, un vent tempétueux les emporta sur la côte de *Mindanao*, où ayant été pris par des pêcheurs, on commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or, ensuite on les conduisit à terre, & on les vendit comme des esclaves. Je n'ai point vû de ces ornemens d'or qu'ils portoient; mais ils avoient aux oreilles de  
grands

grands trous, qui faisoient voir qu'ils y avoient porté des piéces d'or. Jeoly fut vendu à un *Mindanayan* nommé Michel, qui parloit bon Espagnol, & qui servoit ordinairement d'Interprete à Raja-Laut quand il étoit en doute sur quelque mot, car Michel entendoit mieux nôtre langue que lui. Il battoit & maltraitoit souvent son esclave peint pour le faire travailler; mais tout cela ne servoit de rien; car ni les promesses, ni les menaces, ni les coups ne purent jamais le faire travailler. Cependant il étoit fort craintif, & ne pouvoit voir aucune sorte d'armes. Il m'a souvent dit qu'il n'y en avoit point à *Meangis*, non plus que des ennemis à combattre.

J'ai fort connu ce Michel pendant mon séjour à *Mindanao*. Je croi que ce nom lui a été donné par les Espagnols qui en bâtiserent plusieurs quand ils eurent le pied dans cette Isle: Mais après le départ des Espagnols ils redevinrent Mahometans comme auparavant. Quelques-uns des nôtres couchoient chez ce Michel, & sa femme & sa fille étoient les *Pagallys* de quelques-uns de nos gens. J'ai souvent vû Jeoly chez son maître, & quand je le vis long-tems après, il se ressouvint fort bien de moi. Je n'ai jamais vû son Pere ni son Frere, ni pas un de ceux qui furent pris avec lui; mais Jeoly vint diverses fois à bord pendant que le vaisseau fut à *Mindanao*, & reçut avec plaisir tous les vivres que nous lui donnâmes, car son maître le nourrissoit fort petitement.

Le Prince Jeoly fut donc esclave quatre à cinq ans à *Mindanao*; mais enfin Mr. Moody l'acheta & donna 60. Risdales de lui & de sa Mere, comme j'ai dit déjà. Il le mena au Fort Saint George, d'où je l'amena à *Bencouli*. Mr. Moody fut environ 3. semaines à *Bencouli*, puis retourna à *Indrapore* avec le Capitaine Howel, & me laissa le Prince Jeoly & sa mere. Ils demeuroient en leur particulier dans une maison qui étoit hors du Fort. Je ne les occupois à rien, mais ils s'occupoient eux-mêmes. Elle faisoit & rac-

com-

commodoit leurs habits , à quoi elle n'étoit pas fort entendüe , car on ne porte point d'habits à Meangis , mais seulement une toile au milieu du corps. Pour lui il travailloit à faire un cofre avec quatre planches & quelques clous qu'il me demanda. Il le fit fort mal , & ne laissoit pas néanmoins de s'en faire honneur comme si c'eût été la plus rare piece du monde. Quelque tems après ils tomberent tous deux malades ; & quoi que je prisse autant de soin d'eux que s'ils eussent été mon frere & ma sœur , la mere ne laissa pas de mourir. Je fis tout ce que je pûs pour consoler Jeoly ; mais cette affliction lui fut si sensible , que je craignis aussi pour lui. Je la fis incontinent enterrer pour l'ôter de devant ses yeux. Je l'avois fait mettre honorablement dans un drap de toile de Coton ; mais Jeoly n'en étant pas content , il y ajouta tous ses habits & deux autres pieces d'Indienne que Mr. Moody lui donna , disant qu'elles étoient à sa mere , & qu'il falloit qu'elle les eût. Je ne voulus pas le desobliger de peur de mettre en danger sa vie , & je fis de mon mieux pour rétablir sa santé : Mais je n'y trouvai pas grand changement pendant le séjour que nous fimes-là.

Dans la petite relation que l'on fit imprimer de lui du tems qu'on le faisoit voir en Angleterre ; il y avoit une histoire fabuleuse de sa sœur qu'on disoit être une belle personne , & qui avoit été esclave avec lui à *Mindanao*. On disoit encore que le Sultan s'en étoit rendu amoureux : Mais tout cela n'étoit au fond qu'un beau conte. On ajoutoit aussi que sa peinture avoit une si grande vertu , que les serpens & les bêtes venimeuses la fuyoient. De-là vient je croi que dans le tableau qu'on exposoit pour exciter la curiosité du public , on y avoit représenté tant de serpens fuyans. Mais je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de peinture avec une telle vertu. Quant au Prince Jeoly , je l'ai vû aussi épouvanté que moi des serpens , & des scorpions.

Après avoir parlé du vaisseau qui me laissa à Nicobar, & du Prince peint que j'amenai à *Bencouli*, je continuerai la relation de mon voyage de-là jusques en Angleterre, & je commencerai par dire en peu de mots le sujet de ma retraite, & la maniere dont je la fis.

Je ne dirai rien pour le present de la place, ni de l'Office de Canonier du Fort qu'on m'y avoit donné; mais je dirai que l'année 1690. étant presque écoulée, & voyant que le Gouverneur ne me tenoit pas parole; considerant d'ailleurs qu'en usant comme il faisoit envers les autres, je n'avois pas sujet d'esperer qu'il en usât mieux à mon égard, je commençai à souhaiter d'être bien loin. Je le trouvois fort ignorant par rapport à sa charge, étant beaucoup plus capable de tenir des livres, que de gouverner un Fort: Il étoit d'ailleurs si insolent & si cruel à l'égard de ses inferieurs, & menageoit avec si peu de prudence les *Malayans* du voisinage, que je me lassai bien-tôt de lui, ne croyant pas ma vie en sûreté sous un homme si brutal & si barbare. Je ne veux pas le nommer après un tel portrait, ni remplir cet écrit des aventures particulieres de sa vie: Mais je ne suis pas fâché d'avoir fait glisser ce trait, parce que comme c'est l'interêt de la Nation en general, il est important aussi que la Compagnie des Indes Orientales soit informée des abus qui se font dans ses Comptoirs. Je croi qu'il seroit fort avantageux à la Compagnie d'examiner avec soin la conduite de ceux auxquels elle confie quelque commandement: Car outre la honte & l'aversion que les malversations des serveurs attirent aux superieurs, qui ne meritent rien moins que cela, la tyrannie, l'ignorance, & le manque de jugement de certains petits Gouverneurs, causent souvent de grands malheurs. Ceux qui sont sous leurs ordres ne servant qu'à contre-cœur, passent souvent chez les Hollandois, chez le Mogol, ou chez les Princes Malayans au grand prejudice de nôtre com-  
mer-

merce, qui se trouve souvent exposé aussi bien que les Forts mêmes par la maniere imprudente avec laquelle on provoque les Nations voisines, qu'on ne sauroit mieux menager, non plus que tout le genre humain en general, que par la justice. D'ailleurs il n'y a point de gens plus implacables & plus vindicatifs que les Malayans du voisinage de *Bencouli*, qui ont plus d'une fois pensé surprendre le Fort. Je ne dis point ceci à cause des sujets de plainte que ce Gouverneur peut m'avoir donnés; beaucoup moins voudrois-je qu'on crût que j'attaque ici des personnes qui ne m'ont jamais fait de mal: Mais comme il n'est pas surprenant que les gens exercent mal des charges d'autorité, puisque ni leur education, ni peut-être leurs propres affaires ne leur ont point aquis les qualitez requises à cela, aussi est-il necessaire que la Compagnie les examine de près, & avec tout le soin possible, pour prévenir ou reformer les abus qu'ils ont faits ou qu'ils peuvent faire. C'est par un pur motif de zèle & d'attachement pour les interêts de la Compagnie & de la nation que je donne cet avis, n'ayant vû que trop souvent combien il seroit necessaire d'en user de cette maniere.

J'eus encore d'autres raisons de me retirer. Je commençois à soupirer après mon pays natal, dont j'avois été si long-tems éloigné. Je me promettois des merveilles du Prince peint que Mr. Moody avoit entièrement laissé à ma disposition, ne s'en étant réservé que la moitié. Car outre ce qu'on pouvoit gagner à le faire voir en Angleterre, j'esperois qu'après avoir gagné de l'argent, je pourrois obtenir ce que j'avois vainement cherché dans les Indes, c'est-à-dire, que les Marchands me donneroient un vaisseau pour ramener le Prince à *Meangis*, le rétablir dans son pays. & par sa faveur & avec un peu de manège fonder un commerce pour les épicerics, & autres productions de ces Isles.

Tout plein de ces projets je m'en allai au Gouverneur

neur & au Conseil, & demandai la permission de me retirer en Angleterre sur le premier vaisseau qui viendrait. Le Conseil trouva la chose juste, & y donna son consentement. Le Gouverneur me donna aussi sa parole. Un navire de la Compagnie nommé la *Défense*, commandé par le Capitaine Heath, & destiné pour l'Angleterre, vint mouiller à la rade de *Bencouli* le second de Juin 1691. Il avoit passé à *Indrapore* où étoit alors Mr. Moody, qui avoit cédé sa part au Prince Jeoly à Mr. Goddard Contre-maître du vaisseau. Etant venu à terre, il me montra l'écrit de Mr. Moody, & visita Jeoly qui avoit été malade durant 3. mois, pendant lesquels j'en avois eu le même soin que s'il eût été mon frere. Je réglai les choses avec Mr. Goddard, & envoyai Jeoly à bord, résolu de le suivre comme je pourrois, & priai Mr. Goddard de m'aider à m'échaper, & de me cacher dans son vaisseau si besoin étoit; ce qu'il me promit. Le Capitaine me donna aussi parole qu'il me recevrait. Ce que j'avois prévu arriva. Dès que le Capitaine Heath fut arrivé, le Gouverneur se repentit, & ne voulut plus me laisser partir. Je l'importunai tant que je pûs, mais tout cela ne servit de rien. Le Capitaine Heath s'en mêla, & ne réussit pas mieux. Après diverses tentatives je m'échapai enfin à minuit sur l'avis que j'eus que le vaisseau devoit faire voiles le lendemain au matin, & qu'il avoit déjà pris congé du Fort. Je passai par une des casernes du Fort, & étant à terre je me rendis à la chaloupe qui m'attendoit, & qui me mena à bord. J'emportai mon journal, & la plupart de mes manuscrits: Mais la précipitation me fit laisser quelques papiers & livres de prix, & tout ce que j'avois de meubles, ravi d'être en liberté & d'espérer de revoir encore l'Angleterre.

## C H A P I T R E XIX.

*L'Auteur part de Bencouli sur le navire la Défense, commandé par le Capitaine Heath. Combat entre les Hollandois, joints avec quelques Anglois. Mauvaise eau qu'on fit à Bencouli cause des maladies extraordinaires qui emportent plusieurs personnes. Bonne source à Bencouli. Grand desordre à bord. On tient conseil, & l'on propose d'aller à l'Isle de Johanna; mais on prend enfin la résolution de continuer la route du Cap de Bonne-Esperance. Le vent les favorise. Prudence du Capitaine. Ils arrivent au Cap. Les Hollandois leur aident à entrer dans le havre. Description du Cap, sa perspective, les lieux où l'on peut sonder. Montagne de la Table, le havre, le terroir. Grosses pommes de Grenade, & bons vins. Animaux terrestres. Belle espece d'Onager, ou Ane sauvage regulierement marqueté de blanc & de noir. Autruches, poissons, veaux marins. Fort & Comptoir des Hollandois. Leur beau Jardin, & leur commerce en ce pays-là.*

**M'**Etant donc embarqué sur la Défense je m'y tins caché jusques à ce qu'un bateau venant du Fort chargé de poivre en fut reparti. Nous mîmes à la voile pour le Cap de Bonne-Esperance le 25. de Janvier 1691. & allames autant que le vent & le temps pûrent nous le permettre, dans l'esperance d'y trouver 3. autres vaisseaux Anglois, qui venoient des Indes & s'en retournoient en Angleterre: car la guerre ayant été déclarée au Fort Saint George contre les François un peu avant que le Capitaine Heath en partît, il étoit bien aise de s'en retourner en compagnie s'il étoit possible.

Peu de tems avant la publication de cette guerre, il y eut un combat à la rade du Fort Saint George entre des vaisseaux de guerre François, & quelques Hollandois mouillant à la rade. Comme Monsieur du Quesne en parle d'une maniere plausible dans son voyage aux Indes Orientales, j'en ferai ici la relation, telle qu'elle m'a été faite par le Sous-canonnier du Capitaine Heath, homme de fort bon sens, & par plusieurs autres qui se sont trouvez à l'action. Les Hollandois ont un Fort sur la côte de Coromandel, nommé *Pallacat*, qui est à environ 20. lieues du Fort St. George du côté du Septentrion. Les Hollandois, je ne sai pourquoi, envoyerent des vaisseaux pour retirer leurs effets, & les transporter à Batavia. Les actes d'hostilité avoient déjà commencé entre les François & les Hollandois; & les François avoient déjà une Escadre nouvellement arrivée aux Indes, & qui étoit alors à Ponticheri; qui est un Fort appartenant aux François sur la même côte, & au Midi du Fort S. George. Les Hollandois en s'en retournant à Batavia furent obligez à cause du vent d'aller vers le Fort Saint George & celui de Ponticheri. Etant près de ce dernier, ils virent les vaisseaux de guerre François à l'ancre. S'ils avoient continué leur route le long de la côte, ou qu'ils eussent pris le large, il y avoit à craindre que les François ne les poursuivissent. Ils rebrousserent donc : Car quoi que leurs vaisseaux fussent bons & forts, ils n'étoient pas néanmoins en état de combatre, parce qu'ils étoient pleins de marchandises & de plusieurs passagers, femmes & enfans. Ils vinrent donc au Fort Saint George, demanderent la protection du Gouverneur, eurent permission de mouiller à la rade, & d'envoyer à terre les marchandises & les gens qui leur étoient inutiles. Il y avoit alors à la rade quelques petits vaisseaux Anglois, & le Capitaine Heath qui avoit un fort bon vaisseau Marchand que l'Historien François appelle l'Amiral Anglois, ne faisoit que d'arriver de la Chine : Mais il étoit fort

fort chargé de marchandises, & avoit le tillac plein de Canastres de sucre, qu'il se preparoit d'envoyer à terre. Mais avant qu'il eût le tems de le faire, les François parurent venans à la rade avec leurs basses voiles & leurs perroquets, suivis d'un Brûlot. Avec ce Brûlot ils s'étoient promis de brûler le Commandant Hollandois; & comme il étoit à l'ancre ils l'auroient peut-être fait, s'ils avoient eu le courage de l'entreprendre avec vigueur: Mais ils mirent le feu à leur Brûlot de loin, & les Hollandois ayant eu le tems de faire remorquer le vaisseau, le Brûlot des François brûla, & ne fit rien de plus. Si les vaisseaux de guerre François étoient venus hardiment, & eussent accroché leurs ennemis, ils auroient fait quelque chose de considerable, car on ne pouvoit tirer du Fort sans endommager nos vaisseaux aussi bien que les leurs. Mais au lieu de cela ils mouillèrent hors de la portée du Fort, & tirèrent sur leurs ennemis, & leurs ennemis sur eux avec si peu d'avantage, qu'après quatre heures de combat, les François couperent leurs cables, & se retirerent avec precipitation & en desordre, à toutes voiles, & même avec tous leurs perroquets; ce qui ne se fait jamais que quand on s'enfuit.

Le Capitaine Heath quoi que son vaisseau fût fort pesant & fort embarrassé, fit durant le combat le devoir d'un brave homme. Après que les François se furent retirez, il alla à bord du Commandant Hollandois, & lui dit que, s'il vouloit les poursuivre, il l'accompagneroit quoi qu'il eût fort peu d'eau à bord: Mais le Hollandois s'en excusa en disant qu'il avoit ordre de se defendre des François, mais non de les attaquer, ou de quitter sa route pour leur donner la chasse. Voilà le grand exploit dont les François ont jugé à propos de se vanter. J'ai appris depuis que les Hollandois leur ont enlevé ce Fort de *Ponticheri*.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage. Peu de tems après que nous eumes mis en Mer, nos gens tombe-

rent dans une espece de maladie qui les prenoit insensiblement , & qui fut fatale à plus de trente qui moururent avant que d'arriver au Cap. Il ne se passoit point de matin que nous n'en jettassions deux à la Mer , & une fois nous en jettames 3. Cette maladie venoit apparemment de la mauvaise qualité de l'eau que nous avions prise à *Bencouli* : Car je remarquai pendant le séjour que j'y fis, que l'eau de la riviere dont se servoient nos vaisseaux , étoit fort mal saine , parce qu'elle est mêlée avec l'eau de plusieurs petits ruisseaux qui viennent des terres basses , & dont les eaux sont toujours fort noires , parce qu'elles tirent leur nourriture de l'eau qui coule des terres basses, marécageuses, & mal saines.

J'ai remarqué non seulement-là, mais aussi dans les autres climats chauds soit aux Indes Orientales ou Occidentales, que les eaux qui s'écoulent dans les rivières durant la saison des pluies , sont fort mal saines. En effet du tems que j'étois à la Baye de Campêche, on trouvoit dans cette saison par monceaux du poisson mort sur les bords des rivières & des anses, & on en prenoit quantité qui étoit demi mort, sans qu'il parut d'autre cause de cette mortalité que la malignité des eaux qui venoient de la terre. Cela arrive principalement à mon avis, dans les lieux où l'eau passe par des bois épais , par des pâturages dont l'herbe est longue , & par des terres marécageuses, dont certains pays chauds sont pleins. Je croi aussi qu'elle reçoit une forte teinture des racines de diverses sortes d'arbres, d'herbes , &c. Je croi sur tout qu'elle se corrompt bien-tôt dans les lieux où elle croupit. Peut-être aussi que les serpens & autre vermine venimeuse ne contribuent pas peu à la rendre mauvaise. Dans ces tems-là, elle paroît d'une couleur fort enfoncée, jaune, rouge, ou noire, &c. La saison pluvieuse étoit passée, & l'écoulement des terres diminueoit, quand nous primes cette eau dans la riviere de *Bencouli*. Mais si les Matelots eussent voulu s'en donner la

pei-

peine , ils auroient pû remplir leurs vaisseaux d'excellente eau à une source qui est derriere le Fort , à environ deux ou 300. pas du lieu où l'on débarque. Le Fort se sert de l'eau de cette source. Ceci soit dit pour servir d'avis à tous les vaisseaux qui iront à l'avenir à *Bencouli*. Je croi au reste que la chose est d'assez grande consequence pour que les propriétaires ou Directeurs du Comptoir se donnent la peine pour sauver la vie à leurs matelots , de faire mettre des tuyaux pour conduire l'eau de cette source jusques sur le rivage ; ce qu'ils pourroient faire fort aisément , & à peu de frais. Je l'aurois entrepris moi-même si j'y avois fait un plus long séjour. J'avois dessein aussi de la faire monter jusqu'au Fort ; car ce seroit une grande commodité , & il seroit bien plus à couvert en cas de siege.

Outre que nôtre eau étoit mauvaise , on l'avoit mise à fonds de cale avec le poivre ; ce qui l'échauffa beaucoup. Quand nous venions le matin prendre nôtre portion , elle étoit si chaude , qu'à peine y pouvoit-on souffrir les mains , ou tenir à la main une bouteille pleine. Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel , & je n'aurois jamais cru que l'eau eût pû s'échauffer de cette maniere dans un fond de cale. Elle étoit encore extrêmement noire , & ressembloit plus à de l'ancre qu'à de l'eau. Je ne sai si letems , ou le poivre l'avoit ainsi noircie ; mais je sai bien qu'elle n'étoit pas si noire quand nous la primes. Nos vivres étoient aussi fort mauvais ; car il y avoit plus de 3. ans que le navire étoit parti d'Angleterre ; & les viandes salées que nous en avions apportées , & que nous mangions , ayant été si long-tems dans le sel , étoient assez pauvres pour des gens indisposés.

Le Capitaine Heat voyant la misere de son équipage , fit donner à chaque chambrée de ses Tamarins , dont il avoit quelques cruches pleines ; ce qu'on mangeoit avec du Ris. Ce fut un grand rafraichissement

pour nos gens ; & je croi que cela contribua beaucoup à les tenir sur pied.

Cette maladie fut si generale , que je ne croi pas qu'il y eût un homme à bord qui n'en fût attaqué ; Cependant elle les prenoit de maniere qu'on ne pouvoit pas dire qu'on fût malade. On ne sentoit que peu ou point de douleur ; on étoit seulement foible , & sans appetit. La plûpart même de ceux qui moururent dans le voyage avoient de la peine à se laisser persuader de se tenir dans la Cabane ou dans leur Branle , jusques à ce qu'ils n'en pouvoient plus : Et quand ils étoient forcez de se coucher , ils faisoient leur Testament , & mouroient en deux ou 3. jours.

La perte de ces gens , & l'état triste & languissant où étoit le reste , nous mettoit hors d'état de conduire nôtre vaisseau quand le vent étoit plus fort qu'à l'ordinaire. Cela arriva quand nous commençames à approcher du Cap , & autant de fois que cela arriva nous nous trouvames embarrassés à mener nôtre vaisseau. Le Capitaine Heath tout malade qu'il étoit , pour donner courage aux autres , faisoit son quart comme un autre , & prêtoit en toutes occasions une main secourable. Mais enfin n'ayant presque plus d'esperance d'aller au Cap à cause des vents de Sud qui venoient , & étant en Mer depuis 8. à 9. semaines , il assembla tout le monde pour déliberer sur la sureté commune. Il pria tout le monde depuis le plus grand jusqu'au plus petit , de dire librement son avis , & ce qu'il jugeoit qu'on devoit faire en cette dangereuse conjoncture. Nous n'étions pas en état de tenir long-tems la Mer , & ne pouvant si-tôt aller à terre , il faloit necessairement perir. Il demanda donc lequel il étoit le meilleur de continuer la route du Cap , ou de la quitter pour prendre celle de l'Isle de *Johanna* , où nous esperions trouver du secours , parce que c'est-là où touchent d'ordinaire nos vaisseaux des Indes Orientales qui viennent d'Angleterre , & dont les habitans sont fort familiers ; Mais les autres lieux , sur tout saint  
Lau-

Laurent ou Madagascar, qui étoit plus près, nous étoient inconnus. Nous étions si près du Cap qu'avec un bon vent nous pouvions espérer d'y arriver en 4. à 5. jours; mais le vent étant où il étoit il n'y avoit point d'apparence de pouvoir le gagner. D'un autre côté le vent étoit bon pour aller à l'Isle de *Johanna*; mais cette Isle étoit fort éloignée; & supposé que le vent demeurât tel qu'il étoit, il nous faloit quinze jours pour y arriver: Mais plus long-tems si le calme nous prenoit, comme il y avoit apparence. D'ailleurs nous perdions le tems d'aller au Cap que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre; & nous étions alors à la fin de Mars. En effet ce n'est pas l'ordinaire d'aborder le Cap après le 10. de Mai. Tout ayant donc été pesé & considéré, nous convinmes enfin tout d'une voix de poursuivre la route du Cap, & d'attendre patiemment que le vent changeât.

Le Capitaine Heath après avoir ainsi fondé l'esprit de ses gens, leur dit, que ce n'étoit pas assez qu'ils eussent consenti d'aller au Cap, & que nos desirs ne suffisant pas pour nous y amener, il faloit un travail extraordinaire de la part de ceux qui en étoient capables. Au reste pour leur donner courage, il promit un mois de paye *gratis* à tous ceux qui voudroient s'engager d'être prêts à aider en toutes occasions, & aussitôt qu'ils en seroient requis, soit qu'ils fussent de quart, ou non; & cela à payer au Cap. La proposition fut acceptée premièrement par quelques Officiers, & ensuite tous ceux qui se trouverent en état firent écrire leurs noms sur une liste, & promirent de servir leur Commandant.

Le Capitaine trouva sagement cet expedient, car nos gens étant foibles comme ils étoient, il n'auroit pu les y contraindre: Les promesses seules sans espérance de quelque récompense, ne les auroient pas non plus engagez à un travail si extraordinaire; Car le vaisseau, les voiles, & les cordages avoient grand besoin de reparation. Pour moi j'étois trop foible pour

me faire mettre sur la liste ; Car autrement nôtre salut commun que je voyois en très-grand danger, auroit été plus capable de me le faire faire, qu'aucune autre recompense. Peu de tems après cela il plût à Dieu de nous envoyer un vent favorable dont nous profitames le mieux qu'il nous fut possible, en sorte qu'avec les travaux continuels de ceux qui s'étoient enrollez, nous fumes au Cap bien plutôt que nous n'avions cru.

La nuit avant que nous entraissions dans le havre, qui fut vers le commencement d'Avril, nous voyant près de la terre, nous tirames toutes les heures un coup de Canon, pour faire connoître que nous n'étions pas à nôtre aise. Le lendemain un Capitaine Hollandois vint à bord, & nous voyant si foibles, que nous ne pouvions pas border nos voiles pour virer de bord, & entrer dans le havre, quoi que nous le fissions assez bien en Mer ; prié d'ailleurs par nôtre Capitaine de nous aider, il envoya querir cent bons hommes qui vinrent incontinent à bord, & entrèrent dans nôtre vaisseau qui mit à l'ancre. Ils défirerent aussi nos voiles, & firent tout ce qu'on demanda d'eux. Aussi le Capitaine Heath les recompensa-t-il grassement.

Ils avoient meilleur apetit que nous, & mangerent gaillardement de ce qu'il y avoit à bord. Comme il leur étoit permis d'aller & venir par tout, ils prirent tout ce qui leur tomba sous la main, principalement du bœuf salé dont nos gens faute d'apetit avoient pendu 6. 8. à 10. morceaux en un même lieu. Cela fut emporté avant que nous nous en donnassions de garde, ou que nous y songeassions. De plus on ouvrit de nuit une bale de Mouffeline, dont il fut emporté une grande partie : Mais je ne sai si cette Mouffeline fut derobée par les Hollandois ou par nos gens ; car tout moribonds qu'ils étoient, il ne laissoit pas d'y avoir des larrons de grande dextérité.

Etant donc à l'ancre, on envoya d'abord les mala-

des à terre. Ceux qui pûrent demeurer à bord y demeurèrent, & eurent de bon mouton gras ou du bœuf frais qu'on leur envoyoit tous les jours. J'allai aussi à terre avec mon Prince l'eint, & j'y demurai jusques à ce qu'il falut remettre à la voile, qui fut environ 6. semaines après. Je profitai de ce tems-là pour m'informer du pays le mieux qu'il me fut possible. Voici sommairement ce que j'en appris.

Le Cap de Bonne-Esperance est la dernière frontiere du Continent de l'Afrique du côté du Midi. Il est situé à 34. degrez 30. minutes de latitude Meridionale, & le climat est fort temperé. Je regarde cette latitude comme une des plus douces de toutes pour la temperature; & je ne saurois m'empêcher d'examiner ici un préjugé que nos Matelots Européens ont d'ordinaire contre ce pays, qu'ils rendent comme beaucoup plus froid que les lieux qui sont à la même latitude du côté du Nord de la ligne. Je ne suis point de cet avis. Il est, je croi, aisé de dire quelle est la raison de ceux qui en font, c'est que quelque chemin qu'ils prennent pour aller au Cap, soit en allant aux Indes Orientales ou en en revenant, ils passent par un Climat chaud, & ainsi venant d'un pays extrêmement chaud, il n'est pas étonnant que le Cap leur paroisse plus froid. Quelques-uns disent que le vent de Sud n'y est froid que parce qu'il vient de la Mer. J'ai toujours remarqué au contraire que les vents de Mer sont plus chauds que les vents de terre; à moins que ce ne soit dans le tems qu'il vient de la terre un vent chaud, comme celui que nous sentimes dans ce voyage en allant des Isles du Cap Verd dans les Mers du Sud, dont j'ai oublié de faire mention en son lieu, c'est-à-dire, dans le Chapitre IV. Sur le 19. de Juin 1683. à 37. degrez de latitude Meridionale, nous sentimes l'après-midi un vent frais venant de la côte de l'Amerique, mais si violemment chaud, que nous crumes qu'il venoit de quelque montagne ardente de la côte. La chaleur de ce vent étoit semblable à celle

qui fort de la gueule d'un four. Je sentis aussi une autre chaleur précisément après-midi en 1694. au mois de Juillet étant à l'ancre à *Groin*. Cette chaleur vint avec un vent de Sud, & l'une & l'autre furent suivies d'une pluye & de tonnerre. Voilà les seules grandes chaleurs que j'aye jamais senties durant mes voyages. Mais mettant cela à part, qui fait une exception à la regle generale, j'ai toujours remarqué que les vents de Mer sont beaucoup plus chauds que les vents de terre, si ce n'est dans les lieux où les vents viennent des Poles; ce qui est, je croi, la veritable raison pourquoi le vent de Sud est froid au Cap de Bonne-Esperance; car il est aussi froid en Mer. Quant à la froideur des vents de terre comme les climats de l'Europe qui sont au Sud-Oüest sentent vivement les vents de Nord & d'Est qui viennent extrêmement froids du Continent, de même les pays situez sur la côte opposée de Virginie sont fort incommodez des vents de Nord-Oüest qui viennent du Continent, & qui sont extrêmement froids, quoi que sa latitude ne soit pas beaucoup au dessus de celle du Cap.

Mais continuons le fil de nos remarques. Ce vaste Promontoire est composé d'un pays élevé, & fort remarquable, qui presente une très-agreable perspective du côté de la Mer. Il n'y a pas de doute que cette perspective ne parût tout-à-fait charmante aux Portugais qui trouverent les premiers ce chemin pour aller aux Indes Orientales, lors qu'après avoir côtoyé le vaste Continent de l'Afrique du côté du Pole Meridional, ils eurent la consolation de voir la terre, & la fin de leur course à ce Promontoire, qu'ils appellerent pour cet effet le Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils virent qu'ils pouvoient continuer leur route du côté de l'Est.

On peut sonder du côté du Midi à 50. ou 60. lieues du Cap. De-là vient que nos matelots Anglois traversans comme ils font d'ordinaire la côte du Brezil, se contentent de sonder; & concluans par-là qu'ils sont à la hauteur du Cap, ils passent souvent auprès

sans le voir, & commencent à faire route au Nord. Ils connoissent à plusieurs autres marques quand ils en sont proches, comme par exemple aux oiseaux de Mer qu'ils rencontrent, & sur tout aux *Alcatros*, oiseaux qui ont les ailes fort longues, & aux Mangos qui sont d'une espece plus petite. Mais la marque la plus assurée est de remarquer la variation du Compas auquel on prend soigneusement garde quand on est près du Cap, en prenant soir & matin la hauteur du soleil. Nos matelots sont si exacts à cela, qu'avec le secours du Compas Azimutal, instrument particulier aux gens de marine de nôtre nation, ils connoissent quand ils sont à la hauteur du Cap, ou s'ils sont à l'Est ou à l'Oüest du même Cap: C'est pourquoy bien qu'ils soient au Sud des endroits où l'on peut sonder, ils peuvent aller droit sans être obligez de gagner la terre. Mais les Hollandois au contraire s'étant établis au Cap, y touchent toujours en allant aux Indes Orientales, ou en revenant.

L'endroit le plus remarquable du pays du côté de la Mer, est une haute montagne nommée de la Table, dont le sommet est plat & uni. A l'Occident du Cap tant soit peu vers le Nord, il y a un grand havre, avec une Isle basse & plate qui en est assez éloignée. On laisse cette Isle des deux côtez, & l'on peut passer sûrement aux deux côtez, ou dedans ou dehors. Les vaisseaux qui y mouillent se mettent en rade près du Continent, & laissent l'Isle plus loin à côté d'eux. Les terres près de la Mer, & vis-à-vis du havre sont basses, & défendues par de hautes montagnes qui s'avancent un peu dans le pays du côté du Sud.

Le terroir du Cap est brun, peu profond, & produisant néanmoins assez de pâcages, d'herbes, & d'arbres. L'herbe est courte, & semblable à celle qui croit sur les Dunes des Provinces de Wilt ou de Dorset. Les arbres des environs sont petits & en petit nombre; & j'ai entendu dire qu'il n'y a pas beaucoup

coup d'arbres dans la contrée plus éloignée de la Mer. Le terroir de ce dernier endroit est fort aprochant de celui qui est situé près du havre, qu'on ne peut pas dire fort gras; Cependant il est fort propre à la culture, & donne de bonnes récoltes aux laboureurs industrieux: Aussi y a-t-il un assez bon nombre de fermes, de familles de Hollandois & de François réfugiés, qui occupent une étendue de vingt à trente lieues de pays: Mais près du havre il y a peu de fermes.

Il y croît quantité de froment, d'orge, de pois, &c. Il y a aussi des fruits de diverses sortes, comme pommes, poires, coings, & les plus grosses pommes de Grenade que j'aye jamais vues.

Les principaux fruits sont les raisins. Ils y viennent fort bien, & on y a depuis quelques années planté tant de vignes, qu'il s'y recueille beaucoup de vin. Il y en a non seulement autant qu'il en faut pour la provision des habitans, mais ils en ont encore à vendre. Aussi s'en vend-t-il beaucoup aux vaisseaux qui relâchent au Cap. Ce vin est comme le vin blanc de France qui se recueille dans le haut pays; mais il est d'un jaune pâle, doux, fort agreable, & vigoureux.

Les animaux domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Brebis sont fort grosses, car elles y profitent parfaitement bien: Aussi le pays est sec, & l'herbe courte & telle qu'il la faut à ces animaux: Mais elle n'est pas si bonne pour le gros bétail. Le Bœuf en son espece n'y est pas si bon que le mouton. On dit qu'il y a de plusieurs sortes de bêtes sauvages qui se jettent sur les Brebis, qu'on ferre à cause de cela toutes les nuits.

Il y a d'une espece de fort beaux Anes curieusement bigarrez de bandes égales blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la queue, & finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes ont 2. à 3. doigts de

de large paralleles les unes aux autres , & curieusement entremêlées d'une blanche & d'une noire , depuis les épaules jusqu'à la queue. J'en ai vû deux peaux seches , & qu'on gardoit pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paroissent assez grandes pour renfermer le corps d'un animal aussi gros qu'un poulain d'un an.

Il y a quantité de Canards, de poules, &c. on trouve aussi quantité d'Autruches dans les montagnes & plaines arides. J'y ai mangé de leurs œufs , & ceux qui me les vendirent me dirent qu'elles pondent dans le sable, ou du moins sur un lieu sec, & les y laissent pour les faire éclore par la chaleur du soleil. Deux œufs d'Autruche suffisent pour donner à manger à deux hommes. Les habitans gardent les œufs d'Autruche qu'ils trouvent pour les vendre aux Etrangers. Ils étoient assez rares quand j'arrivai au Cap, parce que c'étoit au commencement de l'Hiver de ces pays-là, & qu'on m'a dit que les Autruches ne pondent que vers Noël, qui est leur Eté.

La Mer donne en abondance diverses especes de poissons , & principalement un petit poisson qui n'est pas si gros que le Haran. Il y en a en si grande quantité, qu'on en sale beaucoup tous les ans qu'on fait passer en Europe. Il y a aussi un grand nombre de veaux marins. J'ai toujours remarqué que dans les lieux où il y a des veaux marins, c'est une marque qu'il y a aussi quantité de poisson. Aussi est-ce la principale nourriture des habitans.

Les Hollandois ont bâti un bon Fort près de la Mer & contre le Havre, où le Gouverneur demeure. A 2. à 300. pas de-là, & du côté de l'Occident du port il y a un petit bourg de Hollandois où j'ai compté cinquante à soixante maisons basses, mais bien bâties de pierres qui se tirent d'une carrière qui n'en est pas éloignée.

Derriere le Bourg comme on va aux montagnes la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales

tales a fait bâtir une grande maison, où il y a un magnifique jardin, renfermée d'une haute muraille de pierre.

Ce jardin est plein de diverses sortes d'herbes, de fleurs, de racines, & de fruits. Il est coupé par belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres; & arrosé par un ruisseau qui vient des montagnes. Ce ruisseau qu'on a coupé en plusieurs canaux, passe dans tous les lieux du jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses, & ont 9. à 10. pieds de haut. On les taille continuellement; aussi les tient-on fort propres & fort égales. Au delà de ces grandes hayes il y en a de petites, qui servent à separer les Fruitiers des autres arbres, & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de Fruitier est à part. Les pommes, les poires, les coings, les pommes de Grenade, &c. y viennent parfaitement bien; mais sur tout les pommes de Grenade. Les racines & les herbes potageres sont aussi à part, & le tout en si bon ordre, qu'il n'est rien de plus agreable & de plus beau. On amene des autres parties du monde un grand nombre d'esclaves Negres dont les uns sont continuellement occupez à sarcler, à tailler, & aux autres soins nécessaires. Les Etrangers peuvent se promener dans ce jardin, & il leur est permis en demandant aux valets de goûter des fruits: Mais si l'on se met en devoir de le faire à la dérobee, on s'y trouve trompé, comme fut un homme que j'ai connu, qui prit un jour que j'étois au jardin 5. à 6. pommes de Grenade, & qui ayant été découvert par un des esclaves, fut menacé d'être mené au Gouverneur. Je croi qu'il lui en coûta quelque chose pour assoupir l'affaire, car je n'en ai plus entendu parler depuis. Plus loin de la Mer au delà du jardin, tirant vers les montagnes, il y a divers autres petits jardins & vignobles qui appartiennent à des particuliers: Mais les montagnes sont si proches, que le nombre de ces jardins & de ces vignes est bien petit.

Les Hollandois qui demeurent dans le Bourg gagnent considérablement par le moyen des vaisseaux qui relâchent souvent au Cap ; mais leur principal gain est sur les navires étrangers qui viennent se rafraichir à terre : Car il en coûte 3. Chellings ou une Risdale par jour, le pain & la viande n'y étant pas à meilleur marché qu'en Angleterre : D'ailleurs ils achètent à fort bon marché des matelots qui vont & qui viennent les mêmes choses que les gens de la campagne achètent d'eux à plus haut prix ; car comme ils ne sont pas à portée d'acheter les choses de la première main, ils sont obligés de les acheter de ceux qui demeurent près du havre, d'où les habitations les plus proches sont à vingt milles à ce qu'on m'a dit.

Quoi que le grain & le vin y soient en grande abondance, cependant les taxes extraordinaires que la Compagnie impose sur les liqueurs, font qu'elles y sont fort chères. On n'en peut avoir qu'au cabaret, si ce n'est en cachete. Il n'y a dans le Bourg que trois maisons qui vendent les liqueurs fortes, & de ces 3. maisons il y en a une qui est un cabaret à vin, & qui ne vend que du Vin : L'autre vend de la Biere & de la Momme, & la troisième de l'eau de vie, du Tabac, & tout cela extraordinairement cher. Une bouteille de vin qui tient trois pintes, coûte dix-huit sous, & j'en ai payé cela. Cependant j'en ai eu autant en un autre endroit pour huit sous ; mais c'étoit en cachete & contre les loix. La personne qui l'avoit vendu auroit été ruinée si on l'avoit su. En voilà assez pour le pays & pour les habitans Européens.

## C H A P I T R E XX.

*Des habitans naturels du Cap de Bonne-Esperance nommez Hodmadods ou Hottentots. Comment ils sont faits, quel air ils ont, de quelle maniere ils se graissent; leurs habits, leurs maisons, leur nourriture, leur maniere de vivre & de danser quand c'est pleine Lune. Hottentots mis en parallele à tous ces égards avec les autres Negres & Indiens sauvages. Le Capitaine Heath rafraichit son équipage au Cap, & ayant pris plus de gens qu'il n'en avoit, il part accompagné de deux vaisseaux, l'un nommé Jaques & Marie, & l'autre le Josias. Grande Mer. Ils arrivent à Sainte Helene, & y trouvent le vaisseau nommé la Princesse Anne qui retournoit en Angleterre. L'air, la situation, & le terroir de Sainte Helene. Premiere découverte de cette Isle, & comment depuis elle a changé de Maître. Comment les Anglois en firent la conquête. Sa force, sa ville, ses habitans, & ce que produisent les Plantations. Vache Marine de Sainte Helene n'est autre chose que le Lion Marin. Angloises de Sainte Helene. Les vaisseaux Anglois se rafraichissent à Sainte Helene, & partent tous ensemble. Des différentes routes qu'on peut faire de-là en Angleterre. Celle qu'ils firent, & leur arrivée dans le Canal & aux Dunes.*

**L**Es Originaires du Cap sont les Hodmadods, comme on les appelle communément, par corruption du mot Hottentot, qui est le nom qu'ils se donnent les uns les autres dans leurs danses; ce qu'ils font

sont en toutes occasions, comme si c'étoit le nom de chacun. Il y a apparence qu'il signifie quelque chose en leur langue.

Les Hottentots sont d'une taille mediocre, ils ont les membres petits, le corps flouet, pleins d'activité. Leur visage est plat, & de figure ovale comme celui des Negres. Leurs sourcils sont gros, mais ils ont le nez moins plat, & les levres moins grosses que les Negres de Guinée. Ils sont plus noirs que les Indiens du commun, mais moins que les Negres, ou habitans de la nouvelle Hollande; & leurs cheveux sont aussi moins frisez.

Ils se barbouillent par tout de graisse, soit pour rendre leurs jointures souples, soit pour garantir leur corps nud de l'air en en bouchant ainsi les pores. Pour le faire avec plus de succès, ils frotent de suye les parties graissées, & sur tout le visage; ce qui releve leur beauté naturelle, comme fait la peinture chez les Européens: Mais cela jette une odeur forte, qui toute agréable qu'elle leur est, est fort desagréable aux autres. Ils sont ravis quand ils trouvent de méchante graisse de cuisine, dont ils se servent pour se barbouiller toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

La coutume d'oindre le corps est fort commune dans les autres lieux de l'Afrique, & sur tout sur la côte de Guinée, où l'on se sert en general d'huile de palme, dont on se graisse depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand on n'a pas d'huile on se sert de graisse de cuisine qu'on achete des Européens qui négocient en ces pays-là. Aux Indes Orientales, & principalement sur la côte de *Cudda* & de *Malacca*, & en general dans presque toutes les Isles Orientales, aussi bien qu'à Sumatra, Java, &c. les Indiens s'oignent 2. à 3. fois le jour d'huile de *Cacao*, & sur tout le soir & le matin. Ils employent quelquefois demi-heure de tems à chauffer l'huile, & à s'en froter les cheveux & la peau, ne laissant rien à graisser si ce n'est le visage qu'ils ne barbouillent pas comme les Hottentots.

Ces

Ces Américains pratiquent aussi cette coutume en certains endroits. Mais peut-être moins souvent faute de graisse & d'huile. Cependant certains Indiens de la Mer du Sud se barbouillent souvent avec de l'onguent fait de feuilles, de racines, ou d'herbes, ou avec une certaine terre rouge qui rend leur peau jaune, rouge, ou verte suivant que l'onguent est composé. Cette odeur est assez incommode à ceux qui n'y sont pas accoutumés, quoi qu'elle ne le soit pas à ceux qui s'en sont fait une habitude.

Les Hottentots n'ont point la tête couverte; mais ils enjolivent leurs cheveux par de petites coquilles. Leurs habits sont des peaux de mouton dont ils s'envelopent les épaules comme d'un manteau, mettant la laine du côté du corps. Outre ce manteau, les hommes ont un morceau de peau en forme de petit tablier qui pend devant eux. Les femmes en ont un autre troussé autour des reins, & qui comme un jupon leur descend jusqu'aux genoux. Leurs jambes sont enveloppées d'intestins de mouton, de l'épaisseur de 2. à 3. pouces. Les unes s'en envelopent jusqu'au gras de la jambe, & les autres depuis les pieds jusqu'aux genoux, en sorte que d'un peu loin il semble qu'elles soient des botes. Elles mettent ces intestins étant encore tout frais; mais avec le tems ils deviennent durs & roides; car jamais elles ne les ôtent que quand elles ont occasion de les manger, qui est quand elles sont en voyage, & qu'elles n'ont pas autre chose à manger. Alors ces intestins qu'elles auront peut-être porté 6. 8. 10. à 12. mois sont pour elles un grand regale. J'ai appris cela des Hollandois. Ils ne dépouillent jamais leurs habits de peaux de mouton que pour en chercher les poux; Car comme ils les ont continuellement sur le corps, ils sont pleins de vermine; ce qui les oblige souvent à se dépouiller au Soleil, & à chercher leurs poux 2. à 3. heures durant. La plupart des Indiens qui sont éloignés de la Ligne sont incommodes des poux, quoi que leurs ha-

habits ne soient pas d'aussi bons asiles pour ces insectes que le sont ceux des Hottentots. Les Indiens qui habitent les pays froids comme l'Amerique Septentrionale & Meridionale se couvrent le corps d'une peau, soit de bête fauve, de Loutre, ou de veau marin : Et comme ils ne quittent jamais cette peau non plus que les Hottentots la leur de mouton, ils ont aussi des poux, & sentent mauvais quoi qu'ils ne se barbouillent que peu ou point du tout, mais cette odeur forte vient de leur peau.

Je n'ai jamais vû des maisons plus mediocres que celles des Hottentots. Elles n'ont que 9. à 10. pieds de haut, & 10. à 12. de large. Elles sont de forme ronde, composées de petits pieux fichez en terre, & qui se rassemblent tous par le haut où ils sont attachez. Les côtez & le faite de la maison sont des branches grossierement entrelacées avec les pieux, & le tout est couvert d'herbe longue, de joncs, & de morceaux de peaux. Une de ces maisons paroît de loin tout comme une mule de foin. Ils laissent seulement à côté un petit trou à la hauteur de 3. à 4. pieds, & ce trou sert de porte pour entrer & pour sortir sur les pieds & sur les mains. Quand le vent vient du côté de cette porte on la bouche, & l'on fait un autre trou du côté opposé. Ils font le feu au milieu de la maison, & la fumée sort par les fentes, c'est-à-dire, de tous les côtez de la hute. Ils ne couchent point sur des lits, mais sur le carreau ou sur la terre tout autour du feu.

Leur baterie de cuisine est ordinairement un ou 2. pots de terre où ils font cuire leurs vivres. Ils vivent fort miserablement & très grossierement; & l'on dit que quand ils sont en voyage ils jeûnent 2. ou 3. jours de suite.

Leur nourriture ordinaire est ou des herbes, ou de la viande, ou du coquillage qu'ils vont chercher entre les rochers ou ailleurs quand la Mer est basse; Car ils n'ont ni bateaux, ni barques, ni Canots pour aller à la pêche; de sorte que leur principale subsistance dé-

dépend des animaux terrestres , ou des herbes que la terre produit naturellement. Mon hôte qui étoit Hollandois me dit qu'il avoient des Brébis & des bêtes à cornes avant que les Hollandois s'établissent parmi eux ; & que ceux du plat pays ont encore un grand nombre de bétail qu'ils vendent aux Hollandois pour du Tabac en corde. Le prix d'une vache ou d'un mouton est aussi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queue. Car ils aiment fort le Tabac, & il n'y a rien qu'ils ne fassent pour en avoir. Plusieurs autres m'ont confirmé que c'est ainsi que troquent les Hottentots , & tous m'ont dit encore qu'il n'étoit pas permis aux particuliers d'acheter leurs bêtes de cette manière, parce qu'ils ne peuvent pas negocier avec les Hottentots, & que c'est un privilège que la Compagnie Hollandoise s'est réservé. Mon hôte qui avoit beaucoup de monde logé chez lui, nous regloit la plûpart du tems de mouton, dont il achetoit partie à la boucherie. Il n'y en a qu'une seule pour tout le bourg : Mais il en tuoit bien plus qu'il n'en achetoit. Les Hottentots lui apportent de nuit un ou plusieurs moutons qu'ils aidoient à écorcher & à accommoder moyennant la peau & les entrailles qu'on leur donnoit pour leur peine. Je croi qu'on alloit querir ces moutons assez avant dans le pays ; Car nôtre hôte s'absentoit un jour ou deux, & emmenoit avec lui deux ou trois Hottentots. Les Hottentots qui demeurent aux environs du bourg tirent des Hollandois leur principale subsistance. Car il n'y a point de maison qui n'en ait un ou plus. Ils font toute sorte d'ouvrages serviles, & c'est de-là qu'ils tirent leur vie & la graisse dont ils se barbouillent. Trois à quatre autres de leurs plus proches parens sont à la porte ou près de la porte de la maison, attendans les restes qui seront déservis. Si entre les repas les Hollandois ont besoin d'eux pour faire des messages, ou pour quelqu'autre chose, ils sont prêts à recevoir leurs commandemens, sans exiger pour leur

leur peine qu'une fort petite recompense : Mais pour un Etranger ils ne branleront pas à moins d'un sou.

S'ils ont une Religion elle m'est entierement inconnue ; Car ils n'ont ni Temples , ni Idoles , ni aucun lieu de culte que j'aye jamais vû , ou dont j'aye entendu parler. Cependant les rejouissances nocturnes qu'ils font au renouveau & au plein de la Lune ont quelque air de superstition. Quand la Lune est au plein ils chantent , dansent , & font grand bruit toute la nuit. Dans ce tems-là je fus deux fois à leurs hutes , sur le soir que la Lune commençoit à se faire voir sur l'horizon , & je les observai durant une heure où davantage. Ils paroissent tous fort empressez. Hommes , femmes , & enfans , tout danse sur le gazon près de leurs huttes d'une maniere bien bizarre. Ils font divers mouvemens pêle mêle , claquent souvent des mains , & chantent à haute voix. Ils avoient le visage tourné tantôt à l'Orient , tantôt à l'Occident. Je n'aperçûs pas qu'ils fissent plus de mouvemens ou de gestes quand ils avoient le visage du côté de la Lune , que quand ils lui tournoient le dos. Après les avoir observez durant quelque tems , je regagnai mon logis qui n'étoit pas à plus de deux ou trois cents pas de leurs hutes , & je les entendis chanter de la même maniere tout le long de la nuit. Dès que le jour parut je fis une autre promenade , & trouvai encore plusieurs hommes & femmes chantans & dansans , & qui continuerent leur réjouissance jusques à ce que la Lune disparut : Mais alors tout le monde se retira. Les uns allerent dormir dans leurs hutes , & les autres se retirèrent aux maisons Hollandoises où ils avoient coûtume de servir. Les autres Negres sont moins circonspectés dans leurs danses nocturnes , & ne regardent pas si précisément au tems de la nouvelle Lune. Leurs réjouissances nocturnes ne sont pas si generales ; mais aussi elles reviennent plus souvent. Et c'est ainsi aussi qu'en usent plusieurs peuples des Indes.

des Orientales & Occidentales. Cependant ces diversiffemens varient à proportion que les climats font plus froids ou plus chauds. Comme les climats chauds produifent en general quantité de fruits délicats, &c. & que ces Barbares fouhaitent peu de chose outre ce qui leur est absolument neceffaire, ils employent la plus grande partie de leur tems à fe divertir fuyant leurs diferentes modes. Mais les Indiens qui habitent des pays froids n'ont pas tant de loifir, parce qu'ils ont peu de fruits, & que la neceffité les force de pêcher & de chaffer continuellement pour vivre, & non pour fe divertir comme nous faisons.

Pour les Hottentots ce font des gens extrêmement paresfeux. Et quoi qu'ils habitent un bon pays fort propre à la culture, & où ils ont affez de terroir; ils aiment mieux néanmoins vivre comme ont fait leurs Ancêtres, c'est-à-dire, miferablement, que de travailler pour fe mettre dans un état plus abondant. Ce que je viens de dire fuffit pour les Hottentots. Je reviens à nos affaires.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez au Cap, que le Capitaine Heath y prit maifon, & y demeura pour rétablir fa fanté. Ceux de fes gens qui le pouvoient en firent autant. Le Capitaine pourvût au logement de ceux qui n'avoient pas bonne bourfe, & paya leur dépenfe. Trois ou quatre qui vinrent à terre fort malades, moururent: Le refte fut bien-tôt hors d'affaire par le fecours du Medecin du Fort, par le bon air, par les bons alimens, & par le bon vin. Ceux qui s'étoient enrollez pour servir au premier commandement & pour aider à faire entrer le vaiffeau, furent payez de ce que le Capitaine leur avoit promis; & cela leur fervit à faire provision de liqueurs pour le refte du voyage. Mais nous avions fi peu de monde, que nous ne pouvions pas faire la manœuvre. Le Capitaine Heath pria le Gouverneur de lui donner quelques hommes, & l'on m'a dit qu'il lui en avoit promis d'un vaiffeau Hollandois de la Compagnie qui alloit

alloit en Europe, & qu'on attendoit au Cap à tout moment, & que nous attendions aussi pour la même raison. Sur ces entrefaites le Jaques & Marie, & le Josias de Londres qui retournoient en Europe arrivèrent au Cap. Nous crumes que ces vaisseaux nous fourniroient les gens dont nous avons besoin, mais ils n'en avoient pas seulement assez pour eux. Nous fumes donc obligez d'attendre l'arrivée de la flote Hollandoise. Elle vint enfin, & ne pût nous donner aucun secours.

Le Capitaine Heath fut donc obligé de prendre en cachete tous ceux qu'il pût trouver, soit Soldats ou Matelots. Les Hollandois savoient que nous avions besoin de monde, & près de quarante qui avoient dessein de s'en retourner en Europe, vinrent s'offrir secrètement, & attendirent à des lieux marquez que nôtre Chaloupe vînt les querir la nuit. On en amenoit chaque fois trois à quatre qui se cachoient à bord, & sur tout quand il venoit quelque chaloupe Hollandoise. Je rencontraï au Cap mon ami Daniel Wallis, le même qui sauta dans la Mer & qui nagea à *Pulo-Condore*. Après divers voyages à *Madagascar*, à *Don-Mascarin*, à *Ponti-Cheri*, à *Pegu*, à *Cunnimere*, à *Madere*, & à la riviere de *Hugli*, il avoit passé au Cap sur un vaisseau Hollandois destiné pour la Hollande. Je lui conseillai d'abord de venir avec nous, & trouvai moyen de le faire passer à bord de nôtre vaisseau.

Nous partimes du Cap le 23. de Mai; accompagnez du Jaques & Marie, & du Josias, & fimes route du côté de l'Isle de Sainte Helene. Tout ce qu'il y eut de remarquable durant ce voyage, fut une grosse Mer venant du Sud-Oüest, qui nous prenant par le côté nous faisoit beaucoup rouler. Nos vaisseaux à l'eau qui rouloient d'un bord à l'autre furent bien-tôt tout desoncez. Les boulets sortans de leurs caïsses; & roulans pêle-mêle tantôt d'un côté tantôt d'un autre, faisoient un bruit horrible à cha-

que roulis du vaisseau ; & il n'étoit pas facile de les remettre en leur place. Les Canons auxquels on prenoit bien garde , & qu'on avoit amarez , ne branlerent jamais ; mais les poulies & les attaches faisoient aussi une éf.oyable Musique. Le vaisseau faisoit des mouvemens si subits & si violens , que nous apprehendames que quelques-uns de nos Canons ne se demarrassent ; ce qui auroit nécessairement fort endommagé les côtés du navire. Les Mâts furent aussi en grand danger : Mais nous fumes quittes de tout ce grand fracas par la perte de trois à quatre tonneaux d'eau , & d'une barrique ou deux de bon vin du Cap , qui se défonça dans la grande Cabane.

Ce grand roulis nous prit peu de tems après que nous fumes partis du Cap. Le fort de sa violence ne dura qu'une nuit : Cependant nous eumes presque toujours jusqu'à sainte Helene une Mer enflée venant du Sud-Oüest , marque évidente que les vents de Sud-Oüest étoient alors violens dans les plus hautes latitudes du côté du Pole Meridional ; car c'étoit la saison de l'année où ces vents regnent. Quoi que nous fussions ainsi obliquement batus par une Mer orageuse , nous eumes beau tems , & un vent moderé , de Sud-Est , ou entre Sud-Est & Est , jusques à ce que nous fumes à l'Isle de sainte Helene , où nous arrivames le 20. de Mai. Nous y trouvames la Princesse Anne à l'ancre qui nous attendoit.

L'Isle de sainte Helene est à environ 16. degrez de latitude Meridionale. L'air y est ordinairement serrein & clair , si ce n'est durant les mois pluvieux ; Cependant nous eumes un jour ou deux de grosse pluye durant le sejour que nous y fimes. Les saisons pluvieuses sont celles où l'on plante , & où l'on sème en ces pays-là. La chaleur y est assez temperée , quoi que le pays soit si proche de la ligne. L'air y est aussi fort bon & fort sain.

L'Isle est petite , & n'a pas plus de neuf à dix lieues de long. Elle est à trois ou quatre cents lieues du

Continent. Elle est bordée du côté de la Mer de rochers escarpez, & dispenfés de maniere, qu'on ne peut faire defcente qu'en deux ou trois endroits. Le pays est élevé & montueux, & paroît fort aride & fort mauvais: Il y a néanmoins de beaux valons qui peuvent être cultivez. Les montagnes paroiffent nues; & fi l'on voit quelques arbriffeaux ce n'est que de diftance en diftance: Mais les valons produifent à ce qu'on m'a dit, des arbres propres à bâtir.

On dit que les Portugais ont les premiers découvert cette Ifle, & les premiers qui s'y font établis. Ils y mirent des Chevres & des Pourceaux. Mais l'ayant enfuite abandonnée, elle demeura en friche jufques à ce que les Hollandois trouvant qu'elle étoit commode pour rafraichir leurs vaiffeaux des Indes Orientales, s'en emparerent: Mais ils l'abandonnerent quelque tems après pour un lieu bien plus commode encore, je veux dire pour le Cap de Bonne-Efperance. Alors la Compagnie Angloife des Indes Orientales y envoya des Colonies, & commença à fortifier l'Ifle: Mais comme ils étoient foibles, les Hollandois la reprirent en 1672. & en demeurèrent les maîtres. Ces nouvelles étant venues en Angleterre, le Capitaine Monday eut ordre d'aller la reprendre. Monday par le confeil & fous la conduite d'un homme qui y avoit demeuré autrefois, mit à terre un corps de gens armez, & les fit defcendre de nuit dans une petite anfe inconnue aux Hollandois qui y étoient alors en garnifon. Ce detachment grimpant les rochers entra dans l'Ifle, & fut le matin aux montagnes qui panchent du côté du Fort, qui eft près de la Mer dans un petit valon. De-là tirant fur le Fort, ils l'obligerent bien tôt à fe rendre. Il y avoit alors deux ou trois vaiffeaux Hollandois qui étoient à l'ancre, ou qui arrivoient dans le tems que les nôtres y étoient. Les vaiffeaux Hollandois voyant que les Anglois s'étoient emparez de l'Ifle, mirent à la voile & fe retirèrent. Les Fregates Angloifes leur donnerent

la chasse, & en prirent deux richement chargez.

La Compagnie Angloise des Indes Orientales a demeuré toujours depuis en possession de cette Isle, & a été si bien fortifiée & d'hommes & d'artillerie; qu'elle est en état de se bien défendre. L'endroit où l'on fait ordinairement descente est une petite Baye en forme de demi-Lune, située entre deux pointes, & n'ayant qu'à peine 500. pas de large. Près de la Mer il y a deux bonnes pieces de Canon, placées à distances égales depuis un bout de la Baye jusques à l'autre. Outre cela il y a un petit Fort un peu plus éloigné de la Mer, & vers le milieu de la Baye. Tout cela rend la Baye si forte, qu'il est impossible de la forcer. La petite anse où le Capitaine Monday débarqua ses gens quand il enleva l'Isle aux Hollandois, est si étroite, & d'un accès si difficile, qu'à peine un bateau peut-il y aborder. Cependant elle est encore fortifiée tout de nouveau.

Il y a dans la grande Baye une petite ville d'Anglois. Cette Baye est dans un petit valon entre deux montagnes hautes & escarpées. La Ville est composée de vingt à trente maisons, dont les murailles sont de pierre raboteuse. Les meubles du dedans sont bien peu de chose. Le Gouverneur est assez bien logé. Sa maison est près du Fort, basse, mais assez jolie. C'est-là où il fait sa residence ordinaire. Il a quelques Soldats pour le servir, & pour garder le Fort. Mais les maisons de la Ville ou Bourg dont on vient de parler, sont vuides, si ce n'est dans le tems que les vaisseaux arrivent; Car toutes les Plantations sont plus avant dans l'Isle; & c'est-là où ils s'occupent continuellement. Mais lors que les vaisseaux arrivent, tout le monde accourt à la Ville, & y demeure aussi long-tems que les vaisseaux. C'est alors la foire où les habitans achètent tout ce qui leur est nécessaire, & vendent toutes les denrées qu'ils tirent de leurs Plantations.

Leurs fruits sont des Patates, des Yames, quelques

ques Plantains & Bananes. Leurs bêtes sont principalement des Pourceaux, des bêtes à corne; des Coqs, & des Poules, des Canards, des Oyes, & des Coqs d'Inde, dont ils ont une grande quantité; & qu'ils vendent à bon marché aux vaisseaux, prenant en échange des chemises, des calçons, ou autre toile de peu de prix; des pieces de coton, des foyes, ou des mouffelines. L'*Arack*, le sucre; le jus de Citron y sont aussi fort estimez & fort recherchez. Mais ils esperent à présent de faire bien-tôt venir du vin, dont ils feront de l'eau de vie. Ils commencent déjà pour cet effet à planter des vignes; & il y a quelques François pour les cultiver. On m'a dit cela; mais je n'en ai rien vû; Car il plût si fort pendant que je fus à terre, qu'il n'y eut pas moyen de voir leurs Plantations. On me dit aussi qu'il s'y prenoit des Manates ou Vaches marines; ce qui me parut fort surprenant. Mais m'étant mieux informé, il se trouva que la Manate de sainte Helene étoit ce qu'on appelle le Lion marin. En effet outre la figure de ces prétendues Manates, on les trouvoit à terre sur les rochers. La véritable Manate ne va jamais à terre, & l'on n'en trouve jamais près d'aucune côte pierreuse comme est celle de sainte Helene, attendu que ces animaux ne trouveroient aucune nourriture en ces lieux-là. D'ailleurs cette Isle n'a point de riviere où la Manate pût boire, quoi qu'il y ait un petit ruisseau qui se jette dans la Mer, & qui vient d'un valon peu éloigné du Fort.

Nous demeurames cinq à six jours à sainte Helene. Les Insulaires furent durant tout ce tems là à la Ville pour recevoir les Matelots, qui alloient continuellement par troupes à terre pour se divertir avec leurs compatriotes. Le séjour que nous avons fait au Cap avoit fort épuisé la bourse de nos matelots. Les Insulaires en étoient fort mécontents & quelques-uns des moins accommodés se plaignoient hautement d'un pareil procédé, & disoient qu'il étoit à propos que

la Compagnie en fut informée , afin qu'elle donnât ordre que les vaisseaux ne relâchassent plus au Cap. Cependant ils étoient extrêmement honnêtes dans l'esperance d'attraper les restes de ceux du Cap. La plupart des habitans de Sainte Helene sont fort pauvres ; mais ceux qui étoient assez riches pour avoir un peu de liqueurs à vendre aux matelots , leur arrachent alors tout ce qu'ils avoient pû épargner : Aussi les maisons où l'on vendoit de la ponche n'étoient jamais vuides. Si nous étions venus droit à Sainte Helene sans relâcher au Cap, les plus pauvres même des habitans auroient gagné quelque chose à loger les malades, & à en prendre soin : car les matelots qui reviennent sont d'ordinaire attaquez les uns plus, les autres moins, de maladies scorbutiques ; & leur seule esperance est de se rafraichir & de se rétablir à Sainte Helene ; esperance qui ne les trompe presque jamais quand ils peuvent une fois y mettre pied à terre. Cette Isle produit quantité d'excellens simples avec lesquels on commence par baigner les malades pour degager leurs jointures : Ensuite les fruits, les herbes, les alimens frais achevent bien-tôt de dissiper l'humeur scorbutique. Leur cure est si prompte, que des gens qu'on a transportez à terre dans des branles, & qui ne pouvoient aucunement marcher, sont huit jours après en état de danser. Il n'y a pas de doute que la pureté & la bonté de l'air ne contribuent beaucoup à la guerison de ces maladies ; car il y souffle toujours un petit vent frais. Durant le tems que nous y fumes, plusieurs matelots y firent des maîtresses. Un jeune homme de l'équipage du Jaques & Marie s'y maria, & emmena sa femme en Angleterre. Un autre emmena sa Maîtresse après s'être promis l'un l'autre de se marier dès qu'ils seroient arrivez en Angleterre. Plusieurs autres de nos matelots s'amouracherent des filles de Sainte Helene, qui quoi que nées dans cette Isle, souhaitoient néanmoins avec passion d'être delivrées de

de cette prison ; ce qui ne peut se faire qu'en se mariant ou avec des matelots, ou avec des passagers qui relâchent à Sainte Helene. Les jeunes femmes natives de cette Isle sont des filles de parens Anglois. Elles sont bien faites, propres, & ne manqueroient pas d'agrémens si elles étoient mises à leur avantage.

Je ne fus que deux jours à terre pour prendre des rafraichissemens pour moi & pour Jeoly que j'amenerai à terre. Il étoit fort diligent à se saisir des choses que l'Isle produisoit ; & avoit apporté du vaisseau un sac que les Insulaires lui remplirent de racines. Ils s'assembloient autour de lui, & paroissoient l'admirer beaucoup. C'est le dernier endroit où je l'aye eu à ma disposition, car le Contre-maitre à qui Monsieur Moody vendit sa part, m'en laissa entièrement le Maître, & ma resolution étoit de l'amener en Angleterre. Mais je ne fus pas plutôt arrivé dans la Tamise, qu'il fut envoyé à terre pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. Comme j'avois besoin d'argent je fus obligé d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout à fait. Quelque tems après j'appris qu'on le promenoit pour le faire voir, & qu'il étoit mort à Oxford de la petite verole.

Mais achevons nôtre relation. Nôtre eau ne fut pas plutôt faite, & les vaisseaux ne se furent pas plutôt pourvûs de nouvelles provisions, que nous remîmes à la voile avec le Jaques & Marie, & le Josias ; ce qui se fit le 2. de Juillet 1691. Nous prîmes la route d'Angleterre, résolus de ne relâcher nulle part. Nous faisons alors route par les vents reglez ou Alises, que nous trouvames communément à l'Est-Sud Est, ou au Sud-Est quart d'Est ; ou au Sud-Est, jusques à ce que nous fumes proche de la Ligne, & quelquefois jusques à ce que nous fumes à 8. ou 10. degrez au Nord de la Ligne. De-là vient que les vaisseaux doivent faire

route de maniere, qu'ils tiennent sur les côtes d'Afrique, & passent entre le Cap Verd, & les Isles de ce Cap; car il semble que ce soit la plus droite route pour venir en Angleterre. Mais l'experience nous apprend souvent que le chemin le plus long est le plus court pour se retirer chez soi. Il en est de même ici. Car en tâchant de côtoyer l'Afrique, on trouve les vents plus variables, & l'on est plus sujet au calme; Au lieu que tenant le milieu entre l'Afrique & l'Amerique, ou pour mieux dire côtoyant de plus près le continent de l'Amerique, jusques à ce qu'on soit au Nord de la Ligne, on trouve un vent frais & constant.

Ce fut aussi la route que nous primes; & dans la traversée avant que d'avoir passé la Ligne nous vîmes trois vaisseaux. Nous fîmes voiles vers eux, & il se trouva que deux de ces vaisseaux étoient Portugais, destinez pour le Brezil; Mais le troisième tint le vent, & nous ne pûmes lui parler. Les Portugais nous dirent que c'étoit un vaisseau Anglois nommé la Dorothée, commandé par le Capitaine Thwayt, & destiné pour les Indes Orientales. Après cela nous fîmes voiles avec nos deux vaisseaux jusques à ce que nous fussions proche d'Angleterre, mais alors nous fûmes separez par le gros vent. Nous nous retrouvâmes avant que nous fussions à vûe des terres, si ce n'est le Jaques & Marie que nous ne pûmes réjoindre. Il entra dans le Canal avant nous, & alla à Plymouth, où il donna avis de nôtre arrivée. Sur cet avis nos vaisseaux de guerre qui étoient à Plymouth mirent à la voile pour nous venir joindre, & nous ayant rencontrés, nous conduisirent jusques à la hauteur de Plymouth. Le Jaques & Marie nous y réjoignirent, & de-là nous fîmes tous voiles vers Portsmouth accompagnez de plusieurs vaisseaux de guerre. Nôtre premier convoi nous laissa-là, & entra dans le havre: Mais nous n'avions pas besoin de convoi, car nos flotes revenoient alors dans

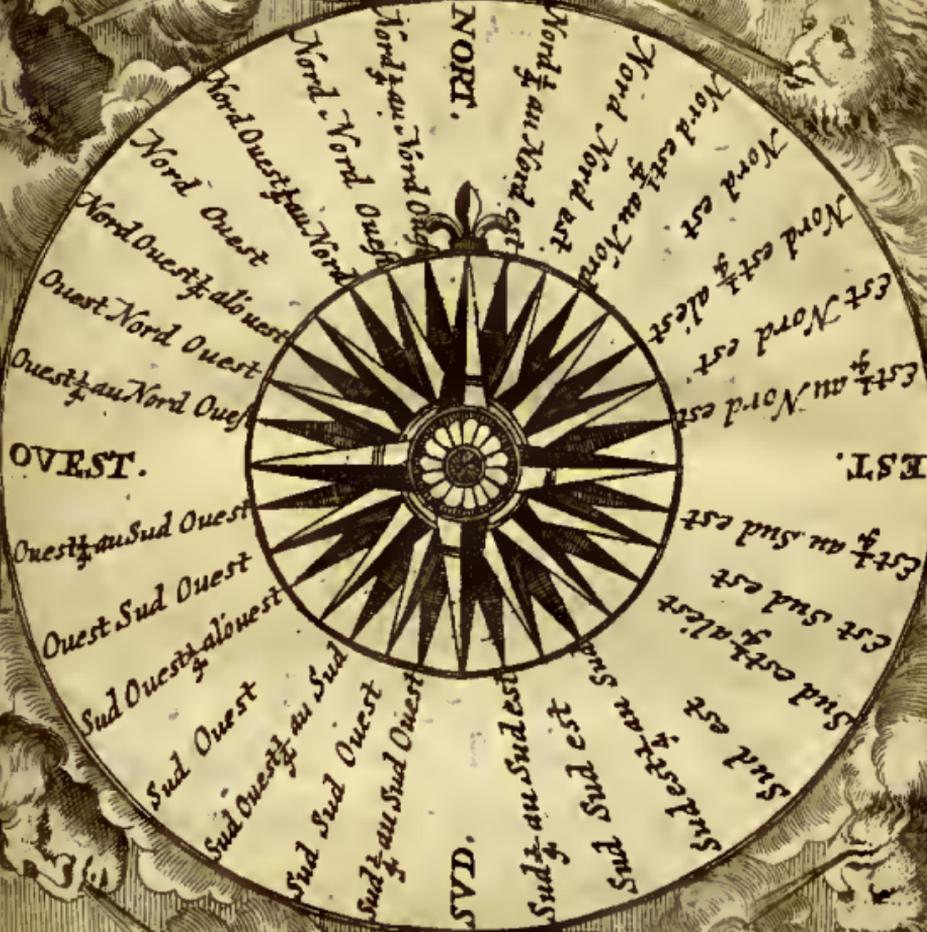
dans nos ports. De sorte que nous fumes escortez jusques aux Dunes par plusieurs vaisseaux de guerre Anglois. Il y avoit aussi dans le Canal une Escadre de vaisseaux Hollandois. Mais elle faisoit route plus loin de nos côtes parce qu'elle s'en retournoit en Hollande. Quand nous fumes à la hauteur du Sud de *Fo-reland*, nous la laissâmes continuer sa route, & continuâmes la notre derrière les sables de Goodwin pour gagner les Dunes, où nous mouillâmes le 16. de Septembre 1691.

F I N.



SEPTENTRIO.

NORI.



MERIDIENS.

ORIENS.

OCCIDENS.



T R A I T É

D E S

V E N T S

ALISEZ ou REGLEZ,

D E S

V E N T S F R A I S

De Mer & de Terre, des Tempêtes,  
des Saisons de l'Année, des  
Marées, & des Courans

*De toute la Zone Torride.*

Par le Sr. D A M P I E R,  
*Capitaine sur Mer.*



A A M S T E R D A M,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire,  
dans le Beursstraat. 1701.

# THE

MEMORIAL

OF

THE

...

...



...

...



## T R A I T É

D E S

## V E N T S,

*des Tempêtes, des Marées, &  
des Courans.*

## C H A P I T R E I.

Des Vents Alifez, Generaux, ou  
Reglez.

*Description des Vents qui regnent sur Mer. La  
meilleure saison de l'Année pour passer la Li-  
gne. Les vents proche de la Ligne sont d'ordi-  
naire incertains, & sujets à des Bonaces &  
à des Tornados ou Tourbillons de Vent. D'où  
vient que les Vents sont Meridionaux proche de  
la Ligne, dans la Mer Atlantique. La route  
qu'on fait prendre aux vaisseaux qui s'en re-  
viennent de Guinée, pour passer la Ligne.  
Des Vents reglez dans la Mer du Sud, & dans  
l'Ocean Oriental.*

**P**our traiter cette Matière avec ordre, je la reduis  
à certains points generaux, & je commence par  
les vents Alifez, comme étant les plus remarquables.

## T R A I T E'

Les vents Alifez, qu'on appelle autrement généraux, ou reglez, sont ceux qui soufflent constamment d'une pointe ou d'un trait de Compas, particulièrement depuis le 30. degré (ou environ) de latitude Septentrionale jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale.

Ces vents sont de plusieurs sortes. Les uns qui soufflent de l'Est à l'Oüest, les autres de l'Oüest à l'Est, & d'autres du Sud au Nord, &c. Il y en a qui soufflent toute l'année d'un même endroit, d'autres qui soufflent la moitié de l'année d'un côté, & l'autre moitié du côté tout contraire. Il y en a d'autres qui soufflent six mois d'un côté, & qui ensuite changeant de 8. ou 10. rumbs tout au plus y continuent six mois davantage, après quoi ils reprennent leur premier poste, comme font tous ces vents Alifez changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans sa propre saison.

Il y a encore d'autres vents, qu'on appelle vents de Terre & vents de Mer, mais qui diffèrent beaucoup des précédens; les uns soufflent le jour, & les autres la nuit, & cela si constamment & si régulièrement qu'ils ne manquent jamais de se suivre l'un l'autre.

Dans la Zone Torride il y a aussi des tempêtes, pour le moins aussi furieuses, qu'en aucune autre partie du Monde. Et, pour ce qui est des saisons de l'année dans cette Zone, je ne saurois les mieux distinguer qu'en les appellant la saison sèche, & la saison humide, qui se suivent aussi régulièrement que parmi nous l'Été & l'Hiver.

Il y a aussi des Courans fort rapides, qui portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Et, quoi qu'il soit mal aisé d'en faire une description aussi exacte qu'il seroit à souhaiter, cependant je m'expliquerai là dessus (& sur la diversité des Vents) aussi clairement qu'il me sera possible, suivant mes propres observations, & les instructions qui m'ont été communiquées par des personnes judicieuses.

*Du Vent Alisé, General, ou Reglé.*

Dans le dessein de traiter distinctement de tous les vents dont je viens de parler, je commencerai par le vent Alisé sur Mer. C'est un vent general, & que l'on peut appeller ainsi, par opposition aux autres vents Alisez tant certains que changeans, qui semblent dependre de quelque cause accidentelle. Au lieu que la cause de ce vent general, qui nous est fort peu connue, semble être fort reguliere.

Ces Vents generaux ne se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui separe l'Afrique de l'Amerique, dans l'Ocean Oriental, & dans la grande Mer du Sud.

Dans toutes ces Mers, hormis justement sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, aussi bien que celle du Nord. Mais ne soufflent pas d'une même force en tout tems, ni dans les deux Latitudes. D'ordinaire ils ne soufflent que sur l'Ocean, sans s'approcher des côtes que de 30. ou 40. lieues pour le moins, sur tout du côté de l'Oüest, ou à côté du Continent. Il est vrai que du côté de l'Est, le vent d'Est étant le veritable Alisé attrape presque la côte, & en approche assez près pour y être surpris par le vent de Terre.

Il reçoit aussi souvent le vent de Mer, qui le retourne frequemment de 4. ou 5. pointes du Compas. En quelques endroits, sur tout dans la Mer & dans la bande du Sud, le veritable Alisé ne se trouve qu'à 150. ou près de 200. lieues de la côte; mais dans la bande du Nord dans ces Mers, il souffle jusqu'à 30. ou 40. lieues de la côte. Remarquez que dans cette bande le vent est d'ordinaire E. N. E. & dans l'autre E. S. E.

Quand nous partons d'Angleterre pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, nous trouvons d'ordinaire ces vents à la hauteur de

0. degrez, quelquefois de 32. ou de 35. Et il peut arriver que sortant de la Manche avec un vent au Nord-Est, ce vent continuera jusqu'à ce qu'on attrape le vrai Alisé. Mais cela est fort casuel, & ce n'est pas le vent dont je parle. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours trouvé par expérience, que les vents reglez ne manquent jamais entre le 32. & le 28. degré.

Si en partant d'Angleterre le vent est au Nord-Est, qui nous porte au vent reglé, il demeure quelquefois fixe dans ce trait de compas, sur tout quand on range les côtes d'Afrique, comme font les vaisseaux de Guinée, jusqu'à ce qu'on approche du Tropique du Cancer. Alors le vent tourne à l'Est Nord-Est, & y demeure fixe; ce qui arrive d'ordinaire au 28. degré, quand on est assez éloigné de la côte pour entrer dans le vent reglé. Avec ce vent, quand il est fixe, on a d'ordinaire beau tems, sur tout quand le soleil est dans quelqu'un des signes Meridionaux; & quand il se trouve dans un signe Septentrional, le tems est ordinairement couvert.

Au contraire, quand on est sur la Mer Atlantique dans la bande du Sud, & que le soleil est dans les signes Septentrionaux, le tems est beau; & s'il se trouve dans les Meridionaux, alors il est couvert. J'en ai fait l'expérience, à mon grand regret, à mon retour de Bantam l'an 1671. Pendant que nous traversions l'Océan Oriental, nous eumes un tems fort couvert, & des vents forts. Nous eumes aussi un fort bon passage autour du Cap de Bonne Esperance, avec un tems clair. Mais faisant route delà vers l'Isle de S. Helene, dans la veüe d'y faire de l'eau & de nous y rafraichir, comme font tous nos vaisseaux qui viennent des Indes Orientales, nous la manquames, faute d'une observation. Car avant que d'avoir atteint le Tropique du Capricorne, le ciel se couvrit de rechef, de sorte qu'à peine nous vimes le soleil ou les étoiles, qu'après avoir passé l'Isle. Mais vers la fin  
de

de Novembre nous vinmes à l'Isle de l'Ascension. Depuis le tems que nous nous crûmes à l'Oüest de S. Helene, on nous donnoit l'eau par mesure, savoir une pinte par jour à chactin jusqu'à ce que nous fumes entrez dans la Manche. Et comme nous ne fimes point aiguade dans toute la route de Bantam jusqu'à la Manche, aussi ce fut dans ce voyage que j'appris à faire grand cas de l'eau fraiche.

Pour revenir de cette digression, quand on fait sa route Sud d'Angleterre, on trouve le vent à l'Est Nord-Est environ le 28. degré de latitude; où infailliblement entre ce degré-là & le 24, sur tout quand le soleil est au midi de la Ligne; mais aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet on trouve le vent à l'Est quart au Sud, ou à l'Est Sud-Est.

Ces vents soit qu'ils se trouvent au Nord ou au Sud de l'Est, souffent avec moderation depuis leur premiere rencontre au 30. ou 28. degré jusqu'à ce qu'on vienne au Tropicque, où ils souffent avec plus de force; particulièrement depuis la latitude du 23. degré jusqu'au 12. ou 14. où ils souffent constamment entre l'Est Nord-Est & l'Est. Mais entre le 10. ou 12. degré de la Ligne, ils ne sont pas si frais, ni si fixes entre ces pointes du Compas. Car aux mois de Juillet & d'Août, les vents de Sud souffent fort souvent entre le 11. & 12. degré de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud S. E. & le S. S. O. ou S. O. Mais aux mois de Decembre & de Janvier le véritable vent réglé souffle entre le 3. & 4. degré. Et à mesure que le soleil reprend sa course vers le Nord, les vents de Sud s'augmentent & approchent du Nord de la Ligne jusqu'au Mois de Juillet, qu'il se retire peu à peu vers la Ligne. Quand le soleil est dans les signes Meridionaux, c'est le meilleur tems de l'année pour passer de la Ligne au Sud. Car, outre l'avantage du vent Alisé qui conduit un vaisseau proche de la Ligne, le vent est pour lors plus certain & plus frais, le tems plus beau, & les vents qui en d'autres saisons sont entre le

Sud Sud-Est & Sud Sud-Oüest sont maintenant au Sud-Est. Au lieu que dans nos mois d'Eté il n'y a que des calmes & des Tourbillons de vent, qu'on appelle en langue Espagnole *Tornados*.

Ce sont des Grains de vent qui s'élevent d'ordinaire contre le vent réglé, & qui se forment tout à coup, mais qui ne durent pas long-tems. Ils sont si violens, qu'un vaisseau qui endure ces Grains, portant sur les voiles & sur la manœuvre, court grand risque d'être renversé, ou du moins désemparé. De là vient qu'en ce cas les mariniers, loin de se servir de l'avantage qu'on pourroit tirer de ce vent, serrent les voiles, en attendant que le coup de vent soit passé. Car, quoi qu'il ne soit pas de durée, il pourroit néanmoins faire beaucoup de dommage en peu de tems, par quelque accident impreveu, & quand même il n'arriveroit rien de tel, le danger est trop grand pour ne pas garder des mesures. C'est beaucoup si un navire fait un mile, avant que le vent s'appaise tout d'un coup, ou qu'il tourne au Sud. On ne fait mêmes'il continuera seulement 3. minutes avant qu'il change, & il arrive quelquefois qu'il tourne plus vite que le vaisseau.

Ce que nous venons de dire des vents de Sud, des calmes, & des *Tornados*, se doit entendre de la partie Orientale de la Mer Atlantique aussi loin du côté de l'Oüest qu'est la longitude de 354. degrez, ou environ. Car plus avant du côté de l'Oüest on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, même lors qu'on passe la Ligne, & c'est alors un vent frais. C'est pour quoi nos habiles Officiers de marine du côté de la Guinée font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Il y en a pourtant qui aprochent de plus près les côtes de l'Amerique, avant que de passer la Ligne. Nos Officiers dans les Indes Orientales passent aussi la Ligne, venant des Indes, près des côtes de l'Amerique, & rouvent des vents frais au Sud-Est toute l'année.

Mais quand ils vont aux Indes ils font leur route Sud depuis l'Isle de S. Jago, où d'ordinaire ils font de l'eau, & où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Les vents près de la Ligne dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud diferent de celui-ci. Cependant ils y sont aussi Meridionaux, & par consequent diferens de ce qu'ils sont dans les parages plus éloignez. Car à 2. ou 3. degrez de chaque côté de la Ligne, les vents sont d'ordinaire fort incertains. Il y a mêmes frequemment de parfaites Bonaces, ou du moins de très petits vents, & quelquefois des Tourbillons dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche & sous la Ligne; les vents sont au Sud à 130. lieues des côtes, mais je ne sai comment ils sont dans un plus grand éloignement. Là il ne souffle que de petits vents, mais qui sont reglez; & le tems y est beau entre Mars & Septembre, mais environ Noël ces Parages sont sujets à des *Tornados*. Cependant dans l'une & l'autre de ces Mers, proche ou même sous la Ligne, les vents sont souvent au Sud; mais ils ne souffent qu'à 2. ou 3. degrez de la bande du Nord ou du Sud, hormis proche de quelque Terre. J'ai déjà remarqué ci-devant, que dans la Mer Atlantique les vents de Sud & Sud-Oüest souffent quelquefois jusqu'au 10. ou 12. degre de latitude septentrionale. Et on ne doit pas s'étonner que les vents de Sud souffent constamment près de la Ligne dans la Mer Atlantique entre le Cap Vert en Afrique & le Cap Blanc dans le Bresil, si l'on considere ces Promontoires de chaque côté de la Mer, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, qui ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffier, où il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amerique. Et comme ce parage à 2. ou 3. degrez de la Ligne est fort sujet aux calmes, aux Tourbillons, & aux petits vents des autres Mers qui ne sont pas resserrées comme celle-ci, aussi cette Mer (hormis à l'entredoux des Caps) y est beaucoup plus sujette que toute autre, sur tout du

côté de l'Est, savoir depuis le fond de la côte de Guinée jusqu'au 28. ou 30. degré de l'Oüest. Ce que j'attribue non seulement à la Ligne, mais aussi en partie à la proximité de la Terre vers la Ligne, qui avance du fond en Guinée jusqu'au Cap S. Anne, qui est presque parallele avec l'Equateur, savoir à 23. ou 24. degréz de longitude, & en quelques endroits n'est pas plus de 80. lieües de la Ligne. Si bien que cette partie de la Mer, entre la côte de Guinée & la Ligne, ou 2. degréz au Sud de la Ligne, étant (pour ainsi dire) entre la Terre & la Ligne, est rarement exemte de mauvais tems, sur tout entre Avril & Septembre. Mais, quand le soleil s'est retiré vers le Tropicque du Capricorne, le tems y est moins fâcheux.

Dans la Mer sous la Ligne, entre le Cap d'Afrique & celui de l'Amerique, le tems est moins sujet aux calmés & aux Tourbillons, & il y fait assez beau tems, avec des vents frais. De là vient que nos vaisseaux d'Angleterre & d'Hollande allant aux Indes d'Orient tâchent de passer la Ligne dans une distance égale de ces deux Caps. Et, quoi qu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud Sud-Est ou au Sud Sud-Oüest, ou plus à l'Est ou à l'Oüest, cependant ils n'avancent pas plus d'un degré à l'Est ou à l'Oüest du milieu du Canal, avant que de virer le vaisseau, de peur de rencontrer vers l'Oüest quelque rapide Courant, ou des calmés du côté de l'Est, qui retarderoient également leur course.

Les Portugais dans leurs voyages au Bresil, en usent de même, & font voiles au Sud de la Ligne avant que d'approcher de terre, pour éviter le Cap S. Augustin, Cap si difficile à doubler, qu'il n'est pas de la prudence d'entreprendre de le passer qu'à quelque distance.

Il est vrai que nos vaisseaux de Guinée font la plupart leur course vers cette côte en tout tems de l'année, sans se servir de ces précautions; parce que leur traite est la plupart au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Oüest. Mais à leur retour

de là ils passent la Ligne, jusqu'au 3. ou 4. degré de la bande du Sud, où ils trouvent un vent frais entre Sud Sud-Est & Sud Sud-Oüest. Avec ce vent ils s'éloignent de 35. ou 36. degrez dans le même parallele, avant qu'ils repassent la Ligne pour entrer dans la bande du Nord, c'est à dire, environ à moitié chemin entre les pointes des deux Caps. Là ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique, &c. Il y en a qui poussent jusqu'à 40. degrez avant que de passer la Ligne, & là ils trouvent des vents forts. Au lieu que, s'ils faisoient leur route à l'Oüest du vieux Callabar en Guinée, au Nord de la Ligne, dans l'esperance de raccourcir leur voyage, parce que c'est le plus court chemin, ils n'y trouveroient pas leur compte, & c'est en quoi plusieurs se sont trompez. Car en se tenant près de la Ligne, on rencontre de grands calmes; & en rangeant la côte, on rencontre les vents d'Oüest. Et, si l'on tient un milieu entre ces deux, on ne peut éviter ces deux inconveniens, outre celui des *Tornados*, sur tout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août. De sorte qu'un vaisseau faisant quelcune de ces trois routes dont je viens de parler par voye de précaution, sera plus long-tems à faire le voyage depuis le fond du Golphe de Guinée jusqu'au Cap Vert, qu'un autre navire qui passera la Ligne dans les endroits qu'il faut le faire, en allant à la Barbade.

Il se trouve quelquefois des Maîtres de navire en Guinée assez mal habiles, qui à leur retour de là, après avoir passé la Ligne du Nord au Sud, lors qu'ils sont en état d'avoir un fort bon passage, & qu'ils ont avancé jusqu'à 26. 28. ou 30. degrez à l'Oüest du Vieux Callabar avec un vent favorable, sont si entêtés que de faire leur course Oüest Nord-Oüest, comme étant la plus droite route pour aller à la Barbade. En ce cas-là il faut necessairement qu'ils se tiennent à un degré de la Ligne; pendant qu'ils sont 2. ou 300. lieües. Et ils courent risque d'être long-tems à le faire; à cause de l'incertitude des vents proche de la Li-

gne. C'est pourquoy ceux qui la passent à une distance égale des deux Caps, ou près de la côte de l'Amérique, dans le dessein de venir au Nord, font leur route Nord-Oüest, ou Nord-Oüest quart au Nord, ga gnant ou perdant un degré en faisant 28. lieues tout au plus. Ainsi ils ont l'avantage de n'être que peu de tems auprès de la Ligne. Outre qu'en la passant à une distance égale des deux Caps, le vent leur manque rarement, parce que dans ces Mers il n'a d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Ce que je viens de dire sur ce sujet regarde principalement la Mer Atlantique, & plus particulièrement les environs de la Ligne, comme étant l'endroit le plus difficile à passer dans la route du Sud. Dans les autres Mers, comme l'Océan Oriental & la Mer du Sud, on passe avec moins de difficulté, parce que ces Mers sont d'une grande étendue, & l'on n'y trouve point les inconveniens qui sont inévitables dans la Mer Atlantique. A l'égard des vents entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Océan Oriental & dans la Mer du Sud, ils sont dans la bande du Sud à l'Est Sud-Est, & dans celle du Nord à l'Est Nord-Est, comme je l'ai déjà remarqué ci-devant. Et ce sont toujours des vents frais, sur tout dans la Mer du Sud à un degré ou deux de la Ligne, tant Nord que Sud, jusques au Tropique, ou au 30. degré de latitude. Et je puis dire avec assurance, que les vents Alifex de la Mer Atlantique, ni ceux des Mers des Indes Orientales, ne sont pas si certains ni si frais en tout tems de l'année, ni dans tous les parages, qu'ils le sont ici. Car quand on a une fois gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée des vents de côte, on ne manque point de vent frais par tout l'Océan. Le Capitaine Eaton en a fait l'expérience dans son voyage des Isles Gallapagos aux Isles des Larrons. Sur la fin de l'an 1685. l'expérience nous le confirma dans nôtre voyage du Cap Corrientes à Guam l'année suivante, comme il paroît par mon journal de cette cour-

se dans mon voyage autour du Monde Chapitre X. A l'égard du vent au Midi de la Ligne, j'en ai fait une grande épreuve dans ma route de ce côté-là avec le Capitaine Sharp. Et depuis ce tems-là le Capitaine David, dans son retour de la Mer du Sud, en a fait une plus grande, car étant parti comme moi des Isles Gallapagos, & faisant route de là à l'Oüest Sud-Oüest, jusqu'à ce qu'il eut gagné le vrai vent Alisé à l'Est Sud-Est, changea alors sa route directement au Sud, sans passer la Ligne, jusqu'à ce qu'il vint au Midi du Tropicque du Capricorne, & par consequent sans l'aide du vent réglé.

Dans l'Océan Oriental entre la latitude de 30. degrez, & de 4. degrez au Midi de l'Equateur, le véritable vent réglé est à l'Est Sud-Est, ou Sud Est quart à l'Est; mais il n'est pas si certain, ni si frais, que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du dit Océan qui est au Nord de la Ligne ne jouit pas d'un vent si réglé. Il est plus sujet aux calmes, & vers la côte aux vents changeans, suivant les saisons de l'année.

## CHAPITRE II.

Des Vents Reglez qui soufflent sur les Côtes.

*Parallele des parties Meridionales de l'Afrique & du Perou. Les Vents reglez soufflent d'un Angle aigu sur toute côte. Les vents autour d'Angola & des Mers du Sud à Mexique & dans la Guinée, sont les mêmes. En certains endroits les vents ne changent point. Le Sable s'éleve du rivage vers le Cap Blanc en Guinée. Relation des vents Aliséz de là jusqu'au Cap Lopes.*

**L**es vents Alifez qui souffent sur les côtes sont, ou certains, ou changeans.

Les Côtes qui sont sujettes aux vents alifez certains, sont les côtes Meridionales d'Afrique & du Perou, avec partie des côtes de Mexique, & de la Guinée.

Les parties Meridionales de l'Afrique & du Perou sont dans la même latitude, & dans la bande du Sud, leurs côtes courant Nord & Sud, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoi qu'elles ne soient pas paralleles en tout point, à cause de certains Caps & detours de terre, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les côtes, pendant tout le cours de l'année.

Sur la côte d'Angola les vents sont entre le Sud-Oüest & le Sud; & sur la côte du Perou, entre le Sud Sud-Oüest & Sud Sud-Est. Mais il faut ici remarquer, que les vents reglez qui souffent sur les côtes, hormis la côte Sptentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année, ou qu'ils changent de pointe, ne souffent jamais directement sur la côte, ou le long des côtes, mais de biais, faisant un Angle aigu d'environ 22. degrez. Et suivant que le pays se detourne plus ou moins à l'Est ou à l'Oüest du Nord ou du Sud de ces côtes, les vents changent à proportion. Par exemple, là où le pays s'étend du Nord au Sud, le vent sera au Sud Sud-Oüest; au lieu que là où la situation du pays est au Sud Sud-Oüest; le vent reglé se trouve au Sud-Oüest; & dans la situation au Sud Sud-Est il se trouve au Sud. Ce qui se doit entendre des côtes qui sont au couchant de quelque Continent, & dans la bande du Sud, comme sont les côtes d'Afrique & du Perou. Au lieu que le vent Alifé du Nord de l'Afrique souffle à 2. ou 3. pointes loin des côtes.

Ces vents Meridionaux souffent constamment toute l'année, tant sur les côtes du Perou que sur celles d'Afrique. Ils sont forts, & souffent plus loin des côtes qu'aucun vent sujet à changer.

Sur les côtes du Perou ces vents soufflent jusqu'à 140. ou 150. lieuës des côtes, avant qu'on puisse s'appercevoir d'aucun changement. Mais en suite à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, & à la distance d'environ 200. lieuës il se fixe à l'Est Sud-Est, qui est le véritable Alisé.

Entre Angola & le Bresil les vents sont à peu près de même que dans les Mers du Sud, dans les parties Occidentales des côtes du Perou. Hormis qu'à 4. degrez ou environ de la Ligne, dans la bande du Sud, le vent demeure fixe au Sud Sud-Oüest ou Sud-Oüest pour 28. ou 30. degrez de longitude. Et je veux bien croire que cela est aussi dans la même latitude dans les Mers du Sud, car le vent étoit au Sud aussi loin que nous courûmes ces Mers, savoir près de 200. lieuës.

Les côtes de Mexique & de Guinée ont leurs vents reglez, aussi bien que celles du Perou & d'Angola. Et comme la côte du Perou regne du Nord au Sud, les autres ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Oüest. Suivant le cours des vents generaux, le vent devoit être d'Orient sur ces côtes, au lieu qu'il est tout contraire. Car depuis la latitude de 10. degrez au 20. du côté du Nord sur la côte de Mexique, les vents sont constamment presque d'Oüest sur toute la côte, hormis quand il se trouve repoullé (comme il l'est quelquefois) par les *Tornados*, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même remarque sur les côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des *Tornados*. Il est vrai que les côtes du Perou en sont exemptes, mais il y a quelquefois des calmes qui continuent 2. ou 3. jours de suite, particulièrement vers la Baye d'Arica entre la latitude de 16. & 23. Au 19. degre de latitude il y a des calmes à 30. ou 40. lieuës des côtes, mais non pas si avant d'aucun côté de la baye. Et ces calmes n'arrivent d'ordinaire vers les côtes d'Angola & de Mexique qu'après un Tourbillon de vent, comme en plusieurs autres endroits.

Les côtes de Mexique & de Guinée, aussi bien que celles d'Angola & du Perou, sont dans le même parallèle; & si je ne me trompe, les vents y sont à peu près les mêmes. Celles de Mexique & de Guinée commencent par ce detour de terre, où les autres deux terres parallèles finissent. Et, comme le Continent de Mexique commence auprès de Panama, qui est au 8. ou 9. degré de latitude Septentrionale, aussi cette partie de Guinée dont je parle commence proche du vieux Callabar, environ 4. ou 5. degrez de la même latitude.

Le pays court quelque cent lieues à l'Oüest de ces deux endroits. Il est vrai que ce n'est pas sur un même point de Compas, à cause des petites pointes de terre, des Bayes & des detours qu'il y a. Cependant les vents reglez qui soufflent sur ces côtes, à environ deux pointes de la Mer, soufflent aussi de l'Oüest sur la côte de Guinée, & cela regulierement. Si bien que la partie Orientale de cette côte est la côte où le vent donne; & la partie Occidentale, la côte à l'abri du vent. Ce qui est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer, qu'à moins que d'en faire l'expérience eux-mêmes on ne sauroit leur faire avouer cette verité, qu'ils jugent contraire au cours ordinaire des vents. Car voici comment ils raisonnent. La Barbade est la plus Orientale de toutes les Isles Antilles, c'est pourquoi on dit que les autres sont exposées au vent d'Est. Il est vrai que les vents y sont d'ordinaire à l'Est. Mais ce contre-vent sur les côtes de Guinée surprend la plupart des Mariniers qui n'ont rien vû d'égal à cela. Il y a d'autres côtes où les vents changent fort peu, comme la côte de Caraccos, & le Midi du Golphe de Mexique, c'est à dire, dans la Baye de Campeche, & toutes les Isles Antilles. J'avouë qu'il peut y avoir quelquefois des Boufées de vent d'Oüest sur ces côtes, mais il n'est ni certain, ni de durée.

En éfet ce fut la plus grande difficulté que nous ren-

contrames dans nôtre course des Isles Gallapagos à l'Isle de Cocos, dont j'ai parlé dans mon premier Livre.

Mais cette partie de l'Afrique qui est entre le Cap Vert au 14. degré de latitude Septentrionale & le Cap Bayedore au 27 est sujette aux vents de Nord, ou entre le Nord & Nord-Est, vents fort frais. De là vient que nos vaisseaux de Guinée tâchent de se maintenir auprès de cette côte, & doublent souvent les Caps. Quand ils sont arrivez au Midi du Cap Blanc, qui est environ au 21. degré de latitude, ils se trouvent quelquefois si incommodés d'un certain sable rouge que le vent enleve de terre, qu'à peine peut-on s'y voir. Leurs ponts en sont tout couverts, & leurs voiles rougies du sable qui s'y attache.

Du Cap Vert au Cap S. Anne, qui est environ au 6. degré de la bande du Nord, le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap S. Anne jusqu'au Cap Palmas, au 4. degré ou environ, il est au Sud-Oüest. Et de ce Cap au detour de la côte de Guinée, il est à l'Oüest Sud-Oüest. Ici il commence à passer au Sud, & jusqu'au Cap Lopes (qui est au Midi de la Ligne) le vent est au Sud-Oüest, comme il l'est dans toute cette côte, jusqu'au 30. degré de la bande du Sud.

Ce que je viens d'avancer en dernier lieu, je le tiens de Monsieur Cauby, qui a fait plusieurs voyages en Guinée.

### CHAPITRE III.

#### Des Vents de Côte changeans.

*Les Côtes où les vents changent. Des vents entre Gratia de Dios & le Cap la Vela. Des vents qui soufflent sur la côte de Bresil, à Panama, aux envi-*



*environs de Natal, au Cap Corrientes, & sur la Mer rouge. De ceux qui souflent depuis le Golphe de Perse. jusqu'au Cap Comorin. Des Monfons dans les Indes; à la faveur desquels on va d'un pays à un autre. Les vents frais de Mer, & de Terre d'un grand usage pour cela. Par quels moyens on fait les voyages de long cours en pleine Mer.*

**E**Ntre les côtes où les vents sont d'ordinaire changeans, il y a principalement dans le Nouveau Monde cette partie de la côte qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela; la côte de Bresil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud. Dans le Vieux Monde, toute la côte depuis le Cap de Bonne-Esperance jufqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Les Isles même ont leurs changemens annuels.

Je traiterai de toutes ces côtes par ordre, & je commence par celle qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, qui est la partie des Indes Occidentales la plus sujette aux vents changeans; mais qui sont bien plus incertains & irreguliers ici que les Monfons (ou Moufons) dans les Indes Orientales, ou les vents changeans sur la côte de Bresil.

Le vent qui soufle d'ordinaire dans la côte susdite est entre le Nord-Est & l'Est. Il soufle constamment entre Mars & Novembre, hormis quand il se forme des *Tornados*, ce qui arrive frequemment dans les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, principalement entre la riviere de Darien & Costarica. Mais du côté du vent le tems est beaucoup plus serein, & le vent plus fort. Entre Octobre & Mars il y a des vents d'Oüest, mais qui ne sont ni certains ni violens. Ils souflent avec moderation quelquefois deux ou trois jours, ou une semaine entiere; & le vent frais en suite souflera aussi long-tems. Ces vents regnent principalement aux mois de Decembre & de Janvier.

vier. Avant & après ces deux mois le vent réglé n'est interrompu que l'espace d'un jour ou deux, environ le tems de la pleine ou nouvelle Lune. Et lors que les vents d'Oüest souffent le plus fort & le plus long-tems dans cette côte, le vent réglé d'Est regne sur Mer, comme il fait en tout autre tems. Proche du Cap la Vela, le veritable vent réglé souffle à 8. ou 10. lieuës de la côte, dans le tems que les vents d'Oüest regnent sur la côte; hormis quand il arrive un vent fort de Nord, qui repousse le vent réglé sur Costarica, entre laquelle & la riviere de Darien les vents d'Oüest sont plus frequens, & regnent plus long tems que vers le Cap la Vela. Ils souffent aussi beaucoup plus loin sur Mer, quelquefois jusqu'à 20. ou 30. lieuës de la côte.

C'est pourquoi les vaisseaux qui ont un voyage à faire du côté du vent, si leur voyage est de long cours, ils prennent leur tems pour cela lors que les vents d'Oüest predominant. Autrement ils passent le Golphe de Floride & font route au Nord jusqu'à ce qu'ils viennent à la hauteur où l'on trouve les vents variables. De là ils font leur route à l'Est aussi avant qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'est la route que doivent faire tous ceux qui font le voyage des Indes d'Occident à la Guinée. Si l'on fait voiles de la Jamaïque, il faut traverser le Golphe de Floride; mais partant des autres Isles on n'a qu'à faire route droit au Nord, & le reste comme auparavant. Quand on n'a qu'un petit chemin à faire du côté du vent, on se sert en tout tems des bisfes, ou vents frais de Mer & de Terre.

Dans la côte de Bresil les vents sont à l'Est Nord-Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, & au Sud depuis Mars jusqu'à Septembre.

Dans la Baye de Panama les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, & au Sud, ou Sud Sud-Oüest entre Mars & Septembre.

Depuis le Cap de Bonne-Esperance du côté de l'Est,  
jusqu'à

jusqu'à la riviere Natal qui est au 30. degré de la bande du Sud, & au Cap Corrientes au 24. degré de la même latitude, les vents entre Mai & Octobre sont constamment entre Oüest & Nord-Oüest, jusqu'à 30. lieuës des côtes, mais toujourns plus forts au Nord-Oüest. Quand le vent passe au Nord-Oüest, il fait d'ordinaire gros tems, & un tems froid, avec quantité de pluye. Entre Octobre & Mars les vents sont à l'Est, entre Est Nord-Est, & Est Sud Est, & alors il fait beau temps. Les vents d'Est Nord-Est sont frais, mais ceux d'Est Sud-Est ne sont que de petits vents, qui donnent de tems à autre quelques gouttes de pluye.

Du Cap Corrientes jusqu'à la Mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier, le plus souvent au Nord, mais sautant souvent de Rumb en Rumb jusqu'à faire le tour de la Bouffole. Les vents les plus forts sont au Nord, la plûpart violens & tempêteux, avec des bourrasques de pluye. Ils souffent de cette maniere environ l'Isle de Madagascar, & les Isles voisines. Avant que ces tempêtes arrivent, la Mer d'ordinaire s'enfle du côté du Nord.

Du mois de Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est, & Nord Nord-Est le vent frais, & le tems fort beau; & depuis Mai jusqu'au mois d'Octobre les vents sont Meridionaux. Aux mois de juillet, d'Août, & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la Baye C'est pourquoy les vaisseaux qui passent de ce côté-là dans ces trois mois doivent se garder de cette côte à 100. lieuës pour les moins, pour n'être pas portez par ce Courant dans la Baye. Les calmes durent quelquefois six semaines, mais à 100. lieuës de la côte il souffe un vent frais de Sud. A l'entrée de la Mer rouge proche du Cap Guardasui les vents sont d'ordinaire forcez, & il y fait gros tems, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde,

& que le tems est fort beau avec un vent frais à dix ou douze lieues sur Mer du dit Cap.

Dans la Mer rouge les vents sont forts au Sud-Oüest entre Mai & Octobre, & le Courant est si rap. de qu'il est impossible d'entrer pendant tout ce tems-là dans la Mer, à moins que de ranger la côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des Ras. Au mois de Septembre ou d'Octobre le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est avec un tems fort beau. Il continue dans ce trait, jusqu'au changement du Monson qui arrive en Avril ou en Mai. Alors il saute pour peu de tems au Nord, delà à l'Est, & finalement au Sud, où il se fixe.

C'est le Capitaine *Rogers* à qui je suis redevable de la relation de cette côte depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'ici.

Le changement des vents dans cette partie du Monde ne s'étend pas seulement le long de cette côte, mais aussi depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin, & depuis ce Cap tout autour du Golphe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Detroit de Malacca, & du côté de l'Est jusqu'au Japon, où les vents variables souffent tour à tour pendant le cours de l'année.

On ne doit pas croire que le vent réglé souffle exactement dans tous ces endroits d'un même trait de Compas. Car j'ai déjà remarqué que ces sortes de vents souffent de biais sur les côtes environ 2. ou 3. pointes, & dans les Bayes qui ne sont pas sur un même Rumb le vent change à proportion. Cette regle cependant ne se trouve pas toujours véritable dans les Bayes profondes. Mais elle s'entend sur tout d'une côte assez droite, & d'une situation presque égale, les pointes de terre n'apportant point de changement. Au lieu que dans les côtes & au fond des grandes Bayes, comme le Golphe de Bengale & celui de Siam, &c. le vent differe beaucoup d'un côté de la Baye d'avec le vent de l'autre côté, & ces deux-là ne diferent pas  
moins

moins de celui qui regne en pleine côte. Quoi qu'il en soit, ils changent tous dans leurs saisons, savoir en Avril & en Septembre, & sautent à leurs points opposés en tous même tems. Mais il faut entendre ceci en pleine côte, car en certaines Bayes la regle generale souffre peu de changement.

Dans les Indes Orientales on appelle ces vents variables, *Monsons*, l'un *Monson* d'Est, & l'autre *Monson* d'Oüest. Celui-là commence au mois de Septembre, & regne jusqu'au mois d'Avril. Alors il cesse, & le *Monson* d'Oüest prend sa place, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant.

L'un & l'autre soufflent de biais dans la côte, comme il a déjà été dit. Le *Monson* d'Est amène le beau tems, & celui d'Oüest la pluye & les Tourbillons. Car, comme je l'ai déjà remarqué au premier chapitre, quand le soleil vient au Nord de l'Equateur tous les pays qui sont dans cette bande entre les deux Tropiques sont sujets à être couverts de nuages & incommodés des pluies, au lieu qu'il y fait un tems clair quand le soleil est au Sud de l'Equateur. La plupart des pays de negoce dans les Indes Orientales, principalement ceux qui sont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont tout sujets aux changemens & aux saisons dont je viens de parler. Au lieu que les Isles qui sont sous la Ligne, & au Midi entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposées à celles-là. Mais cela n'empêche pas qu'elles ne changent en même tems.

La difference qu'il y a entre les *Monsons* au Nord, & les *Monsons* au Sud de la Ligne, c'est qu'en Avril, quand le *Monson* d'Oüest commence au Nord de la Ligne, les vents de Sud Sud-Oüest commencent au Midi de la Ligne, & c'est ce qu'on appelle le *Monson* Sud Sud-Oüest. Et au mois de Septembre, quand le *Monson* d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord Nord-Est souffle dans la bande du Sud, & on l'appelle *Monson* Nord Nord-Est. Le *Monson* d'Oüest

d'Oüest est accompagné de *Tornados* & de pluyés dans la latitude Septentrionale, au contraire le Monson Sud Sud Oüest qui regne en même tems dans la latitude Meridionale amene le beau tems. Et comme le Monson d'Est amene le beau tems dans la bande du Nord, le Monson Nord Nord-Est qui regne en même tems dans la bande du Sud amene le mauvais tems & les *Tornados*. Quoi que ces vents ne changent pas précisément en même tems toutes les années, cependant les mois de Septembre & d'Avril sont censez pour les mois changeans, & sont sujets d'ordinaire aux deux sortes de vents. Car ces Monsons soufflent régulièrement tour à tour, toutes les années. Et les vaisseaux ont l'avantage, à la faveur de ce changement, de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre tout contraire à celui-là. Si bien que la plûpart de la navigation dans ces Indes dépend de ces Monsons. Les vaisseaux attendent toujourns ces changemens, & les Marchands se disposent à faire voiles selon la saison de l'année où l'on va entrer. En quelque lieu qu'ils aillent ils prennent si bien leurs mesures, qu'ils peuvent retourner à la faveur du Monson contraire à celui qui les y a portez. Car on ne fait point voiles ici qu'avec le Monson, l'un servant à sortir d'un lieu, & l'autre à y rentrer. Et je ne puis concevoir comment les Marchands pourroient trafiquer par Mer d'un pays à l'autre dans cette partie du Monde, si ce n'étoit ces Monsons changeans. Car, comme j'ai dit ci devant, la plûpart des Royaumes Indiens où l'on fait beaucoup de traittes, sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer. Et la terre gît tellement Nord, que les vaisseaux ne peuvent pas attraper le Nord du Tropique, & entrer par ce moyen dans les vents variables, comme on fait dans les Indes Occidentales, quand on doit aller loin à l'Est. Il n'y auroit point non plus d'avantage de tenir la Mer, comme on fait dans la Mer du Sud; parce qu'alors on approcheroit si

prés de la Ligne, qu'on y seroit toujours sujet aux calmés & aux Tornados. Que si l'on passoit la Ligne pour aller dans la bande du Sud, dans la veüe d'achever par là son voyage, il y a apparence qu'on n'y réussiroit pas mieux. Car cette partie de la Mer qui est au Midi de la Ligne est exposée au véritable vent réglé, qui ne manque presque jamais d'y regner; & ce vent porteroit le vaisseau au Sud au delà du vent réglé, à la hauteur où les vents commencent à changer. Outre que la Mer n'y est pas assez large, pour que les vaisseaux passent si loin à l'Est dans la veüe de gagner leurs ports.

Car nos vaisseaux des Indes Orientales qui sont fretez pour Siam, Tonquin, &c. ne peuvent y aller que dans la saison du Monson d'Oüest, quoi qu'ils partent tout droit d'Angleterre. Et quoi qu'après avoir paré le Cap ils ayent la commodité de faire leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, cependant ils ne sauroient aller aussi loin qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans les vents reglez; ce qui empêcheroit leur passage, s'ils étoient aussi reglez qu'ils le sont en d'autres parages. Ainsi, si ces Monsons anniverfaires ne se succedoient l'un à l'autre constamment, les vaisseaux ne pourroient aller que d'un côté. Ils pourroient faire route à l'Oüest, mais aussi ils seroient contraints d'y demeurer, ou d'être 3. ou 4. années à revenir d'un port, d'où l'on peut revenir en six semaines de tems. J'avoüe cependant qu'à l'égard des ports qui ne sont pas éloignez l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre le Monson, & cela avec succès, parce que près des côtes il y a des brises, ou vents frais de mer & de terre, & en plusieurs endroits bon ancrage, si bien qu'un vaisseau peut s'arrêter quand il trouve le courant contraire. Mais les voyages de long cours ne peuvent pas se faire à la faveur seulement des vents de terre & de mer, sans quelque autre secours.

Dans les Indes Occidentales nous avons celui des vents

vents de terre & de mer, à la faveur desquels on navigue d'un endroit à un autre, pourveu qu'ils ne soient pas fort éloignez l'un de l'autre, & de cette maniere on fait route passablement. Mais quand on doit naviguer fort loin à l'Est contre les vents Alifé, il faut nécessairement passer par le Golphe de Floride, ou entre les Isles, & ainsi faire le Nord, jusqu'à ce que l'on ait passé le vent réglé, & par ce moyen attraper sa longitude. De même dans les Mers du Sud, dans les côtes de Bresil & de Guinée, & dans cette côte d'Afrique qui est entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge, il y a des vents frais de terre & de mer, dont on se peut servir pour naviguer contre le vent Alifé, quand il ne s'agit que de petits voyages. Mais quand il faut aller loin contre le vent general, il ne faut pas dependre uniquement des vents de terre & de mer, parce qu'il faudroit trop de tems pour faire ces voyages. En ces cas on a recours à d'autres aides, telles qu'il a plû à Dieu d'y pourvoir dont les Indes Orientales semblent être pourveuës. Par exemple, dans les Mers du Sud & dans la côte du Perou, où les vents de Midi souffent toujours, les vaisseaux qui doivent aller au Sud portent à l'Oüest jusques à ce qu'ils soient hors de la portée du vent réglé de côte. Alors ils trouvent le veritable vent réglé, à l'Est Sud-Est, à la faveur duquel ils vont aussi loin au Sud qu'il leur plaît, & de là à leur port. Ainsi dans la côte de Mexique, où le vent de côte est à l'Oüest, on court au large, jusqu'à ce qu'on rencontre le veritable vent réglé à l'Est Nord-Est, & de là on fait route Nord jusqu'au port. Et les vaisseaux qui viennent des Isles Philippines à la côte de Mexique font leur route Nord jusqu'à 40. degrez, pour gagner le vent qui les amene à la côte.

De même tous les vaisseaux qui s'en vont aux Indes Orientales, après avoir passé la Ligne dans la Mer Atlantique, portent Sud au delà du vent réglé, &

de là font leur course à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir passé la Ligne au Nord, ils portent Nord avec le vent à l'Est Nord-Est, jusqu'à ce qu'ils soient arrivez au Nord du vent réglé, & alors ils font leur route Est. La même chose se praique par tous les vaisseaux qui reviennent de Guinée & des Indes Orientales, & c'est là l'avantage qu'on tire d'une grande Mer.

Pour revenir aux Monsons, ceux qui soufflent entre les Indes Orientales au Midi de la Ligne, sont (comme j'ai déjà dit) ou à l'Est Nord-Est, ou au Sud Sud-Ouest. Ceux-ci ont aussi leurs saisons, & changent (comme font les Monsons au Nord de la Ligne) aux mois d'Avril & de Septembre. Il est vrai que proche de la Ligne, à un degré ou deux Nord & Sud, les vents ne sont pas si réglés, & sont même si incertains que je ne saurois en rien dire d'assuré. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les calmés y sont très fréquens, aussi bien que les Tornados & les Revolins, & que les vents y sautent si promptement qu'ils font le tour de la Bouffole dans un moment.

#### C H A P I T R E IV.

#### Des Brises, ou Vents frais de Mer & de Terre.

*En quoi les vents frais de Mer different des véritables vents réglés. Le tems auquel ils se forment, & la manière dont cela se fait, particulièrement à la Jamaïque. Des vents de terre. En quel tems, & de quelle manière ils se forment, comme à l'Isthme de Darien & à la Jamaïque. Les endroits où ces vents soufflent le plus fort, ou le plus foiblement, comme aux Caps ou pointes de terre, aux grandes Bayes, aux Lagunes, &*

*dans les Isles. Vessies de veau marin en usage, au lieu d'écorces.*

**L**es vents de Mer en general ne sont autre chose que des vents de côte reglez. Mais ils diferent en ceci de tous les autres vents reglez, tant ceux qu'on appelle vents généraux que les côtoyans c'est que ceux-là soufflent jour & nuit d'une même force, hormis en cas de *Tornados*, au lieu que ces vents de Mer soufflent le jour, & cessent la nuit. Il y a encore cette difference, que tous les autres vents reglez, tant ceux qui varient que ceux qui ne varient pas, soufflent toujours à peu près d'une même pointe. Au lieu que ces vents de Mer, quand ils se levent le matin, soufflent d'ordinaire comme les vents de côte reglez du même trait de Compas ou environ; mais environ midi ils s'éloignent de 2. 3. ou 4. pointes de la terre, & soufflent presque directement dans la côte. Sur tout quand il fait beau tems, car c'est alors que les vents de Mer sont le plus reglez. Par exemple, dans la côte d'Angola qui court presque Nord & Sud, le vent general est du Sud Sud Oüest au Sud Oüest, & les vrais vents de Mer près de la côte sont Oüest, quart au Sud, ou Oüest Sud-Oüest. Il en est de même de toutes les autres côtes.

Ces vents de Mer se levent d'ordinaire environ les 9. heures de matin, quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, D'abord ils s'aprochent de terre si doucement, qu'on diroit qu'ils craignent de l'approcher. Tantôt ils soufflent d'un air languissant & comme s'ils craignoient de se rendre incommodes ils sont alte, & il semble qu'ils soient sur le point de se retirer. Je me suis souvent divertit sur le bord de la Mer à remarquer tous ces mouvemens, & sur Mer j'ai eu souvent la satisfaction de profiter de ces vents.

Dans les approches de ce vent, la Mer qui est entre le vent & la terre est unie comme du verre. D'abord

On les appelle vents de terre , parce qu'ils soufflent de terre , de quelque côté que soit la côte. Et ils soufflent non seulement près du rivage , mais aussi dans les parties Mediternanées & éloignées de la Mer , comme je l'ai éprouvé dans mes voyages , au centre mêmes des pays par où j'ai passé , particulièrement dans l'Isthme de Darien & l'Isle de la Jamaïque , que j'ai traversez d'une Mer à l'autre. Mais , comme ce ne sont que de petits traits de terre au prix des deux Continens de Mexique & du Perou , & de ces grandes regions dans l'Asie & dans l'Afrique qui sont entre les Tropiques , je ne puis pas determiner s'il y a des vents de terre comme ceux que j'ai rencontrez dans mes petits voyages. C'est pourquoy je bornerai mon discours dans l'étendue de ces places & autres , où j'ai fait mes observations.

Dans cette veuë je commencerai par l'Isthme de Darien , où j'ai trouvé les vents de terre au milieu du pays soufflant toute la nuit , & mêmes jusqu'à 10. ou 11. heures de matin , avant que le vent de Mer se fît sentir , que j'avois de la peine souvent à découvrir hormis par le mouvement des nuées , sur tout lors que j'étois dans une vallée. Aussi c'est dans les vallées principalement que je m'appercevois des vents de terre , qui souffloient ici d'un côté , là de l'autre , ou à côté , suivant que les vallées étoient renfermées de montagnes , & cela sans aucun rapport à la Mer du Nord ou du Sud. Je remarquai cependant de l'un & de l'autre côté de la terre , que les vents prenoient toujours leur cours vers la Mer la plus proche , à moins qu'il n'y eût quelque montagne entre eux & la Mer. Alors ils prenoient leur cours dans les vallées. Mais du côté des rivages , soit Nord , soit Sud , ils souffloient sur la Mer en droite ligne.

On trouve ces vents de terre au milieu de la Jamaïque , & je les ai mêmes rencontrez , voyageant d'un côté de l'Isle à l'autre , ayant couché deux nuits dans la route. Et j'avois fait la même remarque dans  
mon

mon séjour de six mois à l'endroit qu'on appelle *The 16 Miles Walsb.* Mais là, comme ailleurs, les vents de terre soufflent du côté des plus proches rivages, & de là sur Mer, soit que la côte gite Est, Oüest, Nord, ou Sud.

Ces vents s'étendent sur Mer plus ou moins, suivant que la côte est plus ou moins exposée aux vents de Mer. En quelques endroits on les trouve frais à 3. ou 4. lieües de terre, en d'autres endroits ils ne passent pas ce nombre de miles, & à peine sortent-ils des rochers en d'autres. S'il leur arrive, quelquefois dans un beau tems de s'échâper un mile ou deux, ils ne sont pas de durée, & s'évanoüissent d'abord; quoi qu'il y ait toutes les nuits dans ces côtes un vent aussi frais qu'en aucune autre partie du Monde.

Les endroits qui jouissent le moins de ces vents de terre, & où ils sont les plus foibles, sont ceux qui sont le plus exposez aux vents generaux: comme sont les parties Orientales des Isles où les vents generaux soufflent du côté de terre, & les pointes des Isles ou des Continens qui sont exposez aux vents de Mer, sur tout quand le vent réglé souffle de biais vers la côte. Car ces pointes de terre qui avancent le plus dans la Mer sont aussi les plus exposees aux vents qui viennent de la Mer, & sentent le moins les vents qui viennent de terre.

J'apporterai quelques exemples de l'un & de l'autre, commençant par les pointes de terre au Nord-Est & Sud-Est de la Jamaïque. Ces pointes sont dans la partie Orientale de l'Isle, l'une à l'extrémité du côté Septentrional vers l'Est, & l'autre à l'extrémité du Sud aussi vers l'Est. Dans ces endroits on s'aperçoit rarement du vent de terre, ni même au bout de l'Isle entre deux, hormis près de terre. C'est ce qui embarasse fort les chaloupes de la Jamaïque, qui negocient autour de l'Isle, lors qu'elles arrivent là; & qui fait que les Mariniers maudissent ces pointes de terre, s'imaginans follement qu'il y a quelque De-

mon. Toute leur ressource quand le vent de terre leur manque, c'est d'attraper le vent de Mer, qui souffle pendant le jour. Pour le faire ils sont quelquefois deux ou trois jours de suite. Et quand ils reviennent au Port Royal, ils se vantent autant de leur fatigue, que s'ils avoient été un mois entier à doubler le Cap de Bonne-Esperance. Ce n'est pas que les Mariniers de la Jamaïque ne soient vigoureux & adroits. Leurs bâtimens d'ailleurs sont bons voiliers; & j'ose dire que pour de petits bâtimens de traite ce sont les meilleurs qu'il y ait dans les Etats de sa Majesté Britannique.

La pointe qui porte le nom de Pedro au Midi de l'Isle est une autre pointe très difficile à doubler à un vaisseau venant des parties Occidentales de l'Isle. Cette pointe s'étend fort avant dans la Mer, & n'est pas seulement privée des vents de terre, mais s'il y a quelque courant qui porte à terre, il faut que les Navigateurs surmontent cet obstacle. Pour le faire, ils font de plus grands détours, que pour doubler les 2. premières pointes du Nord-Est & Sud-Est; ce qu'ils ne font jamais, sans beaucoup d'imprécations. Il y a eu même des Capitaines d'Armateurs, qui après leurs derniers efforts pour parer cette pointe, s'en sont approchez; & ont déchargé leurs Canons, pour tuer ce vieux Demon qu'ils s'imaginoient être là exprès pour incommoder la Navigation. J'ai jugé à propos d'en faire la relation, pour faire voir seulement l'ignorance de certains hommes qui n'ont pu pénétrer la raison de ce grand obstacle. Et pour ne pas laisser le Lecteur dans l'ignorance sur un sujet de cette nature, je rapporterai ici quelques autres exemples. Le côté Septentrional de Jucatan, à l'entrée de la Baye de Campêche, est une autre preuve des méchans vents de terre; & il est à remarquer, que d'ordinaire là où les vents de terre souffent peu, les vents de Mer sont aussi fort foibles. Cette vérité se prouve en partie par ce que j'ai remarqué de ces vents sur cette côte entre le

Cap

Cap Catoche & le Cap Condededo à l'entrée de la Baye de Campêche, qui sont à 80. lieues l'un de l'autre, la terre y courant Est & Ouest. C'est une côte droite, également exposée par tout au vent general, qui est ici communément Est Nord-Est. Au couchant de ces Caps les vents de Mer & de Terre se succèdent tour à tour aussi regulierement, qu'en toute autre côte. Il est vrai que les autres vents, à l'égard des Rumbs, sont fort particuliers ici. Car le vent de Mer y est au Nord Est, comme les vents réglés côtiers; & le vent de terre, à l'Est Sud-Est, ou Sud-Est quart à l'Est. Au lieu que, si les vents étoient ici comme dans les autres côtes, les vents de Mer seroient au Nord Nord-Est, quelquefois au Nord; & les vents de terre, au Sud Sud-Est & Sud; comme ils le sont en effet près de terre. Et quand il leur arrive de s'en éloigner, ils n'en sont que plus foibles. La terre dans cette côte est basse & unie, & les vents de terre y sont passablement forts près de la Mer.

Les Caps sur la côte du Pérou dans la mer du Sud sont une autre preuve, que les pointes jouissent rarement des vents de terre. Je ne citerai pour cet effet que le Cap Passao à 8. minutes de latitude Meridionale, le Cap S. Laurence à un degré, & le Cap Blanc au 3. J'ai passé devant ces Caps diverses fois, & en différentes saisons; mais je n'y ai jamais trouvé aucun vent de terre, quoi qu'entre ces Caps il y en ait de fort bons. Et les vaisseaux qui font route Sud contre le vent se trouvent bien embarassés, sur tout près du Cap Blanc, qui est le plus exposé. On ne peut en venir à bout qu'à force de bouliner; &, s'il y a quelque Courant, on est quelquefois 15. jours ou 3. semaines à passer le Cap. Les vaisseaux Espagnols, qui ont d'ordinaire d'assez méchantes voiles, sont obligés, quand leurs voiles sont rompues, de relâcher jusqu'à Guiaquill pour les raccommoder. Nous eumes bien de la peine à surmonter ces difficultés, quelque bonnes que fussent nos voiles, &

j'ose dire que nous manœuvrions nos vaisseaux dans ces Mers beaucoup mieux que les Espagnols.

Après avoir cité plusieurs endroits qui n'ont point de vents de terre, ou qui n'en ont du moins que de très petits, je parlerai maintenant de ces endroits où l'on trouve les meilleurs & les plus forts vents de terre, & ensuite de ceux où ces vents ne sont que fort moderez. Ainsi, par le gisement de la côte, on pourra juger si l'on en peut esperer un bon vent de terre, ou non.

Les plus forts vents de terre se trouvent d'ordinaire dans les Golphes ou grandes Bayes, dans les grands Lacs qui sont dans le pays, & parmi un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. A l'égard des Bayes, je commence par celle de Campeche, entre le Cap Concededo & le pays montagneux de S. Martin. Ici les vents de terre sont aussi forts à la dist. de 2. ou 3. lieues sur Mer, qu'en aucun autre endroit de ma connoissance. Au milieu de la Baye, où la terre court Est & Oüest, les vents de Mer sont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à souffler à 7 ou 8. heures du soir, & continuent jusqu'à 8. ou 9. heures du matin, sur tout dans la saison sèche. Dans cette Baye il y a une Isle, qu'on appelle en Anglois *Beef Island*, ou l'Isle des Bœufs, à cause du grand nombre de Bœufs & de Vaches que produit cette Isle, où les vents de terre sont si frais, & portent la senteur de ces bêtes sauvages si loïn, que des Patrons de navire faisans voiles la nuit près de cette côte ont reconnu par cette senteur l'endroit où ils étoient, & y ont d'abord mouillé l'ancre, pour aller le lendemain à l'Isle de Trist. Au lieu que sans ce secours, ils se seroient détournés, en portant trop loïn à l'Oüest.

Dans tout le fond du Golphe de Mexique, depuis le pays montagneux de S. Martin jusqu'à la Vera-Cruz, & de là au Nord jusqu'à la riviere de Messalippi, il y a aussi de bons vents de Terre & de Mer. Il en est de même du Golphe de Honduras, & de  
presque

presque toute la côte entre ce Golphe & le Cap la Vela, hormis les Caps & les pointes de terre entre deux, où ce vent manque plus ou moins, suivant que les pointes sont plus ou moins exposées aux vents de Mer.

Dans la Mer du Sud, les Bayes de Panama, Guaiquil, Paita, &c. ont leurs vents frais de terre & de mer. Mais il y a des endroits, particulièrement la Baye de Paita, où les vents de terre ne se levent qu'à minuit. Il est vrai qu'ils sont toujours frais, continuant jusqu'à 7. ou 8. le matin, & soufflant ainsi regulierement tout le long de l'année. Au lieu que dans le Golphe de Panama, & dans toutes les Bayes & côtes du Nord de l'Amérique dont je viens de parler, ils ne sont pas si certains dans la saison humide que dans la seche.

La Baye de Campêche nous fournira aussi des exemples des vents de terre qui soufflent dans les Lagunes, ou petites Bayes. Par exemple, la Lagune de Trist, de 9. ou 10. lieuës de longueur, & 3. de largeur, separée de la Mer par l'Isle de Trist. Ici les vents de terre soufflent dans la saison seche, depuis 5. ou 6. heures au soir jusqu'à 9. ou 10. de matin. Dans cette Lagune il y en a 2. autres, qui en sont separées par des terres basses. Dans ces Lagunes les vents de terre sont plus frais, & ceux de Mer plus foibles & de moindre durée, que dans la Lagune de Trist. Il arrive même quelquefois, que les vents de terre y soufflent tout le jour. Dans la Lagune de Maracaybo, du côté du Cap Alta Vela, les vents de terre sont aussi fort frais, & continuent long-temps. On peut dire la même chose de la Lagune de Venizuela, ou Comana.

Dans ces Lagunes le vent souffle quelquefois 3. ou 4. jours & autant de nuits de suite, & elles semblent imposer silence aux vents de Mer de ce côté-là, qui soufflent fort cependant sur Mer. Et s'il leur arrive de s'échauffer quelquefois dans ces Lagunes, ce n'est que pour

peu de tems. D'autre part, là où les Caps & les pointes de terre sont le plus exposées aux vents de Mer, les Vents de terre en approchent moins, que les vents de Mer n'approchent de ces Lagunes. Il ne faut pas oublier ici le havre de la Jamaïque, où il y a de fort bons vents de terre. Cet havre est environné d'un côté d'une grande Langue de terre sablonneuse, & de plusieurs petites Isles à l'entrée du havre. Au milieu il y a un Lac assez profond, où les vents de mer & de terre souffent constamment, à la faveur desquels les Bateliers vont & viennent à pleines voiles. Le vent de mer les mene à Legamy ou au *Passage-Port*, & le vent de terre les en ramene. C'est pourquoi les passagers qui ont affaire d'un côté ou d'autre attendent le vent qui leur est propre, à moins que leurs affaires ne pressent. En ces cas ils vont à la rame, contre le vent de mer. Et, quoi que les vents de terre ne manquent guère, ou qu'ils se levent quelquefois fort tard, c'est rarement que les Bateliers attendent au delà de l'heure fixe, savoir 7. ou 8. heures. Il est vrai que les vents de terre se levent quelquefois à 3. ou 4. heures, mais cela n'arrive guères qu'après un Tourbillon de terre. En voilà assez pour ce qui regarde les vents de terre dans les Bayes, & dans les Lacs.

A l'égard des Isles, je ne ferai mention ici que de 2. endroits. Savoir 1. les 2. *Clefs de Cuba*, qui sont de petites Isles au Midi de Cuba, qui regnent Est & Ouest, ou à peu près ces pointes suivant le gisement de l'Isle, environ 70. lieues; & qui s'en éloignent plus de vingt lieues en quelques endroits. Parmi ces Isles, depuis la plus éloignée jusqu'à Cuba, il y a des vents de terre fort frais, qui se levent de bonne heure sur le soir, & qui souffent tard le matin. 2. Les Isles de Sambalo, entre le Cap Samblas & l'Isle d'Or: Quoi qu'elles ne soient pas si nombreuses que les Clefs de Cuba, elles ne laissent pas que d'être rafraichies par de bons vents de terre, presque aussi frais que ceux des Clefs de Cuba.

Je passe maintenant aux vents de terre, qui soufflent avec moderation; après avoir fait voir ce que je fais par ma propre experience, que les Caps & Promontoires qui avancent le plus dans la Mer sont aussi les plus exposez aux vents de mer, & par consequent que les vents de terre y sont plus foibles qu'ailleurs, principalement dans les Bayes profondes & les Lagues dans la terre, ou parmi les petites Isles. Il s'agit maintenant de faire voir, de quelle maniere les vents de terre soufflent dans les côtes qui sont plus unies.

Suivant les pointes & les detours des côtes, les vents de terre sont aussi plus forts ou plus foibles. La côte de Caraccos, par exemple, est une côte aussi droite qu'il y en ait, cependant elle est pleine de petites Bayes, qui sont divisées entre elles par un pareil nombre de chaines de montagnes, qui avancent de chaque côté dans la Baye. Hors de ces Bayes le vent est frais le soir ou le matin, mais à côté des Promontoires il fait calme; quoi que le vent frise l'eau de côté & d'autre, & que par des bouffées interrompues il fasse quelquefois avancer un navire. Après qu'on a regagné le vent dans la Baye prochaine, on passe d'abord l'entrée de cette Baye jusqu'à l'autre Promontoire, où l'on se trouve surpris par un autre calme.

Ces Bayes n'ont pas plus d'un mile, ou d'un demi-mile de largeur, & les Promontoires n'ont guère plus de largeur. Ceux qui sont entre les Bayes ont des rochers escarpez contre la mer, & là où sont ces rochers j'ai rarement trouvé des vents de terre. Mais ailleurs où les Bayes avancent le plus dans la terre, on trouve les vents de terre plus forts & de plus grande durée. Au lieu que là où les pointes avancent le plus dans la Mer, les vents de mer predominant, & ceux de terre se sentent peu. Quand on se tient près de terre, & qu'on porte au vent, on sent un vent moderé; mais après qu'on a fait un mile sur mer, plus ou moins, & qu'on a passé le Cap, on sent un vent si frais qu'à peine peut-on tenir contre; mais la

nuit

nuit on trouve un vent frais du côté de terre, quoiqu'en approchant du Cap on se trouve surpris par un calme, ou qu'on rencontre (comme il arrive quelquefois) un vent de mer.

Les vents de terre du côté de la Guinée, entre le Cap S. Anne & le Cap Palmas (dont j'ai fait mention au II. Chapitre de ce Traité) sont à l'Est, & continuent frais jusqu'à 4. lieues de terre. Les vents de mer y sont au Sud Sud-Oüest. Dans la côte d'Angola le vent de terre est à l'Est Nord-Est, & celui de mer à l'Oüest Sud-Oüest; tous deux réguliers. Dans la côte du Perou & de Mexique sur la mer du Sud, le vent de terre souffle la plupart de la côte en droite ligne, autrement les pêcheurs ne pourroient pas se mettre en mer, comme ils sont, sur des planches d'écorce. Le vent de mer n'y étant pas moins régulier, ils vont pêcher avec le vent de terre, & s'en reviennent avec le vent de mer. Au lieu de ces planches d'écorce ils se servent en quelques endroits de peaux de Veau marin, qu'ils ajustent fort proprement. Il y a comme un cou de Vessie, où ils mettent un tuyau pour les enfler, comme nous faisons les Vessies. Deux de ces peaux étant attachées ensemble, le pêcheur se met entred eux jambe deçà, jambe delà, une peau devant & l'autre derrière, & se tient aussi ferme qu'un Cavalier sur la selle. Pour se conduire sur mer, il a un bâton en forme de rame aux deux bouts, avec quoi il se fait chemin, pousant l'eau en arriere d'un côté, & puis de l'autre.

Dans les Indes Orientales il y a aussi des vents de mer reglez, dans les Isles aussi bien que dans le Continent. Dans les Isles, comme à Bantam dans l'Isle de Java, à Achin dans celle de Sumatra, & en plusieurs endroits de l'Isle Mindanao. Dans le Continent, on les trouve reglez, particulièrement au Fort S. George sur la côte de Coromandel. Là le vent de terre souffle en droite ligne de la côte, & le vent de Mer droit dans la côte. Quelquefois il sou-

ste de biais, & environ Noël il est d'ordinaire au Nord-Est, ou Nord Nord Est. C'est dans cette pointe que je trouvai le vent, quand j'approchai de cette côte; & comme j'en fus averti par avance par Mr. Conventry, étant pour lors dans son bâtiment, j'approchai de terre à 10. ou 12. lieuës au Nord du Fort, & j'eus un vent de mer frais pour me conduire à la rade.

Il suffit d'avoir allegué ces exemples, pour montrer de quelle maniere ces vents de terre souffent ordinairement dans cette Zone; & je ne saurois aller au détail, sans passer les bornes que je me suis prescrites dans ce Traité. Je me suis attaché particulièrement aux Indes d'Occident & aux mers du Sud, parce que ces vents de terre y sont d'un plus grand usage que dans les Indes Orientales, où l'on se sert assez rarement de ces vents contre les Monsons.

Au reste, il faut avoïer, que ces vents de terre & de mer sont un éfet particulier de la Providence dans cette partie du Monde, où les vents generaux regnent d'une maniere, que sans le secours de ces vents on ne pourroit y naviguer; au lieu que, par leur moyen, on fait jusqu'à 2. ou 300. lieuës: particulièrement de la Jamaïque à la Lagune de Trist dans la Baye de Campêche, & de Trist à la Jamaïque, malgré le vent general. Mais aussi c'est un des plus longs voyages qui se fassent à la faveur de ces vents. Si un bâtiment de la Jamaïque va à Trist, dans le dessein de porter du bois de ce pays là à Curaçao, alors il traverse le Golphe de Floride.

C'est ce que font aussi les Espagnols, venant de quelque endroit du Golphe de Mexique à l'Isle de Cuba. Ils passent le Golphe, & font route au Nord jusqu'à ce qu'ils se trouvent hors de la portée du vent Alisé, & alors ils courent à l'Est aussi loin qu'il leur plaît. On fait la même route de la Jamaïque à la Barbade, quoi qu'on tourne quelquefois du côté des Isles Antilles, à la faveur des vents de terre & de mer, qui  
ser

servent aussi à passer de Porto-bello à Carthagène, à S. Marthe, & à tout autre endroit, pourveu qu'il n'y ait pas une trop grande distance. A la faveur de ces vents, on fait aussi tout le tour des Isles, où l'on peut aller d'un endroit de l'Isle à un autre, en peu de tems.

○ Dans la Mer du Sud les Espagnols, dans leurs voyages de Panama à Lima, font voiles jusqu'au Cap Blanc, à la faveur de ces vents. Mais, dans tous leurs voyages au Midi de ce Cap, ils courent au large pour gagner le vent Alisé.

○ Les Mariniers qui voyagent dans les Indes Occidentales dans de petits bâtimens, se promettent un bon vent de terre des brouillards qui se répandent sur la terre avant la nuit. Et c'est un certain presage d'un bon vent de terre, quand un brouillard épais croupit sur la surface de la terre, & paroît comme une fumée. Autrement le vent sera foible, & de peu de durée, cette nuit-là. Mais on ne prend guère connoissance de cela, que quand il fait beau tems. Car dans la saison humide on void souvent les brouillards croupir tout le jour sur la terre, sans qu'il y ait aucun vent de terre ou de mer. On s'attend aussi à un bon vent de terre, quand on void un *Tornado* dans l'après-midi, lors qu'il fait beau tems.

Ces vents de terre sont fort froids, & mêmes beaucoup plus froids que les vents de Mer, quoi que ceux-ci soient toujours plus forts. Il est vrai que les vents de Mer sont fort rafraichissans, & d'un grand soulagement dans ces climats chauds; où le plus fort de la chaleur du jour est entre 9. 10. ou 11. heures du matin; dans l'intervalle entre les deux brises, lors que le tems est d'ordinaire calme. Alors on a peine à respirer, jusqu'à ce que le vent se leve, pour moderer la chaleur. Et sur le soir, après que le vent de Mer a cessé, il fait une grande chaleur jusqu'à ce que le vent de terre se leve, ce qui n'arrive quelquefois qu'à minuit, ou mêmes plus tard.

De là vient que, quand on va se coucher dans ces pays-là, on se deshabile tout nud. Dans la Jamaïque les petites gens étendent des nattes à leurs portes, ou à la cour, & couchent la nuit alerte.

Au Fort S. George dans les Indes Orientales ils portent leurs petits lits à la Cour, & y reposent la nuit. Les matelots à bord couchent sur le tillac, jusqu'à ce que le vent se leve.

Dans la Jamaïque, & au Fort S. George, quand le vent de terre commence à souffler, on se couvre de quelque couverture, outre l'oreiller qu'on tient sur son estomac, ou entre les bras. Mais les Matelots, après avoir bien travaillé toute la journée, passent souvent la nuit entière alerte, tout nuds & sans couverture, sur tout quand ils ont un peu beu. Et le lendemain à peine peuvent-ils bouger, étant tout engourdis de froid. De là vient le flux de sang, qui en tue quantité. Ainsi meurent plusieurs braves gens de Mer, & c'est grand' pitié que les Patrons de navire prennent si peu de soin de leurs équipages, au lieu de mettre ordre que les Matelots ne couchent jamais alerte.

## CHAPITRE V.

Des Brises qui ne soufflent qu'en certaines Côtes, & dans quelques Saisons de l'année; & de certains Vents, qui produisent d'étranges effets.

*Des vents qu'on nomme Summasenta dans la Baye de Campêche. Des vents aux Côtes de Carthagene. Des Popogajos, Vents qui soufflent dans les côtes de Mexique. Des Terrenos, dans*

*dans la côte de Coromandel, dans celle de Malabar, mais en différente saison, & dans le Golphe de Perse. Des Hermatans, dans la côte de Guinée.*

**J**E commence par les vents nommez *Summasenta*, qui soufflent dans la Baye de Campêche. Ils ne soufflent qu'aux mois de Fevrier, de Mars, & d'Avril, & que dans cette Baye, entre le pays montagneux de S. Martin & le Cap Condedo, dont la distance est d'environ 120 lieuës. Ils ne sont proprement ni vents de Mer, ni de véritables vents de Terre; mais on peut dire qu'ils approchent de ceux-ci, parce qu'ils soufflent de terre en partie. Ces vents sont d'ordinaire à l'Est Sud-Est au milieu de la Baye, où la côte court Sud Sud-Est; mais de là jusqu'au Cap Condedo, elle court Nord-Est, ou Nord Nord-Est quart au Nord. Si bien que, par rapport à la terre d'où ils viennent, on peut les appeller là vents de terre, quoi qu'à l'égard de leur durée ils différent également des vents de terre & de mer. Car ces vents de *Summasenta* durent 3. ou 4. jours, quelquefois une semaine entiere jour & nuit avant qu'ils cessent. D'ordinaire ce sont des vents frais & secs, & les vaisseaux qui partent de Trist à la faveur de ces vents arrivent au Cap de Condedo en 3. ou 4. jours. Ce qu'ils ne sauroient faire en tout autre tems, à moins de huit ou dix jours, à la faveur des vents de terre & de mer.

Ces vents de *Summasenta* sont d'ordinaire plus froids que les vents de mer; mais ils ne sont pas si froids que ceux de terre, quoi qu'ils soient plus forts que ces deux sortes de vent. Je ne me suis jamais aperçû, que ces vents causent plus d'alteration dans nos corps que les autres vents. Quand ils soufflent dans la côte, les Marées sont fort basses, principalement dans les Lagunes de Trist; de sorte que les bâtimens qu'on employe pour charger les vaisseaux de

de bois de teinture sont obligez faite d'eau de s'arrêter, & d'amener le bois à flot sur les Lagunes.

Dans la côte de Carthagene il y a un vent tout particulier aux mois d'Avril, de Mai, & de Juin, si violent que les vaisseaux ne sauroient sortir de cette côte, tant qu'il dure. Sa plus grande fureur est depuis le milieu du Canal jusqu'à Hispaniola, & de là presque jusqu'aux côtes de Carthagene. Il est vrai qu'il n'est pas si violent à 2. ou 3. lieues de terre, sur tout le matin & le soir. D'ordinaire il se leve avant le jour, quelquefois à 3. ou 4. heures; & continue jusqu'à 9. 10. ou 11. heures de la nuit. De cette maniere il souffle 10. ou 11. jours de suite d'une grande force, & semble imposer silence au vent de terre, qui n'ose souffler que tout doucement près de terre, & qui ne dure que très peu de tems. De sorte que depuis 10. ou 11. heures de la nuit jusqu'à 3. du matin il ne fait aucun vent à une lieue de terre; mais à 3. ou 4. lieues plus loin on commence à sentir le vent de Mer, & plus près un petit vent de terre. Ce vent est à l'Est Nord-Est; comme le vent Alié: au lieu que le vent de Mer est au Nord-Est quart au Nord, ou Nord Nord-Est.

Pendant que ce vent regne, le Ciel paroît fort clair, & sans nuées. Il ne faut pas douter néanmoins qu'il ne soit embrumé d'une maniere imperceptible, parce qu'alors le soleil ne fait pas une ombre noire sur la terre, & qu'il paroît même fort rouge le matin ou le soir, quand il est près de l'Horizon. Il est vrai qu'il arrive quelquefois, mais fort rarement, que le Ciel se trouve couvert de petits nuages, quand ce vent souffle, qui se resolvent quelquefois en petite pluye. Quoi que ce vent soit si violent dans la côte de Carthagene, les brises ne laissent pas de souffler comme à l'ordinaire à la distance ci-dessus marquée, les vents de terre & de mer suivant toujours leur cours naturel. Quant aux côtes d'Hispaniola, ou de la Jamaïque, elles ne sont point incommodées de ce vent

furieux qu'à moitié chemin du Canal, comme je l'ai déjà dit.

Il ne m'est jamais arrivé d'être sur cette côte, pendant que ce vent regnoit; mais j'en suis si bien informé, que je n'ai aucun lieu d'en douter. C'est une chose d'ailleurs si connue de tous les gens de Mer & de tous les Armateurs de la Jamaïque, qu'ils appellent un Babillard par dérision, *une brise de Carthagene*. J'ai connu deux ou trois personnes, à qui on ne donnoit que ce nom là; & que je n'ai connues que par ce nom pendant plusieurs Mois dans le vaisseau où j'étois.

Quelques-unes de nos Fregates Angloises qui avoient été envoyées à la Jamaïque ont éprouvé la force de ce vent, quand le Gouverneur les a envoyées à cette côte pour des affaires d'importance. Faisant voiles entre Porto-bello & Carthagene, & étant à dix lieues de Carthagene, elles trouverent un vent de mer si fort qu'elles furent contraintes de carguer leurs hautes voiles, & enfin de les serrer. On fut obligé de faire la même chose des basses voiles. Elles furent 8. ou 10. jours à faire autant de lieues, mêmes avec bien de la peine, les voiles & le cordage étant fort endommagés. Il ne sera pas peut-être mal à propos de rapporter à ce sujet ce qui se passa à la Jamaïque l'An 1679. durant moi, le jour dans cette Isle. Une escadre de Fregates Françoises commandées par le Comte d'Estrec arriva à la Jamaïque, & demanda permission au Gouverneur d'y faire provision d'eau & de bois. Cette escadre n'étoit partie en dernier lieu que du petit Guaves. On s'étonna fort qu'elle manquât si tôt de provisions, & l'on ne manqua pas de faire cette objection. La réponse fut, que l'escadre étant partie du petit Guaves pour aller aux côtes de Carthagene, dans le dessein de la côter, elle y rencontra une brise si forte qu'on ne pût y résister. Ainsi étant obligez de relâcher, & n'étant

n'étant pas en leur pouvoir de rentrer dans le petit Guaves, ils étoient venus à la Jamaïque, pour s'y pourvoir d'eau & de bois, & pour passer de là à travers le Golphe. Cependant c'étoit le sentiment des Pilotes de la Jamaïque, que le tems de la brise étoit passé il y avoit plus d'un mois. Mais le Gouverneur ne laissa pas pour cela de permettre aux François de faire leur provision d'eau & de bois à la Baye de Bluefield, & envoya un certain Mr. Stone Pilote pour les y conduire.

Dans la côte de Mexique sur la Mer du Sud, entre le Cap blanc au 9. degré 56. minutes de latitude Septentrionale & Realejo au 11. degré de la même latitude, à la distance de 80. lieues l'un de l'autre, est le vent que les Espagnols appellent *Popogajos*, & qui ne se fait sentir qu'aux mois de May, de Juin, & de Juillet. Il souffle jour & nuit sans intermission, quelquefois 3. ou 4. jours ou une semaine de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent. Je l'ai éprouvé dans ma route de la baye de Caldera au susdit Realejo, & j'en fai mention au Ch. 5. de mon voyage autour du monde. Il étoit alors au Nord.

Dans la côte de Coromandel aux Indes Orientales sont les vents que les Portugais appellent *Terrenos*, parce qu'ils souffent de terre. Ce ne sont pas pourtant ces vents de terre dont j'ai traité ci devant, car ils leur sont fort opposez à plusieurs égards. Les véritables vents de Terre ne souffent que la nuit, y comprenant le soir & le matin. Ceux-ci au contraire souffent 3. ou 4. jours sans intermission, & quelquefois une semaine ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids, ceux-ci au contraire sont les vents les plus chauds dont j'aye entendu parler. Ils sont à l'Oüest, & ne souffent qu'aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août; qui est la saison du Monson d'Ouest, quoi que le véritable Monson dans cette côte soit alors Sud-Oüest.

Quand

Quand ces vents commencent à souffler, les Principaux dans le Fort S. George se tiennent enfermez. Pour s'en garantir ils ferment non seulement leurs portes, mais aussi leurs fenêtres, & j'ai ouï dire à des personnes distinguées qui ont demeuré dans ce Fort qu'étant enfermez dans leur appartement, ils se sont aperçus du changement de vent par l'alteration qu'ils sentoient dans leurs corps. Quelque excessive que soit la chaleur de ces vents, elle n'excite aucune sueur dans le corps des Indiens sur tout, qui ont la peau extrêmement rude, particulièrement celle du visage & des mains. Cependant ils ne s'en trouvent point incommodés. Le sable qui s'éleve par la force de ce vent incommode extrêmement ceux qui sortent. Il s'éleve comme une fumée, & saute aux yeux des passans. Les vaisseaux même qui pour lors sont à la rade ont leurs ponts couverts de ce sable.

Dans la côte de Malabar il y a aussi de ces sortes de vents, mais dans une autre saison, savoir aux mois de Decembre, de Janvier, & de Fevrier, qui est le tems du Monson d'Est ou Nord-Est. Car alors le vent d'Est, qui est le véritable Monson de cette saison, vient de terre dans cette côte; qui est au Couchant, comme celle de Coromandel est à l'Orient de ce grand Promontoire des Indes.

Le Golphe de Perse n'est pas moins remarquable que les côtes dont je viens de parler, par cette sorte de vent, qui souffle ici aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, dans la saison du Monson d'Oüest; mais qui surpasse en chaleur celui des dites côtes. De là vient que les Marchands d'Europe qui sont ici dans les Ports du Roi de Perse quittent leurs demeures, & suspendent leurs affaires, pendant cette grande chaleur. Ils s'en vont à Ispahan, jusqu'à ce qu'elle soit passée. Mais leurs serviteurs sont contraints de l'essuyer, aussi bien que les mariniers des vaisseaux qui sont là. On dit que les Officiers se servent de Cuyes pleines d'eau pour s'y coucher, & qu'ils y cachent  
leur

leur corps pour prévenir les mauvaises impressions de ce vent. Je ne me suis jamais trouvé pendant cet excès de chaleur dans ces côtes, étant parti du Fort S. George avant la saison de ces vents.

Dans la côte de Guinée il y a les *Harmatans*, une sorte de vent de terre particulier. Au lieu que les vents dont je viens de parler sont remarquables par leur grande chaleur, celui-ci au contraire est cruellement froid & perçant. J'en ai eu une relation de plusieurs personnes qui ont fait traite en Guinée; mais plus particulièrement de Mr. Greenhill, Commissaire de la Flote du Roi à Portsmouth, un homme penetrant & de grande experience. A ma Requête, il a eu la bonté de m'envoyer la relation qui suit, où il s'explique non seulement sur les *Harmatans*, mais aussi sur tous les autres vents qui soufflent dans cette côte.

### Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

J'ai été si incommodé de la goutte, depuis mon retour chez moi, que je n'ai pû vous répondre plutôt. Maintenant que je me porte un peu mieux, je veux bien tâcher de vous satisfaire sur les *Harmatans*, dans la côte de Guinée. Ce vent commence de souffler entre la fin de Decembre, & le commencement de Fevrier, jamais plutôt ou plus tard. Il continue quelquefois deux ou trois jours, & s'en dure jusqu'à cinq jours (ce qui est fort rare) c'est tout au plus. C'est un vent si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures des planchers de nos chambres, les côtes & les ponts de nos navires qui sont au dessus de l'eau, d'une maniere à y fourrer la main facilement. Dans cet état ils continuent tant que le *Harmatan* dure, en suite tout se réjoint comme auparavant. Pour prévenir les effets pernicioeux de ce vent, les habitans (tant ceux du pays, que les Etrangers) sont obligez de se tenir chez eux tant qu'il souffle, &

tâchent de s'en garantir en ne laissant point entrer d'air dans leurs demeures. Il faut que ce soit un cas bien extraordinaire, qui les oblige de sortir une seule fois, pendant que ce vent domine, qui n'est pas moins fatal au bétail, dont la vie dépend du soin des propriétaires, en leur fournissant un asile. Autrement ils courent risque de perdre tout leur bétail; & cela dans très peu de tems.

J'en fis l'épreuve par accident, en exposant une couple de chevres à l'apreté de ce vent; qui moururent dans l'espace de 4. heures ou environ. Les hommes même, qui n'ont pas les commoditez nécessaires, ou qui ne s'oignent pas le corps de quelque huile douce pour corriger l'intemperie de l'air, ne peuvent pas respirer si librement qu'en tout autre tems, étant presque suffoquez par l'acidité de l'air. D'ordinaire ce vent est entre l'Est & l'Est Nord-Est, sans approcher plus du Nord. Il est toujours frais, & souffle d'une même force, sans éclairs, sans tonnerre, & sans pluye. Le Soleil ne luit point tant qu'il domine, & le tems est toujours couvert. Quand il expire, le vent Alisé (qui est toujours dans cette côte à l'Oüest Sud-Oüest, & Sud-Oüest) revient, & le tems est comme à l'ordinaire.

La côte d'Afrique, depuis le Cap des Palmes jusqu'au Cap Formosa, court Est, & Est quart au Nord. C'est aussi près de ces pointes d'où le vent de terre souffle dans cette côte; qui commence ordinairement vers les 7. heures du soir, & dure toute la nuit jusqu'à peu près la même heure de matin. Dans cet intervalle on est incommodé de brouillards puans qui s'élevent du rivage, mais qui sont d'abord dissipés au retour des vents de Mer; qui soufflent vigoureusement jusqu'à 5. heures du soir.

Il faut remarquer ceci en general, qu'ici & en tout autre endroit de la Zone Torride (suivant toutes mes observations) le vent est attiré par la terre. Car là où une Isle ou une pointe de terre est à peu près d'une forme

me circulaire, les vents de mer & de terre se trouvent diametralement opposez au lieu où l'on est. De sorte que si on est au Midi, le vent de Mer sera au Midi, & le vent de terre au Nord, quand il vient regulierement.

Lors qu'on veut gagner la côte, on tâche de gagner le Cap Mont ou Cap Miserada, qui est à environ 18. lieues à l'Est Sud-Est de la côte. En suite on double le Cap des Palmes, d'où la terre court Est. quart au Nord; & le Courant va sur cette pointe jusqu'au fond du Golphe. Pour sortir de la côte, on tâche (s'il est possible) d'attraper S. Thomas, pour faire route delà, peut être 3. ou 4. degrez au Midi de la Ligne. Car plus on va au Midi, plus on trouve les vents forts, & plus avantageux pour s'éloigner de la côte d'Afrique. Au lieu que ceux qui courent Nord trouvent beaucoup plus de calmes, qui retardent beaucoup leur voyage. On continue dans ces latitudes, ou à peu près, jusqu'à ce qu'on soit parvenu entre le 25. & 30. degre à l'Oüest du Cap Lopez de Gonsalvo, & de là on croise derechef pour aller soit en Angleterre, soit aux Indes Occidentales. Remarquez en passant, que quand on est venu jusqu'à l'Oüest dudit Cap, & dans la bande du Sud, le Courant porte au Nord, & le vent est à l'Est Sud-Est jusqu'au 20. degre de latitude; au lieu que dans la bande du Nord le vent est à l'Est Nord-Est, jusqu'au même degre de latitude. Et je n'ai remarqué aucun changement des Courans, hormis dans la saison des *Tornados*, qui tournent le Courant du côté du vent. Ce n'est pas que la Lune, quand elle est pleine ou nouvelle, n'y puisse avoir la même influence qu'elle a en d'autres endroits; mais je ne m'en suis jamais aperçû.

Ces *Tornados* arrivent ordinairement au commencement d'Avril, & la côte d'Or en est rarement exemte jusqu'au commencement de Juillet. Il en arrive quelquefois 3. ou 4. dans un jour, mais ils passent d'abord. S'ils durent 2. heures, c'est le plus; & le plus fort n'est gueres que d'un quart d'heure,

ou d'une demi heure. Ce Tourbillon est accompagné de terribles tonnerres, d'éclairs, & de pluye; & le vent est si furieux, qu'il a quelquefois renversé le plomb dont les maisons sont couvertes, & en a fait un rouleau aussi serré que l'art humain auroit pû le faire. Le nom implique une variété de vents. C'est au Sud-Est que ces *Tornados* sont le plus violens, & les vaisseaux qui doivent courir au large s'en servent pour gagner le vent.

Je conclus par l'utile remarque de la saison dans laquelle les pluies commencent, ce qui arrive dans la côte d'Or environ le 10. d'Avril. On peut dire en general, que depuis le 15. degré de latitude Septentrionale jusqu'au 15. de la Meridionale, elles suivent le soleil à 5. ou 6. degrez, jusqu'à ce qu'il entre dans le Tropique, & qu'il retourne au même point. Par exemple, le Château du Cap Corso est au 4. degré 55. minutes de latitude Septentrionale, & environ le 10. d'Avril, le Soleil a près de 12. degrez de Declinaison dans le Nord. Alors les pluies commencent, & continuent dans ce lieu-là jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'obliquité la plus grande & la plus éloignée de l'Equateur, & qu'il soit retourné au même point du Midi. Je presuppõe, que cela se doit entendre des autres places qui sont entre les deux Tropiques.

La variation (dont je fis plusieurs remarques l'an 1680.) étoit au 2. degré 24. minutes à l'Oüest. Et la marée d'ordinaire monte dans l'endroit susdit Sud-Sud-Est, & Nord Nord-Oüest, en pleine & nouvelle Lune, l'eau montant dans les grandes marées environ 6. ou 7. pieds. Je suis,

*Monsieur,*

De Portsmouth, le 5. Juin

1698.

*Votre Très-humble Serviteur,*

HENRI GREENHILL.

Ayant

Ayant reçu cette Lettre de Mr. Greenhill, je lui recrivis pour avoir son sentiment sur ce que j'ai avancé touchant la longitude dans laquelle on doit passer la Ligne, venant de la Guinée aux Indes Occidentales. Et voici la réponse qu'il me fit sur ce sujet.

## Seconde Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

**J**E veux bien qu'on passe la Ligne à 35. ou 36. degrés de longitude, à l'Oüest du Cap Lopes; & on le peut faire aussi bien à 30. pourveu que le vent continue frais. Si l'on a peu de vent, on fait route d'ordinaire au Sud de la Ligne jusqu'à ce qu'on attrape la distance Oüest. Alors la Ligne étant passée, on fait route Oüest Nord-Oüest, ou Oüest quart au Nord, pour venir à la Barbade. Et vous pouvez faire cette remarque, que je vous ai déjà faite, savoir que plus avant on est de l'autre côté de la Ligne, plus les vents sont frais, & par conséquent plus avantageux. Je suis, &c.

Peut-être que le Lecteur ne sera pas fâché que j'ajoute ici deux autres Lettres d'un habile Capitaine de navire, qui ont du rapport au sujet dont je traite, & à la côte de Guinée en particulier. Le Capitaine s'appelle Jean Covant. Voici partie d'une Lettre qu'il écrit de Portbury à un Gentilhomme de Londres.

MONSIEUR,

**J**'Ai envoyé au Capitaine S..... le Livre de Mr. Dampier que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre avec bien du plaisir, & je suis persuadé qu'il est fidèle dans ses relations. C'est un livre que j'estime fort, & sur lequel j'ai fait quelques remarques, par rapport à ce qu'il avance.

Dans la Page 72... il fait mention du Poisson qu'on appelle *Remora*, & qui est effectivement de la forme qu'il lui donne. Il y en a grande abondance près de la côte d'Angola & à Madagascar, pareillement entre le Cap Lopez de Gonsalvas & la riviere Gabon.

Sur ce qu'il dit page 80. je sai par experience que les Indiens dans le Golphe de Floride vendent de faux Ambregris, sur tout au 25. degré de latitude, où ils tromperent plusieurs de nos gens l'an 1693.

Ce que Mr. Dampier allègue de la paresse du peuple de Mindanao pag. 3. Tom. II. se peut fort bien appliquer aux Habitans de Loango dans la côte de Guinée.

Le Culte religieux de ce peuple-là, dont il parle dans la pag. 15. Tom. II. est la même que celui des habitans d'Algers sur la côte de Barbarie.

Les Danfes nocturnes des Hottantots au Cap de Bonne-Esperance à chaque pleine & nouvelle Lune, p. 217. Tom. II. se pratiquent aussi par les habitans de Loango, Molinbo, & Cabendo.

Je veux bien vous faire une petite relation de mon passage à Loango en 1693. Le 31. de Mars nous vinmes à 2. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale & 8. degrez 25. minutes de longitude à l'Oüest du Meridien de Lundi, avec un petit vent au Sud Sud-Oüest & Sud-Oüest, & des bourrasques de pluye. Nous y trouvames une quantité prodigieuse de Poisson, la plüpart de ceux qu'on appelle Albicores & Bonetos. Il y avoit ici un grand nombre de Goulus, quelques-uns longs de 10. ou 12. pieds. Par divertissement nous en pêchames plus de 100. à diverses reprises. Nous prenions les autres poissons, à mesure que l'envie nous en prenoit; & nous enmes un jour le bonheur d'en prendre un Barril, sans Amorce. Ces poissons nous accompagnerent jusqu'à la Ligne, dans la longitude de 4. degrez 3. minutes à l'Est du Meridien de Lundi. Ce fut le 27. d'Avril, le vent étant au Sud-Est & Sud-Est quart à l'Est, vent frais & tems clair. L'escorte de poissons nous quittant ce jour-là, je

je pris une Albicore pesant 75. livres. C'est un poisson extrêmement fort, & il faut de la force & de l'adresse pour le prendre.

La ville de Loango est au 40. degré 30. minutes de latitude Meridionale, & de longitude 18. degrez 8. minutes à l'Est du Meridien de Lundi, d'où je partis pour la Jamaïque le 7. d'Octobre 1693.

Quand on trouve le vent frais au Sud, Sud quart à l'Oüest, ou Sud Sud-Oüest, disposé à tourner au Sud-Oüest, & à retourner au Sud, on porte Oüest jusqu'au 14. degré de longitude à l'Oüest de Loango, où l'on trouve un vent frais, qui tourne du Sud Sud-Est au Sud-Est. Etant parvenus au 34. degré Oüest de Loango, on est alors au 16. degré du Meridien de Lundi. Là on trouve un vent qui tourne du Sud-Est quart à l'Est, à l'Est quart au Sud & Est, & qui continue frais dans cette route Oüest entre la latitude de 3. & 4. degrez dans la bande du Sud jusqu'à l'Isle Fernando de Noronho, à 3. degrez 54. min. 30. sec. au Midi. Par l'expérience de deux voyages j'ai trouvé la longitude au 40. degré 59. min. Oüest de Loango, & 22. degrez 51. min. du Meridien de Lundi. Cette Isle paroît avec une pyramide fort haute, & quand on en est fort près, cette Pyramide paroît comme une grande Cathédrale. Au Nord-Oüest de l'Isle il y a une petite Baye, où l'on vient à l'ancre; & comme l'eau y est fort profonde, on mouille assez près de terre. Dans l'Isle on trouve de l'eau fraîche, de petits arbrisseaux, & des Chiens. C'est le seul animal que nous y vîmes. Elle étoit autrefois habitée par les Pottugais, qui en ont été chassez par les Hollandois. Elle a environ 4. milles de long, & court Nord-Est Sud-Oüest. Du côté du Nord il y a quelques rochers, qui paroissent au dessus de l'eau; & quantité d'oiseaux, entr'autres des Mouettes, & une sorte d'oiseau qui ressemble à nos Milans. Le Courant porte au Nord-Oüest, & est fort rapide. De là je portai au Nord-Oüest, avec

un vent frais au Sud-Est, & à l'Est Sud-Est, pour passer la Ligne, dans la dessein de venir à Tobago, que je trouvai dans la latitude d'onze degrez 33. min. au Nord, & dans la longitude Oüest de Fernando de 28. degrez 19. min. La distance Meridienne de Fernando étant de 1721. miles. Par mon Journal Tobago est à l'Oüest du Meridien de Lundi 51. degrez 10. min. Dans ce passage entre lesdites Isles la Mer est fort fougueuse, & cela vient apparemment de la force du Courant, par opposition à la grande riviere du Continent, qui n'est pas fort éloignée de ce passage. Tobago est une Isle élevée, avec une belle Baye à fond de sable au Sud-Oüest; où les Hollandois avoient autrefois une grande Forteresse, jusqu'à ce qu'ils s'y trouverent harassés par les Anglois dans la dernière guerre entre ces deux Nations. De cette Isle je fis route à la Jamaïque, où je trouvai que la pointe du Nord-Est est au 12. degré de latitude Septentrionale, & au 13. degré de Longitude à l'Oüest de Tobago. La distance Meridienne de Tobago 749. miles à l'Oüest. Dans notre passage nous ne vîmes aucune terre avant que de venir à la pointe du Nord-Est de la Jamaïque, dont la longitude à l'Oüest du Meridien de Lundi est au 64. degré 10. minutes, & de la Ville de Loango 82. degrez 18. minutes. Quant aux Isles Gallopagos, je suis persuadé avec Mr. Dampier, qu'elles gisent beaucoup plus loin du côté de l'Oüest que nos Hydrographes les décrivent. . . . Je suis, &c.

*De Porthury le 10. d'Oct.*

1698.

Partie d'une autre Lettre du Capitaine CO-  
VANT, datée de Bristol le 10. de De-  
cembre 1697.

MONSIEUR,

J'ai reçu la vôtre du 6. du courant. Quant aux points sur lesquels vous souhaitez d'avoir mon sentiment, j'ai à vous dire premièrement qu'étant éloigné de chez moi & de mes Journaux, je ne puis vous satisfaire là-dessus qu'en partie, & que par le secours de ma memoire.

A l'égard des vents generaux, ou reglez, sur la côte d'Angola, il est certain qu'ils soufflent de la pointe du Sud-Oüest au Sud, jusqu'à environ le 12. degré de longitude du Meridien de l'Isle de Lundy.

J'ai trouvé ces vents fort reglez, & dans la même pointe, tout le tems que j'ai fréquenté cette côte; hormis qu'à quelque distance de la côte, ils changent quelquefois d'une pointe plus à l'Oüest.

J'ai remarqué que la saison seche dans cette côte continue depuis la fin d'Avril jusqu'à Septembre, quoi qu'il tombe de tems en tems des ondées de pluye, fort agreable dans cette saison. A l'égard de la saison humide, je n'en saurois parler avec la même exactitude.

J'ai trouvé que le vrai vent de Mer est ici d'ordinaire de l'Oüest Sud-Oüest jusqu'à l'Oüest quart au Sud, quand il fait beau tems; le vent de Terre, à l'Est quart au Nord. Il est vrai que les *Tornados* font souvent faire aux vents le tour de la Boussole. Enfin il se fixe au Sud-Oüest, qui est le vrai vent reglé.

quoi qu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus près des Poles, on s'y attend néanmoins toutes les années dans leur propre saison. Il est vrai qu'il se passe quelquefois des années sans aucune tempête, ou qu'elles ne sont pas du moins si furieuses qu'à l'ordinaire. Quand elles sont de la dernière force, elles en durent moins long-tems, au prix des Tempêtes qui arrivent dans les autres Zones.

Dans les Indes Occidentales il y en a de trois sortes, savoir les Nords, les Suds, & les Ouragans. Dans les Indes Orientales il n'y en a que de deux sortes, les Monsons, & les Toufons.

On s'attend à toutes ces sortes de Tempêtes, hormis celles du Nord, à peu près dans la même saison. Et tous ceux qui en ont essuyé tombent d'accord de ceci, qu'elles n'arrivent pas sans de certains presages quelques heures auparavant.

Les Nords sont des vents violens qui soufflent fréquemment dans le Golphe de Mexique, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. Pendant ce tems-là on s'y attend principalement vers la pleine ou nouvelle Lune, mais ils sont le plus violens aux mois de Décembre & de Janvier. J'avouë que ces vents s'étendent plus loin que ce Golphe, mais il est certain qu'ils y sont le plus fréquens, & qu'ils y font le plus de ravage. Ils soufflent d'une terrible force au Nord de l'Isle de Cuba, & dans le Golphe de Floride, autour d'Hispaniola, & la Jamaïque, & dans le Canal entre cette Isle & Porto-bello, & dans toutes les Mers des Indes Occidentales, entre les Isles & le Continent, aussi loin que l'Isle Trinidado. Mais à l'Est de la Jamaïque, hormis au Nord de l'Isle Hispaniola, ils ne soufflent pas plus fort qu'un vent frais de Mer. Ils sont ici à l'Oüest Nord-Oüest, ou Nord-Oüest, mais dans le Golphe de Mexique ils sont toujours plus forts au Nord Nord-Oüest. C'est la saison des vents d'Oüest dans cette partie des Indes Occidentales, comme je l'ai déjà remarqué au III. Chapitre de ce

Traité. Je m'étendrai particulièrement sur ceux qui regnent dans le Golphe de Mexique, & je rapporterai les signes qui les precedent.

D'ordinaire le tems est beau, clair & serein, avant que le Nord arrive. S'il fait du vent, ce n'est qu'un petit vent, qui n'est pas proprement le vent réglé de côte; mais un vent d'Oüest ou Sud-Oüest, qui souffle tout doucement un jour ou deux avant la tempête. La Mer mêmes la presage, par son reflux extraordinaire pendant un jour ou deux avant que le Nord arrive, de sorte qu'à peine s'apperçoit-on d'aucun flux. Un autre presage ce sont les Oüiseaux de Mer, qui se retirent en grand nombre sur terre quelque tems avant la tempête, ce qu'ils ne font pas en d'autres tems. Mais le plus grand signe de tous, & le plus remarquable, c'est un nuage fort noir au Nord-Oüest, qui s'élève jusqu'à 10. ou 12. degrez au dessus de l'Horizon. Le bord le plus haut du nuage paroît fort uni, & dès que la partie superieure est à 6. 8. 10. ou 12. degrez, le nuage demeure là dans cette forme unie, parallele à l'horizon, & sans aucun mouvement. Dans cet état il continue quelquefois 2. ou 3. jours avant la tempête, en d'autres tems seulement 12. ou 14. heures, mais jamais moins.

Le nuage (que les Anglois appellent *North-Banth*) étant si près de l'Horizon, ne paroît que le soir ou le matin, du moins il ne paroît jamais si noir que dans ces tems-là. Quand on void ce nuage dans cette partie du Monde, & dans la saison susdite, on s'attend toujourns à une terrible tempête. Et quoi qu'on n'en sente pas toujourns les effets, la tempête passant quelquefois sans faire beaucoup de mal, on ne laisse pas que de s'y preparer toujourns, & de prendre toutes les précautions possibles. Car le Nord n'arrive jamais sans ce nuage menaçant. Et, si le vent tourne au Sud, avec un beau tems, c'est un signe infallible qu'il y aura tempête. Pendant qu'il continue au Sud-Sud-Oüest, ou à l'Oüest du côté du Sud, il souffle

tout doucement. Mais, dès qu'il vient au Nord de l'Oüest, il commence à souffler fort; & il tourne d'abord au Nord-Ouest, où il augmente ses forces. De là il tourne au Nord Nord-Ouest, où il dure le plus long-tems, & souffle de la dernière force. La tempête continue 24. heures, quelquefois 48. heures, & davantage. Quand le vent commence au Nord-Ouest, si le nuage passe, la tempête ne fait qu'un effort, comme un *Tornado*, & le tems se remet au beau. Alors le vent continue au Nord-Ouest, ne soufflant que comme un vent frais, & c'est ce que les Mariniers de la Jamaïque appellent *Chocolate-North*; ou il retourne à l'Est, & continue dans cette pointe. Mais, quand le vent vient au Nord-Ouest, si le nuage continue près de l'Horizon, le vent continue aussi d'une terrible force. Il fait le plus souvent un tems assez clair & sec durant le Nord, mais quelquefois il tombe beaucoup de pluie; & quoi que les nuées qui amènent la pluie viennent du Nord-Ouest & Nord Nord-Ouest, le nuage près de l'Horizon ne semble pas se mouvoir jusqu'à ce que le plus fort de la tempête soit passé. Quand le vent change tout à coup du Nord Nord-Ouest au Nord, c'est un signe que la tempête a fait son plus grand effort, sur tout s'il tourne à l'Est du Nord. Alors il change bientôt à l'Est, & là il continue dans sa pointe ordinaire, le tems fort beau. Mais, s'il retourne du Nord au Nord-Oüest, il continue un jour ou deux davantage aussi fort qu'au paravant, & avec grande quantité de pluie.

Quand nos bâtimens de la Jamaïque reviennent chargez de la Baye de Campêche, ils se servent fort bien du Nord, qui les porte presque jusques à la Jamaïque. Et j'en'ai jamais appris qu'aucun de ces bâtimens ait péri dans la tempête, quoi qu'ils reviennent quelquefois fort delabrez. Les Espagnols, qui manœuvrent leurs vaisseaux d'une autre manière que nous, sont ceux qui souffrent le plus dans ces tempêtes.

tes, & il se passe peu d'années qu'ils ne perdent quelques bâtimens. Pour ne pas insister sur la différence de la manœuvre entre les Espagnols & nous, je dirai seulement que, quand le vent est si violent qu'ils ne peuvent plus tenir, alors ils vont au gré du vent, jusqu'à ce que la tempête cesse, ou qu'ils échouent. J'ai vu deux vaisseaux Espagnols qui s'en sont mal trouvés, lors que j'étois dans la Baye. L'un étoit un vaisseau du Roi nommé le *Piscadore*, qui échoua un mile à l'Ouest de la riviere Tobasco. L'autre étoit venu jusqu'à 4. ou 5. lieues de terre, lors que la tempête cessa, & qu'il échapa le naufrage; mais il fut pris par le Capitaine Hewet, qui étoit alors dans la Baye, & commandoit un Armateur.

Les vents de Sud sont aussi tres violens, mais je n'ai entendu parler de ces sortes de Tempêtes qu'à la Jamaïque, ou aux Mariniers de cette Isle. La saison de ces Tempêtes dans la Jamaïque est environ Juin, Juillet, & Août, mois auxquels les Nords ne souffent jamais. Le plus fort du vent dans ces Tempêtes est au Sud, de là vient probablement qu'on les appelle Suds. Je ne sai en quoi ils different des Ouragans, si furieux dans les Antilles, si ce n'est qu'ils ne sont pas si sujets à sauter de rumb en rumb, ou qu'ils les devancent dans la saison de l'Année. De montems les Ouragans n'avoient pas encore été dans la Jamaïque, mais j'ai appris depuis que cette Isle en a senti la fureur diverses fois. Quant au Sud, j'y étois au mois de Juillet ou d'Août l'an 1674. lors que cette Isle souffrit une de ces tempêtes, dont le plus grand ravage fut dans les bois, où elle renversa plusieurs gros arbres. Le Port Royal courut grand risque de perir, la Mer ayant fait une breche à travers la ville; &, si l'effort de la Tempête eût duré encore quelques heures, plusieurs maisons auroient été infailliblement submergées. Car la pointe de terre sur laquelle la ville est bâtie n'est que sable, que la mer emportoit facile-

ment ; mais la tempête cessant, la crainte du danger cessa en même tems.

Je fus quelque tems après dans la Baye de Campeche, où nous eumes une tempête bien plus furieuse, que les coupeurs de bois de teinture appelloient aussi le Sud. Ce fut au mois de Juin 1676. J'y faisois couper de ce bois, dans la petite Baye à l'Oüest de la Lagune Occidentale. Deux jours avant que la tempête commencât, le vent (qui ne souffloit alors que fort doucement) sauta tout d'un coup au Sud, de là à l'Est. Il faisoit alors fort beau tems, & les Oiseaux que les Anglois appellent *Men of War Birds* vinrent en grand nombre sur terre, ce qu'ils font fort rarement. Ce qui fit dire à quelques-uns de nos coupeurs de bois, qu'il arriveroit bien-tôt des navires. D'autres, pour les soutenir dans cette opinion alleguoient qu'à la Barbade c'étoit le sentiment commun, qu'il devoit y arriver autant de navires qu'on voyoit de ces oiseaux voltiger sur la ville. Extravagante imagination. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir un reflux continuel pendant deux jours de suite, sans aucun flux, de sorte que la Baye où nous étions se trouva presque à sec. Lors que la Marée étoit basse il y avoit d'ordinaire 7. ou 8. pieds d'eau, au lieu qu'à present il n'y en avoit que trois, même au milieu de la Baye.

Environ les 4. heures le second jour après ce reflux extraordinaire, le Ciel parut fort noir, & le vent étant au Sud-Est commença à souffler fort, & devint si violent qu'en deux heures de tems il ne nous laissa qu'une hute, que nous eumes bien de la peine à conserver. Ce fut là tout nôtre refuge, tant la tempête dura. Pendant laquelle il plût d'une si grande force la plûpart du tems, que le lendemain matin l'eau étoit parvenue à la hauteur de la Baye, ce que je n'avois jamais vû auparavant.

Quoi que le vent fût au Sud, & qu'il vînt de terre, les eaux augmentoient toujours, & gagnoient la ter-

re plus vite que n'avoient fait les plus grandes Marées. La pluye continuant toujours de la même force, le rivage de la Baye fut inondé vers les dix heures de matin. Environ midi nous vîmes venir nôtre bateau à côté de nôtre hute, & l'attachâmes à un tronc d'arbre. C'étoit là tout nôtre refuge, la terre à quelque distance de la Baye étant beaucoup plus basse que le poste où nous étions, de sorte qu'il n'y avoit point de ressource à esperer de ce côté-là. Outre que les arbres étant arrachez par la racine, & renversez d'une maniere si étrange l'un sur l'autre, il auroit été presque impossible d'y passer.

La Tempête ayant continué tout ce jour-là, & la nuit suivante jusqu'à dix heures, commença à se ralentir, si bien qu'à deux heures de matin le tems se trouva calme.

Cette tempête fit un étrange ravage, non seulement dans les bois, en arrachant les arbres par la racine; mais aussi parmi les navires, particulièrement ceux qui étoient à Trist, & à l'endroit que les Anglois appellent *One Bush Key*. De quatre vaisseaux qui étoient à l'ancre ici, il y en eut trois qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut entraîné dans les bois de *Beef Island*. Et de 4. autres navires qui étoient à Trist, il y en eut deux qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut jetté à 20. pas au delà de la balise dans l'Isle de Trist. Les deux autres furent emportez sur Mer; & l'on n'a eu aucune nouvelle depuis d'un de ces deux. Le poisson mêmes souffrit beaucoup par cette tempête, dont nous vîmes grand nombre jetté à terre, ou flotant dans les Lagunes.

Cependant elle ne se fit pas sentir à 30. lieuës de Trist. Car le Capitaine Vally de la Jamaïque, qui n'étoit parti de Trist que 3. jours avant la tempête, & qui n'en étoit pas éloigné de 30. lieuës lors qu'elle arriva ici, ne s'en apperçût point du tout. Il ne vid que quelques noires, & affreuses nuées du côté de l'Oüest, suivant la relation qu'il en fit à son retour de la Jamaïque à Trist 4. mois après. Je

Je viens maintenant aux *Ouragans*, qui sont de terribles tempêtes, à quoi les Antilles sur tout sont sujettes. On dit que la Jamaïque en a été depuis peu fort incommodée. Si cela est, c'est depuis le tems que j'ai été dans cette Isle. Ces tempêtes arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre; & sont précédées, comme les Nords & les Suds, par quelques signes qui en sont les avant-coureurs. Je ne me suis jamais trouvé dans un Ouragan, mais je m'en suis enquis de plusieurs personnes qui savent ce que c'est par expérience. Et tous tombent d'accord, que l'Ouragan est précédé d'un fort beau tems, avec un petit vent flateur & qui n'est pas ordinaire, ou par une grande ondée de pluye, ou par des pluies & des calmes tout ensemble.

Je rapporterai par exemple l'Ouragan qui arriva à Antego, au mois d'Août 1681. dont je tiens la relation de Mr. Smalbone, Canonnier d'un vaisseau de 120. tonneaux, & de dix Canons, sous le commandement du Capitaine Gadbury. Cet Ouragan fut précédé de deux jours de pluye excessive, qui discontinua 2. ou 3. jours en suite, le Ciel pendant ce tems-là étant tout couvert de nuages; & paroissant fort irrité, quoi qu'il fist très peu de vent. Les habitans jugerent d'abord qu'il y auroit un Ouragan, & avertirent les Maîtres de navire de prendre leurs précautions; particulièrement le Capitaine Gadbury, qui venoit de donner la Carène à son vaisseau. Sur cet avis il amarra son vaisseau le mieux qu'il put avec ses cables & ses ancres, outre des cables qu'il avoit attachés à terre à de gros arbres. L'Ouragan commença vers les 7. heures du soir. L'apprehension qu'il en eut le fit aller à terre avec tout son équipage, où il se retira chez un pauvre planteur à demi mille de la Mer. Il n'y fut pas sitôt arrivé avant 8. heures, que la tempête commença au Nord-Est, & le vent sautant de là au Nord Nord-Ouest demeura dans ce Rumb, la pluye tombant à verse. Ainsi il continua  
environ

environ 4. heures, puis il y eut tout à coup un calme, & il cessa de pleuvoir.

Pendant ce calme il envoya 3. ou 4. hommes de son équipage, pour voir l'état où étoit son navire. Ils trouverent un de ses côtes couché à terre sur le sable, le haut du Mât enfoncé dans la sable. Ayant fait le tour du vaisseau, & employé quelque tems à voir cet étrange spectacle, ils en allèrent faire le rapport à leur Capitaine. Et, comme le vent commençoit à souffler d'une grande force au Sud-Oüest, ils firent toute la diligence possible à leur retour. Avant que d'avoir atteint la maison, le vent augmenta ses forces de telle maniere que les branches des arbres les foüettoient à chaque pas; & il pleuvoit aussi fort qu'auparavant. Le premier coup de vent avoit emporté une partie du toit de la maison, dont il ne resta presque que les quatre murailles, de sorte qu'à peine pouvoient-ils être à couvert de la pluyé. Ils y demeurèrent cependant jusqu'au lendemain matin, lors que retournant au vaisseau, ils furent bien surpris de le trouver presque tout droit, les marchandises qui étoient à fond de cale emportées par la force de l'eau, & le sucre tout dispersé; un tonneau ici, l'autre là, les uns à terre, les autres à demi mile dans le bois, & d'autres abimez contre des troncs d'arbres.

Sans doute que la Mer n'avoit pas été moins agitée, que l'air. Car à l'entrée de la nuit, lors que l'Ou-ragan commença au Nord-Est, le reflux de la Mer fut si prodigieux, ou la Marée fut poussée si loin de terre par la violence du vent, que des navires qui étoient au havre à 3. ou 4. brasses d'eau se trouverent pour lors à sec. Dans cet état ils continuerent jusqu'à ce que le vent commença à souffler au Sud-Oüest, lors que la Mer revint d'une si grande force, qu'elle ne les mit pas seulement à flot, mais en brisa plusieurs contre terre. Un de ces vaisseaux fut emporté bien loin dans le bois, un autre fut deux rochers proche l'un de l'autre, la prouë reposant sur un rocher, & la poupe sur l'au-

l'autre. De sorte qu'il étoit comme un pont entre ces deux rochers, environ 10. ou 11. pieds plus haut que la Mer dans les plus grandes Marées. Car les Marées ne haussent ici qu'environ 2. ou 3. pieds, hormis en cas d'Ouragan. Alors la Mer flue & reflue toujours d'une manière prodigieuse.

Si les vaisseaux éprouverent la fureur de cette Tempête, toute l'Isle ne s'en ressentit pas moins, où les maisons furent renversées, les arbres arrachés par leurs racines, ou leurs cimes du moins avec la plupart des branches abbatues. Le dégât en un mot fut si terrible, qu'il n'y restait ni feuille, ni herbe, ni aucune verdure; & tout y paroissoit comme au cœur de l'Hiver. Si bien qu'un navire y arrivant quelque temps après, qui faisoit traite dans cette Isle: eut peine à croire que ce fût Antego, où la fureur de cet Ouragan ne se fit pas seulement sentir, mais aussi à Nevis & S. Christophle.

Il est vrai que Montserrat n'y eut pas beaucoup de part. Mais, environ quinze jours après, cette Isle en sentit un autre qui ne fut pas moins violent, & qui fit un grand dégât. Antego en eut sa part; & le vaisseau du Capitaine Gadbury qui étoit à sec quand cette tempête arriva, fut transporté par sa violence de l'autre côté du havre, & y fut jetté sur le sable. Cet Ouragan ne fit pas grand dégât à Nevis, ni à S. Christophle.

Le jour après l'Ouragan, on vit la côte couverte de poissons de plusieurs sortes, grands & petits, comme des Marsouins, des Goulus, &c. Quantité d'oiseaux de Mer furent aussi tuez par cet Ouragan.

Je ne pretens pas au reste, que ces Tempêtes soient toujours précédées également de certains indices qui en soient les avant-coureurs; car il peut bien y avoir quelque différence, quoi qu'ils soient tous assez visibles, quand on les veut bien observer. Outre qu'ils sont simples, ou doubles, & quelquefois plus ou moins visibles. Par exemple, ils sont moins vi-

sibles,

sibles, quand il se trouve quelque montagne entre nous & l'Horizon, sur tout quand la montagne est au Nord-Est, qui est le quartier où les Ouragans se levent ordinairement.

Les nuages qui precedent l'Ouragan different de ceux qui precedent le Nord, en ce que ceux-ci sont unis, reguliers, & d'une noirceur exacte depuis l'Horizon jusqu'à leur partie superieure. Au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élevent orgueilleusement, & avancent d'une telle vitesse qu'il semble qu'il y ait entre eux de l'émulation. Cependant, comme ils sont engagez l'un dans l'autre, ils se meuvent également. Il y a encore cette difference remarquable, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs effroyables; l'extremité paroissant de couleur de feu pâle, suivie d'un jaune enfoncé, puis d'une couleur de cuivre, & le corps du nuage (qui est extrêmement épais) d'une noirceur extrême. On ne sauroit exprimer l'horreur de ce spectacle, qui passe l'imagination.

J'avouë que je n'ai jamais vû d'Ouragan dans les Indes Orientales, mais j'en ai vû une veritable image dans l'Asie, dont les effets sont les mêmes. Car les *Toufons* dans la côte de la Chine & ces Ouragans parmi les Antilles ne sont au fond que la même chose, avec des noms differens. Et j'ai beaucoup de penchant à croire, que ces deux mots ont la même signification, c'est à dire, qu'ils signifient tous deux une rude tourmente.

Dans mon voyage autour du Monde Chapitre XV. j'ai fait une ample description d'un de ces *Toufons*, semblable à tous égards à l'Ouragan d'Anzeo, hormis dans sa durée qui fut plus longue. Ils ont les mêmes presages, le nuage diversifié par la même variété de couleurs affreuses, le vent se levant au même Rumb, d'une force extraordinaire, & avec un torrent de pluye: tout cela suivi d'un calme, & en suite d'un vent au Sud-Oüest, aussi vehement que  
le

le premier au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, savoir en Juillet, Août, & Septembre, & d'ordinaire environ la pleine ou nouvelle Lune. Il faut aussi remarquer, que les régions où ces Meteores se forment, je veux dire les Toufons & les Ouragans, sont dans la bande du Nord, quoi qu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude.

Je passe des Toufons aux *Monfons* dans les Indes Orientales. Par les *Monfons* je n'entens pas ici ce vent de côte dont j'ai parlé ci-devant, que l'on divise entre le Monson d'Est, & le Monson d'Oüest, suivant les Rumbs d'où il soufle. Mais j'entens par *Monson* une Tempête, & pour le distinguer de l'autre, on lui donne ordinairement l'épithete de violent, & terrible, &c. sans aucune distinction d'Est ou d'Oüest, dont on se sert communément parlant du *Monson* réglé.

Dans la côte de Coromandel ces *Monfons* ou *Tempêtes* arrivent communément environ Avril ou Septembre, qui passent pour les mois changeans. Et de fait dans ces deux mois les vents commencent à sauter de cette pointe où ils avoient continué quelques mois à la pointe opposée, comme de l'Est à l'Oüest, ou au contraire. Mais ce changement se fait d'ordinaire avec un tems broüillé, suivi d'une grande Tempête, ou de pluyes excessives, ou de bourrasques de vent & de pluye. Je fus accueilli d'une de ces tempêtes dans mon passage de l'Isle de Nicobar à Sumatra, & j'en ai parlé dans mon Voyage autour du Monde, Chapitre XVIII. C'étoit un *Monson* d'Avril. Et j'ai appris du Fort S. George, qu'un de ces *Monfons* d'Avril y avoit fait grand degât. Je l'appelle *Monson* d'Avril, quoi qu'il arrivast avant le tems ordinaire, & lors qu'on s'y attendoit le moins.

Les *Monfons* de Septembre sont généralement plus violens que ceux-là, & l'on dit mêmes qu'ils soufflent de plusieurs pointes du Compas. Quoi que leur

leur saison soit réglée, & qu'on en soit comme assuré par avance, nos Marchands des Indes n'ont pas laissé que d'y faire des pertes considérables. La raison de cela est, que le vent y souffle directement dans la côte, de sorte que les navires perdent souvent leurs ancres, & qu'ils se trouvent dans un moment assablés dans la Baye. Faute d'un bon havre ce Comptoir souffre beaucoup, que les Anglois semblent avoir destiné depuis son origine pour être le centre du négoce dans cette partie du Monde. Car tous nos Comptoirs, & tout le commerce en general à l'Est du Cap Comorin, dependent en effet de ce Comptoir.

Les Hollandois avoient autrefois Pallacat dans cette côte, environ 20. lieuës au Nord; mais la plupart des Familles l'abandonnerent, & se retirèrent avec leurs effets l'an 1691. comme j'en ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde Chapitre XX. Et, quelque motif qu'ils eussent pour s'y établir, il est vraisemblable que la fureur de ces vents les obligea de l'abandonner. Ils ont de bons havres, & assez de rades dans les Indes, avantage que nous n'avons pas.

Les Monsons tempétueux dans la côte de Malabar different des Monsons dans celle de Coromandel, en ce qu'ils sont plus communs, & qu'ils continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à Septembre, qui est le tems des Monsons ordinaires de l'Oüest. Il est vrai qu'ils n'arrivent pas si frequemment, & qu'ils ne durent pas si long-tems au commencement du Monson, que vers sa fin.

Le plus mauvais tems est aux mois de Juillet & d'Août. Car c'est alors que le Monson souffle presque sans intermission, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluyes, accompagnées fort souvent de vents violens. Vers la fin du Monson il y a une terrible Tempête, que les Portugais appellent *l'Elephanta*. Le mauvais tems finit par cette Tempête, après laquelle on se

met en Mer, sans craindre plus de Tempêtes dans cette saison.

Ces vents furieux soufflent directement dans la côte, dont ils bouchent les havres, sur tout celui de Goa, de sorte qu'aucun vaisseau n'y peut entrer, ni en sortir. Mais, après qu'ils ont fait leur dernier effort, le Canal se rouvre, & continue ouvert jusqu'au retour de cette saison.

Je tiens cette relation d'un homme intelligent, qui étoit à Goa pendant toute mauvais tems. A quoi j'ajouterais seulement, que ces Tempêtes arrivent dans la même saison de l'année que les Suds dans les Indes Occidentales, & les Toufons dans les côtes de la Chine, Tunqueen, Cochinchine, & Cambodie dans les parties Orientales des Indes; & que tous ces pays se trouvent au Nord de l'Equateur.

## CHAPITRE VII.

### Des Saisons de l'Année.

*La Saison sèche & la Saison humide, dans les bandes du Nord & du Sud. Les pays le plus sujets au tems sec, comme sont, l'Afrique & une partie du Perou. Comparaison entre ces deux Côtes. Des Côtes sujettes à la pluye, comme est la Guinée; & d'où vient que la Guinée y est plus sujette que la Côte opposée de Bresil. La Saison pour faire le Sucre. Des Saisons à Surinam. Les Bayes plus sujettes aux pluies, que les pointes de terre; comme à Campêche, Panama, Tunqueen, Bengale, &c. Les montagnes plus sujettes aux pluies, que les pays-bas, par exemple à la Jamaïque. L'Isle des Pins près de Cuba,*

*Et Gorgonia dans la Mer du Sud, fort humides.  
Comment se forment les Tornados.*

**D**Ans nôtre climat l'Eté & l'Hiver sont les plus différentes Saisons de l'année ; & dans la Zone Torride la saison sèche & la saison humide, toujours opposées l'une à l'autre. Les Européens les appellent souvent l'Eté & l'Hiver, mais plus communément la saison sèche & humide.

Ces saisons dans les bandes du Nord & du Sud sont aussi différentes que celles de l'Eté & de l'Hiver dans les climats temperez, ou voisins de chaque Pôle. Car, comme on a l'Eté près du Pôle Arctique lors qu'on a l'Hiver près du Pôle Antarctique, & réciproquement ; ainsi quand il fait un tems sec & beau au Nord de l'Equateur, le tems est venteux & pluvieux au Midi, & réciproquement, hormis à quelques degrez de la Ligne, & cela en quelques endroits seulement.

Il y a encore cette difference entre la Zone Torride & les temperées, que, quand il fait un tems sec & beau dans l'une, alors c'est l'Hiver dans l'autre, & que, quand le tems est pluvieux dans l'une, c'est alors l'Eté dans l'autre. Je parle des endroits qui sont dans la même bande. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques il commence à échauffer son Pôle, de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud hors des Tropiques. Au contraire dans la Zone Torride (quoi que du même côté de la Ligne,) plus le Soleil est éloigné, plus le tems est sec, à mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le tems devient plus pluvieux. Car les pluyes suivent le Soleil. Elles commencent de chaque côté de la Ligne peu après qu'il a passé l'Equinoxe ; & continuent jusqu'à son retour.

La Saison humide au Nord de l'Equateur dans la Zone Torride commence en Avril ou Mai, & continue jusqu'à Septembre ou Octobre. La saison sèche  
com-

Représentation du COURS ordinaire des VENTS de TRAVERSE qui regnent le long des CÔTES dans la MER ATLANTIQUE & celle des INDES.



Réprésentation du Cours ordinaire des Vents de TRAVERSE qui regnent sur les Côtes dans la grande MER DU SUD



Qu'il faut placer en suite de la

Remarquez que les Fleches qui sont entre les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte

T Jean Ferrand

commence en Novembre ou Decembre, & continue jusqu'au mois d'Avril ou de Mai.

Dans la latitude Meridionale le tems change dans les mêmes mois, mais avec cette difference, que les mois secs dans cette latitude sont humides dans la Septentrionale, & reciproquement. Il faut remarquer cependant que les saisons seche & humide ne commencent & ne finissent pas exactement en même tems toutes les années, & que tous les pays ne sont pas également sujets au tems sec ou humide. Car en quelques endroits il pleut plus qu'en d'autres, & par conséquent ceux-ci ont plus de tems sec. Mais en general les pays ou les parages qui sont sous la Ligne, ou auprès, ont le plus fort des pluyes aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de terre ou les côtes qui sont le plus exposées aux vents generaux ont d'ordinaire le plus de part au tems sec. Au contraire, les grandes Bayes ou les detours de terre, principalement ceux qui sont sous la Ligne, sont le plus sujets aux pluyes. Mais cela n'est pas fort réglé. Car le tems aussi bien que les vents, semble se regler par des causes accidentelles, & ces causes même paroissent sujettes à beaucoup de variation.

Pour passer au fait, je commencèrai par les côtes les plus seches, & premierement par celles du Perou, depuis le 3. jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale. Il n'y pleut jamais, ni sur Mer jusqu'à 100. ou 300. lieues de terre, ni sur terre du côté de la Mer, mais je ne puis pas dite precisément la distance. Cependant on y void le matin quelquefois de petits rouillards pendant l'espace de 2. ou 3. heures, & qui ne continuent guère après dix heures. La nuit il y a aussi des rosées.

Cette côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Oüest, & a une chaine de montagnes fort hautes qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au Midi, comme je l'ai déjà remarqué au Chapitre des Vents: où j'ai fait une com-

paraison, non seulement des vents dans la côte d'Afrique, mais aussi du gisement des côtes. Mais il y a cette différence, que les vents réglés de Côte du côté de l'Amérique souffent plus loin de terre que ceux du côté d'Afrique. Cette différence vient apparemment de la disproportion des montagnes qui sont dans les deux Continens. Je sai bien que les Andes dans l'Amérique sont des plus hautes qu'il y ait dans l'Univers, mais je ne sai s'il y en a de cette hauteur dans le Continent d'Afrique, & dans la même latitude. Je n'ai pas ouï dire qu'il y en eust, & il n'en paroît point de telles aux Mariniers qui font voiles de ce côté-là.

Je viens maintenant à parler du tems qu'il fait dans la côte d'Afrique, qui n'est guère moins seche que celle du Perou. Le tems y est fort sec depuis Mars jusqu'au mois d'Octobre, & c'est là la saison seche.

La Saison humide ou pluvieuse, qui est d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, & sans ces excès de pluye à quoi sont sujets la plûpart des autres pays ou parages dans ces latitudes, il n'y fait d'ordinaire que des pluyes fort douces.

Il y arrive quelquefois des *Tornados*, mais non pas si fréquemment qu'en tout autre endroit des Indes Orientales ou Occidentales, excepté la côte du Perou. Que si la hauteur excessive des *Andes* sont la cause que le vent d'Est ne se fait point sentir dans la Mer Pacifique qu'à 200. lieues de terre, lors que le vent general regne jusqu'à 40. lieues de la côte d'Afrique, c'est peut-être parce que cette côte n'a pas de si hautes montagnes. Et si ces montagnes d'Amérique arrêtent les vents dans leur carrière, il est aisé de croire qu'elles peuvent aussi bien arrêter les nues avant qu'elles puissent atteindre la côte, & que le tems sec vient de là. Les côtes gisent de même, & les mêmes vents y regnent; & d'où vient que le tems n'y est pas de même, si ce n'est par la disproportion des montagnes dans ces côtes? Car les parties Orientales de ces

montagnes ne manquent pas de pluye, comme on en peut juger par ces grandes rivieres qui se dechargent de-là dans la Mer Atlantique. Au lieu que les rivieres dans la côte du Sud sont petites, & en petit nombre. Il y en a mêmes qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. Il est vrai qu'elles reprennent leur cours dans leurs saisons, quand les pluies reviennent environ le mois de Fevrier, & qui ne manquent jamais au Couchant de ces montagnes.

Ayant parlé jusqu'ici des côtes seches, je parlerai maintenant de celles qui sont humides. Telle est la côte de Guinée, depuis le Cap Lopez (à un degré de latitude Meridionale) jusqu'au Cap des Palmes, y comprenant le detour de terre & toute la côte à l'Oüest de-là.

C'est une côte extrêmement humide, sujette à de terribles *Tornados* & à des pluies excessives, principalement en Juillet & Août, mois auxquels à peine fait-il un beau jour. Toute cette côte est si près de la Ligne, que la partie la plus éloignée n'en est qu'à 6. ou 7. degrez. Il suffit qu'elle en soit si près pour conclurre, que c'est une côte pluvieuse, puisque la plûpart des endroits voisins de la Ligne sont fort sujets aux pluies. Il est vrai que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée entre autres peut passer pour une partie des plus humides de tout l'Univers. Il y a des pays où les pluies continuent plus long-tems, mais il n'y en a point où il pleuve d'une plus grande force.

De son gifement aussi bien que de sa situation près de la Ligne, on doit aussi conjecturer, qu'elle est sujette à beaucoup de pluye, parce qu'il y a un grand detour (ou enfoncement) de terre un peu au Nord de la Ligne, d'où elle s'étend à l'Oüest parallele avec la Ligne. Suivant mes observations, on peut faire fond sur ces circonstances prises à part, beaucoup plus quand elles se rencontrent ensemble. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des causes étrangères qui pre-

viennent ces éfets, ou qui servent du moins à tempérer la violence des pluyes, comme il arrive en d'autres côtes. Pour preuve de cela je n'alleguerai que la côte opposée de l'Amérique, entre le Cap du Nord qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc au Bresil, dans la bande du Sud.

Le gisement de cette côte est à peu près semblable à celui de la côte de Guinée, avec cette difference qu'une côte est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont paralleles, & different très peu dans leur distance de ce cercle. Mais il y a cette difference, que l'un pointe à l'Oüest, l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces côtes n'a qu'un vent qui repousse la Marée, & qui semble être l'éfet de deux vents contraires. L'autre est exposée au vent réglé general, & ne manque jamais de brise.

La premiere a ses *Tornados* & ses grandes pluyes dans la saison humide, savoir aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, dont les pluvieux sont Juillet & Août. Ceux d'Avril & d'Octobre sont aussi quelquefois assez pluvieux. L'autre côte dans le Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est & Nord-Est ou Sud-Est, est moins sujette aux pluyes. Neanmoins comme elle est proche de la Ligne, elle en a sa part, mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la Ligne, & sa saison pluvieuse par consequent est de l'Octobre jusqu'à Avril, la seche entre Avril & Octobre. Ces saisons regnent jusqu'à 6. ou 7. degrez au Nord de la Ligne, ce qui n'est pas de ma connoissance dans aucune autre partie du Monde. Il est vrai que le Cap Lop dans la Guinée, au premier degre de la bande du Sud, est sujet au même tems que le reste de la Guinée qui est dans la bande du Nord.

La raison pourquoi les Européens appellent la Saison

son seche l'Été, & l'humide l'Hiver, c'est parce que la Moisson est dans la saison seche, sur tout dans nos Plantages où le Sucre se fait. Car c'est alors que les cannes sont jaunes comme de l'Or. J'avouë qu'alors elles ont moins de jus, mais ce peu qu'elles ont est d'une grande douceur. Au lieu que dans la saison humide, quelque meures que soient les cannes, elles rapportent moins de Sucre, & le Sucre n'en est pas si bon, quoi qu'il coûte plus de peine à le preparer. C'est pourquoi dans les climats au Nord de la Ligne, où sont tous nos Plantages, on commence à Noël à faire le Sucre, lors que les cannes sont meures après une saison seche. Mais dans les climats Meridionaux, comme est la côte de Bresil, on y travaille au mois de Juillet. Il faut remarquer, qu'il y a aussi des endroits proche de la Ligne dans la bande du Nord, comme Surinam, où les saisons sont les mêmes que dans la bande du Sud; mais c'est le seul exemple de cette nature qui soit de ma connoissance. Quoi que la saison seche soit le tems de cueillir les cannes, & la saison humide le tems propre à les planter, cependant on ne regarde pas de si près à ces saisons, mais on prend sa commodité. On peut les planter en tout tems de l'année avec succès, sur tout après une pluye moderée, qui tombe souvent même dans les saisons seches.

J'ai dit auparavant, que les Bayes ou Golphes sont plus sujets aux pluyes, que les pointes de terre. Temoin la Baye de Campêche, où il pleut excessivement, sur tout aux mois de Juillet & d'Août. Au contraire côte depuis le Cap Catoche jusqu'au Cap Condecedo, qui est plus exposée au vent reglé, n'est pas la moitié si pluvieuse.

Le Golphe de Honduras est aussi fort sujet aux pluyes, comme l'est toute cette côte depuis le Cap Gratia de Dios jusqu'à Carthagene. Mais dans la côte de Caraccos, & environ le Cap la Vela, où les vents sont plus frais, le tems est plus temperé. Il y

a pourtant de la difference dans les petites Bayes entre deux, celle de Mericaya qui gist un peu à l'Est du Cap la Vela étant plus sujette aux pluyes que près du Cap.

La Baye de Panama d'ailleurs en est une autre preuve, par ses pluyes excessives; sur tout le Midi de la Baye, depuis le Golphe de S. Michel jusqu'au Cap St. François, où les pluyes continuent depuis Avril jusques à Novembre, mais de la dernière force aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août.

Il y a aussi plusieurs petites Bayes à l'Oüest de celle de Panama, qui ont leur part de ces saisons humides, savoir les Bayes de Dulce, Caldera, Amapala, &c. Mais à l'Oüest de celle-ci, là où la côte est plus unie, il y pleut moins. Il est vrai qu'il y a souvent de terribles *Tornados*.

Dans les Indes Orientales il y a aussi plusieurs Bayes ou Golphes sujets à de grosses pluyes; comme sont les Golphes de Tunqueen & Siam, le fond & la partie Orientale du Golphe de Bengale. Mais dans la côte de Coromandel, qui est au Couchant de ce Golphe, le tems est plus temperé, la côte étant basse & unie. Au lieu que la côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & une côte montagneuse, est sujette à de grandes pluyes. Il est certain que les parties Occidentales des Continents sont plus sujettes à la pluye que les Orientales, hormis les côtes du Perou & d'Afrique; dans la première desquelles la secheresse peut être causée (comme je l'ai déjà dit) par la hauteur des Andes. Et il est vrai emblable que le plus grand effort des pluyes prode ces montagnes tombe principalement du côté de l'Est, sans atteindre la cime; &, au cas qu'elles y parviennent, il se peut faire qu'elles y arrêtent, sans s'étendre plus loin.

Lors que j'ai dit, que les montagnes sont plus sujettes aux pluyes que les pays bas, j'entens les pays maritimes. Par exemple, le Midi de la Jamaïque qui

qui commence à Leganea, & qui s'étend de-là à l'Oüest jusqu'à la riviere noire, y comprenant tout le pays plat, est un pays fort uni l'espace de plusieurs miles, qui court à peu près Est & Oüest, ayant la Mer au Midi, & des montagnes du côté du Nord. Il pleüt sur ces montagnes, avant qu'il pleuve dans le pays plat, & je sai par experience, que les pluyes y ont commencé trois semaines avant qu'il en soit tombé dans le pays plat du côté de la Mer. J'y ai même remarqué tous les jours des nuages noirs, & j'y ai entendu le tonnerre. Ces nuages, qui sembloient s'approcher de la Mer, furent arrêtez dans leur cours. Ils retournerent du côté des montagnes, ou se dissipèrent, au grand regret des habitans, dont les plantages & le bétail souffrirent beaucoup faute de rafraichissement. Les *Tornados* même étoient si près de fondre sur nous, que le vent de Mer, & un vent frais partant des nues, s'évanouïrent, sans pleuvoir dans le pays plat tout brulé de secheresse.

Ce manquement de pluye dans sa saison est un des plus grands inconveniens qu'il y ait dans cette partie de l'Isle. Car il arrive quelquefois, faute de pluye, que l'herbe y est toute brûlée, & que le bétail y perit faute de fourrage. Mais on n'entend point parler de ces grandes secheresses dans la partie Septentrionale de l'Isle, où les montagnes sont voisines de la Mer. Au contraire on n'y manque point de bonnes ondées de pluyes toute l'année, mêmes dans la saison seche, environ la pleine ou nouvelle Lune. Il est vrai que dans la saison humide on y est incommodé de pluyes excessives.

Quant aux vallées, elles ne sont pas si sujettes aux secheresses, que le pays plat vers la Mer. Du moins je ne m'en suis pas apperceu, & je n'ai point appris le contraire par l'information des autres.

L'Isle des Pins près de Cuba est si fameuse par ses pluyes, que les Espagnols qui habitent cette partie de Cuba qui en est la plus proche disent, qu'il y

pleut plus ou moins tous les jours de l'année, tantôt d'un côté de l'Isle, tantôt d'un autre. Les Armateurs, qui l'ont souvent visitée, en disent la même chose. J'y ai été moi-même, mais je ne puis pas confirmer ce rapport. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est une Isle fort pluvieuse.

Ce n'est qu'une petite Isle, d'environ 9. ou 10. lieuës de longueur, & 3. ou 4. de largeur. Au milieu de laquelle il y a une haute montagne qui s'éleve en pointe, & qui est le plus souvent couverte de nuages. Les Armateurs disent, que cette montagne attire à soi toutes les nuées, puis qu'elle en est presque toujours couverte, lors qu'à peine en void-on ailleurs.

On dit la même chose de la Gorgonie, dans la Mer du Sud, une Isle plus petite que celle des Pins, dont j'ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde, Chap. VII. Elle est environ à 4. lieuës du Continent, au lieu que l'autre n'en est qu'à 2. lieuës. Il y a aussi une montagne, mais qui n'en est pas si grande ni si haute que celle de l'Isle des Pins. Elle est néanmoins assez haute pour être veüe à 16. ou 18. lieuës. Je ne puis pas asseurer, qu'il y pleuvé tous les jours; mais il est certain qu'il y pleut beaucoup, & d'une grande force.

J'ai été trois fois dans cette Isle, & je l'ai toujours trouvée fort pluvieuse. Il y pleut si fort que, quand nous y touchames à nôtre retour du Capitaine Sharp, nous fimes du Chocolat, que nous fumes contraints de boire debout dans la pluye. Il pleuvoit alors d'une si grande force dans nos calebaces, qu'après avoir beu autant de Chocolat & d'eau de pluye qu'il nous en faloit, nous trouvions toujours nos calebaces plus de la moitié pleines. Il y en eut qui jurèrent, qu'ils ne pouvoient pas le boire aussi vite qu'il y pleuvoit. Pour moi, je jettai ce qui m'en resta, & la plûpart en firent de même.

Si les montagnes sont le plus souvent couvertes de nuées,

nuées, les pays proches de la Mer en sont aussi couverts frequemment. Dans mon Voyage autour du Monde, Chap. X. j'ai dit qu'en approchant de terre, on y trouve ordinairement le Ciel couvert de nuées, quoi qu'ailleurs le tems soit fort clair. Ce qui sert à confirmer ce que j'ai avancé dans mon discours precedent, que les montagnes sont d'ordinaire couvertes de nuées. Car les terres élevées sont les premières découvertes, & (comme je viens de dire) ce sont ces terres qui sont ordinairement couvertes de nuées. Mon dessein est maintenant de faire voir comment on trouve les nuées quand on est proche de terre, soit en rangeant la côte, soit en y étant à l'ancre.

Quelqu'un pourroit s'imaginer, que je pretens ici prouver, qu'il ne pleut jamais, ou que très peu, sur Mer. Mais ce n'est pas là ma pensée, & tout le Monde fait le contraire. J'ai dit moi-même au I. Chapitre des Vents, que plusieurs Mers étoient sujettes aux *Tornados*, principalement auprès de l'Equateur, mais plus particulièrement dans la Mer Atlantique. Les autres Mers n'y sont pas tout à fait si sujettes, & la Mer Atlantique mêmes ne l'est pas tant au Nord ni au Sud de la Ligne, sur tout à quelque distance considerable de terre. Quoi qu'il en soit, il est fort vraisemblable, que la Mer n'y est pas si sujette que la terre. Car quand on est près de terre dans la Zone Torride, on void souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, pendant qu'il fait beaux tems sur Mer; & qu'à peine on y void une nuée. Quoiqu'il vienne de terre, & que les nues semblent avancer sur la Mer, elles retournent souvent sur terre, comme si elles y étoient attirées par quelque vertu secrète. Il est vrai qu'elles avancent quelquefois sur Mer, mais alors elles retournent en arriere, ou se dissipent insensiblement. C'est pourquoi les Mariniers qui sont voiles auprès des côtes, & qui apperçoivent un *Tornado* faisant ses approches, ne s'en

mettent pas en peine, & disent tout haut, que *la terre va le devorer*. Si les *Tornados* gagnent quelquefois la Mer, c'est rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils se forment de la terre en premier lieu, & cela d'une étrange maniere. J'ai vu souvent une petite nuée s'élevant au dessus d'une montagne grossir si prodigieusement, qu'elle a causé deux ou trois jours de pluye consecutifs; & j'en ai fait l'observation non seulement dans les Indes Orientales & Occidentales, mais aussi dans les Mers du Nord & du Sud. Je ne puis m'empêcher de repasser dans mon esprit de tems en tems le désordre que m'ont causé ces petites nuées, quand elles paroissoient la nuit.

C'est la coutume parmi les Matelots dans ces latitudes de se coucher sur le Tillac. Les Armateurs sur tout s'en font une habitude, parmi lesquels j'ai fait ces observations. Quand ils sont à l'ancre principalement, on étend des nattes sur le Tillac, pour coucher dessus. Chacun en a une ou deux, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour se couvrir. Voilà le lit de Matelot. Je me suis souvent couché quand il faisoit beau la nuit, & je me suis vu obligé de me retirer devant jour. Ce n'est pas qu'une petite pluye eût été capable de me faire deloger, & je n'aurois jamais crû à la voir venir qu'une si petite nuée pût produire tant de pluye. Mais nous sommes si souvent trompez par cette apparence, que nous nous sommes trouvez tout trempéz, & contrainsts après tout de deloger, lors qu'on s'attendoit de voir bientôt la pluye cesser.

Enfin, j'ai toujours remarqué, que dans la saison humide il pleuvoit plus la nuit que le jour; car, quoi qu'il fût beau le jour, c'est rarement que nous passions la nuit sans un *Tornado* ou deux. Si nous en avions un le jour, il passoit d'abord; & peut être qu'il pleuvoit une heure, plus ou moins. Mais quand il arrivoit la nuit, quoi qu'il y eût peu d'apparence de pluye, nous en avions pour 3, ou 4. heures de suite.

Il est vrai que c'étoit alors communément près des côtes, les nuâges sur la terre nous paroissant fort épais. Nous y voyions les éclairs accompagnez de tonnerres, & la pluye nous sembloit y tomber en plus grande abondance. Il y a apparence que plus avant dans la Mer il pleuvoit encore moins qu'à l'endroit où nous étions, car de ce côté-là le tems paroissoit assez clair.

## CHAPITRE VIII.

### Des Marées, & des Courans.

*La difference qu'il y a entre les Marées & les Courans. Il n'y a point d'endroit dans l'Océan sans flux & reflux. Les endroits où les Marées sont les plus grandes, & les plus petites. Des Marées du havre & dans les Liagues de Trist, & dans la Baye de Campêche. Des Marées entre les Caps de Virginie, dans le Golphe de Saint Michel, & de la riviere Guiaquil dans la Mer du Sud. Que la prétendue communication sous terre entre les Mers du Nord & du Sud est une erreur. Des Marées aux Isles de Gallapagos, à Suam une des Isles des Larrons, autour de Panama, dans le Golphe de Dulce & la riviere Necoya, & dans la Côte du Perou, &c. A Tonqueen dans la Chine, & dans la Nouvelle Hollande, où les Marées sont irregulieres. La raison qu'on donne de cette irregularité. Des Marées entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge. Des Courans. Que les Vents reglez ont beaucoup d'influence sur les Courans. Par exemple à la Barbade, &c. au Cap la*

Dd 6.

Vela,

*Vela, à Gratia de Dios, & au Cap Roman, à l'Isle Trinidado, à Surinam, au Cap Blanc, entre l'Amérique & le Bresil. Des Contre-Courans dans la Baye de Campêche, dans le Golphe de Mexique, & dans celui de Floride. Des Cacuses. Qu'il arrive souvent que la surface de l'eau a un Courant contraire à celui du fond de l'eau. Des Courans dans la Côte d'Angola, à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, dans la Côte des Indes au Nord de la Ligne, & dans la Mer du Sud.*

**A** Prés avoir parlé des Vents & des Saisons de l'année dans la Zone Torride, je vai maintenant tomber sur le discours des Marées & des Courans dans la même Zone.

Par les Marées j'entens le Flux & Reflux de la Mer, dans la côte & hors de la côte. Cette faculté de la Mer semble être universelle, quoi qu'elle ne soit pas également reguliere dans toutes les côtes. ni au regard du tems, ni au regard de la hauteur de l'eau.

Par les Courans j'entens un autre mouvement de la Mer, lequel difere des Marées à plusieurs égards. & dans leur cours & dans leur durée.

On peut comparer les Marées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes, quoi qu'en éfet la Mer flue & reflue successivement deux fois le jour en 24. heures. Mais il y a cette diference, que les vents de Mer soufflent dans la côte de jour, & les vents de terre soufflent vers la Mer de nuit. Quoi qu'il en soit, ils sont aussi reglez que les Marées dans leur mouvement. Outre que les Marées & ces vents ne s'éloignent pas de terre.

Les Courans d'ailleurs ont beaucoup de raport aux vents reglez de côte. Ils sont tous deux plus éloignez de terre, & il est vraisemblable que ceux-ci ont une grande influence sur ceux-là.

C'est

C'est l'opinion commune, sur tout parmi les gens de Mer, que les Marées se gouvernent par la Lune, & que leur accroissement & décroissement, aussi bien que leurs mouvemens reguliers de chaque jour, dependent del'influence de cette Planette. Il est vrai que cette regularité se trouve quelquefois interrompue par des causes accidentelles dans les vents.

Les premiers rudimens de la navigation sont de savoir le tems de la haute Marée en tous lieux. C'est une science effectivement necessaire à tous nos Mariniers Anglois, parce que les Marées sont plus regulieres dans nos Mers qu'en toute autre Mer.

Mais, comme je me suis borné à ne parler ici que des Marées entre les Tropiques ou auprès, je laisse à nos Lamaneurs à traiter des Marées dans nôtre Zone Temperée. C'est leur Province, & ce sont eux qui sont les mieux versez dans ce mystere, par une experience continuelle, qui est toujours la meilleure maîtresse.

Je n'ai été dans aucune côte du Monde, où la Mer ne flue & reflue, plus ou moins; & j'ai presque toujours remarqué, que les plus grandes embouchures de rivieres ou de Lagunes ont d'ordinaire les plus fortes Marées. Au contraire les côtes qui ont le moins de rivieres ou de Lacs ont les plus petites Marées, du moins elles ne sont pas si perceptibles. Et il est à remarquer, qu'encore que la Marée monte d'une grande force dans les embouchures des rivieres ou Lagunes, néanmoins elle n'y monte pas si haut que dans celles dont le passage est étroit, quoi qu'elle y entre d'une éme force. La Marée d'ailleurs n'est jamais si forte dans les Isles, ou autour des Isles éloignées du Continent, qu'elle l'est dans ses côtes.

Pour prouver ces observations generales, je veux bien rapporter quelques exemples; & de là je viendrai au detail. Dans cette veuë je ne citerai que des endroits où j'ai été en personne.

Je commence par la Lagune de *Trist*, dans la Baye

de Campêche. Elle a deux embouchures considérables, l'une de la largeur de demi lieuë, & qui s'étend deux miles en longueur; d'où l'on entre dans une Lagune, longue de 7. ou 8. lieuës, & large d'environ 3. lieuës. L'autre embouchure qui en est à 7. lieuës, a environ 3. miles de largeur, & 2. miles de longueur, avant qu'on entre dans la Lagune. Plus avant dans la terre il y a encore 3. ou 4. autres Lagunes, moindres que les précédentes.

La Mer qui flue & reflue dans toutes ces Lagunes entre & sort par ces deux embouchures avec tant de rapidité, que les Espagnols appellent la grande Lagune *Laguna termina*, c'est à dire, le Lac des Marées, parce que la Marée est si forte dans ces embouchures. Cependant la Marée n'y hausse pas à proportion de la rapidité, le flux & reflux n'étant ici que de 6. ou 7. pieds, hormis en cas de Tempête, ou d'autres causes extraordinaires.

Je pourrois aussi alleguer par exemple le Canal entre les deux Caps de Virginie, où le flux & reflux n'est pas proportionné à la rapidité de son mouvement. Il n'y a pas effectivement de telles Lagunes qu'à Trist, mais il y a plusieurs grandes rivières, & quantité de petites anses. D'ailleurs le terrain est si bas en quelques endroits, que les Marées l'inondent. De là vient que l'eau qui se jette si rapidement entre les Caps y est insensiblement engloutie.

Il s'agit maintenant de citer des exemples, où la Mer flue & reflue beaucoup plus, quoi que la Marée ne soit pas plus rapide dans les embouchures. En voici deux dont j'ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde, savoir le Golphe de S. Michel, & la rivière Guiaquil.

Dans le Golphe de S. Michel il y a plusieurs grandes rivières, qui se déchargent toutes dans une Lagune large de 2. ou 3. lieuës. Cette Lagune est séparée de la Mer par certaines petites Isles basses, entre lesquelles il y a des Anes & Canaux par où la Marée passe.

passé tous les jours dans la Lagune, & de là dans les rivières, d'où la Mer reflue de même. De sorte que bien souvent les Isles en sont inondés, la Marée ne laissant que le haut des petits arbres à découvert.

Les rivières qui se jettent dans cette Lagune sont assez étroites, avec des bords escarpez aussi hauts, & guère plus, que le vif de l'eau. Car quand la Marée est haute, & que c'est une grande Marée, l'eau est à peu près, ou tout à fait égale à la terre.

La Lagune à l'embouchure des rivières est fort petite. Et, comme il n'y a que cette Lagune & les rivières pour recevoir la Marée, de là vient qu'elle y monte & descend jusqu'à 18. ou 20. pieds.

Il en est à peu près de même du Guiaquil, hormis que les Lagunes près de cette rivière sont plus larges. La Marée y monte & descend 16. pieds perpendiculairement.

Ce sont là les endroits les plus remarquables dans les Mers du Sud, du moins de ma connoissance. Je sai bien qu'il y a d'autres grandes rivières dans la côte, mais il n'y en a point de si remarquable par la hauteur des Marées.

Ces grandes Marées dans le Golphe de S. Michel ont donné lieu sans doute à l'opinion de certaines gens, qui s'imaginent qu'il y a communication sous terre entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de Darien est comme un pont sous lequel la Mer flue & reflue, comme elle fait sous le pont de Londres. Pour confirmer cette opinion quelques-uns ont dit, qu'on y entend toujours d'étranges bruits causés par ce flux & reflux, que les navires faisant voiles dans la Baye de Panama s'y trouvent agitez d'une manière prodigieuse, & quelquefois brisez contre les Isles par la violence de cette agitation. Que dans un moment la Mer les y laisse à sec, ou brisez en pièces; & qu'en d'autres tems ils sont attirés comme par la force d'un Golphe, prêts à être emportés sous ter-

re à pleines voiles dans la Mer du Nord. On ajoûte à cela, que, quand la Marée monte, sur tout une grande Marée, les Isles dans la Baye sont toutes inondées; que le pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'alors on ne void que la cime des arbres. Mais, si cela étoit vrai, c'est assez surprenant que ni moi, ni aucun de ma compagnie, ne s'en soit apperçû. J'ai passé deux fois cet Isthme, & la dernière fois que je le traversai j'y fus 23. jours de suite, sans y entendre aucun bruit souterrain. Je fis voiles aussi dans la Mer du Sud près de trois années, y comprenant le tems que je fus dans cet Isthme, & de ces trois années j'en passai quelques mois dans la Baye de Panama. Après que j'en fus parti, ceux de nôtre équipage qui y resterent y passerent beaucoup plus de tems. Cependant, bien loin d'y trouver des Goufres si prodigieux, ils avoüerent qu'on y faisoit voiles avec autant de plaisir qu'en aucune partie du Monde. Dans tous mes entretiens soit avec les Espagnols, soit avec les Indiens, je n'ai jamais ouï dire rien de tel. Et, s'ils en avoient seu la moindre chose, ils n'auroient pas manqué de nous en faire part, quand ce n'auroit été que pour nous donner l'épouvante, & nous faire quitter cette côte.

Je sai bien que Mr. Gage, Anglois, en parle dans son Livre intitulé *A New Survey of 7<sup>e</sup>. West-Indies*. Mais il y a lieu de croire, que c'est un foible de sa credulité, ou qu'il se portoit mal dans ce voyage, la relation qu'il en fait étant si imparfaite & si mal soutenue, qu'il paroît bien qu'il ne savoit ce qu'il écrivoit. Je renoncerois à son Livre entierement, cause de cette fable, si je n'étois bien persuadé qu'il a écrit sincèrement sur d'autres matieres.

A l'égard des grandes Marées qu'on dit être dans ces Mers, j'en ai apporté des exemples. Mais elles ne sont pas au fond si grandes qu'on les fait, & il n'y a que le Golphe de S. Michel où la Mer flue & reflue excessivement, jusqu'à couvrir les petites Isles à  
l'em-

l'embouchure de la Lagune, & à ne laisser que le haut des arbres à decouvert. Car ces Isles sont fort basses, & ne produisent que de petits arbres, au prix des autres Isles dans la Baye de Panama, où la ville de ce nom seroit bien-tôt submergée, si les Isles dans la Baye l'étoient. Mais, bien loin de l'être, les Isles des Perles qui sont fort basses & plates, ne le sont pas. Car la Mer n'y flue ou reflue qu'environ 10. ou 11. pieds dans les plus grandes Marées, & cela dans les parties les plus Meridionales, qui sont presque opposées au Golphe de S. Michel, & qui n'en sont éloignées que de 12. ou 14. lieuës. Cependant la Marée y monte plus haut de 2. ou 3. pieds, qu'à Panama ou auprès, ou dans tout autre endroit de la Baye. Si bien que ce rapport est sans aucun fondement.

J'ai remarqué d'ailleurs, que les Isles qui sont fort avant dans la Mer ont rarement de si hautes Marées que celles qui sont près du Continent, ou que les places qui sont dans le Continent. Par exemple aux Gallapagos, des Isles qui sont éloignées près de 100. lieuës du Continent, la Mer ne flue & reflue qu'un pied & demi, ou deux pieds. Au lieu que dans le Continent elle flue & reflue deux ou 3. pieds, plus ou moins, suivant que la côte est plus ou moins exposée aux Bayes, ou aux rivieres.

Guam, une des Isles des Larrons, en est une autre preuve, où la Marée ne monte que 2. ou 3. pieds tout au plus. Dans la Baye de Panama elle est plus reguliere, qu'en toute autre place dans les côtes du Perou & de Mexique. C'est pour cela que je lui donne dans mon Voyage autour du Monde, le nom de Courant en certains endroits, particulièrement près de Guatulca, dans le Continent de Mexique; mais en éfet c'est une Marée, qui monte à l'Est, & descend à l'Oüest. Là le flux & reflux est d'environ cinq pieds, comme dans la plûpart de cette côte.

A Ria Leja il flue & reflue environ 8. ou 9. pieds. A Amapala de même, où la Marée monte à l'Est, & descend à l'Oüest.

Dans

Dans le Golphe de Dulce & la riviere Neicoya elle monte jusqu'à 10. ou 11. pieds. Elle ne monte pas si haut dans la côte du Perou, sur tout dans toute cette côte qui est entre le Cap S. François & la riviere Guiaquil, où la Marée monte au Sud & descend au Nord.

A l'Isle de Plata la Mer flue & reflue 3. ou 4. pieds; mais, depuis le Cap Blanc au 3. degré jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale, elle ne flue & reflue qu'un pied & demi ou 2. pieds. Dans cette côte la Marée monte au Sud, & descend au Nord.

Dans toutes mes courses avec les Armateurs, j'ai toujours pris connoissance de la hauteur des Marées, pour connoître les meilleurs endroits de la côte, & les plus propres pour donner le suif aux vaisseaux. Ce qui est d'un grand usage à tous les Armateurs.

Dans la plupart des Indes Occidentales, la Marée n'est guères plus haute que dans la Manche. Dans les Indes Orientales elles montent fort peu, & ne sont pas si regulieres qu'ici.

Les plus irregulieres que j'aye veuës sont à Tonquin, environ le 20. degré de latitude Septentrionale; & dans la côte de la Nouvelle Hollande, environ le 17. degré de latitude Meridionale. Dans ces deux endroits à peine peut-on discerner les basses Marées. Celles de Tonquin sont amplement decrites par Mr. Davenport, & publiées dans les *Transactions Philosophiques de la Societé Royale*, où je renvoye le Lecteur.

Dans la nouvelle Hollande j'eus deux mois de tems, pour faire mes observations sur les Marées, où la Mer flue & reflue environ 5. brasses, le flux étant à l'Est quatt au Nord, & le reflux à l'Oüest quart au Sud.

La plus grande Marée, tout le tems que je fus sur cette côte, n'arriva que 3 jours après la pleine ou nouvelle Lune. Ce qui nous surprit d'autant plus, que

que nous ne vîmes aucun changement dans le tems. Il est vrai que quelques-uns de nôtre équipage avoient fait cette observation dans les grandes Marées qu'il y eut pendant que nous donnions le suif à nôtre vaisseau sur le sable. Dans la Marée où nous fîmes état de partir, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flaterent de mettre le navire à flot la troisième Marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'il ne flota point ni cette Marée, ni la Marée ensuite; & plusieurs s'imaginèrent, que le seul moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable, pour le faire passer dans la Mer. On revint enfin de cette consternation, lors que la sixième Marée monta assez haut pour mettre le navire à flot, ce que nous fîmes promptement. La Marée suivante se trouvant encore plus haute que celle-là, nous fûmes tous convaincus parfaitement, que les Marées ne sont pas régulières dans ces lieux-là comme en Angleterre.

J'ajoute à cette remarque, qu'il n'y avoit ici ni rivière ni lagune qui pût causer ces grandes Marées; mais il y a apparence qu'elles sont causées, par ce grand détour de terre qu'il y a entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Autrement il se peut faire que la Mer a quelque passage entre ces deux terres, comme quelques-uns le veulent; ou qu'il y a quelque grande & profonde Baye.

Cette dernière supposition paroît la plus vraisemblable, à cause du flux extraordinaire qu'il y a du côté de l'Est dans toute cette Mer, entre la nouvelle Hollande & les Isles au Nord de ce pays-là. C'est ce que nous découvrimus sensiblement, en approchant de la nouvelle Hollande; & il faut de nécessité qu'il y ait un plus grand receptacle, qu'une rivière ou une lagune. Il y a mêmes encore plus d'apparence, que la Marée a quelque passage entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée, ou qu'il y a du moins une Baye profonde; parce qu'elle passe le long du

Con-

Continent, & qu'elle ne monte point parmi les Isles au Nord de ce Continent. — Outre que le Promontoire le plus Septentrional de la nouvelle Hollande avance presque jusques à la Ligne, qui semble lui servir de barriere de ce côté-là. Ainsi il est raisonnable de croire que la Mer a quelque autre passage.

Au Detroit de Malacca la Marée monte à l'Est, & descend à l'Oüest. Dans la Ville de ce nom j'ai trouvé par experience, que le flux & reflux étoient d'environ 6. pieds dans les plus grandes Marées.

A l'Orient de la côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne Esperance & la Mer rouge, la Marée a son cours regulier. Elle monte au Sud, & descend au Nord; & dans les grandes rivieres de cette côte, particulièrement celle de Natal au 30. degré de Latit. Meridionale, la Mer flue & reflue six pieds dans les plus grandes Marées. Je tiens cette relation du Capitaine Rogers, un homme d'esprit, & qui connoit parfaitement bien cette côte.

Passons maintenant à la description des Courans, qui different des Marées à plusieurs égards. Dans celles-ci les eaux avancent & refoulent deux fois en 24. heures. Les Courans au contraire courent un jour, ou une semaine, & quelquefois davantage d'un côté, puis ils s'en retournent de l'autre. Il y a même des endroits où ils courent six mois d'un côté, & six mois de l'autre. En d'autres endroits ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux, environ la pleine Lune; puis ils retournent d'une grande force, & reprennent ensuite leur premier cours.

La force des Marées se fait sentir généralement près des côtes, au lieu que les Courans en sont éloignés. On ne s'apperçoit pas des effets de ceux-ci, comme de ceux des Marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les Marées poussent du côté de terre.

C'est une observation generale parmi les gens de Mer, que par tout où les vents reglez predominant,

le Courant se regle par le vent, & court du même côté. Mais cela ne se fait pas toujours de la même force, & l'on ne s'en apperçoit pas si bien en haute Mer, qu'auprès de quelque côte, principalement près des Caps qui avancent fort loin dans la Mer. Autour des Isles les Courans se font aussi sentir plus ou moins, suivant qu'elles sont exposées aux vents reglez. Pour preuve de cela je n'ai qu'à citer la Barbade, & les autres Isles Antilles.

Les Isles qui sont plus grandes, comme Hispaniola, Cuba, & la Jamaïque, n'ont que quelques Caps, ou pointes exposées aux Courans. Comme sont le Cap Tiberon dans Hispaniola, la pointe de Pedro & la pointe au Nord-Est de la Jamaïque, le Cap de Cruz, & les Caps Corrientes & Antonio dans Cuba. Mais de toutes les Isles dans les Indes Occidentales, il n'y en a point de plus exposées aux Courans que Corisao & Aruba; & dans le Continent il n'y a aucun Cap si remarquable à cet égard que les Caps Roman, Coquibaco, & la Vela.

Les Courans au Cap la Vela retournent rarement. C'est pourquoi les vaisseaux qui sont voiles au vent pour le doubler n'aprochent pas de terre, mais courent au large, jusqu'à ce qu'ils soient en vue d'Hispaniola, & reviennent de là jusqu'à 6. ou 8. lieuës du Cap, sans en aprocher davantage. Mais dans la saison du vent d'Oüest, depuis Octobre jusqu'au moi de Mars, il vient souvent des vents d'Oüest qui durent 2. ou 3. jours, à la faveur desquels on peut facilement faire route à l'Est.

Entre le Cap la Vela & le Cap Gratia de Dios les Courans diferent beaucoup de ce qu'ils sont vis à vis du Cap, ce qui semble provenir de la figure de la terre. Car la côte entre les deux Caps court Sud, & fait une grande Baye; qui a une plus grande variété de vents & de Courans, que toute autre partie des Indes Occidentales.

ICI le Courant, dans la saison du vent d'Oüest,  
cour

court incessamment à l'Oüest; mais plus rapidement en certains tems, qu'en d'autres. A quatre lieuës de terre, ou environ, il se fait sentir, jusqu'à 20. 25. ou 30. lieuës. Ensuite on trouve un vent d'Est, & s'il y a quelque Courant, il court aussi à l'Oüest. De là vient que les navires qui font route à l'Oüest sont obligez de faire 30. ou 40. lieuës sur Mer, pour gagner le vent; & s'ils ont peu de chemin à faire, il faut qu'ils rangent la côte, pour être à portée d'ancrer quand bon leur semble. Autrement ils seroient emportez à l'Est 14. ou 16. lieuës dans une nuit. Cela mêmes leur arriveroit avec un petit vent d'Est, qui est assez commun dans la saison des vents d'Oüest.

A l'Est du Cap Roman, aussi loin que l'Isle Trinidado, on ne trouve qu'un petit Courant, qui se porte à l'Oüest, hormis près de ces lieux qui avancent le plus dans la Mer, comme autour des petites Isles qu'on appelle *Testegos*, entre lesquelles & le Continent on trouve un Courant assez fort. De là vient qu'il est mal aisé d'y faire route à l'Est. Mais dans toute la côte, entre le Cap Roman & la pointe qui avance du côté de *Testegos*, on peut faire voiles avec les vents de Mer & de Terre.

De là on trouve un Courant fort rapide jusqu'au bout Oriental de l'Isle Trinidado. Et d'ici jusqu'à Surinam on trouve un Courant qui va Est, mais qui n'est pas invincible aux vents de Terre & de Mer.

De Surinam jusqu'au Cap Blanc on peut aussi en venir à bout, quoi qu'on ne manque point d'y trouver des Courans qui courent Oüest, hormis environ la pleine Lune. Alors dans toutes les côtes susdites on trouve communément un Courant qui va Est; & s'il ne court pas à l'Est, du moins ses forces diminuent. Mais, quand on a fait son cours Est jusqu'au Cap Blanc au Nord du Bresil, on trouve toujours un Courant tout contraire, & de là du côté du Sud jusqu'au

qu'au Cap St. Augustin, un Cap qui avance si fort dans la Mer, & qui est par conséquent exposé aux vents de Mer & aux Courans qui regnent entre l'Afrique & le Bresil, qu'il n'y a pas de Promontoire si difficile à gagner. Car il ne se peut qu'il n'y ait toujours un rapide Courant, qui court Nord-Oüest.

J'ai remarqué ci-devant, que dans tous les lieux où les vents reglez predominant, on trouve un Courant qui suit le vent, mais qui n'est pas si perceptible en haute Mer, qu'au près des côtes. Il est vraisemblable; que les vents du Sud dans la côte d'Afrique, & le vent réglé general entre elle & le Bresil, meuvent tout doucement la surface de l'eau, & que le vent réglé étant la plûpart Sud-Est chasse la Mer du côté du Nord, en biaisant vers la côte de Bresil. La Mer se trouvant là bornée par la terre se tourne vers le Cap S. Augustin, & après avoir doublé ce Promontoire elle descend avec moins de rapidité jusqu'à la côte de Surinam, &c. La raison est, qu'alors ayant plus d'étendue son Courant se ralentit, étant agitée par le vent réglé, qui est communément Est Nord-Est au Nord de la Ligne, & qui porte la mer de biais le long de la côte à l'Oüest. De là vient aparemment, qu'on trouve les Courans toujours plus forts auprès de ces Caps. Au lieu qu'à la Barbade, & generalement dans toutes les Isles Antilles, on ne trouve qu'un petit Courant, qui semble n'être que l'effet de la durée des vents reglez qui y regnent. Et de fait il n'est pas croyable que ce soit un Courant d'origine, venant du Midi de la Mer Atlantique; qui, comme je viens de dire, double le Cap S. Augustin, & suit la côte d'assez près.

Les Courans autour de l'Isle de la Trinité, à Curacao & Aruba, & ceux qu'il y a entre elles & le Cap Roman, nous semblent indiquer la même chose. Il en est de même des Courans entre le Cap Roman & le Cap la Vela.

Depuis ce dernier Cap les Courans se portent toujours à l'Oüest, vers le Cap Gratia de Dios; mais en droite ligne, & sans biaiser vers la côte. Car, comme j'ai dit ci-devant, la Baye est grande, & les Courans se portent d'ordinaire d'une pointe à l'autre. De sorte que les Bayes n'ont presque point de Courant; ou, si elles en ont, ce ne sont que des Contre-courans, qui vont d'une pointe à l'autre, sans se mêler des petites Bayes qui se trouvent entredeux. Et il n'est pas moins probable, que ces Contre-courans qu'on trouve en cette Baye dans leur propre saison, ayant fait le tour de la Baye, & avancé jusqu'au Cap la Vela à l'Est, retournent de là à l'Oüest.

Depuis le Cap Gratia de Dios le Courant court au Nord Oüest vers le Cap Catoche, & passe de-là au Nord entre le Cap Catoche en Jucatan, & le Cap Antonio dans l'Isle de Cuba.

Dans le Canal entre ces deux Caps on trouve d'ordinaire un rapide Courant qui se porte au Nord. Je le sai par experience.

Au Nord de Jucatan, passant dans la Baye de Campêche, on trouve un petit Courant qui se porte à l'Oüest, jusques au fond du Golphe de Mexique; mais du côté Septentrional du Golphe, il se porte à l'Est. Et c'est peut-être la raison pourquoi les Espagnols, venant de la Vera Cruz, rangent cette côte. Il est aussi vraisemblable, que le Courant qui suit la côte depuis le Cap S. Augustin jusqu'au Cap Catoche n'entre jamais dans le Golphe de Mexique, mais panche du côté du Nord, jusqu'à ce qu'il se trouve borné par la côte de Floride. D'où tournant à l'Est, jusqu'à ce qu'il soit venu plus près de l'embouchure du Golphe, & s'étant joint avec le petit Courant qui court aux parties Septentrionales d'Hispaniola & de Cuba, passe avec ce Courant d'une grande force par le Golphe de Floride, fameux par son Courant, qui court toujours au Nord d'un mouvement fort rapide. Cependant il y a des Marées de chaque côté du Golphe,  
sur

sur tout du côté de la Floride ; de sorte qu'un Navire bien instruit de ces choses peut passer & repasser, comme bon lui semble.

On croyoit autrefois qu'il y avoit grand risque à être surpris dans ce Golphe par la Tempête qu'on appelle Nord. Pour l'éviter, nos Bâtimens de la Jamaïque faisoient leur Route Est dans la saison de ces Tempêtes, & passaient par les Cacuses, des Bancs de sable au Nord-Oüest d'Hispaniola. Ceux qui partoient du Port Royal dans la Jamaïque avoient raison de le faire. Car, si le Nord les prenoit à leur Depart, il les avançoit dans leur Route ; au lieu qu'en passant par le Golphe, il les auroit repoussez. Outre que, quand le Nord surprend un Navire au Golphe, le Vent qui souffle contre le Courant enfle la Mer d'une maniere extraordinaire, & les Vagues se suivent de si près, qu'à peine un Vaisseau peut y résister. Cependant on passe aujourd'hui ce Golphe en tout tems de l'Année. Et quand il arrive un Nord, on s'abandonne au Vent & à la Mer avec une Voile ; quoi que le Courant soit aussi fort pour le moins qu'en tout autre tems, jusqu'à repousser le Navire la Poupe avant contre Vent & Marée. La force du Vent qui grossit la Mer en Vagues & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le Courant sous la surface de l'eau de courir Nord ; & ce n'est pas une chose extraordinaire de voir deux Courans opposez en même tems & en même lieu, la surface de l'Eau courant d'un côté, & le reste du côté contraire. J'ay vu moy-même étant à l'ancre le cable emporté par deux courans contraires, le bas du Cable tors d'un côté, & le haut d'un autre.

Au reste, il est certain, que par tout les Courans changent leur Cours à certains tems de l'Année. Dans les Indes Orientales ils courent de l'Est à l'Oüest une partie de l'Année, & de l'Oüest à l'Est l'autre partie. Dans les Indes Occidentales & dans la Guinée, ils ne changent qu'environ la pleine Lune. Mais il faut entendre ceci des Parties de la Mer qui ne sont pas éloignées des Côtes. Ce n'est pas qu'il ny ait aussi

des Courants d'une force extraordinaire dans le grand Ocean, qui ne suivent pas ces Regles; mais cela n'est pas commun.

Dans la Côte de Guinée le Courant se porte Est, hormis en pleine Lune, ou environ. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango jusqu'au 25. ou 30. Degré, il court avec le Vent du Sud au Nord, hormis vers la pleine Lune.

A l'Est du Cap de bonne Esperance, depuis le 30. Degré jusqu'au 24. dans la Bande du Sud le Courant se porte à l'Est Nord-Est depuis May jusqu'au Mois d'Octobre, & le Vent est pour lors Oüest-Sud-Oüest, ou Sud-Oüest; Mais depuis Octobre jusqu'à May, lorsque le Vent est entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, le Courant se porte à l'Oüest. Et cela s'entend de 5. ou 6. lieües de Terre jusqu'à 50. ou environ. Car à 5. lieües de Terre on n'a point de Courants, mais on a la Marée; & au delà de 50. lieües de Terre, le Courant cesse tout à fait, ou il est imperceptible.

Dans la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant court avec le Monson; mais il ne change pas tout à fait sitôt, quelquefois de 3. Semaines ou davantage. Après cela il ne change point jusqu'à ce que le Monson soit fixe du côté contraire. Par exemple, le Monson d'Oüest commence au milieu d'Avril, mais le Courant ne change qu'au commencement de May; & le Monson d'Est commence au milieu de Septembre, ou environ, mais le Courant ne change qu'au Mois d'Octobre.

Aux Isles Gallapagos nous trouvames un Courant, qui nous fit de la peine, quoi qu'il ne fût pas des plus forts. Et il y apparence que plus avant dans la Mer, où les Vents de Sud regnent les Courans sont plus rapides.

Les plus fameux Courans dans la Mer du Sud sont aux Caps S. François, Passao, S. Laurents & le Cap blanc. Ce dernier a d'ordinaire des Courans fort violens, qui se portent au Nord-Oüest; & qui sont un grand Obstacle à la Navigation, d'autant plus que  
c'est

c'est un endroit fort venteux. De sorte que bien souvent un Vaisseau ne sauroit porter sans danger la Voile de Perroquet, & c'est alors qu'il fait mauvais faire Voile contre le Courant. Je ne conoissois pas si bien la Côte de Mexique, parce que nous prenions soita d'être ordinairement à la portée des Marées. Mais dans la Côte de Guatimala, dans la Latitude de 12. Degrez, 50. min. & 13. degrez nous rencontrames un Courant qui se portoit au Sud-Ouest; & il y a apparence qu'ici le Courant suit le Vent. Car, comme je l'ai déjà dit, les Courans dans toutes les Côtes se reglent par le Vent réglé de Côte.

Ainsi j'ai fini cet utile *Traité des Vents, des Marées, & des Courans*, fondé sur ma propre Experience, & les Instructions de mes Amis versez dans cette Matiere. Je ne pretens pas le donner au Public pour un Ouvrage parfait; mais plutôt pour une ébauche, que je laisse à finir à des Personnes plus capables. Tel qu'il est, il a son usage; & les Observations que j'y publie pourront servir de fondement à ceux qui voudront encherir.

Le Pais de *Natal* en Afrique étant peu connu en Europe; j'ai crû qu'une Description curieuse de ce Pais-là pourroit être bien receüe, & dans cette veüe j'ai jugé à propos de l'annexer ici. Je la tiens du Capitaine *Rogers*, mon intimé Ami, qui est parti depuis peu pour ce Pays-là, après trois differens Voyages qu'il y a faits.

## CHAPITRE IX.

### *Description de Natal, dans l'Afrique.*

LE Pays de *Natal* contient environ 3. Degrez & demi de Latitude du Nord au Sud, étant situé entre le 31. Degré & 30. min. & 28. Deg. de Latitude Meridionale. Il est borné du côté du Sud par un Pays

habité par un petit peuple sauvage, que les Anglois appellent *Wild-bush Men*, c'est à dire, le peuple aux Buissons sauvages. Ils demeurent dans des Cavernes ou Trous de Rochers, & n'ont d'autres Maisons que celles que la Nature leur fournit. Ils sont basanez, & de petite taille, & ils ont les Cheveux frisez. On dit, qu'ils sont fort cruels à leurs Ennemis. Leurs Armes sont des Fleches empoisonnées. Leurs Voisins du côté du Sud sont ceux que l'on appelle *Hottantots*.

Du côté du Nord le pays de *Natal* est borné par la Riviere *Dellagaa*, qui est navigable. Ceux qui habitent auprès de cette Riviere traffiquent avec les Portugais de Mozambique, qui les visitent souvent dans de petites Barques, & font Negoce avec eux de Dents d'Elephant, dont ils ont grande abondance. Quelques Anglois ont aussi été depuis peu dans ce Pays-là pour faire le même Negoce; entre autres le Capitaine *Freak*, dont j'ai fait mention ci devant, qui après avoir negocié ici pour 8. ou 10. Tonneaux de Dents d'Elephant eut le malheur de faire Naufrage contre un Rocher proche de Madagascar.

Vers l'Est ce Pays est borné par la Mer des Indes. Du côté de l'Oüest on ne fait pas encore son étendue.

Le Pays est plat & uni, & bien garni de Bois, dans ses Parties maritimes; mais dans les mediterranees il y a beaucoup de Montagnes, qui s'élevent inegalement l'une sur l'autre. Entre ces Montagnes on void d'agreables Vallées, & de grandes Plaines, diversifiées par de belles Prairies & des Bôcages naturels. On n'y manque point d'eau, chaque Montagne produisant de petits Ruisseaux, qui se dispersent en differens endroits; dont quelques-uns, après plusieurs tours & detours, se rencontrent, & font ensemble la Riviere de *Natal*, qui tombe dans la Mer des Indes, au 30. Degré de Latitude Meridionale. Son Embouchure est assez large, & profonde pour de petits Bâtimens. Mais il y a une Barre; où l'Eau ne passe pas dix ou douze piez dans les plus hautes Marées; quoi que

que l'eau soit assez profonde au dedans de la Barre. Cette Riviere est la principale de tout le Pays de Natal, & a été depuis peu fréquentée par quelques uns de nos Vaisseaux Marchands, particulièrement par un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Rogers.

Il y a d'autres Rivieres qui vont du côté du Nord, & une entre autres à 100. miles de la Mer où environ; qui va directement au Nord, & qui est considerable par sa largeur & par la longueur de son Cours.

Les Bois sont composez de diverses sortes d'Arbres, dont les uns sont de haute sùraye, & propres par consequent pour des Ouvrages de Charpente, & les *Savanas*, ou Prairies, sont aussi revêtues de tres bonne Herbe, & fort epaisse.

Entre les Animaux Terrestres on trouve ici des Lions; des Tigres, des Elephans, des Buffes, des Beufs, des Bêtes fauves, des Cochons, & des Lapins. Il y a aussi quantité de Chevaux de Mer.

On y apprivoise les Buffes & les Beufs, les autres sont tous sauvages. Les Elephans y sont en si grande abondance, qu'ils passent tous par Troupeaux, 1000. ou 1500. tout ensemble. Tous les matins & les soirs on les void manger l'Herbe dans les *Savanas*, mais dans la chaleur du jour ils se retirent dans les Bois. Ils sont fort doux, pourveu qu'on ne les fâche pas.

Il y a aussi grand nombre de Bêtes fauves, que les Naturels du Pays laissent vivre paisiblement dans les *Savanas*, avec le Betail domestique.

Ce pays produit aussi diverses sortes d'Oiseaux, sauvages & domestiques. On y void grand Nombre de Canards, de Coqs, & de Poules; & quantité d'Oiseaux sauvages qui nous sont inconnus. Entre lesquels se trouve un Oiseau de la grandeur d'un Paon, avec de tres belles Plumes. Il paroît assez rarement. Il y en a d'autres qui ressemblent à peu pres à nos Corlis; dont la Chair est noire, mais fort bonne à manger.

La Mer & les Rivieres d'ailleurs abondent en Poisson de diverses sortes. Mais les Habitans du Pays ne

pêchent que des Tortues, & cela principalement quand elles viennent à terre pondre leurs Oeufs. Quelquefois ils les pêchent dans l'eau de cette manière, qui est celle de Madagascar. Ils prennent pour cet effet un Poisson en vie, qu'on appelle Remore, & ils lui mettent deux attaches, l'une à la Tête, & l'autre à la Queue. Ils font couler le Poisson dans l'eau à l'endroit où sont de jeunes Tortues. Le Poisson s'attache bientôt au dos de la Tortue, & dès qu'ils s'en apperçoivent, ils le tirent en haut avec la Tortue.

Les Naturels du Pays ne sont que d'une Taille médiocre, mais assez bien proportionnez. Ils sont d'une Complexion noire; & leurs Cheveux naturellement frisez, avec un Visage en ovale, le Nez bien proportionné, les Dents blanches, & une Mine agreable.

Ils sont agiles, mais fort paresseux, peut-être faute de Commerce. Leur principale occupation est l'Agriculture. Ils ont quantité de Taureaux & de Vaches, dont ils prennent grand soin. Et, quoi qu'ils s'entremêlent dans les *Savannas*, chacun connoit le Betail qui est à lui. Ils sement aussi du Bled, & enferment leurs Champs, pour empêcher les Bêtes d'y entrer. Ils font leur Pain du Ble de Guinée, & leur Boisson d'un Grain qui n'est pas plus gros qu'un Grain de Moutarde.

Il n'y a point parmi eux de Profession mecanique. Chacun fait pour soi les choses qui sont necessaires, ou qui servent d'ornement, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre.

Les Hommes bâtissent les Maisons, ils chassent, ils plantent, & font tout ce qu'il y a à faire hors de la Maison. Les Femmes vont traire les Vaches, elles apprêtent à manger, & font tout ce qu'il y a à faire dans la Maison. Leurs Maisons ne sont pas grandes, ni richement garnies; mais elles sont si serrées, & si bien couvertes, qu'ils y sont à couvert des injures de l'air.

Quant à leur Vêtement, les Hommes vont presque nus, ne portans d'ordinaire qu'une piece quarrée d'Estoffe, faite de Soye, d'Herbe, ou d'Ecorce de *Moha*,

& travaillée en forme de Tablier court. Aux deux coins d'en-haut il y a deux Attaches, pour l'attacher autour de la Ceinture; le fond, avec des franges de la même étoffe, pendant jusqu'aux Genoux.

Ils portent des Bonnets faits de suif de Beuf, & hauts de 9. à 10. pouces. Ces Bonnets leur coûtent beaucoup de tems à faire, car il faut que le suif soit bien épuré pour l'employer à cet usage. Ils n'en mettent que peu à la fois, & ils le mêtent si bien parmi les Cheveux, qu'il ne se defait jamais. Quand ils vont à la chasse, ce qu'ils font assez rarement, ils en coupent la largeur de 3. ou 4. pouces en haut, afin qu'il se tienne mieux. Mais ils commencent le lendemain à le rehausser, & ils y travaillent tous les jours jusqu'à ce que le Bonnet soit d'une hauteur à la mode de ce Pays-là.

Un Homme y passeroit pour ridicule, qui voudroit paroître sans un Bonnet de suif sur la Tête. Mais on ne permet point aux jeunes gens d'en porter. Il faut être d'un âge meur, pour s'en orner la Tête. Les Femmes n'ont que des Jupons fort courts, & qui ne passent pas le Genoû. Quand il pleut, elles se couvrent simplement d'un Cuir de Vache, qu'elles jettent sur leurs Epaules.

On ne vit ici ordinairement que de Pain fait de Blé de Guinée, de Beuf, de Poisson, de Lait, de Canards, de Poules, & d'Oeufs, &c. Pour étancher la soif, on boit aussi le plus souvent du Lait, sur tout quand il est un peu aigre.

Pour se rejouir, on-y fait une Boisson forte du petit Grain dont j'ai déjà parlé. Et, quand on s'assemble pour se rejouir, les Hommes ornent leurs Bonnets tout autour de longues Plumes de Queûes de Coqs. Ils portent aussi une Bande de Cuir de Vache, qu'ils attachent sur le derrière en forme de Queûe, & qui pend de la Ceinture jusqu'à terre. Cette Bande a environ 6. pouces de large, & chaque côté de la Bande est orné de petites bagues de fer de leur façon.

Dans cet équipage, dès qu'ils ont la Tête un peu échauffée par la Boisson, on fait jouer la Musique: chacun danse gayement, & fait branler sa Queue d'un bel air. Au reste, ils sont fort innocens dans la joye.

Chaque Homme est libre d'avoir autant de Femmes qu'il en peut entretenir, mais il faut les acheter. Car les Femmes sont la seule Marchandise qu'on achete en ce Pays.

Les jeunes Vierges sont à la disposition de leurs Peres, Freres, ou autre proche-Parent mâle. Leur Prix est suivant leur Beauté.

Comme il n'y a point d'argent dans ce Pays, on troque des Vaches pour des Femmes. Ainsi celui-là est le plus riche, qui a le plus de Filles ou de sœurs. Il est assuré d'avoir assez de Bétail.

Ils se rejouissent, quand ils se marient; mais l'Epouse pleure tout le jour des Noces. Ils demeurent ensemble dans de petits Villages, & le plus vieux de tous gouverne le reste. Car tous ceux qui demeurent dans un même Village sont parens, ainsi il leur est aisé de se soumettre à son Gouvernement.

Ils ont un grand fond de Justice & d'Equité, & sont tout à fait civils aux Etrangers. Pour preuve de ceci, je n'ai qu'à rapporter la maniere dont ils ont traité deux Matelots Anglois, qui ont vécu cinq ans parmi eux. Leur Navire étant péri dans la Côte, les autres Matelots prirent leur Route vers la Riviere Dellagoa: Ceux-ci demeurèrent ici jusqu'à ce que le Capitaine Rogers vint ici par accident, & qu'il les prist avec lui. Ils avoient appris la langue du Pays, & les Habitans leur avoient fait present de Femmes & de Vaches. Ils étoient aimez de tous, & on avoit pour eux des égards tout particuliers. Quand ils quitterent le Pays, plusieurs Jeunes gens se mirent à pleurer, parce qu'ils refusoient de les prendre avec eux.